

Hitchcock Présente
- 18 - Histoires
Drôlement
Inquiétantes

Hitchcock, Alfred

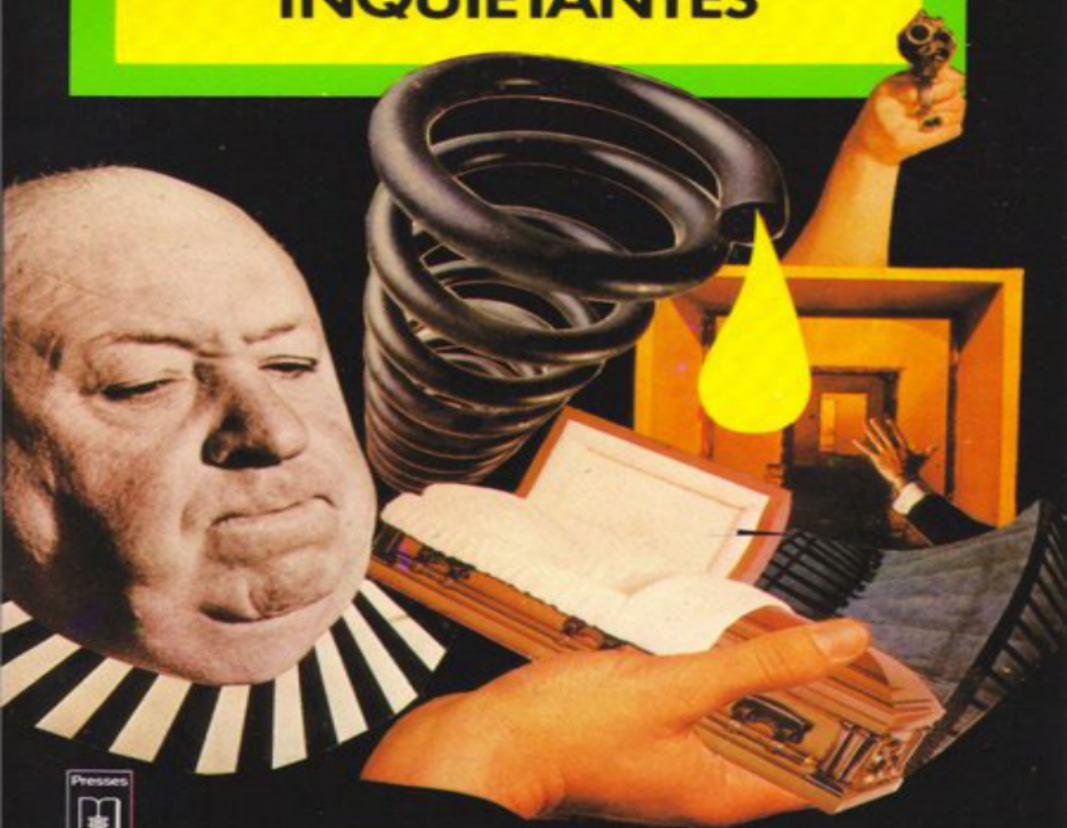
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

PRÉSENTE

HISTOIRES DRÔLEMENT INQUIETANTES



HISTOIRES DRÔLEMENT INQUIÉTANTES

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET:

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

HISTOIRES À DONNER LE FRISSON

ALFRED HITCHCOCK présente :

**HISTOIRES DRÔLEMENT
INQUIÉTANTES**

Le titre original de cet ouvrage est :

**TALES TO FILL YOU WITH FEAR AND
TREMBLING**

UN PROFESSIONNEL

(A Professional)

par ROBERT MCKAY

Troy Mason était un professionnel du hold-up - un vrai. Il avait trente ans et depuis trois ans il s'était spécialisé dans les banques.

De vingt-quatre à vingt-sept ans, il avait été en prison. De vingt à vingt-quatre, il avait braqué des sociétés de crédit et de temps à autre un supermarché. Il avait eu de la chance car, dans ses débuts, il le reconnaissait volontiers maintenant, il avait travaillé en amateur et c'était miracle qu'il n'ait pas été pris lors de son premier coup. Mais, sa chance ne lui ayant jamais fait défaut, il avait peu à peu appris son métier. Sa chute à vingt-quatre ans n'était redevable qu'à la malchance, ce qui est toujours le cas lorsqu'un véritable professionnel se fait pincer.

Mason n'était pas un révolté et il n'avait rien non plus d'un névrosé ou d'un violent. En prison, il avait écouté avec une impatience mal dissimulée les autres détenus lui raconter pourquoi ils avaient volé, tué ou commis divers délits stupides et irréfléchis.

Pour Mason, le crime était une affaire sérieuse et un mode de vie. Il n'éprouvait aucune envie de se justifier et, en ce sens, donnait raison à la justice de l'avoir condamné. Depuis longtemps, il avait décidé qu'il n'était pas contre la Société. Il était simplement en dehors. Ses lois et ses valeurs ne le concernaient pas.

Il était intelligent et, comme tout homme intelligent qui est resté longtemps derrière les barreaux, ses lectures avaient été nombreuses et bien choisies. Il savait que les criminologues, les sociologues et les psychiatres avaient de solides préjugés à rencontre des individus de son espèce. Aussi s'était-il toujours bien gardé d'exprimer ses opinions en prison et il avait réussi à déjouer les pièges qu'on lui avait tendus au cours des entrevues et des tests rituels. Pour cette raison, il n'avait jamais été classé dans la catégorie des récidivistes impénitents, étiquette qui, automatiquement, l'aurait conduit à effectuer le maximum de sa peine.

Le corps immobile et tendu dans la pénombre de sa chambre et sans cesser d'observer à travers le mince voilage la banque de l'autre côté

de la rue, Mason grimâça un sourire au souvenir de certaines choses qu'il avait lues dans des livres de psychologie.

Il jeta un coup d'œil à sa montre : 7 h 46. Gaine avait une minute de retard. Mais, au même moment, une silhouette grande et élancée tourna le coin de la rue et se hâta vers la porte de la succursale de la rive est de la Fidelity Trust Company. Être digne de confiance est une qualité indispensable pour un directeur de banque et après deux semaines d'observation ininterrompue, Mason était convaincu que l'on pouvait se fier sans crainte à Harry Gaine.

Mason avait appris beaucoup de choses à son sujet dont la plupart ne lui serviraient jamais à rien. Il savait que Harry Gaine avait une femme boulotte et une fille dégingandée, un pavillon de banlieue et une berline de 62 garée dans le parking de l'autre côté du carrefour. Il savait que Gaine avait deux serrures à ouvrir au moyen de trois clefs avant de pouvoir entrer dans la banque et il savait que pour cette opération il lui fallait au moins six secondes.

Il savait aussi qu'une voiture de police effectuait une ronde à 7 h 55 afin de vérifier si le store de la devanture de la banque était levé et si celui de la porte était fermé. Mais il y avait une chose à propos de Harry Gaine que Troy Mason ignorait.

Ce matin-là, comme tous les matins, le gros Ben Griffin, le concierge de la banque, se présenta à huit heures précises et fut immédiatement introduit. Et comme Mason n'avait pas la faculté de voir à l'intérieur de la banque, il resta ignorant du seul fait concernant Harry Gaine qui eût vraiment de l'importance pour lui.

- Bonté divine, monsieur Gaine ! Vous devriez vous débarrasser de ça ! s'exclama le concierge en entrant.

L'objet litigieux auquel il faisait référence était un automatique de calibre 45 posé sur le bureau du directeur.

- Cette banque ne sera jamais cambriolée, poursuivit la voix plaintive du concierge, et si jamais elle l'était, vous savez bien que vous ne pourriez rien contre une bande de gangsters. En outre nous avons l'ordre strict de ne pas résister en cas de hold-up.

Gaine ne prit pas la peine de répondre. Il savait mieux que Griffin à quel point il transgressait les directives de ses chefs en gardant ce pistolet. Mais il savait également qu'il vivait depuis dix ans avec la honte d'avoir été braqué par un gosse de seize ans armé d'une vingt-deux long rifle dépourvue de percuteur. Ce pistolet était une sorte

d'assurance contre le renouvellement d'une semblable humiliation.

Le directeur de la banque était un homme ambitieux et fier. Il n'avait pas l'intention de faire le coup de feu avec une bande, mais il n'avait pas l'intention non plus de se laisser marcher sur les pieds par un blanc-bec à peine sorti de l'école. Pour cette raison, il gardait son automatique dans le tiroir de son bureau. Parfois, avant l'arrivée des employés, il le sortait et le contemplait en songeant à la façon dont il pourrait en faire usage au cas où un voyou s'aviserait de braquer sa banque avec un pistolet en plastique ou même une vingt-deux.

À huit heures dix, une voiture s'arrêta devant la porte et deux femmes en sortirent. Bessie Tryson, une rousse opulente, se pencha une dernière fois vers son mari pour l'embrasser, tandis que son amie, la jolie et blonde Alice Michaels, traversait le trottoir en trotinant et frappait à la porte. Bessie était la caissière et Alice l'une des guichetières.

Entre huit heures quinze et huit heures trente, trois autres filles se présentèrent. Jeunes toutes les trois, elles ne devraient pas poser de problème. Mais la banque était pourvue d'un système d'alarme et Troy devrait les convaincre tous, surtout Gaine et Bessie Tryson, qu'il serait d'une imprudence mortelle d'en presser le bouton.

À dix heures, lorsque la banque eut été ouverte depuis une heure, Troy quitta enfin son poste d'observation et entreprit de se raser. Il remit de l'ordre dans ses cheveux noirs coupés en brosse et revêtit un costume bleu marine d'une coupe très classique. Puis il sortit et se dirigea de la démarche la plus naturelle possible vers l'endroit où il avait garé sa voiture quelques pâtés de maisons plus loin.

Troy roula lentement à travers les rues sales et grises. Il n'y avait plus de neige, mais aujourd'hui le printemps semblait bien loin. Brusquement un accès d'anxiété mêlé d'impatience le saisit. Cela lui arrivait parfois dans ces périodes d'attente et de tension. Un désir brutal l'envahissait pour le contact rassurant d'un verre, le corps d'une femme ou simplement un peu de chaleur humaine. Il était capable de se maîtriser, mais c'était un sentiment à la fois désagréable et irritant.

Pour préserver son incognito en ville, il se forçait volontairement à n'entretenir que des relations impersonnelles. Au lieu de fréquenter les night-clubs, il allait au cinéma et depuis longtemps il avait appris que les bibliothèques municipales étaient l'un des endroits au monde où l'on était le plus respectueux de la vie privée des gens.

C'était justement vers l'une d'entre elles qu'il se dirigeait après un

rapide petit déjeuner dans un modeste restaurant. Parfois il lui arrivait de se demander quelle serait la réaction des gentilles bibliothécaires si elles venaient à apprendre que leur respectable établissement servait d'abri à un voleur de banques.

Une fois à l'intérieur, il se rendit sans hésitation au rayon des ouvrages techniques et se trouva bientôt plongé dans les indices de performance de la SL 300.

Un coup brusque et violent sur la tête le fit se relever d'un bond. Derrière sa chaise, une jeune fille se tenait debout, les bras chargés de livres et le visage rouge de confusion.

- Je... Veuillez m'excuser, bredouilla-t-elle aussitôt avec un battement de paupières.

Troy lui adressa un grand sourire.

- Ce n'est rien. N'y pensez plus.

Il s'apprêtait à se baisser afin de ramasser le livre qui était tombé sur sa tête et de le remettre sur la pile, lorsque soudain il se ravisa et saisit à la place la moitié des ouvrages qui encombraient ses bras.

- Où voulez-vous que je les pose ?

- Sur mon bureau, murmura-t-elle et Troy se rendit compte aussitôt qu'il avait parlé à haute voix, attirant ainsi sur lui les regards des autres lecteurs. Ce qu'il cherchait justement à éviter.

Les sourcils froncés, il suivit la jeune fille qui le conduisit à son bureau de l'autre côté de la salle. Elle posa son chargement et le remercia en souriant.

- Le directeur aurait une attaque s'il venait à apprendre que j'ai laissé tomber un livre sur la tête de l'un de nos lecteurs.

-- Vous travaillez ici ?

Elle n'était pas vraiment jolie, mais sa bouche sensuelle et sa démarche provocante ne cadraient pas avec l'idée que Troy se faisait d'une bibliothécaire.

- Je suis assistante au rayon des ouvrages techniques, répondit-elle en rougissant devant l'intensité de son regard.

Elle a peut-être tout d'une allumeuse, songea Troy, mais elle réagit comme une gamine de treize ans le jour de sa première communion.

Il l'oublia, pendant une heure peut-être, jusqu'à ce que, ayant levé les yeux de son livre, son regard accrochât le sien à l'autre bout de la salle. Immédiatement elle baissa la tête et ses joues s'empourprèrent. Elle portait un tailleur à la coupe stricte, presque sévère, et il se demanda si elle s'habillait ainsi dans le dessein futile de dissimuler les courbes agréables de sa silhouette. Elle devait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Ses cheveux blonds, de cette nuance chaude et douce des blés à l'époque de la moisson, étaient roulés sur le sommet de sa tête en un chignon très approximatif. Ses yeux, se souvint-il, étaient marron foncé. Noisette aurait été plus naturel avec des cheveux aussi lumineux.

Elle leva la main pour discipliner une mèche rebelle et Troy Mason sentit une boule se former au fond de sa gorge.

Oublie-la ! se murmura-t-il intérieurement. Cela vaut mieux, si tu ne veux pas te faire pincer.

À trois heures, il se leva et remit son livre à sa place. Elle n'avait plus regardé dans sa direction et c'était mieux ainsi. Parce que, lorsque l'on voit, une fois entre mille, une lueur dans les yeux d'une fille, une lueur qui ressemble à un reflet de soi-même et que l'on a conscience simultanément d'une attirance irraisonnée, n'importe quoi de profond et d'explosif peut arriver entre elle et vous. Une fois déjà, il en avait eu l'expérience quand il était jeune - très jeune. Mais il ne pouvait pas se le permettre en ce moment.

Le lendemain, un vendredi, il quitta sa pension de famille en face de la banque et alla élire domicile dans l'un des plus grands hôtels de la ville. Ses bagages consistaient en une vieille valise à deux compartiments et en un attaché-case. La valise possédait un double fond dissimulant un compartiment profond de quatre ou cinq centimètres. Il avait été si habilement pratiqué qu'elle paraissait parfaitement symétrique, qu'elle fût ouverte ou fermée. Elle lui avait coûté une fortune, mais il n'avait jamais regretté son investissement.

À six heures et demie, le lendemain matin, il quitta l'hôtel, son attaché-case à la main. Il prit tranquillement son petit déjeuner dans un restaurant à quelques pâtés de maisons de là, puis marcha deux ou trois cents mètres de plus jusqu'à un autre restaurant où il tua le temps pendant une heure en buvant du café et en lisant les journaux. Enfin, il rentra lentement à l'hôtel. Chaque matin, pendant une semaine, il se conformerait à la même routine. Il voulait que les employés de l'hôtel s'habituent à le voir s'en aller et revenir à heures fixes. Ce laps de temps lui servirait également à effacer sa présence du

voisinage de la banque dans le temps, comme il l'avait fait dans l'espace. Après le hold-up, il resterait quelques jours à l'hôtel, jusqu'à ce que la fièvre retombe. La tactique était vieille comme les rues et c'était encore la meilleure façon de se planquer après une affaire de ce genre.

L'inconvénient de l'attente était de lui faire penser trop souvent à ce qui se passerait à l'intérieur de la banque. Il connaissait cette allégresse qui serait la sienne une fois qu'il aurait la situation bien en main. Mais, lorsqu'il en avait le loisir, il était trop facile de se laisser aller et d'imaginer comment les choses tourneraient si quelqu'un s'avisait de crier ou si un flic faisait brusquement irruption...

Le lundi matin, il retourna à la bibliothèque. Il savait qu'une aventure avec cette fille serait absurde et dangereuse, prétendait qu'il avait seulement envie de lire, reconnaissait intérieurement qu'il se mentait à lui-même, mais y allait tout de même.

À son entrée, elle était assise à son bureau. Ses yeux prirent note de sa présence et il crut y déceler une lueur accueillante. Il aurait voulu sourire, mais les traits de son visage étaient trop contractés. Quand il y réussit enfin, elle avait baissé la tête et il resta planté là, souriant stupidement au sommet de son chignon. Sa coiffure n'avait pas changé, pas en bien du moins. L'idée qu'une femme puisse être aussi peu soucieuse de son apparence avait brusquement quelque chose de poignant et d'étrangement excitant.

- Arrête ! se murmura-t-il à voix basse. C'est de la folie, de l'enfantillage.

Au bout d'un moment il se leva de sa table et se dirigea vers son bureau en s'abstenant soigneusement de réfléchir à ce qu'il était en train de faire.

- Voudriez-vous dîner avec moi ce soir ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

- Je... c'est-à-dire...

Elle rougit merveilleusement, mais ne sembla pas le moins du monde furieuse ou embarrassée.

- D'accord. J'en serai même très heureuse !

Un éclat de rire riche et cristallin s'échappa de ses lèvres et elle se reprit aussitôt.

- Je ne voulais pas être aussi emphatique. Enfin, je serai libre à six heures. Attendez-moi devant l'entrée principale, si cela vous convient, bien sûr.

Une fois dehors, il s'éloigna rapidement de la bibliothèque et longea cinq pâtés de maisons sans lever les yeux du trottoir. Que m'a-t-il donc pris ? se répétait-il avec une rage concentrée. Et quelle sorte de fille est-elle donc ? A-t-on jamais vu une respectable bibliothécaire accepter de sortir avec le premier type qui le lui demande ?

Tout en arpentant le pavé furieusement, il songeait également à ce qui l'attendait le vendredi suivant, au sentiment qu'il éprouverait alors.

Dans trois jours, se murmura-t-il avec violence, tu vas jouer ta vie pour un sac de billets de banque ! Tu dois être prêt à tout pour réussir ce coup. À quoi cela rime-t-il de roucouler autour de la première godiche qui te fait les yeux doux ?

Elle sortit à six heures précises, plus petite et plus frêle qu'elle ne lui avait semblé à l'intérieur. Son manteau dissimulait les courbes harmonieuses de son corps et elle avait un air fragile et juvénile.

- Je m'appelle Felicity Warren, se présenta-t-elle, tandis qu'ils descendaient les marches côte à côte et il lui donna le nom sous lequel il s'était inscrit à l'hôtel.

Ils dînèrent dans un restaurant en ville, sélect, mais pas trop. Elle mangea plus que lui. Il avait faim, mais d'autres nourritures. Au milieu du repas, elle déboutonna la veste de son tailleur et, à travers son chemisier, il devina les formes arrondies de sa poitrine. Il regarda ses cheveux : ils vivaient et frémissaient à chaque mouvement de sa tête et leur désordre avait quelque chose d'infiniment séduisant.

Ils parlèrent un peu pendant le dîner, mais Troy aurait été incapable ensuite de dire de quoi ils avaient discuté. Au moment du café, cependant, elle lui parla d'elle et il l'écouta avec tant d'attention qu'il n'en perdit pas un mot. Elle avait vingt-six ans, était célibataire, vivait seule, désirait se marier un jour, souhaitait avoir beaucoup d'enfants, haïssait la bibliothèque, aimait la musique, croyait en Dieu, connaissait souvent la solitude, savait qu'elle avait un corps sexy, pensait que son visage était quelconque, et avait parfois l'affreuse certitude qu'elle était vouée à un sinistre célibat.

Mais il était impossible qu'elle eût dit tout cela, songea Troy un peu plus tard dans son lit. Il en était certain, mais il savait également que tout était vrai.

Quand il l'avait ramenée chez elle, elle avait mis sa clef dans la serrure et avait tourné la tête vers lui en souriant, avec à nouveau cet air de petite fille engoncée dans un manteau trop lourd et trop grand pour elle. Il avait posé les mains sur ses épaules et s'était penché lentement vers ses lèvres. Il l'avait embrassée avec hésitation, presque un peu d'étonnement. Il s'était redressé en se forçant à sourire, puis s'était penché à nouveau pour un dernier baiser qui avait effleuré à peine ses lèvres.

- À demain, avait-il murmuré avant de tourner brusquement les talons et de l'abandonner, muette et décontenancée devant sa porte.

Mais, le lendemain, il ne la verrait pas. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé entre Felicity Warren et lui. Il ne croyait pas à l'amour, du moins le pensait-il, mais qu'importait le mot, il savait qu'il était incompatible avec le fusil à canon scié et la violence froide de son métier. Plus tard, peut-être... Plus tard, peut-être, pourrait-il franchir le pas et vivre un temps dans le monde tiède et tremblant de Felicity Warren.

Mardi s'écoula, puis toute la journée de mercredi et une bonne partie du jeudi. Ce n'est que pendant la nuit du mercredi, à mi-chemin entre la veille et le sommeil, qu'elle se glissa dans son esprit et l'occupa pendant une durée indéterminée avant qu'il ne sombre dans une nuit sans rêve.

Troy se réveilla à cinq heures et resta allongé sans dormir dans la pénombre, en s'efforçant de faire le vide dans son esprit jusqu'à ce que la sonnerie de son petit réveil de voyage lui signale qu'il était six heures moins le quart. Alors il se leva et se rasa rapidement en ne pensant toujours pas à ce qui l'attendait. Il enfila le pantalon de son costume bleu, boutonna sa chemise blanche et noua une cravate sombre autour de son cou. Puis il ouvrit sa valise et pressa les touches invisibles qui libéraient le double fond.

Soigneusement fixé sur ses supports, son fusil à canon scié se dévoila devant ses yeux. C'était un fusil de calibre 12 à deux canons jumelés, d'une longueur d'à peine dix-huit pouces depuis la crosse en noyer patiné jusqu'aux trous béants de ses bouches à feu. Il sortit de leur boîte six cartouches étincelantes rouge et or, ouvrit le fusil d'un coup sec et le chargea avant de laisser tomber les quatre projectiles restant dans le fond de sa poche.

Il garnit son attaché-case d'un imperméable léger, d'un chapeau feutre roulé et d'un sac à linge gris. Puis il glissa dans sa poche les accessoires en caoutchouc destinés à modifier, le moment venu, la

forme de son nez et de son visage. Enfin, il sortit le boudrier sophistiqué destiné à recevoir son fusil. Il s'agissait d'une de ses inventions et il en était très fier. La crosse venait se loger dans un étui en cuir inversé placé juste en dessous de la ceinture, tandis que les canons coulaient dans une lanière également en cuir sous son bras.

Mason pouvait glisser sa main dans la fausse poche de son imperméable, dégager la crosse, la laisser descendre de quelques centimètres pour libérer les canons et les faire basculer entre deux boutons de son imperméable. Il était capable d'effectuer cette opération d'un seul mouvement et beaucoup plus vite que n'importe quel flic moyen ne pourrait jamais sortir son pistolet de son étui.

Il quitta l'hôtel à six heures et demie et prit un bus pour rejoindre l'endroit où il avait garé sa voiture. Il monta dedans et fit chauffer son moteur tout en enlevant son pardessus et en enfilant son imperméable à la place. Lorsqu'il déboîta pour s'engager sur la chaussée, il était sept heures vingt.

Lentement, Troy remonta une rue, puis en descendit une autre tout en mettant son chapeau et en calant dans sa bouche et dans ses narines les tampons de caoutchouc préparés à cet effet. À un feu rouge, il s'examina dans son rétroviseur. Son nez était devenu large et aplati et ses joues avaient pris une rondeur presque comique. Sous l'effet de ces distorsions, ses yeux donnaient l'impression de vouloir s'affaisser et sa bouche était à la fois plus grande et plus fine. Un tel déguisement ne garantissait en rien qu'il ne fût pas reconnu par un témoin oculaire lors d'une confrontation, mais il était bien décidé à ne plus jamais être soumis à une pareille épreuve. En tout cas, c'était suffisant pour que de simples descriptions verbales ne le désignent pas du doigt dans la rue.

À sept heures quarante-sept, Harry Gaine arriva à grands pas affairés. Troy laissa le directeur de la banque s'approcher de la porte avant de bondir hors de sa voiture. Le soleil brillait enfin après la grisaille d'un long mois de mars pluvieux et sa lumière éclatante remplissait la rue. L'air était doux et pur et le visage de Felicity apparut brusquement devant les yeux de Troy avec une clarté irréaliste. Okay, se murmura-t-il au fond de lui-même. Ce sera peut-être le dernier.

Il glissa la main dans la fausse poche de son imperméable, bascula son fusil et se plaça derrière Harry Gaine juste au moment où le directeur de la banque venait de déverrouiller la deuxième serrure.

- Je rentre avec vous, Gaine, souffla-t-il d'une voix impersonnelle. Surtout, pas de faux mouvement.

La tête du directeur pivota lentement, la bouche ouverte et les yeux écarquillés de stupeur. Troy lui montra d'un geste du menton l'extrémité menaçante des canons de son fusil.

- Entrez tout de suite, sinon je vous bute.

Gaine releva les yeux et son regard croisa celui de Troy. L'espace d'un instant, il sembla vouloir jauger sa détermination, puis il poussa la porte et tous deux entrèrent l'un derrière l'autre.

- Si vous voulez rester en vie et être heureux avec votre femme et votre fille, conseilla Troy sur un ton calme et dénué de toute émotion, abstenez-vous de toute action inconsidérée. Jouez le jeu, c'est encore la meilleure solution que vous ayez.

Le directeur de la banque le regarda fixement. Il était blême et ses lèvres tremblaient. Il a peur, songea Troy, mais il faudra que je me méfie de lui.

La banque était constituée d'une unique grande salle, séparée en deux par les guichets. Un portillon permettait de pénétrer dans la partie réservée aux bureaux. La porte massive de la chambre forte était encastrée dans le mur du fond.

- Ouvrez les stores, exactement comme vous le faites tous les jours, continua Troy en souriant.

À huit heures moins trois, la patrouille de police passa lentement. À travers les stores baissés de la porte, Troy observa les flics qui jetaient un coup d'œil pour la forme à la devanture de la banque. À huit heures cinq, le concierge frappa à la porte. Troy l'ouvrit en restant dissimulé derrière elle jusqu'à ce qu'il fût entré, puis il la referma et lui montra son fusil.

- Rejoignez gentiment votre boss, Ben, et il ne vous arrivera rien.

Le visage de Ben Griffin prit aussitôt une teinte grisâtre.

- Ne... ne tirez pas ! bredouilla-t-il en levant ses mains tremblantes et en reculant instinctivement.

La voix de Troy claqua comme un coup de fouet.

- Obéissez et fermez-la !

Entre-temps, il avait sorti son fusil de son imperméable et il laissa avec complaisance les deux hommes s'hypnotiser sur les canons

menaçants braqués sur eux.

Bessie Tryson et Alice Michaels se présentèrent ensuite. Alice frappa à la porte de verre, tandis que Bessie restait dans la rue et continuait de bavarder avec son mari par la fenêtre ouverte de sa portière. Troy laissa la jolie blonde attendre en maudissant intérieurement Bessie. Alice Michaels frappa à nouveau avec un peu plus d'insistance. Le visage de Troy se crispa de fureur et d'anxiété. Bessie était toujours penchée à la fenêtre de sa voiture. Il ouvrit la porte à contrecœur. Alice entra à demi et se retourna pour appeler son amie.

- Dépêche-toi Bessie !

Troy resta immobile et glacé. Si jamais elle l'apercevait...

Tandis qu'Alice attendait Bessie sur le pas de la porte, le temps sembla s'arrêter pour Troy. Un bruit de talons féminins résonna sur le trottoir et les deux femmes entrèrent en riant. Mais leurs rires se transformèrent aussitôt en un gargouillement apeuré. Troy s'abstint de pointer son fusil directement vers elles.

- Du calme, les filles, murmura-t-il doucement. Personne n'aura de mal si vous ne criez pas et si vous vous conduisez sagement.

Bessie le considéra avec une froideur concentrée. Alice se mit à pleurer. Elle ne cessa pas de pleurer pendant toute l'opération, mais d'une manière silencieuse et décente qui n'avait rien d'inquiétant pour Troy.

Les trois autres jeunes filles arrivèrent l'une après l'autre. Elles le regardèrent avec des yeux ronds et surpris avant de prendre place docilement contre le mur.

- Maintenant, écoutez-moi tous, déclara Troy d'une voix qui grinça désagréablement à ses propres oreilles. Je sais qu'il y a un mouchard dans cette banque et je sais où se trouvent les boutons qui permettent de le déclencher. Que personne ne s'avise d'en pousser un. Si les flics se ramènent, je commencerai d'abord par descendre celui ou celle qui l'aura poussé. Bon, cela étant bien clair entre nous, continua-t-il d'une voix encore plus glaciale en montrant le portillon du bout de son fusil, vous allez tous entrer là-dedans et vous asseoir à vos bureaux.

Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre.

- Le blocage de nuit se débloque automatiquement dans trois minutes, n'est-ce pas Harry ?

Gaine ne répondit rien. Son visage n'était plus blême et ses yeux brillaient d'une fureur mal contenue.

À huit heures trente et une Troy ordonna :

- Ouvrez le coffre, Harry.

Le regard buté, le directeur de la banque resta immobile.

- Ouvrez, répéta Troy en pointant son fusil lentement vers le directeur de la banque.

- Oh, faites ce qu'il vous demande, Harry ! supplia Bessie Tryson d'une voix blanche d'anxiété. Ne voyez- vous donc pas que c'est un tueur ?

Troy ressentit un choc bizarre. L'espace d'un instant, il vit les yeux de Felicity fixés sur lui avec stupéfaction et chassa cette vision avec colère.

Gaine s'était avancé vers la chambre forte et composait la combinaison avec des doigts fébriles. La grande porte s'ouvrit silencieusement.

- Parfait, Gaine. Retournez vous asseoir à votre place.

D'un geste impératif, il jeta son sac à linge à Alice Michaels.

- Allez au coffre, Alice, et remplissez ce sac avec tout ce que vous y trouverez comme valeurs, sauf les billets de un dollar et les pièces de monnaie.

Elle se leva, le visage toujours baigné de larmes, et regarda avec impuissance vers Harry Gaine. Le directeur hocha la tête en grimaçant.

- Allez-y, Alice. Faites ce qu'il vous a demandé.

Alice disparut à l'intérieur de la chambre forte et Troy se déplaça légèrement pour pouvoir l'observer. Elle sanglotait doucement tout en remplissant le sac à linge de liasses épaisses.

- N'en oubliez aucune, chérie, lui intima-t-il d'une voix dangereuse depuis son poste d'observation. Quand vous aurez fini, je viendrai vérifier et j'ai horreur que l'on essaie de me doubler.

Elle tourna la tête vers lui craintivement, puis elle ramassa avec précipitation un sac épais en toile grossière et en cuir pour le fourrer dans le sac à linge d'une main tremblante. Une merveilleuse allégresse

s'empara de Troy.

Du coin de l'œil il surveillait également Harry Gaine. Le directeur de la banque était assis immobile et crispé derrière son grand bureau. Son visage était dur et déformé par la colère. Il a quelque chose derrière la tête, songea Troy avec inquiétude.

Il jeta un coup d'œil impatient vers la chambre forte. Il ne pouvait pas bousculer cette fille qui remplissait son sac de tout ce beau papier vert, mais il avait hâte d'en avoir terminé.

- Cette chambre forte est-elle ventilée ? questionna-t-il.

Gaine hocha la tête à contrecœur.

Alice Michaels sortit enfin en portant dans ses bras le sac rebondi. Un sentiment de triomphe le submergea. Son dernier travail et le mieux réussi !

Il se retourna pour prendre le sac des mains de la jeune fille, mais elle se recula instinctivement et il tomba par terre. Il se baissa pour le ramasser. En se redressant il entendit un bruit. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, il y eut une détonation assourdissante et tout sembla exploser autour de lui tandis qu'un choc violent le frappait dans le haut du dos. Etourdi et le regard voilé, il tomba en avant.

Les genoux et les mains par terre, Troy réalisa qu'il avait été touché, mais il n'aurait pu dire où. Il ne ressentait aucune douleur. Instinctivement il se recroquevilla dans l'horrible attente d'une deuxième balle. Comme rien ne venait, il se releva péniblement et se retourna, son fusil à la main. Son bras gauche pendait le long de son corps, inerte et paralysé. Le sac n'était plus là, mais à cet instant, l'argent ne l'intéressait plus. Il voulait la peau de celui qui lui avait tiré dessus.

Harry Gaine était debout derrière son bureau, essayant frénétiquement de réarmer un gros pistolet de calibre .45. Troy pointa vers lui son fusil à canon scié et son doigt se replia doucement sur la détente. Gaine regarda dans sa direction et ses yeux s'exorbitèrent. Sa bouche s'ouvrit et le pistolet coulisssa d'un coup sec en position de tir. Mais il était trop tard.

Le doigt de Troy se raidit sur la détente. Et dans ce fragile instant entre la vie et la mort, tandis que le canon du 11 mm de Gaine amorçait sa courbe mortelle dans sa direction, Troy d'un bond fantastique dans l'espace et le temps réussit presque à rejoindre

Felicity Warren.

Je n'ai pas besoin de le tuer ! hurla une voix à l'intérieur de lui-même. Je peux encore lâcher ce fusil et mettre les pouces !

Avec cette pensée inscrite en lettres de feu dans son esprit, il pressa sur la détente. Son fusil gronda et tressauta dans ses mains, échappant presque à son contrôle. Harry Gaine sembla être tiré violemment en arrière. Neuf chevrotines double zéro, chacune de la taille d'une balle de 8 mm venaient de cribler sa poitrine.

Alice Michaels poussa un hurlement et s'évanouit. Le visage blême, Bessie resta assise les yeux fixés sur lui. Ben Griffin s'était jeté à plat ventre et cherchait désespérément à caser la masse flasque de son corps entre deux bureaux.

Troy vacilla. Son bras gauche était toujours paralysé. Un filet de sang coulait au bout de ses doigts. La manche de son imperméable était imprégnée de sang et là où il commençait à traverser, l'étoffe noircissait lentement. Une douleur sourde, lancinante, envahissait peu à peu son épaule.

Une éternité semblait s'être écoulée depuis le coup de masse qui l'avait terrassé, mais toute la scène n'avait pas dû durer plus de quinze secondes. Son esprit fonctionnait avec clarté et froideur. Il aperçut sur le sol le sac à linge gris. Sans se préoccuper des autres, il rengaina son fusil, ramassa le sac et sortit de la banque.

Dans la rue, le soleil brillait toujours. Sur le trottoir opposé, une femme tourna la tête et le regarda avec curiosité. Elle était sans chapeau et le soleil qui se jouait dans ses cheveux blonds lui rappela Felicity.

Tout était limpide et froid dans son esprit. Il n'était plus question de retourner à l'hôtel maintenant, tandis qu'il marchait à pas rapides vers sa voiture, il se rendait compte qu'il titubait légèrement et que son sang coulait sur le trottoir. Il savait qu'il n'avait pas la moindre chance de s'en tirer.

Son pied effleura la pédale de l'accélérateur et sa voiture s'engagea docilement sur la chaussée. Il pilotait de la main droite. Son bras gauche et son épaule n'étaient plus qu'une masse douloureuse. Sur le trottoir, de l'autre côté de la banque, la jeune femme blonde s'était arrêtée. Il songea de nouveau à Felicity, pour la dernière fois. La rue était encore vide, mais derrière lui, très loin encore, il entendit monter les premiers gémissements des sirènes.

LA MORT EST MA COMPAGNE

(Death Is A Lonely Lover)

par ROBERT COLBY

Carl Koenig : Je me suis déglingué comme une tocante à quatre sous en lisant dans les journaux l'article sur Lorrie Proctor. On venait tout juste de découvrir le corps... six mois et treize jours après l'événement. Près d'elle, dans la tombe, il y avait son sac avec ses clés, son permis de conduire et d'autres papelards. Elle portait la même robe rose pâle que le dernier soir où on était ensemble, mais les lambeaux de tissu ne recouvraient plus qu'un squelette.

Elle avait aussi ma bague de fiançailles, dont pas un prêteur sur gages n'aurait donné cinq dollars. Les tueurs ne s'étaient même pas donné la peine de la prendre. Tâchez donc de vous imaginer l'anneau oxydé vadrouillant autour d'un petit os...

En apprenant la nouvelle, en lisant le couplet pathétique sur la bague, j'ai chialé. Après, calmé et vidé de tout, sauf de la haine qui avait poussé en moi comme un organe supplémentaire, j'ai compris que le moment était venu de supprimer - ou plutôt d'exécuter - les quatre responsables du meurtre de Lorrie.

Il y avait longtemps que j'y étais préparé parce qu'une petite voix sous mon crâne me répétait que Lorrie était morte. Mais vous n'avez jamais entendu de juge prononcer sa sentence sur une simple intuition, pas vrai ? Non, il fallait bien que j'attende de savoir que sa mort était un fait accompli.

Vous vous dites sans doute que j'aurais dû aller trouver la police. Écoutez, j'y suis allé, en effet... tout au début, juste après que ce soit arrivé. J'avais à peine repris connaissance après la volée que j'avais encaissée, mais la police a pensé que j'étais saoul. Ils m'ont fait passer un vilain quart d'heure, et quand j'ai enfin réussi à leur faire entrer un brin de la vérité dans cette mécanique imbécile qui leur sert de cervelle, il était trop tard. Ils n'ont pas retrouvé le moindre indice. Même quand ils ont récupéré le cadavre et les objets enterrés avec, ça ne les a pas avancés d'un poil.

J'ai coupé les ponts avec la police au bout d'une semaine et j'ai changé d'adresse sans les avertir. Quand j'ai vu qu'il n'y aurait jamais

de justice légale, j'ai gardé pour moi tout ce que je savais et j'ai élaboré en secret ma justice personnelle.

Lorrie avait été victime de *six* assassins, mais la loi n'en admettait que *deux* et c'était seulement deux qu'elle reconnaîtrait coupables. Comme je ne pouvais pas dénicher les deux que recherchait la justice, il fallait d'abord que les quatre autres meurent.

C'étaient deux hommes et deux femmes. J'ai décidé que les femmes y passeraient les premières. Fallait bien que les hommes souffrent de les perdre comme j'avais souffert de la perte de Lorrie.

Les femmes, c'étaient Nancy Jarrett et Vera Wynn. J'ai choisi un soir pour téléphoner et m'assurer que Nancy était chez elle. Elle y était. J'ai simulé l'erreur de numéro et j'ai raccroché.

J'avais à plusieurs reprises repéré le parcours et je n'ai pas eu de mal à trouver la maison. C'était un cottage du genre Cape Cod, d'un jaune éclatant, dans un chemin qui débouchait sur Wilshire Avenue, dans la partie ouest de Los Angeles. Les fenêtres se paraient d'une lumière ambrée ; dans le noir, cela paraissait confortable et attirant. Un faux air d'innocence et de cordialité.

Je me suis rangé un peu plus loin et j'ai éteint les feux de mon break. Mon chien, un doberman racé, dressé à tuer, était à l'arrière. Je lui ai donné une tape amicale et lui ai enjoint - plus par habitude que par nécessité - de monter la garde. Avec ces bêtes, donner un ordre, cela équivaut à armer un revolver, et c'est beaucoup plus sûr comme fonctionnement.

Un paquet sous le bras, j'ai quitté la bagnole et je me suis dirigé vers la maison. J'étais vêtu d'un pantalon sombre, d'une veste bleu pâle, coiffé d'une casquette assortie, et je portais des gants minces. La plupart des gens gobent les bobards et, quand on leur offre quelque chose pour rien, n'importe quel uniforme approximatif leur paraît suffisamment justifié.

Je me suis planté devant la porte, mais par la fenêtre proche je la voyais tassée dans un fauteuil devant la télé, ses pieds déchaussés posés sur un tabouret.

Elle était seule, mais ce n'était pas nouveau pour moi. Son mari, Bruce, était technicien radio. Il bouillonnait la moitié de la nuit à l'émetteur, dans une petite cabane isolée près de l'antenne plantée au sommet d'une hauteur. Le coin rêvé pour ce qui devait arriver plus tard.

J'ai sonné, je l'ai vue sursauter, enfiler ses chaussures, s'approcher. Elle a entrouvert la porte bridée par une chaîne de sûreté, et a passé un œil.

- Vous désirez ?

- Mme Jarrett ?

- C'est moi.

- Un paquet pour vous, madame. Par exprès.

- Oh, Seigneur ! Attendez. Elle a débouclé la chaîne et ouvert le battant en grand.

C'était une petite femme qui approchait de la trentaine, avec une géographie à siffler d'admiration. Plutôt jolie de visage, je crois, mais je n'y ai pas prêté attention. Elle attendait, impatiente, que je lui remette le colis.

- Je vais vous demander une signature, je lui ai dit, en touchant du doigt une formule imprimée passée sous la ficelle. C'est un recommandé.

- Mon Dieu, ce doit être précieux ! a-t-elle chantoné.

- Vous avez un crayon ? je me suis enquis, l'air blasé de toutes ces formalités. Une fois sur deux, il y a un phénomène pour me barboter le mien !

- Un instant, elle a répondu. Je vais en chercher un.

Elle s'est éloignée et a pénétré dans le salon. J'ai bondi à l'intérieur, repoussant doucement la porte derrière moi, juste à temps. Elle revenait déjà avec le crayon. Elle a semblé désespérée - un instant - de me trouver debout de ce côté de la porte.

Elle a hésité, à quelques pas de moi, scrutant mon visage pour y lire mes intentions. C'est à ce moment que j'ai soulevé un côté de la boîte plaquée sous mon bras, que j'y ai glissé la main et que j'ai lâché la boîte.

J'ai bien cru que sa mâchoire allait se décrocher quand elle a biglé le canon du fusil.

Je lui ai dit :

- Faites exactement ce que je vous dis, Nancy. Sinon, je risque de

répandre votre viande sur les murs.

Elle a reculé d'un pas, le crayon lui a échappé des doigts.

- Qui... qui êtes-vous ? elle a demandé dans une sorte de murmure.

- Vous allez comprendre avant longtemps, Nancy. Je vous y aiderai. Maintenant, allez fermer les rideaux... tous !

Elle a hésité, humectant ses lèvres, avalant sa salive.

- Vite, Nancy ! Vite !

Je lui ai braqué le canon entre les coquards. Elle m'observait, fascinée, mais elle a reculé en biais. Elle a tiré un rideau, puis un second, jusqu'à accomplissement de sa mission. Alors je suis entré dans le salon.

- Que me voulez-vous ? a-t-elle demandé. J'ai quelques dollars dans mon sac. Prenez-les et allez-vous-en, je vous prie.

- Où est-il, votre sac, Nancy ?

- Dans... dans la chambre.

- Eh bien, allez le chercher.

- Non ! Elle secouait la tête avec violence. Je ne vous crois pas. Ce n'est pas de l'argent que vous voulez !

- Vous êtes très intelligente, Nancy.

Elle a encore reculé quand je me suis approché d'elle.

Soudain elle a pivoté pour partir en courant. Je l'ai suivie au trot et je l'ai rattrapée dans la cuisine. Elle s'était collée à la porte de derrière. Ses doigts se promenaient, tels des vers de terre en folie, sur tout le battant, pour tâcher de découvrir le loquet, dans le noir.

J'ai abattu le canon du fusil sur le côté de sa tête. Elle est tombée en gémissant.

- Oh, je vous en supplie ! Qu'est-ce que j'ai bien pu vous faire ?

Je le lui ai dit. Elle était sur le plancher, le visage levé vers moi, et le bout de mon arme n'était qu'à un pied de sa figure. Quand j'ai cessé de parler, j'ai pressé la détente.

Une fois éteints les échos de la détonation, je me suis penché pour

l'examiner. Elle n'avait plus de visage... plus trace de visage.

* * *

Del Wynn : Il y avait près d'un mois que je n'avais revu Bruce ou Nancy Jarrett. Bien qu'on soit amis intimes avec les Jarrett, Vera et moi, on avait déménagé jusqu'à l'autre bout de la ville et ce n'était plus aussi facile de se réunir souvent, comme nous le faisions quand nous habitions au coin de leur rue.

D'ailleurs j'imagine que, dans le terrible état de choc où il était, Bruce ne serait pas accouru nous raconter qu'on venait d'assassiner Nancy. De plus, les journaux n'ont publié la nouvelle que dans l'après-midi du lendemain. Cependant j'ai été informé vers le milieu de la matinée, par une tout autre source.

Deux inspecteurs sont venus me voir à mon bureau de Burbank. Je travaillais aux relations publiques d'une compagnie de transports aériens et j'avais mon petit coin privé.

Quand ils ont été installés dans des fauteuils, devant mon bureau, le sergent Newbold a allumé la cigarette que lui avait offerte son collègue, l'inspecteur Ferguson, puis il m'a annoncé de but en blanc que Nancy Jarrett avait été massacrée d'un coup de fusil de chasse, qui lui avait presque arraché la tête.

J'aimais beaucoup Nancy et il m'a fallu une ou deux minutes pour retrouver mon calme. Je voyais bien que Newbold n'avait pas fini de parler, mais il attendait avec patience et prononçait des paroles réconfortante: d'une voix neutre et froide qui paraissait avoir été vidée de toute émotion depuis bien longtemps.

- Malgré l'atrocité de la chose, monsieur Wynn, a-t-il poursuivi, je crains que ce ne soit pas fini. Sans doute avez-vous deviné que nous ne serions pas ici si certains détails accessoires ne vous mettaient en cause. Ainsi que votre femme.

- Je ne comprends pas, ai-je répondu, ahuri.

- L'assassin a laissé ceci derrière lui, m'a expliqué alors Newbold en me tendant un petit carré de papier portant des noms dactylographiés et quelques taches de sang décoloré. J'ai étudié le papier :

ORDRE DE SUCCESSION DES EXÉCUTIONS

- *Nancy Jarrett, Vera Wynn, Bruce Jarrett, Del Wynn.*

Mon nom et celui de Vera me sautèrent aux yeux !

- Comme vous le voyez, a repris Newbold sans s'émouvoir, le nom de Mme Jarrett est coché. La suite va de soi.

Il a tendu la main et je lui ai rendu la liste.

- Ce papier était épinglé au corsage de Nancy Jarrett, a-t-il encore dit, en le repliant pour le glisser dans son portefeuille.

J'ai demandé :

- Pourquoi voudrait-on nous tuer, moi ou ma femme ?

- Pourquoi voulait-on supprimer Nancy Jarrett ? a rétorqué Ferguson avec l'ombre d'un sourire ironique.

Newbold a approuvé du chef.

- *Savez-vous* pourquoi, monsieur Wynn ?

- Non, ai-je avoué, la voix morne.

- De toute façon, l'assassin a laissé cette liste pour vous coller une trouille de tous les diables, à vous tous.

- Pour ma part, c'est assez réussi ! ai-je dit en esquisant un pâle sourire.

- Il faut bien qu'il y ait une corrélation, a raisonné Ferguson. Vous êtes tous liés par quelque chose. Vous n'avez aucune idée de ce que cela peut être ?

- Pas la moindre. Les Jarrett sont nos amis depuis deux ans. Nous habitons côte à côte et nous nous réunissions à peu près une fois par semaine. On jouait au bridge, ou on allait au cinéma ou dans une boîte de nuit... voilà tout. Des activités très anodines, jamais eu d'ennuis.

Newbold a écrasé sa cigarette dans le cendrier.

- Appartenez-vous à une société, un club, une loge... une organisation quelconque dont vous auriez tous été membres ?

- Non, rien de semblable.

- Peut-être que vous êtes tous allés à une même soirée, a avancé Ferguson, au hasard, qu'il y a eu querelle, bagarre ? Vous avez tous les

quatre pris parti contre quelqu'un ?

J'ai secoué la tête.

- Jamais. Écoutez, votre idée est plausible, mais erronée. Permettez-moi de vous affirmer tout de suite qu'en tant que quatuor nous n'avons jamais pris parti contre qui que ce soit. Il n'y a pas eu de bagarres, ni physiques ni verbales. Nous sommes assez coulants, en tout cas nullement belliqueux, et nous nous tenions généralement à l'écart.

Newbold a bougé dans son fauteuil, mal à l'aise.

- Vous ne vous rappelez pas qu'un type quelconque ait fait des avances à une de vos femmes, causant du désordre en public ?

- Non.

- Ou alors qu'il y ait eu... euh... disons un incident en privé. Quand vous, les hommes, l'avez appris, vous avez exercé des représailles ?

- Certainement pas. Cela éclairerait la situation...

Newbold a soupiré.

- Prenez tout votre temps pour y réfléchir, en long en large et en travers. Examinez tout incident. L'évènement le plus minime peut avoir son importance.

On est restés un moment silencieux tandis que je forçais ma pensée à étudier tous les aspects de notre amitié.

- Désolé, ai-je conclu. Je ne vois aucun point de départ possible. Et pourtant, croyez-moi, je suis bien plus intéressé à trouver la vérité que vous ne le serez jamais !

- Dans ce cas, nous avons affaire à un fou, a déclaré Newbold. Quelqu'un s'imaginant à tort qu'il ou elle a des raisons de vous en vouloir à tous. Vrai ou faux, cela ne nous avance à rien. Le résultat final reste le même.

- Vous entendez par là que nous sommes fichus, les griefs fussent-ils ou non justifiés ?

- Tout juste.

- Vous estimez qu'il ira jusqu'au bout, sergent ?

- Pour Nancy Jarrett, ce n'était pas du bluff.
- Vous ne pouvez pas l'en empêcher ?
- Nous pouvons essayer de le trouver, a dit Ferguson. C'est le seul moyen sûr de l'empêcher.
- Ne compte pas qu'on le dénicher si facilement, l'a averti Newbold.
- Je réclame protection ! me suis-je écrié. C'est ma femme qui est en tête de liste à présent. Vous pourriez nous affecter un ou deux hommes de garde ?
- Oui, ce serait possible, a répondu Newbold. Pour combien de temps ?
- Je ne sais pas. Une période indéfinie. Jusqu'à ce qu'on l'ait pris.
- Impossible. Nous n'avons pas assez de personnel pour assurer une surveillance de longue durée. Nous recevons toutes les semaines une demi-douzaine de demandes de protection pour une raison ou une autre. Et nous les rejetons toutes. Bien sûr, dans ce cas, c'est différent et la nécessité est évidente. Mais au bout de deux ou trois jours, nous serions obligés de rappeler nos hommes.
- Alors, à quoi sert la police ?
- Préféreriez-vous qu'elle n'existe pas ? a-t-il rétorqué, avec un sourire peu aimable.
- Je vais vous dire une chose, monsieur Wynn, est intervenu Ferguson. Si un homme est décidé à vous tuer et qu'il ne craigne nullement les conséquences, il réussira un jour ou l'autre. Tout ce qu'il lui faut, c'est de la patience, une arme adéquate et un plan rationnel.
- De la part d'un policier, c'est une affirmation plutôt déconcertante, ai-je grommelé.
- Du moins est-ce parler franc, s'est défendu Newbold. C'est une attitude réaliste.
- Elle est négative, au contraire, ai-je répliqué, d'un ton amer. Peut-être vaudrait-il mieux alors renoncer à lutter et nous balader avec des cibles épinglées dans le dos !
- Pas du tout, a observé Newbold sans s'emballer. Nous nous appuyons sur une vérité foncière. Etre averti, c'est déjà une sorte d'armure. Le président Kennedy était gardé par le FBI, les services secrets et la moitié de la police de Dallas. Un seul homme l'a abattu. C'est une

triste vérité, mais c'est ainsi.

» Nous nous efforçons seulement de vous démontrer que les meilleurs chiens de garde attachés à chacun de vous, jour et nuit, ne garantiraient pas votre sécurité. Nous avons mieux à faire. Il nous faut pourchasser le meurtrier et le mettre à l'ombre ! Et je vous promets que nous y consacrerons tous nos efforts.

» En attendant, si vous et votre femme pouviez filer de la ville en douce, ce serait parfait. Sinon, prenez toutes les précautions. La meilleure serait peut-être que vous vous entreteniez avec Jarrett et que, à vous trois, vous découvriez un mobile. Où et quand vous êtes-vous fait un ennemi ? Qui et pourquoi ? »

Il me remit sa carte.

- Dès que vous serez en mesure de me fournir ces renseignements, téléphonez-moi. De jour ou de nuit...

Rien ne s'annonçait en notre faveur. Nous n'avions pas les moyens de quitter la ville et je risquais de perdre mon boulot si je m'absentais. Et Bruce Jarrett ne nous était d'aucun secours. Le pauvre type était bien trop accablé pour nous aider à repérer dans quelles circonstances nous avions pu nous attirer une inimitié quelconque.

Vera faisait des efforts énormes mais, à nous deux, impossible de découvrir le moindre fil conducteur. Je la maintenais enfermée à la maison, armée d'un petit automatique que je lui avais acheté, et il lui était interdit d'ouvrir la porte à qui que ce fût. Je lui téléphonais cinq à six fois par jour pour m'assurer que tout allait bien.

Le matin, je me faufilais dans ma bagnole pour foncer au bureau, et je rentrais aussi à pleine gomme. Nous avions amassé des provisions et des produits surgelés. Jamais nous ne quittions la maison après la tombée de la nuit. Pour la plus grande part, j'agissais ainsi à cause de Vera. Je ne suis pas facile à effrayer ; la seule chose qui m'inquiète, c'est l'ennemi invisible... qui refuse de venir se battre ouvertement.

Au cours de la troisième semaine, à l'heure du déjeuner, le jour de la Saint-Valentin, j'ai téléphoné du bureau à Vera. Elle m'a gentiment remercié de la carte que je lui avais envoyée et a parlé de nouveau du petit flacon de parfum que je lui avais offert le matin même.

Le courrier était arrivé une minute avant mon coup de fil et elle avait reçu de son frère, résidant à Pasadena, une boîte en forme de cœur, contenant des cerises enveloppées de chocolat.

Ravie, elle a ouvert la boîte pendant qu'on parlait et je l'ai entendue mâchonner. Puis elle a poussé un petit cri étouffé et il y a eu un choc, comme si le combiné était tombé sur le plancher.

J'ai roulé comme un fou, sans réfléchir. Un flic m'a pris en chasse. C'était un type à la coule, et après mes explications il m'a précédé, sa sirène marchant à plein tube. Mais avec le cyanure, la mort n'est l'affaire que de quelques secondes. Il y avait longtemps que Vera avait cessé de vivre quand je suis parvenu près d'elle.

* * *

Bruce Jarrett : Del Wynn vient de partir. Il est venu exprès à l'émetteur ce soir et, comme je suis seul à mon boulot, sans autres préoccupations que de noter les indications des compteurs et d'exécuter quelques travaux d'entretien, on a eu le temps de bavarder longuement.

Quand Vera Wynn a été empoisonnée et que j'ai vu Del assez courageux pour faire taire son chagrin et entreprendre quelque chose contre ces meurtres au lieu „ de pleurer derrière sa porte close, j'ai eu honte de moi-même. J'ai accepté de l'aider dans une tentative réfléchie pour expédier à la chambre à gaz l'assassin ou les assassins de Nancy et de Vera. Pour Del, ce serait une forme assez ironique de justice, puisque c'est le cyanure qu'on emploie pour l'exécution des condamnés à mort dans l'État de Californie.

En raison de la menace sur ma vie, on a envoyé une patrouille spéciale dans le coin. Travailler seul à l'émetteur fait de moi une cible facile, aussi je garde fermée à clé l'unique porte. Del a dû aller jusqu'à une fenêtre pour se faire reconnaître avant que je lui ouvre.

On s'est serré la main et j'ai demandé :

- Alors, comment t'en sors-tu ?

Il n'a pas répondu. Il est allé s'asseoir sur une chaise devant le tableau de commandes. J'ai pris ma place habituelle de l'autre côté. Le poste d'écoute crachait de la musique. J'ai baissé le son.

- Tu me parais abattu, lui ai-je dit. J'imagine que tu passes par les mêmes angoisses que moi... le sentiment d'une perte irréparable, les nuits sans sommeil remplies d'images et de souvenirs. Je crois que ce qui vous mine, ce sont les petites choses qu'on se remémore quand on est allongé et que...

- Ta gueule ! s'est-il emporté. Garde tout ça pour toi, tu veux ?

- Voyons, Del, je voulais seulement te...

- D'accord, d'accord ! (Il a agité la main.) Mais tout cela, c'est le passé... Ça ne nous mène à rien. J'ai les mêmes émotions, mais je ne peux me permettre de m'y abandonner pour le moment. On aura tout le temps de pleurer par la suite. Maintenant, il faut se mettre au boulot. Vu ?

- Je suis navré, dis-je, blessé.

Sans faire attention à moi, il s'est levé et a marché un instant de long en large avant de parler.

- Je pense qu'il nous faut changer notre objectif. Il nous faut des indices tangibles. Ce sera une longue affaire, mais il n'y a qu'une façon de les découvrir.

- Comment cela ?

- On va partir de zéro... du premier jour où nous avons fait connaissance, tous les quatre. Nous dresserons sur le papier la liste de toutes les circonstances où nous nous sommes trouvés ensemble. Nous mettrons une étiquette sur chaque rencontre. Cela fait, nous reviendrons en arrière, au point de départ, et nous ajouterons les détails, un à un.

- Cela pourrait marcher, mais ça va bien nous prendre la moitié de la nuit, ai-je observé.

- Tu as mieux à faire ? Non ? Alors dégotte-nous un crayon et du papier.

Cela a été beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait cru. En moins de deux heures, nous avons établi un calendrier des événements et nous en avons débattu les détails... pour n'aboutir strictement à rien. Puis le téléphone a sonné.

C'était le lieutenant Thatcher, de la brigade criminelle. Je ne l'avais vu qu'une fois. La plupart du temps, j'avais eu affaire au sergent Newbold et à son collègue. En plein sur notre histoire, Thatcher était de service de nuit. Il avait la photo anthropométrique d'un suspect qu'il désirait me voir identifier. Il m'enverrait un certain inspecteur Murray Gladstone dans une heure environ.

Je lui ai demandé le nom du suspect de la photo, mais il m'a répondu

qu'il le gardait pour lui, qu'il *me* laisserait le soin de le *lui* dire. Ce serait plus convaincant.

J'ai communiqué la nouvelle à Del. Il m'a déclaré que Thatcher devait tâtonner dans le noir et que c'était de la devinette. On a poursuivi notre tâche.

Pas de révélations jusqu'à ce qu'on en arrive à une nuit de l'été dernier. Cette sortie à quatre particuliers était étiquetée : *Dîner au « Lockwood's » à Malibu. Consommations du « Point », ensuite promenade en voiture le long de la côte.*

Nous allions mettre au rancart cette soirée quand Del m'a dit :

- Un instant ! On ne s'est pas contentés de la balade avant de rentrer. Tu ne te rappelles pas ? On a quitté la route côtière pour se ranger dans le parking près de la plage. On est restés à contempler l'Océan et on a bien rigolé en se bécotant et en se pelotant comme des petits jeunots.

- Et alors ?

- Alors il y avait une autre voiture, à une trentaine de mètres sur notre droite. Parce qu'il faisait nuit et qu'il y avait des nuages ce soir-là, je ne me suis jamais fait une idée d'ensemble, mais je crois qu'il y avait deux, peut-être même trois hommes dans cette bagnole... avec une fille. Les hommes se sont pris de querelle et la fille a hurlé. Tu t'en souviens, à présent ?

J'ai esquissé un signe de tête.

- Mais oui. Un groupe de poivrots qui se chamaillaient. Et alors ?

- Sur le moment, rien, bien que ça m'ait contrarié. Mais à présent, à la lumière de ce qui s'est passé, j'estime que cela vaut la peine qu'on s'y intéresse.

Cela en valait la peine. Et même, une fois la scène extirpée du fond de ma mémoire avec l'aide de Del, j'ai acquis l'atroce conviction que c'était bien l'instant de vérité sur les meurtres et moi-même. Je peux seulement présumer qu'une espère d'inhibition à la Freud avait enfermé ce souvenir dans ce cabinet secret de l'esprit où nous nous cachons de nous-mêmes... parce que, accidentellement, j'avais mieux vu la bagarre que les autres et que, pour des raisons personnelles, je m'étais tu.

C'était ma voiture que nous avions prise ce soir-là et, après l'avoir

garée au bord de l'escarpement de la plage, j'ai écouté un moment les blagues de mes compagnons, puis je suis allé faire un tour. Je n'étais nullement ivre, mais j'avais fait des mélanges outre un repas copieux, et j'avais l'espoir de dissiper leur effet en marchant.

Je revenais quand j'ai entendu un sourd gémissement, comme un homme qui souffre, puis des froissements et des bruits de semelles. Cela venait du côté de l'autre bagnole, derrière moi, tout près, et je me suis retourné pour regarder.

Trois hommes et une fille se sont trouvés pris vaguement dans le reflet des phares d'une voiture qui passait. Un homme debout assenait de sauvages coups de pied dans les côtes d'un autre, étendu sur le sable. Celui-ci est revenu à lui, a rampé hors de portée et s'est relevé avec peine. L'homme l'a de nouveau assommé d'un coup, mais je n'ai pu voir s'il tenait une arme à la main, parce que son dos massif était tourné vers moi.

Le troisième homme tenait la fille par le poignet et tous les deux, tournant la tête, observaient la scène. La fille s'est soudain dégagee et est partie en courant. L'homme qui l'avait tenue par le poignet l'a poursuivie et rattrapée. Il lui a collé un méchant revers de main sur la figure et elle a hurlé. Son cri a attiré l'attention de celui qui donnait les coups de pied et il est allé les rejoindre au trot.

Plus loin, occupés à bavarder bruyamment, Del, Vera et ma femme n'avaient rien vu, rien entendu que le cri. Inquiets, ils étaient alors descendus de voiture pour voir. Je les ai rejoints en vitesse. À plusieurs, on est plus en sûreté, et j'avais peur.

Les hommes en question étaient des fauves puissamment bâtis et leurs personnes comme leurs gestes trahissaient une féroce brutalité. Je sentais presque les os de ma face éclater sous les coups de leurs poings d'acier, mes côtes s'enfoncer sous la dure pointe d'une chaussure. J'ai horreur de la violence sous toutes ses formes, je ne supporte pas la douleur et je ne voulais pas m'en mêler.

Par contre Del Wynn était intrépide et aimait la bagarre. Si je lui avais raconté la vérité, il aurait foncé, les poings en avant. Alors que faire ? Rester là à regarder ? Je serais trouvé comme mis à nu devant mes compagnons, laissant voir ma lâcheté. Nancy n'aurait pas compris et ne me l'aurait jamais pardonné.

- Qu'est-ce qui se passe là-bas ? a demandé Del, qui se crevait les yeux à scruter l'obscurité.

Sauf lorsque les feux d'une voiture les éclairaient quelques secondes au passage, les silhouettes n'étaient qu'ombres mouvantes.

- Une bande d'ivrognes, ai-je dit. Ils se chamaillent pour une pépée. Des histoires de mômes.

- On l'a entendue crier, a objecté Nancy.

- Son petit ami l'a giflée, ai-je dit. Sans doute qu'elle flirtait avec un autre et qu'il était jaloux. Ce n'est rien. Allons, en route !

- Il serait peut-être bon d'aller leur enseigner à se bien conduire, a suggéré Del, frappant du poing dans sa paume.

- Non ! Moi, je ne cognerai jamais un poivrot. Jamais je ne me laisse aller à frapper un type qui a bu.

Del m'a lancé un coup d'œil perçant, mais il s'est tu. Il paraissait sur le point de se retourner quand une voiture est arrivée du nord, sur la route, et ses phares ont inondé la scène de lumière. Deux des hommes étaient face à la fille et l'un d'eux lui agitait l'index sous le nez. Le troisième, celui qui était blessé, se relevait péniblement. Comme pour appuyer mes dires, il chancelait et, tourné vers nous, semblait ivre, tandis qu'il agitait mollement la main pour nous demander secours. En même temps, il nous criait quelque chose. C'était brouillé... toujours comme s'il était saoul.

Puis, tandis que la voiture s'éloignait sur la route, il s'est avancé en titubant vers les deux hommes et la fille, si bien qu'il a disparu dans L'obscurité.

- Le gars est en difficulté, a dit Del. Je vais voir de quoi il s'agit. Tu viens, Bruce ?

- Tu ne comprends donc pas qu'il est saoul ? a lancé Vera. Je t'en prie, Del, laisse tomber. Je ne veux pas que tu te commettes avec une bande d'ivrognes se battant pour quelque traînée !

- Elle a raison, ai-je appuyé. De toute façon, ce ne sont pas nos oignons. Filons !

Sans nous écouter, Del est parti, l'air décidé. Il n'avait parcouru que quelques mètres quand la bagnole a reculé, viré et démarré en trombe, tous feux éteints, jusqu'au moment où elle a atteint la route.

Cela semblait être le point final, mais quand ma voiture a atteint la sortie, une étroite ouverture dans la clôture constituée par une chaîne

- dans la journée le parking est payant - un homme s'est dressé et avancé vers nous d'un pas incertain. C'était celui qui s'était fait assommer. Il était jeune, avait des cheveux foncés et un corps mince. Ses vêtements étaient débraillés, déchirés, mais il ne présentait pas de traces de coups apparentes.

Ce garçon surgissant soudain comme pour nous adresser des reproches avait quelque chose de stupéfiant. Quand nous avons cessé de le voir nous avons tous présumé qu'il était parti en auto avec les autres malgré leur querelle.

Lorsque je suis arrivé à sa hauteur, il a empoigné le rebord de la portière en marmonnant des paroles idiotes, quelque chose comme « Lorry... Lorry ». Il avait les yeux farouches, très dilatés, et son haleine sentait nettement le whisky.

Il a flanché et s'est écroulé par terre. Je me suis arrêté un peu plus loin, attendant l'occasion de m'insérer dans la circulation. Les femmes auraient voulu l'emmener, mais il ne paraissait pas blessé, et j'étais contre. À ma surprise, Del m'a soutenu :

- Ivre mort, a-t-il tranché, laissons-le cuver !

La question ainsi réglée, nous l'avons abandonné. L'incident m'était revenu à l'esprit un instant le lendemain, mais il n'est rien que je puisse justifier et oublier aussi vite qu'une chose quelconque me montrant à mon désavantage. Je n'y avais donc jamais repensé.

Maintenant que Del m'avait rappelé les événements et que j'y voyais la possibilité d'un lien avec ce cauchemar de meurtres et de menaces qui surgissait si longtemps après, je n'ai pas hésité. Je lui ai raconté tout ce qui s'était passé et pourquoi je m'étais tu.

Il a traversé la pièce pour venir vers moi.

- Tu ne piges pas ! s'est-il écrié. Un mec tient la fille, l'autre assomme l'homme et lui défonce les côtes à coups de pied. Querelle d'ivrognes autour d'une nana ? Eh bien, à présent, nous avons toutes les raisons de penser qu'il s'agissait d'autre chose.

» Je t'explique. Deux de ces types étaient sans doute là dans un seul but : voler l'argent de l'homme et emmener sa compagne quelque part pour la violer. Alors ? Il y a dix chances contre une qu'ils aient eu peur de la relâcher et qu'ils l'aient supprimée.

» Le mari de la fille, son ami, ou ce que tu voudras, nous a vus tous les quatre en train de regarder ça comme un spectacle de foire. Alors il

perd le nord. Il nous piste et il se venge.

- Nous étions des inconnus pour lui, ai-je objecté. Comment a-t-il pu nous découvrir ?

- Ouais... moi aussi cela m'a embarrassé, mais il m'est venu à l'idée que la réponse est des plus simples. Il a relevé ton numéro de voiture et se l'est gravé dans la mémoire. Après, il n'a plus eu qu'à suivre la filière, voilà tout.

Une expression dure et accusatrice a surgi dans les yeux de Del. Les poings serrés, il s'est planté devant moi.

- Deux d'entre nous sont morts et les deux autres ne valent guère mieux, a-t-il dit d'une voix sifflante. Pourquoi ne nous as-tu pas précipités du haut de la falaise, ce fameux soir, Bruce ? Ça aurait sûrement mieux valu !

Un instant, j'ai cru qu'il allait me frapper, mais il a viré d'un coup et il est parti sans se retourner. J'ai entendu le vacarme de son moteur s'éloigner puis se perdre dans la vallée.

* * *

Carl Koenig : J'ai lu dans le journal que Vera Wynn est morte. Elle ne devait pas supporter le chocolat. Très astucieuse, ma manière d'opérer. J'ai injecté dans chacun des bonbons une dose de poison avec une seringue hypodermique, ce qui ne laissait qu'un trou invisible.

J'avais consacré des semaines à fureter en secret, pour comprendre les relations existant entre les Wynn et les Jarrett, puis me procurer des renseignements sur chacun des quatre. En me faisant passer pour un enquêteur à la solde d'une société de crédit, j'ai pu poser des questions et obtenir des réponses utiles. Un fait m'a conduit à un autre et j'ai bientôt appris que Vera avait un frère agent immobilier à Pasadena. Quand j'ai su où il habitait, j'ai mis son adresse comme expéditeur sur le paquet de chocolats empoisonnés.

J'en ris encore.

Il y a un moment, j'ai téléphoné à Bruce Jarrett, à son poste émetteur, pour le préparer au sacrifice. Je lui ai dit que j'étais le lieutenant Thatcher, de la brigade criminelle, un nom que j'ai piqué dans un journal qui donnait le compte rendu de l'exécution de Nancy Jarrett. J'ai annoncé à Jarrett que je lui envoyais l'inspecteur Murray

Gladstone, avec une photo anthropométrique.

Gladstone n'est pas un nom bidon ; il s'agit d'un vrai flic, c'est même le premier qui m'ait parlé quand ils ont été convaincus que je n'étais pas saoul ; je n'avais qu'une fracture du crâne et une paire de côtes défoncées, sans parler d'un éclatement de la rate. Je tombais dans le coma et en sortais alternativement à cette époque, et Gladstone n'a pu m'approcher qu'après la chirurgie, quand j'ai eu assez récupéré pour parler intelligemment.

Je n'ai pas menti, pour l'alcool. D'accord, j'avais un peu bu, mais je n'étais pas ivre. J'avais avalé au moins une demi-douzaine de whiskies en compagnie de Lorrie, ce vendredi soir. Nous célébrions des tas de choses à la fois. Nous devons nous marier le week-end suivant et j'avais réussi à revendre le jour même la part d'intérêts, dans un magasin d'approvisionnements maritimes, que m'avait laissée mon père en mourant, quelques mois auparavant.

Avant, je travaillais comme employé au magasin et j'étais toujours fauché. Maintenant, je disposais de quelques milliers de dollars et j'envisageais d'acheter une affaire de location de bateaux. De plus, j'étais en mesure d'offrir à Lorrie une nouvelle bague, avec un brillant véritable, bien qu'elle prétendît éprouver un attachement sentimental pour la vieille et refusât de s'en séparer.

Et puis il y avait aussi cette petite maison meublée dans le quartier de Venice, où nous irions vivre après notre mariage. Lorrie la trouvait « mignonne », mais elle était plutôt du genre baraque, vue de l'extérieur. Je l'avais prise parce qu'il y avait une cour clôturée et que les propriétaires n'avaient pas d'objection à la présence de mon doberman, tout grand et méchant qu'il soit. Je venais de signer le bail et de payer deux mois d'avance. Comme je l'ai dit, nous avions bien des choses à fêter.

Le soir où j'ai perdu Lorrie, j'habitais encore deux pièces au-dessus d'un garage au sud de Pico, à Santa Monica. La batterie de mon break était en mauvais état et, quand j'ai voulu démarrer, il n'y avait plus de jus. J'ai téléphoné à Lorrie, qui est venue me prendre dans sa conduite intérieure. Je ne voulais, pas que le chien abîme sa voiture, aussi l'ai-je laissé à la maison.

Ce fut une erreur fatale. N'était ma batterie à plat, Lorrie serait peut-être encore en vie aujourd'hui.

Nous avons pas mal bu et nous étions assez gais quand nous nous sommes arrêtés dans ce parking près de la mer. C'était une nuit

peuplée de nuages, sans lune. De temps à autre des phares nous baignaient de lumière depuis la route, sinon c'était le noir absolu. Il n'y avait qu'une autre voiture à quelque distance de nous.

J'étais au volant. Il y avait environ cinq minutes que nous bavardions et échangeions des caresses. Soudain, on a ouvert brutalement ma portière et quelque chose m'a heurté le côté du crâne. Quand j'ai repris connaissance, j'étais étendu par terre. Une main cherchait mon portefeuille, s'en emparait. J'étais étourdi, désespéré. J'ai attendu que mes idées s'éclaircissent.

Une voiture qui passait sur la route nous a inondés de lumière et j'ai aperçu Lorrie debout près de la voiture. Un des gorilles lui avait saisi le poignet dans sa grosse patte et j'ai compris ce qui se préparait... j'ai tout compris. J'ai voulu me relever, mais l'autre truand s'est mis à jouer au football avec mes côtes. Un coup de pied m'a fait éclater la rate, mais bien sûr, je ne l'ai pas su tout de suite.

J'ai roulé hors de portée et j'ai de nouveau tenté de me relever. J'ai vu la matraque s'abattre, mais trop tard pour l'esquiver. Un fer rouge m'a vrillé le crâne. Je ne me rappelle même pas ma chute. De loin, j'ai entendu Lorrie crier et j'ai eu l'idée qu'il me fallait tenir le coup.

À partir de cet instant, tout a été déformé, comme si j'avais tout vu sous l'eau. J'ignore comment, mais j'étais debout, en équilibre sur une corde raide. Dans le pinceau des phares d'une voiture, j'ai vu les deux couples debout près de leur bagnole, qui me regardaient bouche bée, comme des idiots, pendant que j'appelais et gesticulais follement pour qu'ils viennent m'aider à sauver Lorrie.

Je n'en croyais pas mes yeux ! C'était comme des mannequins de cire figés sur place. Nous étions les acteurs et ils assistaient à notre triste jeu en dissimulant à peine leurs bâillements.

Ces automates sans âme se considéraient comme des spectateurs sur la touche, qui ne daignaient pas se mêler d'une bagarre sanglante pour empêcher qu'on dévalise et assomme un inconnu tandis qu'une fille sans défense était emmenée, pour être violée et assassinée.

Qu'est-ce qu'ils avaient, ces deux grands mecs costauds, mais sans tripes ? Et pourquoi leurs femmes ne couraient-elles pas chercher les flics ? Pourquoi aucun d'entre eux n'appelait-il la police ?

Pas le temps de m'étonner. En marchant comme un marin sur un pont instable, je suis allé vers Lorrie et les fauves qui s'en prenaient à elle.

J'ai entendu démarrer sa voiture et j'ai couru. J'ai plongé pour m'accrocher à la portière arrière. On a filé vers la sortie, puis un des truands s'est penché et m'a martelé les doigts avec sa matraque. J'ai lâché prise.

Je ne me souviens pas de m'être remis sur pied, mais j'étais debout, à cligner des yeux dans la lumière des phares. La bagnole avec les deux couples a stoppé près de moi. J'ai vu leurs visages vides, leurs yeux qui m'observaient curieusement tandis que je tentais de saisir la poignée de la porte.

- Lorrie, Lorrie, ai-je murmuré au conducteur, et ma propre voix m'a paru lointaine, noyée. Sauvez Lorrie !

Il m'a considéré avec une grimace de mépris, de dégoût. Il a démarré puis s'est encore arrêté à l'entrée de la route tandis que je m'écroulais de nouveau. J'ai levé les yeux et j'ai vu la femme blonde, Vera Wynn, qui, penchée à la portière, m'observait. Ses lèvres se tordaient, comme si elle allait éclater de rire d'un instant à l'autre.

La blonde et ses amis appartenaient à un monde de cauchemar, un cauchemar de dérision et de violence. Une vague de haine m'a submergé. J'exécrais ces gens et toute leur engeance égoïste.

Les fumées de l'échappement m'ont fait suffoquer. J'ai levé la tête et remarqué la plaque éclairée. J'ai lu le numéro qui s'est imprimé en chiffres de feu sur l'écran de ma mémoire. Tandis que la voiture s'éloignait rapidement, je me les suis répétés jusqu'à ce qu'ils soient gravés dans ma tête à jamais.

Plus tard, une bagnole de patrouille m'a ramassé à demi inconscient et conduit avec des ivrognes, à la prison du comté. Mes blessures n'étaient pas apparentes, m'ont dit ces flics par la suite. Mon épaisse chevelure dissimulait la fêlure de mon crâne. Je parlais, je pouais comme un poivrot et j'en avais l'air. Il a fallu trois jours avant que je puisse faire un récit cohérent à l'inspecteur Gladstone, mais la piste était alors déjà refroidie...

Maintenant, sous le nom de Gladstone, avec des vêtements adéquats, je roulais sur la route sinueuse menant à l'émetteur. Une voiture de police tournait autour du bâtiment, braquant son projecteur dans les coins sombres. J'ai filé tout tranquillement et, à mon retour, elle avait disparu. J'ai ralenti et me suis garé.

J'ai quitté la bagnole, emmenant le doberman en laisse. Il n'avait rien mangé de la journée. À la dernière minute, je l'avais mis en appétit

avec des bribes de viande, ne lui permettant que deux bouchées avant de lui retirer la nourriture. Il était donc d'assez méchante humeur.

J'ai frappé du poing à la porte. Jarrett s'est approché de l'autre côté et a demandé qui c'était, d'un ton inquiet. Je lui ai dit « Murray Gladstone, de la criminelle », mais il tenait à me voir par la fenêtre.

Je savais qu'il ne me reconnaîtrait pas, alors je suis allé à la croisée et, tout en maintenant le chien hors de sa vue, je lui ai montré un insigne bidon. Il a froncé les sourcils, hésité, puis il a disparu pour ouvrir le battant.

- Veuillez m'excuser, a-t-il dit, mais on ne saurait prendre trop de précautions.

Il m'examinait.

- Dites, vous êtes-vous déjà occupé de l'affaire ? Je suis certain que nous...

C'est alors qu'il a vu l'animal près de moi, les mâchoires ouvertes, les crocs étincelants. Sa tête était levée et son regard transperçait Jarrett avec une fixité maléfique.

- Je vous ai amené un petit ami, ai-je dit à Jarrett en collant solidement mon pied contre la porte.

J'ai détaché la laisse et, tandis que Jarrett reculait, le chien s'est avancé avec un grondement profond. J'ai refermé derrière moi. Jarrett lançait des coups d'œil par-dessus son épaule, en quête d'une arme, d'une issue. Des accents de jazz discordants filtraient d'un haut-parleur, ajoutant à la scène une note d'irréalité.

Le doberman s'est immobilisé, tassé, tendu. Je lui ai donné l'ordre :

- Lorrie... dit... tue !

Jarrett a tendu la main derrière lui pour saisir une chaise, et il allait la brandir quand la bête s'est jetée sur lui en une attaque frénétique, accompagnée de grognements et de claquements de mâchoires.

Jarrett gémissait, les doigts désespérément crispés au cou du chien. Impavide, le doberman lui attaquait la figure, jusqu'au moment où Jarrett s'est mis à hurler et a lâché prise. Alors, d'un mouvement de tête pareil à celui d'un serpent, le chien lui a planté ses crocs dans la gorge.

L'homme était mort, mais je me suis encore accordé une pleine minute de satisfaction et de délices avant de rappeler l'animal.

Abandonnant aussitôt sa victime il est arrivé en trottant, puis a attendu mes félicitations avec une grimace sanglante.

* * *

Del Wynn : le sergent Newbold m'a téléphoné vers onze heures du soir pour m'annoncer que Bruce Jarrett avait été tué... littéralement mis en pièces par quelque animal sauvage, sans doute un chien dressé à tuer. Jarrett a été découvert peu après sa mort par l'ingénieur en chef, venu parce que Bruce n'avait pas répondu à un coup de fil du studio.

Mais pourquoi, pourquoi l'ai-je quitté ?

J'avais tenté de joindre Newbold pour lui dire que Bruce et moi étions certains d'avoir trouvé le mobile des crimes, que nous avions des renseignements qui lui serviraient à identifier le meurtrier et à le traquer. Newbold était sorti et l'agent de garde a dit qu'il allait s'efforcer de le repérer par radio. Je n'en ai pas fait une histoire puisque je présumais que Bruce fournirait un compte rendu détaillé à cet inspecteur Murray Gladstone qui était en route pour venir le voir à l'émetteur.

Newbold est resté sidéré, me déclarant que l'inspecteur Gladstone ne s'occupait plus de l'affaire depuis des mois. Il nous a fallu moins d'une minute pour deviner que notre « exécuter » n'était autre que le faux Murray Gladstone.

Newbold était très intéressé par la bagarre dans le parking de la plage, l'été dernier. Il a dit que nous avions probablement découvert la vérité. Il avait le nom de l'homme dans ses dossiers : Carl Koenig, ex-employé d'un magasin de fournitures pour la marine, qui avait disparu.

Koenig avait été fiancé à une certaine Lorrie Proctor. Elle avait été enlevée après avoir passé un moment en voiture avec Koenig au bord de la mer, et on avait récemment retrouvé son squelette dans une tombe, près d'une route déserte. Koenig avait été terriblement amoché en s'efforçant de la défendre.

À présent, après tout ce temps, alors que ces sanglantes atrocités touchent à leur fin, on envoie des agents en civil pour surveiller mon appartement et arrêter Koenig quand il s'en prendra à moi, comme il le fera sans doute avant longtemps. De plus j'aurai une escorte en armes

pour aller au boulot et en revenir.

Quelle sinistre plaisanterie ! J'ai envie de leur déclarer : « Écoutez, les gars, je vous remercie mille fois, mais n'êtes-vous pas un rien en retard ? » Pourtant je garde le silence et j'attends, privé de sommeil, un pistolet à portée de la main.

Je suis vidé de corps et d'esprit. Je suis dans un état de dépression indescriptible.

* * *

Carl Koenig : Dès l'étape initiale de mon plan, j'ai eu un sens invraisemblable du moment opportun et une magnifique faculté de jugement. Je n'ai jamais commis d'erreur. Avec trois ennemis abattus et un encore à abattre, avec les clameurs des commentateurs de radio annonçant « une chasse à l'homme d'une ampleur sans pareille dans l'Histoire », je conserve le même sentiment de pouvoir divin et d'invincibilité.

Le paresseux mécanisme de la loi est enfin en prise directe et, après l'exécution de Jarrett, j'ai tout de suite compris que je ne devais plus tergiverser, que je devais mettre à mort le dernier des meurtriers connus de Lorrie, dans l'heure à venir, dans deux au plus. La police risquait d'agir vite, sous l'impulsion des gros titres et de ses chefs aux préoccupations politiques.

Je suis retourné dans la maison en location à Venice où j'ai vécu tous ces mois. C'est cette même petite maison aux allures de baraque que j'avais louée pour Lorrie et moi après notre mariage. J'avais conclu l'affaire à la dernière minute, le jour même de l'assassinat de Lorrie, et je n'en avais soufflé mot à personne.

J'ai donc laissé le chien dans la voiture, avec l'idée qu'il pourrait m'être utile. Je suis entré et j'ai pris dans le placard une vieille valise de cuir achetée pour l'occasion. Elle était remplie de morceaux de fonte enveloppés de papier. Dessus, j'ai posé un manteau et un chapeau de feutre gris.

Je me suis lavé et j'ai inspecté mes vêtements, à la recherche de possibles taches de sang. Puis j'ai ajusté sur mon visage des lunettes à monture d'écaille dont je ne me servais que pour lire. Elles confèrent une touche de maturité et de dignité à mes traits plutôt juvéniles. Le chapeau gris accentue encore cette impression.

Le manteau plié sur le bras, j'ai porté la valise dans le break et j'ai

démarré. J'ai garé la bagnole dans une station-service ouverte toute la nuit, à une rue de distance de l'appartement de Del Wynn et j'ai donné un dollar à l'employé en lui recommandant de ne pas s'approcher du doberman.

Ensuite, j'ai appelé un taxi. J'ai indiqué au chauffeur l'adresse de Del Wynn. Tout en m'excusant de la brièveté de la course, je lui ai passé la lourde valise et un billet de cinq dollars. Il en bavait presque de gratitude.

J'ai repéré la voiture de police anonyme rangée dans l'ombre en face de l'entrée. Je m'y attendais. N'est-il rien de plus insolite que deux hommes affalés sur le siège avant d'une auto quelques minutes avant minuit ?

Je savais qu'il y avait sans doute d'autres voitures et d'autres hommes autour de l'immeuble.

Le manteau sur le bras, je suis descendu de taxi et j'ai demandé au chauffeur s'il aurait l'obligeance de porter ma valise jusqu'à la porte de mon appartement. Après ma générosité, il pouvait difficilement refuser.

En gravissant le perron jusqu'à l'entrée, j'ai tiré de ma poche un trousseau de clés, que j'ai inspecté d'un air détaché. Derrière nous, j'ai entendu claquer une portière et j'ai compris qu'on nous suivait.

Je ne me trompais pas. Tandis que nous attendions l'ascenseur de service, deux costauds à l'œil froid nous ont rejoints. L'un d'eux, le plus âgé, avait une verrue sur la joue.

- Bonsoir, ai-je dit.

Ils ont répondu d'un signe de tête, sans sourire.

- Vous rentrez de voyage ? m'a demandé la Verrue.

À l'entendre, on aurait cru que c'était un délit.

- New York, j'ai répliqué. Si vous aimez le froid, la boue et le bruit, je vous vends la ville pour pas cher !

- Ouais, je vois ce que vous voulez dire, a opiné le chauffeur en tortillant sa casquette. Moi, je suis du New Jersey.

Les flics restaient figés.

- Vous ai jamais vu dans le coin, a fait le plus jeune quand l'ascenseur

est arrivé et qu'on est entré dedans. Devez être un nouveau locataire ?

- Si vous ne m'avez pas rencontré, ai-je rétorqué d'un ton jovial, c'est que *vous* n'habitez pas le secteur ! Il y a près de cinq ans que j'occupe l'appartement 4C.

J'ai pressé du pouce le bouton du quatrième.

- Comment vous appelez-vous ? s'est enquis la Verrue, en levant les sourcils.

- Charlie Benson.

Il existait réellement, ce type, et il logeait au 4C. Je savais qu'il passait l'hiver à New York et ne rentrerait guère avant avril. Son appartement était en face de celui des Wynn, dans le même couloir.

- J'imagine que c'est plutôt vous, les nouveaux locataires ! ai-je ajouté en gloussant, alors que la cabine s'arrêtait dans une secousse et que la porte s'ouvrait.

Ils n'ont pas répondu et je suis sorti, suivi du chauffeur, qui portait la valise en ahanant, les flics sur ses talons. On a pris le virage du couloir, les uns derrière les autres. J'ai approché du 4C et je me suis mis à tripoter mes clés. C'était le moment difficile et j'étais inquiet. Les deux flics s'étaient immobilisés et m'observaient à quelques pas de distance, tandis que le chauffeur posait la valise près de la porte.

Pour gagner du temps, je lui ai dit :

- Vous êtes très serviable, mon ami, et j'aimerais vous donner un petit supplément.

Il m'a regardé, ahuri.

- Non, c'est bien comme ça. Vous m'avez déjà...

- Mais si, j'insiste !

En exhibant mon portefeuille, j'ai lancé un coup d'œil sévère aux agents.

- Vous désirez quelque chose, les gars ? ai-je fait, d'un ton mordant. Peut-être vous plairait-il d'entrer prendre un verre ?

La Verrue s'est approchée de moi. Il m'a collé sous le nez sa carte et son insigne.

- Police, a-t-il déclaré. Navré, monsieur, mais nous craignons un incident et questionnons tout le monde. Nous avons placé des hommes en surveillance à toutes les issues de l'immeuble.

- Comme cela, je comprends, ai-je répondu. De quoi s'agit-il donc ?

- Peux pas vous le dire, monsieur, mais je vous conseille de ne pas quitter votre appartement avant demain matin. Bonne nuit, monsieur.

Il a fait demi-tour et, suivi de son collègue, s'est engagé dans le couloir.

Le chauffeur était fasciné et avait envie de discuter la nouvelle. Je l'ai laissé bavarder pour donner aux flics le temps de sortir de la bâtisse. Puis je lui ai remis encore deux dollars en lui disant :

- J'ai l'impression qu'on va se canarder, dans la maison. Vous feriez bien de filer d'ici si vous ne voulez pas encaisser un pruneau.

Il m'a remercié et a mis les bouts. Dès qu'il a été hors de vue, j'ai transporté la valise de l'autre côté du couloir pour la poser près de la porte de Del Wynn. J'avais dans la poche de mon manteau quelques instruments permettant d'ouvrir à peu près toutes les serrures. Sans un bruit, j'ai ouvert celle-là en moins d'une minute. Je n'ai pas été surpris de rencontrer une chaîne de sûreté. J'avais un outil ad hoc pour ça aussi.

Prenant la valise et le manteau, je me suis glissé à l'intérieur et j'ai repoussé silencieusement le battant. L'instant était dangereux car l'homme pouvait surveiller l'entrée, pistolet en main. En fait, il en avait eu l'intention. Mais le pistolet n'était pas dans sa main. Guidé par le bruit de ses ronflements, j'ai trouvé l'arme sur une table, à côté de son fauteuil. Je l'ai fourrée dans ma poche.

J'ai jeté un coup d'œil circulaire. Les doubles rideaux étaient ouverts. Je les ai fermés sans bruit. Je suis revenu sur mes pas et j'ai allumé la lampe près de son fauteuil. Cela ne l'a pas troublé le moins du monde ; alors je l'ai un peu secoué. Il a écarquillé les yeux. Il m'a examiné fixement, puis il a voulu prendre le pistolet.

- Salut, Wynn. Vous vous souvenez de moi ? ai-je demandé.

Il m'a scruté sans manifester de peur.

- Je ne me souviens pas de vous, mais je sais que vous devez être Koenig.

J'ai souri.

- Vous commettez une erreur, a-t-il repris avec calme. Vous avez commis une terrible erreur dès le début. Nous vous aurions aidé à sauver la fille si nous avions su réellement de quoi il retournait. Gela ressemblait à une simple querelle d'ivrognes.

- Je regrette, ai-je ironisé.

Mais j'avais un léger doute. Je ne pouvais pas me laisser circonvenir, aussi ai-je porté la main à ma poche.

J'ai vu ses mains se crispier sur les bras du fauteuil et, quand il s'est précipité sur moi, j'ai esquissé un pas de côté. Il est allé s'étaler et je lui ai collé quelques solides coups de tatane dans les côtes. Il a grogné, mais il avait du courage... et de l'agilité. Il a roulé de côté, a bondi sur ses pieds et foncé dessus, presque d'un seul mouvement.

Son poing était comme un marteau d'acier. Le premier direct m'a coûté trois dents. Au second, j'ai cru que ma cervelle se décollait de mon crâne. J'ai compris alors qu'il était capable de m'achever en quelques secondes. Alors j'ai feinté et je lui ai décoché un coup de botte au bas du ventre. Quand il s'est plié en deux, j'ai pris dans ma poche arrière une matraque et je l'ai assommé.

Après ça, je me suis contenté de le bourrer de coups de savate et de le piétiner à mort.

- Voilà exactement comment cela s'est passé, ai-je déclaré à sa dépouille, puis je suis sorti.

Un problème se posait : comment quitter l'immeuble ? J'étais dans un triste état. Le sang me coulait de la bouche et maculait mon costume. L'enflure de ma tempe menaçait de me fermer l'œil. Même sans marques apparentes, on m'aurait sûrement interpellé.

Au lieu de prendre l'ascenseur, j'ai dévalé l'escalier quatre à quatre. J'ai traversé le hall en trombe et suis arrivé sur le perron. Je suis resté là, à appeler au secours. Les deux mêmes flics ont rappliqué au pas de course. J'ai entendu les piétinements de leurs copains qui rappliquaient.

- En haut ! ai-je lancé, haletant. Au 4D ! Il y a un homme qui massacre Del Wynn ! J'ai voulu l'empêcher, mais...

La Verrue m'a accordé un coup d'œil affolé. « Arrivez ! » a-t-il crié, et une nuée de flics a déferlé comme un vol d'oiseaux effrayés.

Je me suis assis sur les marches et essuyé le visage avec un mouchoir. Puis je me suis relevé, aventuré dans la rue. Au coin, je me suis mis à courir. J'ai ralenti à la station-service. En me cachant le visage et tournant le dos à l'employé, je me suis installé au volant et j'ai démarré à une allure paisible. C'était fini. Je n'avais vécu que pour cela et maintenant j'étais vidé. J'avais eu un vague plan pour rechercher durant le restant de mes jours les brutes sauvages qui avaient commis le crime, mais, pour l'instant, cela ne m'intéressait plus le moins du monde.

Quand j'ai freiné près de ce qui avait été naguère ma petite maison de rêve, j'ai remarqué une faible lueur dans le salon. Je ne me souvenais pas d'avoir laissé la lumière, mais j'étais parti dans une telle hâte que c'était possible après tout. Je ne m'en suis pas inquiété.

J'ai conduit le doberman dans la cour de derrière, puis j'ai pénétré dans la maison pour aller à la salle de bains, où j'ai commencé à me laver et me soigner la figure. Ce faisant, j'étais en proie à un sentiment de profonde mélancolie. La haine est comme une compagne et, maintenant que ma fureur s'était éteinte, je me retrouvais seul.

Je me suis dirigé vers la chambre et figé sur le seuil. La lumière de l'entrée me révélait une femme étendue sur mon lit. Il était vaste et, lovée au milieu, elle paraissait perdue. Elle dormait. Au pied du lit, il y avait une petite valise noire.

J'ai actionné le commutateur et elle s'est assise d'un coup.

C'était Lorrie Proctor !

Quand j'ai pu en croire mes yeux, j'ai été pris d'une crise de nerfs. Je me suis approché d'elle et je l'ai violemment secouée par les épaules.

- Comment est-ce possible ? Qu'est-ce que tu m'as fait ? sanglotai-je. Pourquoi Lorrie ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi !

* * *

Lorrie Proctor : Carl était encore plus bouleversé que je ne l'avais pensé ; mais quand j'ai réussi à le calmer un peu, je lui ai raconté toute cette sordide affaire. La cause première de tout, c'était mon ex-mari, Buzz Proctor, dont j'ai continué à porter le nom, même après notre divorce. Il y avait certaines choses au sujet de Buzz que je n'avais pas confiées à Carl, que je gardais encore secrètes. Buzz était un ex-forçat ; il voulait me reprendre, et violent de nature, il s'emparait généralement par la force de ce qui le tentait.

Comme Buzz a le don de m'exciter jusqu'à la frénésie, j'ai participé avec lui à un tas d'entreprises en marge de la loi. Toutefois, quand il m'a demandé de conduire la bagnole et de faire le guet pendant que lui et Rusty McGrath attaquaient une certaine banque, j'ai tiré l'échelle. J'ai dit : « Non, merci ! Et adieu ! » On ne se débarrasse pas de Buzz si facilement, aussi ai-je dû me tirer en douce. Je me suis cachée à Las Vegas, le temps d'obtenir un rapide divorce, contre lequel il n'a pas osé protester parce que je savais trop de choses que j'aurais pu utiliser contre lui.

J'ai fait la connaissance de Carl après m'être installée à Santa Monica. Il était aussi amoureux de moi que je l'étais de Buzz. Mes sentiments envers Carl étaient profonds, calmes, durables... bienfaisants pour moi, mais sans rien d'emballant.

Passons sur les mamours et les fleurettes pour arriver à cette nuit d'été, une semaine avant la date fixée pour mon mariage avec Carl, la nuit où nous nous sommes arrêtés au bord de l'Océan.

Vous avez deviné ? Bien sûr, c'était Buzz et Rusty McGrath qui avaient organisé la petite séance. Buzz était sombre depuis un bout de temps. Il me désirait de nouveau et il s'était donné un mal fou pour dégouter ma planque. Je ne savais pas que c'était Buzz qui m'enlevait ainsi jusqu'au moment où je l'ai reconnu dans la lueur des phares d'une voiture qui passait sur la route. Il m'a avertie que, si je faisais du pétard, il tuerait Carl sur-le-champ.

J'ai été conduite à cette vieille maison de la Vallée où nous attendait la même de Rusty, Zelma. Elle m'a poussée dans une pièce, m'a forcée à me déshabiller et a empoigné toutes mes fringues. « Pour que tu ne te mettes pas en tête de te débîner ! » Mais pourquoi m'a-t-elle forcée à lui remettre la bague de fiançailles de Carl ? Et qu'est devenu mon sac, au fait ? Elle m'a raconté qu'il avait été perdu pendant la bagarre.

Tard le lendemain, Buzz m'a apporté des vêtements neufs et on est partis tous les quatre pour le Mexique. Buzz m'a remis des papiers d'identité, y compris un permis de séjour touristique, le tout au nom d'Alice Kemp. Il m'a dit que, si je me conduisais bien, on ne ferait pas de mal à Carl.

On a roulé jusqu'à Guadalajara, où Buzz a loué pour une bouchée de pain une grande maison dans les faubourgs. En très peu de temps, il était parvenu à me rallumer comme si nous ne nous étions jamais quittés. J'aurais pu aisément m'échapper et rejoindre Carl, mais je n'avais jamais été si heureuse, surtout que nous envisagions de nous remarier, Buzz et moi.

Un jour, par négligence, Buzz a laissé ouverts les tiroirs de son bureau. Prise de curiosité, je les ai explorés et j'ai trouvé un coffret de métal qui renfermait pas mal d'argent et une coupure d'un journal de Los Angeles. J'ai ainsi appris qu'on avait retrouvé *mon* cadavre dans une tombe peu profonde en bordure d'une route déserte. La chaleur excessive avait « hâté la décomposition » et « je » n'étais guère plus qu'un squelette.

Cette « chose » sortie de la tombe pouvait fort bien être une jeune personne d'environ mon âge et mes mensurations et, du nom d'Alice Kemp. Comme j'avais ses papiers d'identité, cela semblait logique.

Il y avait aussi dans le coffret une police d'assurance sur la vie à mon nom. Je l'avais prise à l'époque où je travaillais dans une compagnie d'assurances et je l'avais établie au bénéfice de Buzz. Buzz avait donc continué à payer les primes en secret ? Pourquoi ? Avait-il prévu dès le début de m'assassiner ? Puis, pour une raison quelconque, avait-il tué Alice Kemp et décidé soudain de faire passer son cadavre pour le mien ?

Une lettre épinglée à la police d'assurance avait été réadressée par un ami de prison de Buzz. Elle déclarait que la compagnie n'effectuerait pas le versement tant que la police n'aurait pas identifié le corps de façon certaine.

On s'efforçait de dénicher mon dentiste pour comparer « mes » maxillaires avec les fiches. Mais, j'avais les dents en parfait état et je n'avais jamais consulté de dentiste à Los Angeles. Des années auparavant, je m'étais fait soigner par un dentiste de Philadelphie, mais il était mort et, si ma fiche existait encore, la police aurait du boulot avant de la retrouver.

J'ai pris de l'argent dans le coffret pour me sauver, et, pendant que Buzz dormait, j'ai filé par le premier avion pour Los Angeles. Je suis descendue dans un hôtel et des heures durant, dans ma chambre, je me suis efforcée de rassembler assez de courage pour entrer en rapport avec Carl. Une fois bien décidée, impossible de le joindre ! Il avait disparu.

De désespoir, je me suis rendue dans « notre » petite maison, celle louée par Carl pour que nous l'habitions après le mariage. Je pensais que si quelqu'un l'occupait à présent, on pourrait me fournir un indice. La maison était sombre et déserte, mais en visitant la cour de derrière j'ai eu la surprise d'y voir, reposant sur ses cales, le petit bateau vert avec lequel Carl s'adonnait à la pêche, et aussi la niche du chien, avec la grande bassine de métal qui servait à nourrir le

doberman.

Quand nous avons loué la maison, Carl avait décidé de laisser, en cas de besoin, une clé accrochée à l'intérieur de la niche. Je me suis baissée et j'ai cherché. La clé y était ! J'ai ouvert la porte et je suis entrée. Quand j'ai vu que les vêtements de Carl étaient là, je suis retournée à l'hôtel prendre ma valise...

J'étais certaine que Carl me pardonnerait ; mais alors que j'arrivais au bout de ma confession, son visage s'est figé en une étrange expression et ses yeux sont devenus tout drôles. Il avait les traits enflés et déformés à la suite de quelque affreuse bagarre dont il a refusé de parler et j'imagine que cela accentuait encore cette expression.

Je lui ai dit :

- Écoute, je ferai tout pour que tu oublies. Je sais combien tu as dû souffrir ; mais je suis vivante et c'est comme s'il n'était jamais rien arrivé ! Un peu d'eau a passé sous les ponts, voilà tout, mon chéri.

» Oh je vois que tu es tout bouleversé, tout replié sur toi-même ! Viens, que je te serre dans mes bras, mon amour.

Je lui ai ouvert les bras, il s'est levé, il est venu à moi.

* * *

Carl Koenig : Je me suis cramponné longtemps à elle... appuyant les pouces, serrant les mains de plus en plus fort, et même un bon moment après sa mort, je ne parvenais pas à la lâcher.

Ensuite, je ne me rappelle plus grand-chose. Comme dans un rêve décousu, j'étais soudain au commissariat et on me mettait en cellule. Il leur a fallu deux jours, mais ils ont enregistré sur bande toute l'affaire.

Ils prétendent à présent que je suis un fou, un psychopathe, et ils m'ont bouclé à vie dans l'asile d'État réservé aux fous criminels.

Eh bien, je ne suis pas dément... pas le moins du monde ! Les cinglés tuent sans aucune raison. Ce que j'ai fait, moi, était parfaitement justifié. J'ai exécuté des personnes qui ont commis le pire des crimes lorsqu'elles ont laissé tuer la pauvre Lorrie Proctor.

Suis-je fou pour autant ?

ON NE BADINE PAS AVEC LA MORT

(Just A Little Impractical Joke)

par RICHARD STARK

Harry Chesterton, le meurtrier, inspecta une dernière fois avec grand soin la scène du crime. Tout était bien en place et parfaitement en ordre. Myriam était allongée à plat ventre sur le carrelage de la salle de bains, la tête sous le lavabo. Le tapis de bain, la serviette-éponge, le savon, le gant de toilette et l'éponge, tout était à sa place. Les ciseaux tachés de sang gisaient sur le sol près du coude droit de Myriam. Elle serrait encore dans sa main droite le grand couteau à pain.

Parfait. C'était vraiment parfait.

Harry eut un petit signe de tête de satisfaction et quitta la salle de bains en refermant la porte derrière lui. Il suivit le corridor jusqu'à sa chambre où il se déshabilla, revêtit sa robe de chambre de velours et revint en sifflotant vers la salle de bains. En passant devant la porte de la cuisine il cria, à voix assez haute pour être entendu au cas où un voisin serait occupé dans la cour intérieure de l'immeuble ou à proximité de sa fenêtre ouverte :

- Ne fais pas couler d'eau chaude pendant quelques minutes. Myriam ! Je vais prendre ma douche !

Il se remit à siffler et rentra dans la salle de bains, dont il referma la porte sur lui. Il enjamba le cadavre de Myriam, toujours dans la même position, et qui continuait à saigner tranquillement sur le carrelage, puis quitta sa robe de chambre. Il ouvrit le robinet de l'appareil, régla la douche à la force et la température désirées, prit place dans le tub et tira le rideau derrière lui. Puis il se savonna vigoureusement en chantant à tue-tête.

Il était heureux, délicieusement heureux. Après trois années de plans laborieusement et minutieusement élaborés mais écartés l'un après l'autre, Harry Chesterton avait enfin trouvé pour tuer sa femme le seul moyen à toute épreuve.

À présent Myriam était morte. Après un certain laps de temps que la décence exigeait pour le deuil - une marge de sécurité, en somme - il épouserait sa douce petite Cathy, qui jamais, non jamais, c'est sûr, ne

deviendrait l'agaçante, la querelleuse harpie à la voix criarde que Myriam était devenue en sept ans de mariage. « Quand donc vas-tu te décider à trouver une place stable, Harry ? Quand renonceras-tu enfin à ces stupides projets qui sont censés t'enrichir en moins de deux ? Quand prendras-tu un emploi décent, Harry ? Les grands magasins ont encore téléphoné pour réclamer le règlement de la facture du mobilier, Harry ; ils menacent de reprendre tes meubles. Que penses-tu faire, que vas-tu leur dire, Harry ? Tu peux t'estimer heureux que tes fameuses combinaisons ne t'aient pas encore conduit en prison. Ah ! Oui tu peux t'estimer heureux ! C'est tout ce que je puis te dire ! »

Comme c'était juste, ce qu'elle disait là. C'était bien en effet tout ce qu'elle savait dire, et toujours la même chose. C'était énervant, agaçant, insupportable. Comment voulez-vous qu'un homme se concentre sur des plans, des perspectives d'avenir souriantes ou ambitieuses avec une femelle querelleuse aboyant sans cesse derrière lui comme un roquet imbécile ? Il n'en pouvait plus, c'est bien simple, il était à bout de nerfs.

Ce serait différent avec Cathy. Cathy croyait en lui, et c'est ce qu'il lui fallait. Cathy serait toujours à ses côtés, pour le soutenir dans ses innombrables tentatives. Bref, le seul fait qu'elle fût la fille d'un magnat possédant trente-sept pour cent des actions de la National Atronics et qui était le président du Conseil d'Administration de cette société, c'était un atout pour lui. Oui, rien que ce seul fait ! Tout en maniant l'éponge Harry chantait à pleine gorge des chansons d'amour, de clair de lune et de printemps ; il rêvait de propriétés à Long Island, de vacances sur la Riviera, de Porsche et de Mercedes-Benz...

Après cette douche prise tranquillement, Harry ferma le robinet et quitta le tub. C'était un homme d'un peu plus de trente ans, grand, souple et bien musclé. Il s'était assis par terre, près du lavabo et inspectait les trois ongles qu'il avait coupés à son pied droit. Il les avait taillés un peu plus tôt ce jour-là. Sachant que les ciseaux ne seraient pas disponibles à cette phase de l'opération.

Tout prévoir, voilà ce qu'il fallait faire. Tout prévoir avec le plus grand soin.

Soudain il poussa un cri : « Myriam ! » - un cri strident et plaqua avec bruit ses pieds nus sur le carrelage. Puis il se leva, quitta la salle de bains et se laissa tomber en avant sur le tapis du couloir. Il fit douze tractions, et, complètement hors d'haleine, gagna en vacillant le living-room. Il saisit le téléphone et appela la standardiste « Mademoiselle ! » cria-t-il haletant. « Une ambulance ! La police ! J'ai...

j'ai tué ma femme ! »

* * *

La maison était pleine à craquer. Des gens avec des appareils photographiques, des morceaux de craie et des serviettes noires s'entassaient dans la salle de bains. Des agents en uniforme stationnaient devant la porte d'entrée et il y en avait plus encore dans le living-room. Deux détectives en civil interrogeaient dans la cuisine M. et Mme Anderson, les locataires du dessous. Des journalistes étaient massés sur le trottoir, dans le jardin de devant et le hall d'entrée. Des agents silencieux mais intraitables les empêchaient d'envahir l'appartement du premier étage où avait eu lieu le drame.

Enfin, dans la chambre à coucher, un détective nommé Hotchkiss écoutait le mari effondré, accablé de valeur et inconsolable, raconter son histoire pour la septième fois.

- Ce n'était qu'une blague, disait Harry.

Il alluma une autre cigarette au bout incandescent de la précédente et écrasa nerveusement le mégot dans un cendrier. Il était assis au bord du lit, toujours vêtu de sa robe de chambre de velours ; ses cheveux étaient secs mais encore affreusement emmêlés. Il avait téléphoné quelques minutes après quatre heures et il était maintenant beaucoup plus de huit heures. Plus de quatre heures avaient passé et il était encore en train de raconter son histoire.

- Une blague, répéta le détective Hotchkiss en écho. C'était un homme trapu, au visage rond, avec une forte mâchoire inférieure et les yeux tristes d'un cocker. Son costume gris était fripé, ses souliers noirs usés et sa cravate bleue chiffonnée. Son aspect n'avait rien d'engageant.

- Je suis sûr que c'était une blague, dit Harry avec tristesse. Il aspira une bouffée. Je ne puis pas croire qu'elle avait vraiment *l'intention de...*

Il n'acheva pas sa phrase et secoua la tête d'un air extrêmement ému.

- Vous aviez vu ce film hier soir, c'est bien cela ? demanda le détective Hotchkiss.

- Oui. Comme je vous l'ai dit, il s'agissait d'un cas de folie homicide. Une femme y était sauvagement poignardée sous la douche. Nous en avions parlé en rentrant à la maison hier soir, et nous plaisantions là-dessus, en disant qu'aucun de nous deux n'oserait plus prendre de douche pendant des mois. Dire que c'était hier soir et que nous

plaisantions ensemble... nous...

- Allons, monsieur Chesterton, dit Hotchkiss. Restez calme.

- Oui... Merci... Oui. En tout cas, aujourd'hui, quand j'ai dit à Myriam que j'allais prendre une douche, elle a plaisanté encore une fois, elle... elle m'a dit vouloir voir si j'en aurais le courage.

- Ce sont ses paroles exactes ?

- Oui, euh... enfin... je n'en suis pas sûr. Elle a dit quelque chose comme ça, elle...

Harry passa sa main tremblante sur son front.

- Je ne suis plus sûr de rien, conclut-il d'une voix brisée.

- Oui, je comprends.

Malgré cette sympathie de commande, le détective Hotchkiss restait extrêmement attentif et impassible.

- Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda-t-il.

- Eh bien, j'ai pris ma douche, et alors que j'étais assis, occupé à me couper les ongles, elle est entrée un couteau à la main. Elle a brandi le couteau. C'était... c'était exactement comme dans le film de hier soir.

- Une blague ?

- Sans doute oui... Mais sur le moment, ce fut tellement inattendu et effrayant...

- Vous avez réagi instinctivement, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est ça. Je me suis levé d'un bond et... eh bien, j'avais les ciseaux en main, et je l'ai...

- Vous l'avez poignardée, dit Hotchkiss impassible.

Harry tressaillit.

- Oui, je l'ai poignardée.

- Je vois.

Hotchkiss sembla s'intéresser au pli à moitié effacé de la jambe droite de son pantalon.

- Votre femme faisait-elle fréquemment des farces, monsieur Chesterton ?

Harry avait prévu une telle question. Il était tout indiqué de répondre oui, qu'elle faisait sans cesse des plaisanteries de ce genre. Mais cela aurait tout flanqué par terre. Les policiers auraient réfléchi que, dans ce cas, l'attitude de sa femme ne pouvait le surprendre et donc susciter de sa part une réaction aussi meurtrière. Après quoi, il n'aurait pas fallu questionner longtemps leurs amis et les membres de la famille pour établir que Myriam était loin d'être une farceuse. On ne pouvait imaginer femme plus morose, plus terre à terre.

Il répondit donc :

- Non, pas spécialement. Et c'est ça qui a rendu le geste si effrayant. Oh ! Elle plaisantait bien de temps à autre et il nous arrivait de nous faire des blagues.

- Je vois, dit Hotchkiss. Encore une chose. Les ciseaux. Ce n'était pas le genre de ciseaux dont on se sert pour se couper les ongles, ils étaient bien plus grands. S'il s'était agi de ciseaux à ongles...

- Oui, je sais, dit Harry tristement, en hochant la tête. Myriam serait encore en vie. Mais ma femme... voyons, vous savez bien comment sont les femmes... elles n'utilisent jamais l'outil convenable pour un travail. Myriam... Bref, elle était comme ça, elle aussi. Elle se servait des ciseaux comme tournevis, comme pinces ou comme marteau, pour toutes sortes de travaux auxquels des ciseaux ne sont pas destinés. Cette paire de ciseaux est la dernière restant à la maison, voilà pourquoi c'était d'eux que je me servais.

Cette fois, c'était vrai. C'était une des habitudes exaspérantes de Myriam, comme d'ailleurs la manie qu'elle avait de presser le tube de pâte dentifrice en plein milieu. En fait, la presque totalité des outils de sa trousse portaient les cicatrices des services insolites qu'elle leur avait demandés.

On entendit des chocs sourds dans le vestibule, et Harry surpris laissa tomber sa cigarette. En se baissant pour la ramasser avant qu'elle ne brûle le tapis qui n'était pas encore payé, il demanda :

- Qu'est-ce que c'est ?

- Je crois qu'on emmène votre femme, répondit Hotchkiss.

- Oh !

Harry alluma gauchement une autre cigarette. Sa nervosité n'était pas totalement feinte. Imaginer toute une mise en scène et prévoir jusqu'au moindre détail comme il l'avait fait, c'était une chose ; mais c'en était une autre que se retrouver en plein dans la réalisation de son plan, après avoir jeté les dés, après avoir précipité sa femme dans l'éternité... Agir était bien plus difficile. Bien qu'il fût sûr de son plan, la réalisation dans les moindres détails lui détraquait les nerfs.

Mais le plan était absolument parfait, quelle que fût la sagacité du détective. Il avait la stupidité naturelle de la vérité. Qui donc imaginerait qu'un homme tuerait sa femme de sang-froid, avec une histoire aussi idiote comme excuse ? C'était la stupidité même de toute l'histoire qui la rendait crédible.

Hotchkiss se leva.

- Je crois que ce sera tout pour ce soir, dit-il. Je me rends compte combien vous êtes bouleversé. Pourtant, j'aimerais que vous passiez demain faire votre déclaration. Vous savez où se trouve le commissariat ?

- Je crois... En face du Théâtre du Strand, n'est-ce pas ?

- Exact. Voulez-vous que nous demandions quelqu'un pour rester avec vous ?

- Non, dit Harry. Ça ira comme ça. Je crois que je vais prendre un comprimé. J'aime mieux être seul pendant quelques heures.

- Parfait, dit Hotchkiss. Présentez-vous donc au commissariat demain pour dicter votre déclaration. Demandez-moi au bureau : Hotchkiss.

- Entendu, promit Harry.

Hotchkiss s'arrêta sur le pas de la porte.

- Et ne prévoyez aucun déplacement pendant quelque temps.

- Naturellement, acquiesça Harry.

* * *

C'était une matinée délicieuse : un printemps inondé de soleil, et le gazon était aussi vert qu'en Irlande au mois de mars. Les oiseaux chantaient. Bref, une matinée délicieuse.

Harry se leva à neuf heures et demie. Il ne se serait pas réveillé si son

patron ne lui avait pas téléphoné pour s'informer de l'endroit où il se trouvait. Depuis deux mois, en attendant l'occasion unique de se frayer un chemin vers la fortune, Harry travaillait comme vendeur de voitures d'occasion pour la Compagnie de Smiling Stanley. Et Smiling Stanley l'appelait au téléphone à neuf heures et demie du matin car il se demandait où diable pouvait bien être Harry.

- Je suis au lit, lui répondit Harry.

Et que prétendait-il donc faire exactement au lit ? demanda Smiling Stanley.

- Je dors, lui dit Harry.

Harry savait-il, gronda Smiling Stanley, quelle heure il était ?

Harry jeta un coup d'œil sur le réveil.

- Neuf heures trente.

Pourquoi donc, rugit Smiling Stanley, Harry n'était-il pas à son travail ?

- Parce que, répondit calmement Harry, ma femme est morte hier après-midi. Ne lisez-vous donc jamais les journaux ?

Smiling Stanley ne répondit pas.

- Allô ? insista Harry.

Smiling Stanley semblait s'étrangler.

- C'est bon ! dit alors Harry en reposant le récepteur. Il sourit au téléphone, regarda la place libre à côté de lui et sourit de plus belle, puis tourna les yeux vers la fenêtre, le printemps vert et ensoleillé.

Quelle matinée délicieuse !

Il s'enfonça sous les couvertures. Le lit pour lui tout seul ! Il ferma les yeux et se disposa à dormir.

Mais il n'y parvint pas. La matinée avait beau être délicieuse, il avait beau avoir le lit pour lui tout seul, il avait beau trouver charmant de penser que cette horrible chipie ne sortirait plus de sa cuisine pour savoir quand il se déciderait à extirper du lit sa paresseuse personne afin d'aller gagner honnêtement quelques dollars, la vie avait beau être soudain devenue délicieuse, Harry ne parvenait pas à se rendormir.

Et ce, parce qu'il savait que le journal du matin se trouvait devant la porte.

Il n'avait qu'à se lever et aller lire ce qu'on disait de lui, tout de suite.

Il quitta son lit, et enfila sa robe de chambre, tout en se regardant dans la longue glace de l'armoire. Eh oui, il était bel homme. Un bel homme heureux. Il se sourit de toutes ses dents brillantes.

- Cathy, murmura-t-il, tu es une petite veinarde.

S'il lui téléphonait ? Non, pas encore, il valait mieux attendre quelques jours. Pourquoi, à ce stade de l'affaire, risquer aussi stupidement, d'éveiller des soupçons ?

Harry traversa la maison, descendit les marches du perron et alla jusqu'à la grille. Le journal était là, ainsi que les deux bouteilles de lait homogénéisé. Le journal était plié et Harry le fourra sous son bras tel quel, remettant à plus tard le moment délicieux où il lirait ce qu'on disait de lui, avec tous les détails sanglants. Il ramassa les bouteilles de lait, ferma la porte de la rue, et gravit le perron en traînant paresseusement ses vieilles pantoufles.

Le lait rangé dans le réfrigérateur, une tasse de café brûlant sur la table de la cuisine, Harry s'assit enfin et déplia le journal.

Il n'était pas en première, ni en seconde ni en troisième page. Il fronçait déjà les sourcils, presque convaincu qu'on ne parlait pas de lui dans le journal, quand enfin il découvrit le titre, dans la première page de la seconde partie. Mais bien sûr, mais naturellement. La première partie ne contenait que les nouvelles internationales (Crise au Moyen-Orient) et la seconde partie présentait les nouvelles locales.

UNE FEMME POIGNARDÉE À LA SUITE D'UNE PLAISANTERIE

Mme Myriam Chesterton, domiciliée 148 Coleridge Drive a été trouvée poignardée hier après-midi, à la suite d'une étrange plaisanterie. Selon les dires de son mari, Harry Chesterton, la jolie Mme Chesterton s'était livrée à une plaisanterie malheureuse, imitant ce qu'elle avait vu la veille au soir dans un film, plaisanterie qui eut sa mort pour tragique conséquence. Selon les déclarations du mari effondré de chagrin et accablé par ce fantastique concours de circonstances...

C'était vraiment la chose la plus amusante que Harry eût jamais lue de sa vie. Il relut l'article trois fois, d'un bout à l'autre, puis alla chercher une paire de ciseaux pour le découper. Je vais commencer un album,

se dit-il en lui-même.

Après cinq minutes de recherches infructueuses, il se rappela soudain que la dernière paire de ciseaux avait quitté la maison la veille au soir, plantée dans le corps de Myriam.

Il était en train de découper l'article avec une lame de rasoir quand il éprouva à nouveau l'impérieux besoin de téléphoner à Cathy.

Mais c'eût été de la folie. D'abord, il n'avait jamais, bien sûr, parlé de ses projets à Cathy. Quelque amoureuse qu'elle fût de lui, il était inutile de mettre pareillement à l'épreuve la sincérité de ses sentiments. Aucune femme ne se sentirait parfaitement en sécurité dans les bras d'un homme, si elle savait que celui-ci avait hâté la comparution de sa précédente épouse devant le tribunal de Saint-Pierre.

En outre, pour tout dire, Cathy n'était pas tout à fait le type de femme à qui on pouvait confier un secret d'une telle importance. Non, elle n'était pas assez intelligente pour cela.

Mais comme elle était riche ! Ou du moins, comme elle le serait, le jour où son vieux papa casserait sa pipe.

Dans un an ou deux, si les circonstances s'y prêtaient, peut-être pourrait-il imaginer quelque plan astucieux pour le supprimer, lui aussi. L'idée ne lui en était encore jamais venue à l'esprit, mais à présent il la trouvait assez plaisante. Ce qui était l'indice d'un véritable esprit créateur, Myriam appelait toujours cela de vagues plans, mais Harry avait l'impression très nette d'être doué pour les crimes parfaits.

En attendant, Cathy devait demeurer dans l'ignorance du secret comme elle l'avait été jusqu'à maintenant. Le détective Hotchkiss pouvait bien nourrir de vagues soupçons, mais, faute de la moindre preuve, il ne pouvait rien faire de plus.

Il tiendrait Cathy à l'écart en attendant que tout souvenir de cette affaire se soit effacé. Ensuite... le mariage.

Tout en pensant cela, Harry avait fini de découper l'article. Il se leva et se dirigea en sifflotant vers sa chambre. Mais il s'interrompit net en se rappelant les Anderson du rez-de-chaussée. Certes, il leur était difficile d'entendre siffloter à l'étage au-dessus, mais pour plus de sûreté, Harry se contenterait de sourires silencieux quand il serait chez lui.

D'ailleurs, il n'aurait pas à attendre longtemps. Bientôt il dirait adieu pour toujours à ce genre d'existence misérable. Ne plus vivre dans une maison partagée avec un autre couple, ne plus avoir à prendre l'autobus pour se rendre en ville, ne plus avoir à conseiller des campagnards soupçonneux dans l'achat de vieilles bagnoles. Et Harry savait que chez Smiling Stanley, les pots-de-vin payés pour obtenir de l'inspecteur des Ponts et Chaussées le permis de circulation entraient dans les frais généraux.

Mais tout cela était passé à présent, ou presque passé. Devant lui il voyait déjà des yachts, des propriétés, des voitures...

Toujours absorbé par ces délicieuses pensées, Harry entra dans la chambre et posa délicatement la coupure de journal sur le buffet. Cet après-midi, décida-t-il, pendant qu'il serait en ville, il lui faudrait s'acheter un album.

Il revint dans la cuisine. Le café était froid il décida de s'en faire une autre tasse. Puis il se dit que ce serait une heureuse idée de déguster un bon petit déjeuner : cinq ou six œufs, plusieurs tranches de bacon et toute une pile de toasts. Des journées comme celle-ci devaient en effet commencer par un solide repas.

Quelle journée délicieuse !

* * *

Harry se rendit au commissariat peu après midi. Il faisait un peu de vent. La seule chose qui l'ennuya fut de devoir attendre. On venait, on lui expliquait un article du code ou des choses de ce genre ; il faisait signe qu'il avait compris et puis il fallait de nouveau attendre. Enfin un secrétaire fit son apparition crayon et bloc- notes prêts à entrer en action, et il nota en sténo le récit de l'accident mortel. Puis Harry dut encore attendre pendant qu'on tapait sa déclaration, avec un tas de carbones. Enfin, il signa toute la pile de documents et quitta le commissariat, une crampe dans les doigts.

Il s'aperçut alors qu'il était près de cinq heures et à l'arrêt de l'autobus une foule de personnes faisaient la queue. Les autobus quittaient l'arrêt en vrombissant, avec un chargement complet de voyageurs debout. Les trottoirs étaient encombrés par une humanité pressée, presque totalement composée de femmes, pour la plupart de basse extraction.

Non, ça, c'était vraiment trop ! À l'aube d'une vie facile, devoir rentrer

chez lui debout dans un autobus comble !

Eh bien, non. Il resterait dans le centre en attendant que l'heure de la sortie des bureaux soit passée. De toute façon, il devait acheter un album.

Harry se rendit aussitôt dans un magasin à prix unique. Il y acheta son album, d'un joli rouge sang, portant le mot « Souvenirs » gravé en caractères délicats. Il le mit sous son bras et quitta le magasin.

Il estima avoir bien droit à un verre. Il n'avait rien bu depuis la veille.

Oui, il méritait bien un verre.

Au même instant, Harry se demanda si on trouverait convenable qu'un mari devenu veuf depuis si peu de temps aille s'accouder au zinc d'un bar ? Certaines gens verraient là un mari accablé de douleur noyant son chagrin dans l'alcool, mais d'autres pourraient penser que c'était un mari que le deuil ne semblait guère accabler et qui tâtait un peu de sa nouvelle liberté.

Harry opta pour un compromis. Il alla boire un coup, mais il choisit un bar où on ne l'avait jamais vu, dans une rue voisine du dépôt des chemins de fer, à peine éclairé par une fenêtre sale, tenu par un patron maussade et avec un zinc occupé par des consommateurs qui n'avaient pas dû lire les journaux depuis le jour de la Victoire sur le Japon.

Il éprouva un étrange bien-être à se trouver dans ce bar. Il y côtoyait la lie du peuple dans son habitat naturel. Alors que lui, Harry Chesterton, se trouvait prêt à quitter l'insécurité de la classe moyenne, pour entrer dans l'aisance de la haute société. Il marquait simplement une pause, histoire de souffler, avant de continuer son ascension. Ça lui donnait en quelque sorte le sens de l'histoire.

Mais il ne tenait pas pour autant à frayer avec les pauvres types accoudés au comptoir. Ayant reçu des mains du patron bourru une bouteille de bière et un verre crasseux, il alla s'asseoir dans le box du fond. Il but à la bouteille, laissant sur la table le verre douteux.

Il était assis face au mur et la cloison du box le protégeait des regards des oisifs installés au comptoir, à une exception près. Harry jeta un coup d'œil à l'homme installé au bout du comptoir et détourna aussitôt les yeux. Il était appuyé contre le mur à l'extrémité arrondie du comptoir. Harry lui lança un regard à la dérobée qui lui dit vite à quel genre de type il avait à faire.

Il n'aimait pas du tout ce genre de particulier : trapu, la face large et plate, des mains comme des battoirs, pantalon de travail, chemise de laine, et blouson de cuir de chauffeur de poids lourd. Il était le seul à parler dans le bar. Il vociférait une histoire, prétendument amusante, au patron qui ne l'écoutait même pas. Il n'était pas ivre, il avait même presque l'air frais et dispos. C'était seulement un de ces grands braillards stupides, un spécimen typique de ce monde-là.

Harry connaissait bien ce genre de type. Ça lui rappelait le collège où des brutes comme celui-là le battaient et se gaussaient de lui parce qu'il réussissait à décrocher les premières places et essayait toujours d'être en bons termes avec les professeurs.

C'étaient des types de cette espèce qui avaient rendu son enfance pénible et qui, ensuite, pendant ses deux années de corvées de nettoyage à l'armée, lui avaient fait la vie dure. Dans les nombreux métiers qu'il avait exercés, il avait rencontré de ces grands crétins qui croyaient que le volume de leurs biceps les rendait supérieurs aux intellectuels qu'ils côtoyaient.

L'imbécile en question arriva enfin au bout de son histoire et le silence retomba sur le bar. Silence béni. Harry risqua un œil de côté et se détourna aussitôt.

L'homme le regardait, l'observait.

Ah ! Non, pensa Harry. Il voit les vêtements que je porte, il voit mon visage et se dit que je suis le genre de type qu'on peut malmenier. Pourvu qu'il me laisse tranquille !

Les souvenirs de son enfance et de son passage à l'armée lui traversèrent l'esprit. Il but une gorgée de bière et hasarda de nouveau un coup d'œil vers le type.

L'homme l'observait toujours, fronçant les sourcils en un grotesque effort pour se concentrer. Tout à coup, il claqua des doigts et s'écria : « J'y suis ! »

Harry, surpris et effrayé, détourna rapidement les yeux.

Mais l'autre n'était pas homme à se laisser démonter. Il quitta le comptoir et se dirigea à grandes enjambées vers la table. Naturellement, aucun des clients ne prêta la moindre attention. De toute façon aucun d'eux ne serait venu au secours de Harry.

L'homme se planta devant Harry :

- C'est bien toi l'escroc qui travaille chez Smiling Stanley ?

Atterré, Harry leva les yeux et reconnut l'homme. Oui, il se souvenait de lui maintenant. Un cheminot. Trois ou quatre semaines auparavant, Harry lui avait refilé une vieille petite guimbarde complètement claquée.

Harry répondit sans hésiter :

- Non, ce n'est pas moi !

- Si, c'est toi, insista l'homme. C'est toi l'escroc qui travaille chez Smiling Stanley.

- Non, je vous assure ! répéta Harry.

- Traite-moi de menteur tant que tu y es ! dit l'homme. Il fouilla dans sa poche. Je te tiens maintenant, mon salaud ! hurla-t-il, et il tira de sa poche un petit pistolet qu'il braqua sur l'œil gauche de Harry.

* * *

Le détective Hotchkiss était patient.

- Deux fois de suite, monsieur Chesterton? souligne-t-il, et le ton de sa voix laissait entendre que c'était un peu trop.

Ils étaient assis dans un autre box mais toujours dans le même bar. Harry pris de panique se mit à balbutier :

- Comment pouvais-je deviner ? Il pointait son arme sur moi...

- Et vous l'avez abattu d'un coup de cette bouteille de bière, dit le détective Hotchkiss.

- Comment aurais-je pu deviner que ce n'était qu'une plaisanterie ? Il ne se comportait pas du tout comme s'il plaisantait.

Deux hommes passèrent, portant une grande panier d'osier, et la panier heurta la table. Harry la regarda, terrifié. Mais ils ne s'arrêtèrent pas et franchirent la porte du bar alors Harry se tourna de nouveau vers Hotchkiss. Ce dernier tenait en main le petit pistolet. Il appuya sur la détente. Une lamelle de métal s'ouvrit avec un bruit sec sur le dessus du pistolet et une petite flamme jaillit de l'orifice.

C'était un briquet.

Le détective Hotchkiss lâcha la détente, la lamelle se referma, étouffant la flamme. Le policier posa le briquet sur la table entre Harry et lui, considérant attentivement l'objet.

- Ce truc-là peut-il être pris pour un pistolet réel, monsieur Chesterton ?

- Ça s'est passé si vite, dit Harry en larmoyant. Demandez aux témoins, demandez-leur donc s'il n'a pas...

Hotchkiss esquissa un hochement de tête.

- Aucun d'eux ne prêtait la moindre attention.

- Mais c'est pourtant bien ainsi que c'est arrivé! gémit Harry.

Hotchkiss eut un soupir.

- Deux fois de suite... dit-il. Qui était-ce, Chesterton ?

- Simplement un client à qui j'avais vendu une voiture. Il avait l'air furieux contre moi à cause de la voiture.

- Bien sûr, bien sûr, fit le policier. Et est-ce que cet homme... Au fait, comment s'appelait-il ?

- Je ne sais pas, dit Harry. Je ne m'en souviens plus.

- Je vois. Aurait-il connu votre femme, par hasard ?

- Connu ma femme ?

Grands Dieux, qu'allait-il penser là ?

- Sûrement pas. Comment aurait-il pu connaître ma femme ?

- Je me le demande, répondit Hotchkiss, car ça changerait tout. Supposons, en effet, que vous ayez eu une raison de vouloir la mort de ce monsieur, ou que vous ayez eu une raison de vouloir vous débarrasser de votre femme...

- Mais il a foncé sur moi ! gémit Harry.

- Oui, oui, bien sûr. Mais s'il y avait eu, on ne sait jamais, un motif quelconque, quelque chose que vous ne nous avez pas encore raconté...

- Il n'y a rien, bégaya Harry. Rien...

Hotchkiss se mit debout.

- Peut-être feriez-vous bien de m'accompagner au commissariat. Je crois que nous avons à parler.

Et ils parlèrent pendant quatorze heures avant que Harry vienne à prononcer le nom de Cathy.

DOCTEUR APOLLON

(Doctor Apollo)

par BRYCE WALTON

Le docteur Kessler, expert psychiatre et directeur de la clinique psychiatrique de la ville, lut son journal du matin et se précipita à la Brigade criminelle. Il était spécialiste des cas d'homicide. Celui dont il était question pouvait être un genre de meurtre bien particulier.

« Le gamin est passé aux aveux, dit le brigadier Reed. Qu'avons-nous d'autre à apprendre ?

- Vous, rien, dit Kessler. Vous tenez votre assassin. »

Il plissa le nez. Il avait en horreur les odeurs crues des commissariats de police.

« Quelle est sa réaction ?

- Toujours l'air content. Il n'a pas essayé de se sauver ou de se cacher*. Juste après son crime, il est allé voir le commissaire Cassetta, un peu après minuit, lui a tendu sa petite main tout ensanglantée et le poinçon à glace. “ J'm'appelle Richard Gorman, monsieur ”, a-t-il dit. “ J viens de tuer un homme. ” Fin de citation.

- Il est ici en ce moment ?

- Non, en Détention juvénile. Nous en avons fini avec lui, nous.

- Comment a réagi sa mère ?

- Comment pensez-vous qu'elle ait réagi ? » Reed secoua la tête. « Une vraie traînée. Le gamin l'a surprise s'envoyant en l'air avec ce mec, Laramer. Il ne veut pas voir sa mère. Il ne voulait pas non plus parler à l'avocat commis d'office. »

Reed sourit :

« Désolé, docteur, pas d'antécédent de délinquance juvénile, pas de tendance agressive contre la société. Un jeune tout à fait normal, bien élevé, il travaillait de longues heures après la classe, dans une usine, pour aider à nourrir sa pauvre veuve de maman et son éventail de

prétendants. Son employeur ne trouve pas assez de mots pour louer la gentillesse de ce jeune homme. Les voisins disent que c'est le plus doux des garçons. Vous allez avoir du boulot pour prouver qu'il était fou au moment du crime !

- Tout de même, dit Kessler d'une voix uniforme, il a poignardé Laramer avec un poinçon à glace. Combien ? Trente-trois fois, c'est ça ?

- À une ou deux près. Mais le District Attorney le fera pendre.

- Vous avez fait votre travail », dit Kessler. Ses lunettes à verres épais donnaient à son visage mince et anguleux une austérité d'oiseau. « Le mien ne fait que commencer, car ce qui m'intéresse c'est le *pourquoi* de son acte.

- Regardez sa déposition ! Fou ? Diable, docteur, il s'est simplement énervé ! Il a explosé. Ça peut arriver à n'importe qui.

- Heureusement pour vous, brigadier, cela n'arrive pas chaque fois que quelqu'un attrape une crise de nerfs.

- Je peux vous dire exactement pourquoi il a fait ça. C'est très simple, docteur.

- Donnez-moi votre raison simple et facile à comprendre ?

- Il ne pouvait pas voir Laramer en peinture. Et avec juste raison. Ce n'est pas pour cela qu'il faut dire qu'il est fou. Il a tué pour se venger. Et on le pendra. »

* * *

En longeant à pied le parc en direction de la Détention juvénile, Kessler regarda le flot indistinct d'humanité qui se mouvait comme des poissons dans un aquarium plein de vase. La haine couvait en chaque individu, mais peu d'entre eux commettaient un meurtre. Un cas comme celui de Gorman pouvait aider à éclaircir l'un des recoins les plus sombres de la psychiatrie : la psychologie de la motivation. Chaque individu est capable de haine, mais peu la font passer du stade de fantasme à sa concrétisation dans le réel et à sa conclusion logique : le crime. Pourquoi Gorman ?

De plus Kessler était particulièrement intéressé par les meurtres qui résultaient de haines familiales. La haine d'un fils pour son père, par exemple, le complexe d'Œdipe classique. Laramer n'était pas le vrai

père de Gorman, mais il avait certainement suppléé à l'image du père.

Au premier abord, le cas de Gorman paraissait étonnamment semblable aux cas classiques de parricide. Pourtant, Kessler ne pouvait pas en être certain avant d'avoir eu une conversation avec le garçon, lui avoir fait passer quelques tests psychologiques, avoir eu des entretiens avec certains de ses proches, en particulier sa mère.

Peut-être, pour le bien de la science, Gorman méritait-il d'échapper au bourreau.

Gorman était étendu sur sa couchette dans une cellule isolée du quartier de détention. La lumière grise qui arrivait à travers les barreaux formait sur son visage des rayures couleur de charbon. Une surveillante aussi imposante qu'une catcheuse se tenait près de la porte. Kessler détestait la stupidité et la radinerie des contribuables qui conduisaient à devoir employer de telles gens en raison du bas salaire qui leur était offert.

Il resta là debout, hors de vue de Gorman, pour l'étudier avec un intérêt clinique profond. C'était un garçon mince et plutôt beau, avec des cheveux blonds courts et des traits réguliers. Pendant qu'il avançait vers Gorman, celui-ci se redressa et sourit timidement. Il était du genre qui inspirait tout de suite la sympathie.

Lorsque Kessler se présenta, dit qu'il était là pour aider Gorman, qu'il n'était pas un flic, ni un curé ni un avocat, et que personne ne l'avait envoyé, Gorman se contenta de sourire timidement et d'acquiescer.

Il est difficile de gagner d'emblée la confiance des criminels. Mais en fait, techniquement, Gorman n'était pas un criminel.

Kessler alluma sa pipe.

« Je crois savoir ce que tu ressens maintenant, Richard. Un grand soulagement. Tu te sens libéré et en paix avec le monde entier maintenant. »

Gorman se détendit, sembla être reconnaissant de cette compréhension inattendue et pleine de sympathie. Quelques questions bien choisies mirent en évidence, dans les réponses de Gorman, le fait qu'il avait vécu une vie plutôt solitaire, incompris de son entourage, et par voie de conséquence, qu'il était un étranger pour lui-même.

Kessler expliqua qu'il était docteur et qu'il voulait simplement aider Gorman à comprendre un peu ce qui s'était passé. Il souhaitait être l'ami de Gorman. Il n'était pas juge ; il ne condamnait pas Gorman

pour son acte, car, bien qu'il fût socialement répréhensible, Kessler comprenait tout à fait que cet acte avait été absolument logique pour Gorman.

« Et maintenant tu te sens soulagé. Comme si tu avais eu mal au cœur pendant longtemps et que, à la fin, tu aies réussi à vomir.

- Oui », dit Gorman dans un souffle. Ses yeux étaient plus vifs maintenant. « Oui », répéta-t-il avidement, se tendant comme l'enfant solitaire qui a enfin trouvé quelqu'un pour l'écouter, s'intéresser à lui, quelqu'un qui ne rit pas, qui ne se moque pas, qui le comprend et qui ne le rabroue pas. « C'est comme ça. C'est comme si j'étais débarrassé d'un grand poids.

- Je reviendrai te voir aussi souvent que possible », dit Kessler. « J'espère que tu ne te gêneras pas pour parler, pour me dire tout ce que tu peux sur toi, comment tu as passé ta vie, ce que tu penses de tout. Ce que tu penses de Laramer, de ta mère, de ton père.

- Pourquoi ?

- Nous voulons savoir pour quelle raison tu as fait cela, Richard. Dans ton intérêt et celui de la société. On pourrait dire que c'est un peu comme chercher une sorte de cancer caché. Si nous arrivons à le trouver, à l'isoler, nous pourrions l'enlever.

- Ça ne ramènera pas Laramer à la vie.

- Mais toi tu n'es pas mort, Richard. Il y a toujours une chance pour que tu retournes à la société, que tu vives une vie normale et saine. Je suis sûr que c'est ton désir, que tu veuilles l'admettre ou non. Mais pour que ce soit possible, il nous faut nettoyer ça, Richard, il nous faut comprendre. »

Gorman serra les poings.

« Qu'y a-t-il à comprendre ? Enfin, moi je sais pourquoi je l'ai fait. Je ne pouvais pas le voir en peinture. »

C'était, pensa Kessler, une explication très commode. Elle tenait en un mot : la haine. On déclare des guerres avec cela. On fait sauter le monde entier avec cela.

« La haine c'est assez courant », dit-il doucement. « Mais pourquoi t'a-t-il fallu tuer Laramer ?

- Je le haïssais assez pour ça. »

Le garçon pinça une cigarette entre ses lèvres, Kessler lui présenta son briquet.

« Merci monsieur », dit Gorman et il leva les yeux vers la fenêtre à barreaux de la prison.

Il était évident que le jeune homme n'était pas habitué à parler, qu'il en avait été empêché. Il commença maladroitement ; cherchant ses mots, mais ensuite l'intensité de l'émotion sembla prendre le pas et il déversa son hostilité et ses raisons, s'étonnant lui-même d'être si bavard.

Tout avait été parfait jusqu'à ce que son père soit tué dans un accident du travail cinq ans auparavant. Son père, dit-il, s'occupait bien de lui, il lui rapportait des trucs, boxait avec lui, l'emmenait à la salle de sports. Son père et sa mère se disputaient beaucoup, mais cela ne faisait rien, parce que c'est une emmerdeuse.

Le petit carnet dans la poche de Kessler conserva loyalement le témoignage de Gorman.

«... et puis, quand papa est mort, elle a commencé à faire venir des types tout le temps. Moi j'étais là comme un étranger et elle se fichait pas mal de moi, sauf que j'travaillais dans cette sacrée boulangerie et que j'ramenais ma paie à la maison toutes les semaines... Et elle prenait même plus la peine de préparer mes repas ou bien de s'occuper de moi... mais ces types, en particulier Laramer, elle pouvait tout faire pour lui... lui laver ses slips, lui faire à manger... il s'est pas marié avec elle, vous voyez, mais en fait il habitait là, il s'était installé, il avait pris la suite... et c'était un pochard toujours bourré ; alors il a commencé à me flanquer tout le temps des raclées, mais elle, elle s'en fichait, elle disait rien... elle prenait seulement ma paie pour acheter des trucs à Laramer, des habits et du vin, des cigarettes, de la bière... il a commencé à vouloir me vider de ma propre maison en me flanquant des raclées terribles... il était plus grand que moi, et plus costaud aussi... quand il venait pour passer la nuit, il me laissait pas rentrer dans la maison, et je devais marcher dehors, dormir dans le parc... et il la battait elle aussi... j'revenais le matin et elle avait un œil au beurre noir ou les deux, mais elle lui préparait quand même son petit déjeuner, et à moi jamais...

- Mais tu n'as jamais raconté cela à personne ? » dit Kessler. « Tu aurais dû dire tout ça. Ça aurait été utile.

- Comment ? Qui aurait pu faire quelque chose ? De toute façon, j'ai l'impression que c'était comme une question d'honneur. J'voulais pas

qu'on sache quelle sorte de femme elle était. Question d'honneur de famille... »

Une couverture hautement morale pour un conflit profond du subconscient, pensa Kessler. Amour pour la mère, haine pour le rival.

« ... et puis j'suis arrivé hier soir en faisant plein de bruit pour leur faire savoir que j'étais là... et ils étaient dans la chambre et je les entendais se moquer de moi... alors j'ai pris le poinçon à glace et j'y suis entré... après, comme vous avez dit, j'me suis senti tellement bien ! Ça m'est égal ce qui va m'arriver maintenant. Ça fait rien ce qui peut arriver, c'est toujours mieux que comme c'était avant. Qui est-ce qui peut vivre dans des conditions pareilles ? Il me fallait bien faire ça. On peut me pendre ou n'importe quoi, je m'en fiche. Ça en valait bien la peine. »

Gorman se redressa brusquement et leva les poings en direction de la fenêtre.

« Je ne regrette rien. C'est lui qui l'a cherché. J'aurais dû le faire la première fois que je l'ai vu ! J'aurais dû le tuer à ce moment-là. Je ne pouvais pas le voir, c'est tout. Je ne pouvais pas le voir en peinture ! »

Kessler était assis et attentif ; son visage se couvrit d'un masque d'intérêt. Mais ses pensées étaient occupées à élaborer un schéma clinique bien clair. On était encore, à coup sûr, en présence de la situation du complexe œdipien classique, avec des variations intéressantes méritant une étude plus approfondie. Il y avait les éléments typiques habituels : le garçon tout à fait normal qui explose soudain en un crime sauvage ; sa jeunesse ; le meurtre avait été commis dans la chambre de la mère ; aucune tentative pour échapper à la punition après le meurtre ; aucun repentir, aucun regret ; et comme justification classique : l'honneur de la famille. Tout cela s'enchaînait. Kessler prit sa décision sans même se donner la peine d'interroger Mme Gorman.

Il valait certainement la peine de sauver Richard de la corde du bourreau.

Gorman était un beau spécimen. Un instant Kessler le vit comme une sorte de cobaye à poils dorés, puis avec un sentiment de culpabilité il chassa cette image qu'il jugea trop cruelle. Non, Gorman était comme un morceau de tissu cancéreux qui pouvait être isolé, conservé pour être étudié, de façon à empêcher le mal de se répandre.

Non, ce n'était pas non plus cela. Gorman était comme ces canaris que

les mineurs portent dans des cages pour qu'ils leur signalent la présence de gaz dangereux.

* * *

« C'est tout simple monsieur. Je pouvais pas le voir en peinture. »

Des semaines s'écoulèrent. Il n'était pas facile de demander à Gorman de penser à lui-même de façon moins primaire, d'une manière un peu plus élaborée et un peu plus complexe. Il n'était pas facile de faire plonger Gorman dans les régions profondes, au-dessous du niveau de la conscience claire.

Mais Kessler y parvint. Les introspections de Gorman se développèrent petit à petit. Kessler lui parla, l'écouta, lui fit passer les tests psychologiques de routine. Le test de Rohrshach, les associations de mots, le test des dessins, un test d'intelligence. Gorman était un illettré, c'était un ignorant, mais il était loin d'être stupide. Parce qu'il avait été coupé de son moi véritable, ses résultats scolaires avaient été un échec. Il n'avait jamais rien lu d'autre que quelques bandes dessinées.

Tout cela changea, d'abord lentement, puis avec une étonnante rapidité. Gorman se mit non seulement à dévorer des livres, mais il montra que sa mémoire avait la faculté de retenir énormément.

Il fut fasciné par les lectures que lui recommandait Kessler, qu'il commençait à regarder comme une sorte de Dieu. Et Kessler ne choisissait pas les lectures de Gorman sans discernement. Car il croyait bon de donner à son patient de la littérature qui lui semblait s'appliquer particulièrement à son problème.

La situation conflictuelle de base chez Gorman dérivait du complexe d'Œdipe. Kessler en était certain, aussi lui recommanda-t-il de lire *Hamlet* ; *Œdipe Roi*, *Œdipe à Colone* de Sophocle et l'histoire d'Oreste. Et il trouva particulièrement intéressant que Gorman s'identifie à Hamlet plutôt qu'à Œdipe, et qu'il ait été spécialement intrigué par la scène de l'appartement de la reine.

Il naquit chez Gorman un sentiment de sa propre importance, de sa valeur et de sa responsabilité. Des connaissances intuitives vitales lui vinrent de plus en plus rapidement.

« Bien sûr, dit Gorman. Il y a plein de types qui ont perdu leur père, et leur mère se met à sortir avec un autre type, et plein de gars qui peuvent pas sentir l'amant de leur mère. Mais maintenant je vois

comment c'est possible de haïr l'amant de sa mère, et même de haïr son père à cause de sa relation avec la mère. »

Cependant Gorman eut quelques difficultés à comprendre pourquoi Laramer représentait son père ; Laramer était une brute d'ivrogne alors que son père avait été un type si bien !

Kessler lui expliqua :

« Ton père était mort, alors tu pouvais l'idéaliser. Il n'était probablement pas aussi parfait que tu te l'es imaginé. Tu as pu faire passer sur Laramer toute ton hostilité refoulée contre ton propre père. Il était facile de haïr ouvertement Laramer parce qu'il n'était pas ton vrai père mais, en même temps, il jouait pour toi le rôle de père. Non seulement tu pouvais le haïr ouvertement, mais tu pouvais laisser grandir en toi ce désir de le supprimer. Et enfin tu pouvais le tuer pour de bon, sans te sentir coupable. »

Gorman acquiesça. Ses yeux brillaient maintenant de fierté et de respect pour sa personne.

« Tout comme Hamlet, dit-il. Tout comme Hamlet dans le livre.

- C'est exact. Tout comme Hamlet, prince de Danemark. »

Gorman s'étira sur sa couchette de prisonnier.

« Tout cela s'explique mieux pour moi maintenant. Avant, je pensais que j'avais simplement agi parce que je ne pouvais pas le voir en peinture.

- Maintenant, est-ce que tu arrives à déterminer la raison pour laquelle tu as agi ainsi, Richard ?

- Oh, bien sûr. C'est pas parce que je le haïssais. La haine n'est que le symptôme d'un conflit plus profond. Je le haïssais parce qu'il représentait mon père. Et j'ai toujours inconsciemment haï mon père car j'ai toujours été jaloux de sa place auprès de ma mère. Alors cette haine s'est développée en moi pendant des années, mais je l'ai refoulée et je l'ai cachée, je n'en étais pas conscient. Je n'ai rien pu y faire pendant longtemps, pendant que Papa était en vie, car je me sentais trop coupable d'avoir envie de tuer mon propre père, alors que tout le temps il semblait être un type tellement bien. Et puis quand Laramer est arrivé, j'ai pu le faire. C'était là aussi un peu comme dans Hamlet. Et il y avait cette affaire d'honneur de famille qui ne tient pas debout. Je comprends tout ça maintenant. »

Kessler enleva ses lunettes et s'essuya les yeux.

« Oui », murmura-t-il, à peine capable de dominer son émotion. « Le complexe classique d'Œdipe. Rappelle-toi simplement les lignes de force du complexe. Tu as agi sous l'influence d'une hostilité primaire réprimée contre l'image de ton père, et tu étais jaloux de lui parce qu'il était ton rival dans l'affection de ta mère. »

Kessler s'arrêta. Il avait parfois tendance à se laisser emporter par un jargon technique. Or il ne croyait pas en son efficacité, particulièrement avec les gens sans instruction. C'était bon pour les manuels scolaires, pour les gens qui se prennent au sérieux, pour les intellectuels des soirées-cocktails, c'était du langage en conserve. Pourtant il était parfois nécessaire à la communication.

Et il était suprêmement important si vous vouliez impressionner la Commission d'expertise psychiatrique.

* * *

Pendant ce temps, Gorman avait, bien entendu, été inculpé de meurtre, transféré de la Détention juvénile en prison, puis de nouveau à la Détention juvénile, puis en prison, dans la section des criminels.

Kessler prépara un volumineux dossier expliquant l'acte de Gorman en termes hautement compliqués, puis il se présenta devant la Commission d'expertise psychiatrique.

Gorman avait protesté contre l'idée d'être qualifié de malade mental.

« Mais sans une recommandation favorable de la Commission d'expertise psychiatrique à la Cour, expliqua Kessler, on peut te pendre. Tu es inculpé de meurtre.

- Mais je n'étais pas fou », dit Gorman.

« Ça ne fait rien, il me faut convaincre la Commission d'expertise que lorsque tu as tué Laramer tu ne faisais pas la différence entre le bien et le mal. »

Il essaya de lui expliquer ce qui en termes techniques constituait la folie aux yeux de la justice.

« Mais vous savez bien que je n'étais pas fou ! », cria Gorman, et il éclata presque en sanglots. « On a tout démêlé. J'ai simplement été victime d'une névrose compulsive.

- Il faut que je plaide la démence pour sauver ta tête ; et c'est ce que je vais faire », dit Kessler avec insistance. « Tu commences seulement à t'éveiller, tu commences tout juste à savoir ce que signifie vivre. Il me faut te sauver. »

Kessler se présenta donc devant la Commission d'expertise psychiatrique qui étudiait le cas Gorman, il témoigna, et il le sauva. Après six heures de preuves cliniques écrasantes - une prouesse de virtuose, vraiment ! - il prouva que, aux yeux de la loi, Gorman était dément au moment du meurtre, selon la définition de la démence que fournit la justice. Il prouva l'existence d'une impulsion irrésistible. Il prouva que Gorman souffrait d'un désordre quasi spécifique en ce qui concerne la discrimination entre le bien et le mal, et qu'il avait considéré comme moral, voire héroïque, l'acte le plus haïssable aux yeux de l'homme normal.

La Commission accepta la thèse de Kessler. Gorman fut envoyé dans un asile d'État pour les déments criminels.

Kessler déplorait la condition des asiles d'État. On faisait la publicité du contraire, mais il en connaissait la plupart pour ce qu'ils valaient derrière leur fausse façade. Maisons de fous modernisées, gardiens sadiques, surveillance pitoyablement inadéquate.

Kessler s'arrangea pour que Gorman soit transféré dans une clinique privée : « Le domaine de Green Valley », où il travaillait à temps partiel comme médecin résident, et qu'il avait aidé à fonder et à agrandir. Là, les conditions étaient idéales pour le traitement avancé de ceux qui pouvaient être sauvés.

« Le domaine de Green Valley » ressemblait à un joli petit village de vacances au bord d'un lac. Un terrain aux allures de parc renfermait de nombreux petits bungalows, chacun réservé aux hôtes, dont certains étaient assez riches pour payer mille cinq cents dollars par mois ; quelques autres payaient selon leurs moyens, ce qui équivalait parfois à rien du tout. Ces cas spéciaux, comme celui de Gorman, étaient admis sur la recommandation de l'un des administrateurs de la clinique de Green Valley.

Des jets d'eau jouaient dans l'ombre de colonnades, des statues grecques et romaines semblaient parfois danser dans les clairières ombragées.

Le jour où Gorman fut admis au domaine, Kessler lui fit personnellement visiter les lieux. Ils longèrent la salle des malades violents et un bâtiment consacré à la thérapie par électrochocs. Le

bâtiment ressemblait un peu à un pavillon de la vieille Europe avec ses minces colonnes et une statue de Neptune entourée de tritons couverts d'algues. Il y avait également un endroit appelé pavillon d'isolement, mais Kessler assura Gorman qu'il ne le connaîtrait jamais.

Kessler ouvrit la porte du bungalow privé de Gorman et ils entrèrent. Gorman s'assit, alluma une cigarette, regarda autour de lui, plein de reconnaissance timide, et sembla incapable d'un commentaire bien à propos.

« Eh bien, Richard, voici ton chez-toi pour quelque temps. Je suis sûr que tu le trouveras plus confortable et mieux que les conditions de l'extérieur. »

Gorman acquiesça.

« Tu peux étudier et te développer ici avec une liberté relative. Tu pourras me voir quand tu le désires. Ici tu trouveras compréhension et amitié. Peu de gens ici sont en mesure de lever un doigt accusateur. Ta nouvelle vie commence ici, Richard. Un jour tu retourneras là-bas, tu seras un jeune homme en pleine santé, normal. Tu te marieras et tu auras des enfants.

- Grâce à vous, monsieur. »

Kessler sourit avec une pointe d'embarras devant la vénération qui débordait de la voix de Gorman dont les yeux brillaient. Rapidement il dit :

« À partir de maintenant tu vas être de plus en plus livré à toi-même. Il te faut devenir indépendant de moi. Tu dois te rendre compte qu'aucun docteur n'est aussi important que tu l'imagines. Je ne suis pas Dieu - pas même son cousin. »

Gorman sourit timidement, mais il ne sembla pas convaincu. Ce serait, cela avait toujours été le plus dur.

La séparation d'avec le psychiatre, pour enfin se lancer soi-même dans le flot en tant que personne vraiment indépendante.

Les fenêtres étaient ouvertes. Un parfum de lilas et de glycine flottait dans la douceur printanière de l'air. Des rires de plaisir planaient dans le soir naissant.

Kessler alluma sa pipe et se réjouit silencieusement des progrès remarquables de son patient.

Il leva les yeux et vit que le garçon relisait le rapport spécial qu'il avait préparé en raison de son intérêt pour le cas Gorman. Des déclarations parallèles. Des extraits d'*Hamlet* ressemblant étrangement aux paroles de Gorman qui, au moment où il les avait prononcées, était quasiment sans instruction»

La motivation première du rapport avait été le projet de Kessler d'écrire un livre basé sur le cas Gorman. Cela semblait en valoir la peine et, si c'était bien mené, cela pouvait même devenir un gros succès.

GORMAN : Et je n'ai plus pu dormir. Toute la nuit j'avais ces rêves où Laramer me chassait, et ça finissait toujours par moi qui le suivais parce qu'il avait peur de moi.

HAMLET : Sire, dans mon cœur se déroulait une lutte qui ne me laissait pas de repos.

GORMAN : Je pensais que j'étais fou. Toutes mes pensées semblaient converger en une seule : il me faut tuer Laramer.

HAMLET : Un document de folie : pensées et souvenirs se correspondaient.

GORMAN : Je ne veux pas m'occuper de femmes. Si je ne les laisse pas me choper, ma mère arrêtera d'avoir des hommes qui viennent la voir.

HAMLET : Au couvent ! Allez !

GORMAN : Mon père est venu dans un rêve et a dit : tu es assez grand maintenant pour faire quelque chose. Ne laisse pas Laramer faire ça à ta mère.

HAMLET : Que le lit royal du Danemark ne soit pas la couche de la luxure et de l'inceste damné !

Quelle transformation étonnante, se dit Kessler, pensif. Maintenant Gorman comprenait émotionnellement et intellectuellement le fondement de son besoin compulsif d'assassiner Laramer. Et maintenant son attitude envers les femmes allait commencer à changer, tout comme celle d'Hamlet vis-à-vis d'Ophélie.

Gorman comprenait tellement de choses, alors qu'avant il ne comprenait rien, ne ressentait rien qu'une haine primaire.

Maintenant que les rameaux malades avaient été coupés de l'arbre, les branches neuves, saines, fraîches et normales allaient avoir la

possibilité de pousser.

Quelque part quelqu'un jouait doucement de la guitare.

Gorman releva la tête. Son visage rayonnait.

« Je suppose que moi, personnellement, j'en suis à la scène du cimetière dans *Hamlet*. Vous savez, quand le prince commence à voir les choses de la bonne façon, et à comprendre ce qu'il ressent, ce qu'il ressent vraiment à l'égard d'Ophélie ?

- Oui. »

Il parle même si différemment ! pensa Kessler. Avec soin, presque comme un acteur.

Gorman hésita un instant, puis il murmura :

« Je pense... je pense que j'aimerais voir ma mère. »

Kessler se redressa sur son siège et se raidit.

« Comment ? Pourquoi ?

- J'ai tellement pensé à elle ces derniers temps ! Je rêve d'elle maintenant. J'ai pensé à elle et cela m'a fait pleurer hier. »

Il alla à la fenêtre et regarda le ciel du soir.

« Votre péché vous détruit. »

Kessler le fixa, ne comprenant pas. Et sans savoir pourquoi, il était vaguement irrité. Puis, l'espace d'une seconde, il fut illuminé par une intuition se rapportant à lui-même. Il avait ses propres difficultés avec les femmes. Il avait été marié, mais avait divorcé, et maintenant il vivait seul. Il s'était dit qu'il restait célibataire parce qu'il n'avait pas assez de temps à consacrer à la vie de famille. Un travail d'auto-analyse cependant semblait révéler des motivations plus obscures, la possibilité d'une certaine hostilité envers les femmes. Maintenant il se souvenait de la seule entrevue qu'il avait eue avec Mme Gorman, comme il l'avait trouvée vulgaire et animale - c'est ce qu'il retenait de la scène. Il ne l'avait pas vue en tant qu'être humain.

Il arrivait, avec un certain succès, pensait-il, à ne pas mêler ses problèmes affectifs personnels à son travail. Mais il ne savait pas pourquoi, maintenant il se rendait compte qu'il avait autant que possible soigneusement tenu Mme Gorman à l'écart de son analyse psychanalytique.

Alors, avec le recul, il se rappela Mme Gorman, sa jupe étroite qui révélait plus que ses hanches larges, la proéminence de ses gros seins, et la façon dont elle avait retroussé la lèvre en l'invitant à entrer. Depuis il ressentait une espèce de répulsion vis-à-vis d'elle, tant pour la façon dont elle avait traité Richard, qu'à cause de sa nature irresponsable et dénuée de principes.

« Qu'est-ce que tu as dit, Richard ? N'était-ce pas une citation tirée d'*Oreste* ? »

Gorman se tourna à demi.

« Je crois que si. De toute façon, je lis *Oreste* de plus en plus souvent, et je pense de plus en plus souvent à ma mère. J'aimerais la voir. Maintenant je me sens différent à son endroit. J'ai l'impression que je pourrais... enfin... que je pourrais être vraiment moi-même avec elle. Mais j'ai toujours cette hostilité envers les filles. Ce n'est pas bon. Si je dois retourner là-bas pour vivre une vie normale et saine, me marier et avoir des enfants, il faut que j'aime les filles. Voilà un domaine qui n'a pas encore été creusé. Il faudrait l'éclaircir. Monsieur, j'aimerais parler à ma mère.

- Je... je pense que l'on peut arranger ça.

- A-t-elle exprimé le désir de me voir ? »

Kessler se retourna, mal à l'aise.

« Pourquoi... mais, oui.

- Quand est-ce que je peux la voir ?

- Quand aimerais-tu la voir, Richard ?

- Le plus tôt possible. C'est comme si je n'avais jamais su que j'avais une mère. Je sais bien que si je ne remets pas les choses au point avec elle, je ne guérirai jamais. Je n'aimerai jamais les filles. C'est elle la clé. Comme dans les livres. »

Content, mais encore un peu troublé, Kessler se leva.

« Je vais voir si je peux la faire venir ici demain soir. Les heures de visite sont de cinq à sept heures. Tu pourras la recevoir ici dans ton bungalow privé.

- Merci monsieur. Je crois que je peux apprendre d'elle tout un tas de choses importantes. »

À sept heures cinq, le lendemain soir, Kessler vit Gorman remonter à grands pas l'allée de gravier vers le porche du bâtiment administratif, où il était assis à une table à dessus de marbre, sirotant un cognac et fumant sa pipe. Gorman lui fit un signe de la main et monta les marches quatre à quatre. Il avait l'air tout simplement radieux.

Il s'assit en face de Kessler, étendit les jambes et son regard se perdit parmi les arbres qui s'estompaient dans le soir tombant, suivant les chauves-souris qui plongeaient en silence et tissaient leur vol contre le ciel.

« Eh bien, dit finalement Kessler, cela a-t-il été aussi enrichissant que tu l'espérais ?

- Oui. Je crois que ce truc à propos des filles, ça va vite s'éclaircir maintenant.

- Tu es content de la visite ?

- Oui, je savais que je le serais. Je l'ai laissée là. J'aurais aimé que vous la voyiez encore une fois avant...

- Avant quoi ?

- Avant que toute la situation change. »

Kessler étudia le garçon, son visage empourpré, son regard rayonnant de joie.

Gorman dit :

« Je veux d'abord vous expliquer quelque chose. Nous... nous avons fait quelques erreurs. À la base vous aviez raison. Enfin pour le complexe d'Œdipe. C'est un truc de famille. Mais il n'y avait pas que ça... vous voyez... »

Kessler était content, heureux de voir que le garçon pouvait analyser lui-même ses problèmes.

« Pensais-tu que j'étais omniscient ? Enfin, que je savais tout ?

- Je vous ai trop idéalisé pendant un certain temps, je crois. Mais après j'ai réfléchi que j'avais constamment laissé ma mère en dehors de la question. J'ai relu *Oreste*. Et alors je me suis rendu compte que je n'avais pas du tout le complexe d'Œdipe. C'était plutôt un complexe

d'Oreste... »

Kessler fronça les sourcils.

« Et comment fais-tu pour en arriver là ?

- Est-ce que les deux complexes ne sont pas un peu la même chose ?

- En un sens. Les deux sont des variétés...

- Il y a le sur-attachement à la mère », dit Gorman en regardant les chauves-souris. « La haine pour les femmes, la culpabilité - comme dans *Hamlet*...

- Hamlet n'a pas tué sa mère », dit Kessler, irrité de nouveau.

- Mais il l'aurait fait, dit Gorman. Dans la scène de l'appartement de la reine, vous vous rappelez ? Quand il tue Polonius. Il était prêt à tuer... à tuer sa mère... ou alors il n'aurait pas pu faire ce qu'il a fait. Il ne savait pas que Polonius était là. Mais il l'entend, il se tourne et le poignarde, à travers le rideau, là, à ce moment précis, et il le tue. Polonius a remplacé la mère d'Hamlet. Tout comme Laramer a remplacé... »

Kessler essaya d'intervenir, mais il ne savait que dire.

Gorman se tourna, ses yeux brillaient.

« Alors, vous voyez tout ça s'articule maintenant. Le sur-attachement à la mère, ensuite il vous faut la tuer pour pouvoir être un homme. Pour pouvoir aimer une autre femme. Ça commence par l'amour et ça se termine en haine. »

Gorman se leva et se pencha vers Kessler qui se sentait étrangement incapable de se mouvoir.

« Quand j'étais petit, le sexe, c'était tabou pour moi et mes petits copains. Mais pour elle non. Elle ne valait rien. Je rêvais que je la tuais d'un coup de fusil. Je pense à Oreste disant " Je ne vous tue point, votre péché vous détruit "... »

Kessler descendait l'allée de gravier en courant comme un dératé, sous les plages d'ombres imprécises et les taches vertes des feuilles immobiles. Il respirait avec difficulté, comme un poisson hors de l'eau, tout en courant dans la pente du raidillon vers les bungalows privés près du petit ruisseau qui chante. Il avait la gorge sèche. Il avait une sorte de poids sur la poitrine, mais en revanche, il se sentait

étonnamment vivant, et l'esprit terriblement alerte.

Dans l'obscurité, Gorman courait derrière lui. Ses pas pressés étaient incroyablement bruyants, faisant crisser le gravier. Et son appel répété résonnait dans le crépuscule comme la voix d'un enfant pleurnichard appelant le père qui l'abandonne.

Puis Kessler ressortit du bungalow en trébuchant. Titubant entre les buissons il alla vers le petit torrent. Il ne pouvait s'empêcher de voir Mme Gorman comme une chose, non comme un être humain, étendue nue et sans vie sur le lit. Les membres, il les voyait comme ceux d'une statue brisée découverte au milieu de ruines. Les filets de sang qui sortaient de son visage crevé, des coups de couteau dans la gorge et les seins, il les voyait comme ces craquelures qui apparaissent sur les statues vraiment anciennes - celles d'Athéna peut-être -, craquelures qui marquent l'authenticité, et ne peuvent vraiment apparaître dans les copies.

« C'est étrange, pensa-t-il, mais c'est la première fois que j'arrive à regarder une morte. »

Et alors Kessler en eut conscience. Il la haïssait lui aussi. « J'ai toujours haï les femmes. »

Il chut à genoux, dans l'eau rafraîchissante - l'obscurité était si épaisse qu'elle devenait l'univers nocturne tout entier après le coucher du soleil.

Gorman s'agenouilla près de lui, lui étreignit l'épaule en sanglotant avec une sorte d'extase.

« Je me sens vraiment bien maintenant, je suis vraiment purgé. Ce n'était pas complet, monsieur, avant. Je me sens tellement mieux qu'avant, maintenant, c'est comme si j'avais des ailes. »

Kessler recueillit un peu d'eau fraîche dans ses mains et s'aspergea le visage. Il lui semblait entendre un étrange chœur antique psalmodier dans l'ombre. Ses yeux se fermèrent en un instant d'intense rêverie. Parmi tous les mythes, celui d'Oreste l'avait le moins intéressé. C'était l'unique tragédie grecque qu'il avait complètement négligée et n'avait jamais pris la peine de se remémorer jusqu'à maintenant.

C'était à Mycènes, en Grèce, après la guerre de Troie, non ? Oreste, ce jeune homme de haute lignée et de noble apparence assassine sa mère. Il dit aux notables avoir ainsi agi à cause de sa mère, car elle avait déshonoré la famille. Elle était coupable d'adultère. Il est jugé dans la

ville d'Athènes et acquitté ; les Furies, qui poursuivirent Oreste pour venger le meurtre, sont rappelées par Athéna, la déesse de la sagesse.

« Tout va bien maintenant », disait Gorman de quelque part, très loin.
« C'était simplement le mauvais complexe. Nous pensions que c'en était un mais c'était l'autre. Maintenant l'erreur est réparée, non ? Pas vrai, monsieur ? »

Kessler plongea les mains dans l'eau fraîche, la regarda couler lentement et lourdement contre ses doigts, tel un sirop de cristal, et il se rappela qui avait dit au jeune et noble Oreste de tuer sa mère.

Le chœur antique sembla s'élever dans un crescendo tout autour de lui, et submergea ses pensées pendant qu'il murmurait :

« Regarde-moi Richard. Regarde-moi... Mon nom est Apollon... »

LES ENFANTS DE NOÉ

(The Children Of Noah)

par RICHARD MATHESON

Il était à peine plus de trois heures du matin quand M. Ketchum passa en voiture devant le panneau de signalisation annonçant : *Zachry : 67 habitants*. Il émit un grognement. Encore une localité de cet interminable chapelet de la côte du Maine. Pendant une seconde, il ferma les yeux bien fort, puis il les rouvrit et appuya sur l'accélérateur. La Ford bondit en avant. Avec un peu de chance, peut-être arriverait-il bientôt à un motel convenable. Mais il était peu probable qu'il y en eût un à Zachry, 67 habitants.

M. Ketchum déplaça sa lourde carcasse sur le siège et étendit les jambes. Ses vacances avaient été maussades. Il avait projeté de circuler en voiture à travers la splendeur chargée d'histoire du New England, et de s'imprégner à la fois de nature et de nostalgie. Au lieu de quoi il n'avait trouvé qu'ennui, fatigue et dépenses excessives.

M. Ketchum n'était pas satisfait.

La ville paraissait profondément endormie tandis qu'il conduisait le long de Main Street. Le seul bruit était celui de son propre moteur, le seul spectacle, le faisceau de ses phares s'évasant devant lui et éclairant un autre panneau. *Vitesse limite 25 km/h*.

- Tu parles, murmura-t-il d'un ton dégoûté en appuyant sur l'accélérateur. Trois heures du matin, et les édiles du coin s'attendaient à ce qu'il traverse leur saleté de hameau à une allure de limace. M. Ketchum regarda les bâtisses sombres défiler rapidement derrière ses vitres. Au revoir, Zachry, pensa-t-il. Adieu, les 67 habitants.

Puis l'autre voiture apparut dans son rétroviseur, à environ deux cents mètres. C'était une conduite intérieure avec un feu rouge pivotant au-dessus du toit. Il savait de quel genre de voiture il s'agissait. Son pied lâcha l'accélérateur et il sentit son cœur battre plus vite. Était-il possible qu'ils n'eussent pas remarqué à quelle vitesse il roulait ?

La question reçut une réponse lorsque la voiture sombre rattrapa la Ford et qu'un homme coiffé d'un grand chapeau lui cria sèchement en

se penchant par la portière avant : « Stoppez ! »

Tout en humectant sa gorge sèche, M. Ketchum se gara le long du trottoir. Il serra son frein à main, coupa le contact et la voiture s'immobilisa. Celle de la police obliqua vers le trottoir et s'arrêta. La portière droite avant s'ouvrit.

Le rayonnement des phares de M. Ketchum souligna la silhouette sombre qui s'approchait. M. Ketchum s'empressa de tâtonner de son pied gauche à la recherche du bouton sur lequel il pressa pour passer en code. Il déglutit à nouveau. Drôlement embêtant, cette histoire. Trois heures du matin dans un coin perdu, et voilà qu'un rustaud d'agent lui tombait dessus pour excès de vitesse. M. Ketchum attendit en grinçant des dents.

L'homme en uniforme sombre et chapeau à large bord se pencha à la fenêtre.

- Permis de conduire, dit-il.

M. Ketchum glissa une main tremblante dans sa poche intérieure et en sortit son porte-billets. Il y chercha son permis de conduire en tâtonnant. Il le tendit à l'agent en remarquant à quel point le visage de celui-ci était dénué d'expression. Puis il resta assis tranquillement pendant que l'agent éclairait le permis de sa torche.

- Du New Jersey ?

- Oui, c'est... c'est exact, dit M. Ketchum.

L'agent continuait d'inspecter le permis. M. Ketchum s'agita sur son siège et serra les lèvres.

- Il est toujours valable, dit-il finalement.

Il vit la tête sombre de l'agent se relever. Puis, il sursauta au moment où le cercle étroit de la torche l'aveuglait et détourna la tête.

Quand la lumière eut disparu, M. Ketchum cligna ses yeux qui s'étaient remplis d'eau.

- On ne lit pas les panneaux de signalisation dans le New Jersey ? demanda l'agent.

- Eh bien, c'est que... Vous voulez dire, le panneau qui dit soixante-sept habitants ?

- Non, ce n'est pas de ce panneau que je parle, répondit l'agent.

- Oh ! fit M. Ketchum en se raclant la gorge. Mais, c'est le seul que j'ai vu.
- Alors, vous êtes un mauvais conducteur.
- C'est que, je...
- Le panneau dit que la vitesse est limitée à vingt-cinq kilomètres-heure. Vous rouliez à soixante-quinze.
- Oh ! Je... je ne l'ai pas vu.
- Que l'on voie ou non le panneau, la vitesse limite est de vingt-cinq kilomètres-heure.
- Mais... à - à *cette* heure-ci du matin ?
- Avez-vous remarqué des heures inscrites sur le panneau ? demanda l'agent.
- Non, bien sûr que non. Je veux dire, je n'ai pas remarqué le panneau du tout.
- *Vraiment ?*

M. Ketchum sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

- Écoutez, commença-t-il d'une voix faible, puis il se tut et regarda l'agent. Puis-je ravoir mon permis ? demanda-t-il finalement, comme l'agent ne disait toujours rien.

L'agent restait debout, immobile sur la route, sans mot dire.

- Puis-je... commença M. Ketchum.
- Suivez notre voiture, lui intima soudain l'agent en s'éloignant.

M. Ketchum le regarda, confondu. *Eh, attendez !* fut-il sur le point de crier. L'agent ne lui avait même pas rendu son permis. M. Ketchum éprouva soudain une sensation glacée au creux de l'estomac.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » murmura-t-il en regardant l'agent remonter dans sa voiture. Puis celle-ci s'éloigna du trottoir, tandis que son feu rouge se remettait à pivoter sur le toit. M. Ketchum suivit.

- C'est ridicule, dit-il à voix haute.

Ils n'avaient pas le droit d'agir ainsi. Était-on au Moyen Âge ? Et

tandis qu'il suivait la voiture de police le long de la Grand-rue, ses lèvres épaisses en se serrant dessinèrent une ligne amère.

La voiture de police tourna deux rues plus loin. Les phares de M. Ketchum éblouirent une vitrine. *Épicerie Hand*, déchiffra-t-il. Les lettres étaient usées par les intempéries.

La rue n'était pas éclairée. Il aurait pu tout aussi bien conduire à l'intérieur d'un long tunnel. Devant lui, il n'apercevait que les trois yeux rouges de la voiture de police : feux arrière et projecteur ; derrière, régnait une obscurité impénétrable. La journée finit en beauté, pensa M. Ketchum ; coincé pour excès de vitesse à Zachry, Maine. Il secoua la tête et grogna. Pourquoi n'avait-il pas passé tout simplement ses vacances à Newark, fait la grasse matinée, assisté à des spectacles, mangé, regardé la télévision ?

La voiture de police tourna à droite au croisement suivant puis, un bloc plus haut, tourna de nouveau à gauche et s'arrêta. M. Ketchum stoppa derrière elle au moment où ses feux s'éteignaient. Tout cela ne rimait à rien. Ce n'était que du mélodrame bon marché. Ils auraient tout aussi bien pu lui faire payer sa contravention dans la rue. C'était l'esprit paysan. Humilier quelqu'un venu d'une grande ville leur donnait un sentiment de supériorité vengeresse.

M. Ketchum attendit. Eh bien, il n'allait pas marchander. Il paierait sans prononcer une parole et partirait. Il serra son frein à main. Soudain, il fronça les sourcils à l'idée qu'ils pouvaient lui infliger l'amende qui leur plaisait. Ils pouvaient lui faire payer jusqu'à cinq cents dollars si ça leur chantait. Le gros homme avait entendu des histoires à propos de la police des petites villes, et du pouvoir absolu qu'elle détenait. Il se racla grassement la gorge. Enfin, voilà qui est absurde, se dit-il. Quelle imagination stupide !

- Descendez ! fit l'agent en ouvrant la portière de sa voiture.

Il n'y avait aucune lumière dans la rue ni dans aucun des immeubles. M. Ketchum déglutit. Tout ce qu'il voyait en fait, c'était la silhouette noire de l'agent.

- Est-ce le... commissariat de police ? demanda-t-il.

- Eteignez vos phares et venez, lui dit l'agent.

M. Ketchum pressa le bouton chromé et descendit de voiture. L'agent referma la portière en la claquant. Cela fit un grand bruit qui se répercuta comme s'ils s'étaient trouvés, non pas dans une rue, mais

dans quelque sombre entrepôt. M. Ketchum leva les yeux. L'illusion était complète. Il n'y avait ni lune ni étoiles. Le ciel et la terre se fondaient dans l'obscurité.

Les doigts vigoureux de l'agent se refermèrent sur le bras de M. Ketchum qui perdit l'équilibre un moment, puis se reprit et se mit à marcher du même pas rapide que l'agent dont la haute silhouette se découpait auprès de lui.

- Fait sombre ici, s'entendit-il dire d'une voix qui ne lui était pas absolument familière.

L'agent ne répondit rien. Le second agent se mit à marcher du même pas, de l'autre côté de M. Ketchum, lequel se dit que les apprentis nazis du patelin faisaient de leur mieux pour l'intimider, mais n'y réussiraient pas.

Il aspira une bouffée d'air humide chargé de senteurs marines puis la rejeta en frissonnant. Une bourgade minable de 67 habitants, et ils avaient deux agents qui patrouillaient dans les rues à trois heures du matin ! Ridicule...

Il faillit trébucher contre le seuil lorsqu'il y arriva. L'agent sur sa gauche le retint par le coude.

- Merci, murmura automatiquement M. Ketchum.

L'agent ne répondit rien. M. Ketchum s'humecta les lèvres. Vraiment cordial, ce lourdaud, se dit-il, et il parvint à ébaucher pour lui-même un bref sourire. Ah ! Voilà qui était mieux. Ça ne rimait à rien de se laisser impressionner.

Il cligna des yeux au moment où s'ouvrait la porte et laissa échapper malgré lui un soupir de soulagement. C'était bien un poste de police. Il y avait le bureau sur une estrade, le tableau d'affichage, un poêle noir ventru non allumé, un banc tailladé contre le mur, une porte, le sol recouvert d'un linoléum sale et craquelé, qui jadis avait dû être vert.

- Asseyez-vous et attendez, lui dit le premier agent.

M. Ketchum jeta un coup d'œil à son visage maigre et anguleux, à sa peau basanée. Dans ses yeux, on ne pouvait distinguer la pupille de l'iris. Ce n'était qu'une même surface obscure. Il portait un uniforme sombre trop large pour lui.

M. Ketchum n'eut pas la possibilité d'examiner l'autre agent parce qu'ils pénétrèrent tous les deux dans la pièce voisine. Il resta un

moment à observer la porte fermée. Devrait-il partir, s'en aller ? Non, ils avaient son adresse sur son permis de conduire. Et puis, peut-être souhaitaient-ils justement qu'il tente de s'enfuir. On ne savait jamais quel genre d'esprit tordu avaient les policiers de ces petits patelins. Ils pourraient même lui tirer dessus s'il tentait de déguerpir !

M. Ketchum resta assis sur le banc. Non, pas question de se laisser entraîner par son imagination. Ce n'était qu'une petite localité sur la côte du Maine, et on allait seulement lui infliger une contravention pour...

Alors, pourquoi ne la lui donnait-on pas, cette contravention ? Qu'est-ce que c'était que cette comédie ? Le gros homme pinça les lèvres. Très bien, qu'ils agissent à leur guise. Il était mieux ici qu'au volant de sa voiture, de toute façon. Il ferma les yeux. Pour les reposer, pensa-t-il.

Au bout d'un moment, il les rouvrit. L'endroit était diablement calme. Il jeta un coup d'œil sur la pièce chichement éclairée. Les murs étaient sales et nus, à l'exception d'une horloge et d'un tableau accroché au-dessus du bureau. C'était le portrait à l'huile - vraisemblablement une reproduction - d'un homme barbu. Il portait un chapeau de marin. Probablement un des anciens loups de mer de Zachry. Non, même pas ça. Sans doute une reproduction stéréotypée, intitulée : *Marin barbu*.

M. Ketchum grogna. Pourquoi une telle reproduction dans un poste de police, cela le dépassait. Mis à part, naturellement, le fait que Zachry était sur l'Atlantique. La pêche était probablement sa principale source de revenus. De toute façon, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? M. Ketchum baissa les yeux.

Il entendait les voix assourdies des deux agents provenant de la pièce voisine. Il essaya de percevoir ce qu'ils disaient, mais n'y parvint pas. Il jeta un regard furieux vers la porte fermée. Alors, ça vient ? pensa-t-il. Il regarda de nouveau l'horloge. Trois heures vingt-deux. Il compara avec l'heure de son bracelet-montre. À peu près exact. La porte s'ouvrit et les deux agents ressortirent.

L'un d'entre eux s'en alla. L'autre - celui qui avait pris le permis de conduire de M. Ketchum, se dirigea vers le bureau, alluma une lampe à col de cygne, sortit un gros registre du premier tiroir et se mit à écrire. *Enfin*, pensa M. Ketchum.

Une minute passa.

- Je...

M. Ketchum se racla la gorge.

- Je vous demande...

Sa voix se brisa comme l'agent levait le nez de son registre pour le regarder froidement.

- Êtes-vous... c'est-à-dire, doit-on me faire... payer ma contravention maintenant ?

- Attendez, fit l'agent en reportant son regard sur le registre.

- Mais il est plus de trois heures du mat...

M. Ketchum se ressaisit. Il essaya de paraître froidement agressif.

- Seriez-vous assez aimable pour me dire combien de temps cela va durer ?

L'agent continua d'écrire dans le registre. M. Ketchum resta assis, raide, à le regarder. *C'est insupportable*, pensa-t-il. C'était bien la dernière fois qu'il s'approchait à moins de cent cinquante kilomètres de ce fichu New England.

- Marié ? s'enquit l'agent en levant les yeux.

M. Ketchum le regarda d'un air ahuri.

- Êtes-vous marié ?

- Non, je... c'est sur le permis, lâcha-t-il.

Cette façon de répondre lui donna un trémolo de plaisir, et en même temps, un sentiment de vague terreur.

- De la famille dans le Jersey ? demanda l'agent.

- Oui. Je veux dire, non. Rien qu'une sœur dans le Wiscon...

M. Ketchum n'alla pas plus loin. Il regarda l'agent noter sa réponse. Il aurait bien voulu chasser ce malaise qu'il ressentait.

- Profession ? demanda l'agent.

- Eh bien, fit M. Ketchum après avoir dégluti, je n'ai pas de profession particul...

- Sans profession, coupa l'agent.

- Mais ce n'est pas ça, *pas ça du tout*, protesta sèchement M. Ketchum. Je suis commerçant indépendant. J'achète des stocks à...

Sa voix s'éteignit sous le regard de l'agent. Il avala sa salive par trois fois avant de parvenir à faire descendre la boule qu'il avait dans la gorge. Il se rendit compte qu'il était assis à l'extrême bord du banc, comme prêt à bondir pour défendre sa vie. Il s'obligea à s'installer plus en arrière. Il aspira profondément. Relaxe-toi, se dit-il. Il ferma délibérément les yeux. Tiens, c'est ça. Il allait s'offrir quelques minutes de sommeil. Autant tirer le meilleur parti de la situation.

La pièce était tranquille, mis à part le tic-tac fêlé de l'horloge. M. Ketchum sentit son cœur battre à grands coups lents. Il remua inconfortablement sa lourde carcasse sur le banc dur. Ridicule, se dit-il.

M. Ketchum ouvrit les yeux et fronça les sourcils. Ce sacré tableau. On avait presque l'impression que le marin barbu vous regardait. Presque...

* * *

- *Quoi !*

La bouche de M. Ketchum se referma d'un coup sec, ses yeux s'ouvrirent brusquement en jetant des feux. Il bondit en avant, puis se recroquevilla en arrière sur le banc. Un homme au teint basané était penché vers lui, une main sur son épaule.

- Oui ? fit M. Ketchum, dont le cœur battait la chamade.

- Je suis le chef Shipley, dit l'homme en souriant. Voudriez-vous me suivre dans mon bureau ?

- Oh ! fit Ketchum. Oui, oui.

Il se redressa, et l'ankylose des muscles de son dos lui arracha une grimace. L'homme recula, et M. Ketchum se leva en grognant. Son regard se porta automatiquement vers l'horloge. Il était un peu plus de quatre heures.

- Écoutez, dit-il, pas encore assez réveillé pour se sentir intimidé, pourquoi est-ce que je ne puis payer ma contravention et m'en aller ?

- Ce n'est pas tout à fait comme cela que nous procédons ici, à Zachry, lui répondit Shipley avec un sourire dénué de toute chaleur.

Ils entrèrent dans un petit bureau qui sentait le renfermé.

- Asseyez-vous, dit le chef en se dirigeant vers le bureau tandis que M. Ketchum prenait place sur une chaise à dossier droit qui craqua sous son poids.

- Je ne comprends pas pourquoi je ne peux pas payer et m'en aller.

- En temps voulu, dit Shipley.

- Mais...

M. Ketchum ne termina pas sa phrase. Le sourire de Shipley donnait l'impression de n'être rien d'autre qu'un avertissement diplomatiquement voilé. Tout en grinçant des dents, le gros homme se racla la gorge et attendit pendant que le chef consultait une feuille de papier posée sur son bureau. Il remarqua combien le costume de Shipley était mal ajusté. Quels rustres ! pensa-t-il. Ils ne savent même pas s'habiller.

- Je vois que vous n'êtes pas marié, dit Shipley.

M. Ketchum ne dit rien. Imite leur propre politique du silence, se dit-il.

- Avez-vous des amis dans le Maine ? demanda Shipley.

- Pourquoi ?

- Simple question de routine, monsieur Ketchum, répondit le chef. Vous n'avez pour toute famille qu'une sœur dans le Wisconsin ?

M. Ketchum le regarda sans parler. Quel rapport avait tout cela avec une malheureuse infraction au code de la route ?

- Alors ? demanda Shipley.

- Je vous l'ai déjà dit ; enfin, je l'ai dit à l'agent. Je ne vois pas...

- Vous êtes ici pour affaires ?

La bouche de M. Ketchum s'ouvrit sans laisser échapper aucun son.

- Pourquoi toutes ces questions ? demanda-t-il enfin. *Arrête de trembler*, s'ordonna-t-il avec fureur.

- Routine. Êtes-vous ici pour affaires ?

- Je suis en vacances. Et je ne vois pas du tout où vous voulez en venir

! Je me suis montré patient jusqu'ici, mais, *sacrebleu*, j'exige d'être pénalisé et relâché.

- Je crains bien que ce ne soit impossible, dit le chef.

La bouche de M. Ketchum s'ouvrit toute grande. C'était comme s'il s'éveillait d'un cauchemar et découvrait que l'angoisse ne l'avait pas lâché.

- Je... je ne comprends pas, dit-il.

- Il va falloir que vous comparaissez devant le juge.

- Mais c'est ridicule !

- Vraiment ?

- Oui, ridicule ! Je suis citoyen des États-Unis. J'exige que mes droits soient respectés.

- Vous avez outrepassé ces droits en désobéissant à nos lois, dit le chef, dont le sourire s'était effacé. Maintenant, il vous faut payer le prix que nous exigeons.

M. Ketchum fixa sur l'homme un regard vide d'expression. Il se rendait compte qu'il était complètement à leur merci. Ils pouvaient lui infliger n'importe quelle amende ou le maintenir en prison indéfiniment. Toutes ces questions... il ne savait pas pourquoi on les lui avait posées mais il savait que ses réponses le dépeignaient pratiquement comme un homme sans attaches, dont personne ne se soucierait de savoir s'il était en vie ou...

Il eut l'impression que la pièce se mettait à tourner. Son corps se recouvrit de sueur.

- Vous ne pouvez pas *faire* ça, dit-il, mais il savait bien que ce n'était (pas un argument.

- Il va falloir que vous passiez la nuit en prison, dit le chef. Demain matin, vous comparâîtrez devant le juge.

- Mais c'est ridicule ! explosa M. Ketchum. *Ridicule !*

Il se reprit.

- J'ai droit à un coup de téléphone, dit-il rapidement. Je peux donner un coup de téléphone. C'est légalement mon droit.

- Cela serait, dit Shipley, s'il existait un service du téléphone à Zachry.

Lorsqu'on l'emmena dans sa cellule, M. Ketchum aperçut un tableau dans le hall. Il représentait le même marin barbu. M. Ketchum ne remarqua pas si les yeux le suivaient ou non.

* * *

M. Ketchum s'agita. La confusion mit des rides sur son visage ensommeillé. Il y eut un cliquetis derrière lui ; il se souleva sur un coude.

Un agent pénétra dans la cellule et y déposa un plateau couvert.

- Le petit déjeuner.

Il était plus âgé que les autres agents, plus âgé même que Shipley. Ses cheveux étaient gris fer et son visage, rasé de près, ridé autour de la bouche et des yeux. Son uniforme lui allait mal. Tandis qu'il refermait la porte à clé, M. Ketchum lui demanda :

- Quand verrai-je le juge ?

L'agent le regarda un moment.

- Sais pas, dit-il, puis il s'en fut.

- Attendez ! cria M. Ketchum.

Les pas de l'agent qui s'éloignait résonnaient avec un bruit creux sur le dallage en ciment. M. Ketchum avait toujours les yeux fixés à l'endroit où s'était tenu l'agent. Les voiles du sommeil tombaient l'un après l'autre de son esprit. Il s'assit, se frotta les yeux de ses doigts engourdis et leva le poignet. Neuf heures sept. Bon Dieu, pensa le gros homme en faisant une grimace, ils allaient l'entendre ! Ses narines s'agitèrent. Il renifla, commença à tendre la main vers le plateau, puis la retira.

- Non, marmonna-t-il.

Il n'allait pas manger leur fichue nourriture. Il resta là, assis avec raideur, la taille courbée, regardant d'un air furibond ses pieds déchaussés. Son estomac émettait des grognements de protestation.

- Enfin... murmura-t-il après une minute.

Il tendit la main et retira le couvercle du plateau. Il ne put réprimer le

oh ! de surprise qui franchit ses lèvres. Les trois œufs avaient été frits au beurre, on eût dit trois yeux jaune vif fixés au plat ; ils étaient entourés de longues tranches croustillantes de bacon ondulé et charnu. À côté, sur une assiette, quatre toasts épais, recouverts de coquilles de beurre crémeux ; appuyés contre eux, un godet en carton plein de confiture. Un grand verre de jus d'orange mousseux, une assiette de fraises saignantes dans de la crème d'albâtre. Et pour finir, un grand pot d'où s'échappait par vagues successives l'odeur reconnaissable entre toutes du café fraîchement préparé.

M. Ketchum s'empara du verre de jus d'orange. Il en prit quelques gouttes dans sa bouche et les fit rouler sur sa langue à titre d'expérience. L'acide citrique picota délicieusement sa langue chaude. Il avala. Si ce breuvage était empoisonné, cela avait été fait de main de maître. La salive envahit sa bouche. Il se rappela avoir eu l'intention, juste avant de se faire ramasser, de s'arrêter à un café pour manger.

Tout en se nourrissant, précautionneusement, M. Ketchum essaya de déterminer les raisons d'être de ce petit déjeuner somptueux. Sans doute était-ce une nouvelle manifestation de l'esprit paysan. Une façon de s'excuser. Drôle d'idée, mais enfin c'était comme ça. La nourriture était excellente ; on devait bien reconnaître ça aux gens du New England ; ils cuisinaient comme des dieux. Le petit déjeuner de M. Ketchum se composait généralement d'un petit pain réchauffé et d'une tasse de café. Il n'avait pas pris de petit déjeuner comparable à celui-là depuis son enfance, chez son père.

Il venait de reposer sa troisième tasse de café bien crémeux quand des bruits de pas se firent entendre dans le hall. M. Ketchum sourit. Juste au bon moment, se dit-il en se levant. Le chef Shipley se tenait debout à l'extérieur de la cellule.

- Vous avez eu votre petit déjeuner ?

M. Ketchum hocha la tête. Si le chef s'attendait à des remerciements, il allait être déçu. M. Ketchum prit son veston. Le chef ne bougea pas.

- Alors... fit M. Ketchum au bout de quelques minutes. Il essaya de parler d'une voix froide et autoritaire, mais cela ne fut pas tout à fait aussi réussi qu'il l'aurait souhaité.

Le chef Shipley le regarda d'un air inexpressif. M. Ketchum sentit le souffle lui manquer.

- Puis-je demander... commença-t-il.

- Le juge n'est pas encore arrivé, dit Shipley.

- Mais...

M. Ketchum ne savait quoi dire.

- Je suis seulement venu vous prévenir, déclara Shipley, qui fit demi-tour et disparut.

M. Ketchum était furieux. Il baissa les yeux vers les reliefs de son petit déjeuner comme si ceux-ci avaient recélé la solution de son problème. Il se frappa la cuisse de son poing. *Insupportable*. Qu'essayaient-ils de faire... L'intimider ? Eh bien, ils n'y parviendraient pas !

M. Ketchum se dirigea vers les barreaux. Il inspecta du regard le couloir vide. Il y avait comme un nœud froid au creux de son estomac. La nourriture semblait s'être changée en plomb. Il cogna encore une fois de la paume de la main sur les barreaux froids. Mon Dieu, *mon Dieu* !

* * *

Il était deux heures de l'après-midi quand le chef Shipley et le vieil agent se présentèrent à la porte de la cellule. L'agent l'ouvrit sans dire un mot. M. Ketchum sortit dans le couloir et attendit de nouveau tout en enfilant son veston pendant qu'on refermait la porte à clé. À petites enjambées courtes et raides, il se plaça entre les deux hommes, sans un regard pour le tableau, au mur.

- Où allons-nous ? demanda-t-il.

- Le juge est malade, dit Shipley. Nous vous emmenons chez lui pour que vous y payiez votre contravention.

M. Ketchum aspira. Il n'allait pas discuter avec eux, non, il s'y refusait tout simplement.

- Très bien, dit-il, si c'est comme ça que vous devez vous y prendre.

- C'est la seule façon, assura le chef. Ses yeux étaient fixés droit devant lui, son visage, inexpressif comme un masque.

M. Ketchum réprima un léger sourire. Voilà qui était mieux. C'était presque terminé maintenant. Il allait payer son amende et vider les lieux. Le temps était brumeux au-dehors. La brume marine se déroulait dans la rue comme une fumée que l'on chasse. M. Ketchum enfonça son chapeau et frissonna. L'air humide semblait filtrer à

travers sa chair et lui humecter les os. Sale journée, pensa-t-il. Il descendit les marches, cherchant des yeux sa Ford. Le vieil agent ouvrit la portière arrière de la voiture de police et, du geste, Shipley le pria de monter.

- Et ma voiture, alors ? demanda M. Ketchum.

- Nous reviendrons ici quand vous aurez vu le juge, répondit Shipley.

- Oh ! Je...

M. Ketchum hésita. Puis il se pencha et pénétra dans la voiture, se laissant tomber sur le siège arrière. Il frissonna tandis que le froid du cuir transperçait le lainage de son pantalon. Il se poussa de côté lorsque le chef monta derrière lui. L'agent claqua la portière. De nouveau ce bruit creux, comme le couvercle d'un cercueil dans une crypte. L'image fit grimacer M. Ketchum.

L'agent monta à son tour et M. Ketchum entendit le moteur réagir quand on lui redonna vie. Assis à l'arrière, il respirait lentement et profondément tandis que l'agent faisait chauffer le moteur. Il regarda par la fenêtre sur sa gauche. Le brouillard était exactement comme de la fumée. Ils auraient pu se trouver garés dans un garage en flammes, si l'on exceptait cette humidité qui vous agrippait les os. M. Ketchum se racla la gorge. Il entendit le chef s'agiter sur le siège auprès de lui.

- Frisquet, dit-il machinalement.

Le chef ne répondit rien. M. Ketchum s'adossa au siège lorsque la voiture s'écarta du trottoir, puis fit un demi-tour et se mit lentement à descendre la rue voilée de brouillard. Il écouta le chuintement des pneus sur les pavés humides et le bruit rythmé des essuie-glaces qui traçaient des cercles sur le pare-brise embué. Au bout d'un moment, il regarda sa montre. Presque trois heures. Une demi-journée gaspillée dans ce fichu Zachry. À travers la vitre, il regarda de nouveau défiler la ville de façon indistincte. Il crut apercevoir des bâtiments de brique le long du trottoir, mais sans en être certain. Il baissa les yeux sur ses mains blanches, puis risqua un coup d'œil vers Shipley. Le chef était assis, droit et raide, sur la banquette, et regardait fixement devant lui. M. Ketchum déglutit. Il avait l'impression que l'air stagnait dans ses poumons.

Dans la Grand-rue, le brouillard lui parut moins dense. C'était probablement la brise marine, se dit-il. Il parcourut la rue du regard. Tous les magasins et toutes les boutiques paraissaient fermés. Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Même chose.

- Où sont tous les gens ? demanda-t-il.
- Quoi ?
- J'ai dit, *où sont* tous les gens ?
- À la maison, dit le chef.
- Mais c'est mercredi, fit remarquer M. Ketchum. Vos... magasins n'ouvrent-ils pas ?
- Sale temps, répondit Shipley. Ça n'en vaut pas la peine.

M. Ketchum regarda le chef au teint blafard et détourna rapidement les yeux. Une froide prémonition lui étreignait de nouveau le creux de l'estomac. Sacrebleu, que se *pass*e-t-il donc ? se demanda-t-il. Ç'avait déjà été assez désagréable dans la cellule. Ici, tandis qu'ils progressaient dans cette mer de brouillard, c'était encore pire.

- Très bien, s'entendit-il prononcer d'une voix nerveuse. Il y a seulement soixante-sept habitants, n'est-ce pas ?

Le chef ne répondit pas.

- À... à quand remonte Zachry ?

Dans le silence, on entendit craquer sèchement les doigts du chef.

- Cent cinquante ans.
- Tant que ça ! fit M. Ketchum. Il avala avec effort. Sa gorge lui faisait un peu mal. *Allons*, se dit-il, *détends-toi*.
- D'où vient le nom de Zachry ?

Les paroles étaient sorties de sa bouche presque malgré lui.

- C'est Noé Zachry qui a fondé la ville, expliqua le chef.
- Oh ! Oh ! Je vois. Je suppose que ce tableau au commissariat...
- C'est exact, dit Shipley.

M. Ketchum cligna des yeux. Ainsi donc, c'était Noé Zachry, le fondateur de cette ville qu'ils traversaient toujours. M. Ketchum sentit son estomac se creuser, tandis que cette idée l'assaillait soudain : dans une aussi grande ville, pourquoi y avait-il seulement soixante-sept habitants ? Il ouvrit la bouche pour poser la question, mais n'y parvint pas. La réponse serait peut-être déplaisante.

- Pourquoi y a-t-il seulement...

De toute façon, les paroles avaient franchi ses lèvres avant qu'il eût pu les arrêter. Ce lui fut un tel choc de les entendre que son corps en eut un sursaut.

- Quoi ?

- Rien. Rien. C'est-à-dire...

M. Ketchum aspira l'air en tremblant. Pas moyen de faire autrement. Il avait besoin de savoir.

- Comment se fait-il qu'il y ait seulement soixante-sept habitants ?

- Ils s'en vont.

M. Ketchum baissa les paupières. La réponse apportait une telle détente ! Son front se plissa. Et alors, quoi encore ? se demanda-t-il, sur la défensive. Loin de tout, démodée, Zachry avait peu de charmes pour les jeunes générations. L'appel des masses vers des centres plus attractifs devait être inévitable.

Le gros homme se carra sur son siège. Rien d'étonnant. Il n'y a qu'à voir à quel point j'avais envie de quitter les lieux, et pourtant, je n'y habite même pas.

Quelque chose à l'extérieur attira son attention et son regard franchit le pare-brise. Il s'agissait d'une bannière accrochée en travers de la rue. BARBECUE CE SOIR. Une fête, pensa-t-il. Sans doute s'accordaient-ils du bon temps une fois tous les quinze jours et s'offraient-ils une orgie à l'occasion de la réparation des filets ou de tout autre chose.

- Au fait, qui était Zachry ? demanda-t-il, de nouveau oppressé par le silence.

- Un capitaine de bateaux, dit le chef.

- Ah ! Oui ?

- Chassait la baleine dans les mers du sud.

La Grand-rue se terminait brusquement. La voiture de police prit à gauche un chemin de terre. Par la fenêtre, M. Ketchum regarda défiler des buissons, aux contours flous. On n'entendait que le bruit du moteur qui peinait en seconde et des petits graviers jaillissant sous les roues. Où habite donc le juge ? En haut d'une montagne ? Il changea

de position et gogna.

Le brouillard commençait à s'éclaircir, maintenant M. Ketchum voyait de l'herbe et des arbres, mais tout était d'une teinte grisâtre. La voiture tourna et fit face à l'océan. M. Ketchum baissa les yeux vers l'opaque tapis de brouillard à ses pieds. La voiture n'arrêtait pas de tourner. Maintenant, de nouveau, elle faisait face à la colline. M. Ketchum émit une petite toux.

- Est-ce... euh... la maison du juge, là-haut ? demanda-t-il.

- Oui, répondit le chef.

- Haut perchée, dit M. Ketchum.

La voiture continuait de tourner le long de l'étroit chemin de terre, tantôt face à l'océan, tantôt face à Zachry, tantôt face à la maison rébarbative dominant la colline. C'était une maison d'un blanc-gris, à deux étages, flanquée à chaque extrémité par une tour formant grenier. Elle avait l'air aussi vieille que Zachry elle-même, pensa M. Ketchum. La voiture tourna. Il se trouvait de nouveau face à l'océan recouvert d'une nappe de brouillard.

M. Ketchum baissa les yeux vers ses mains. Était-ce une illusion d'optique ou tremblaient-elles vraiment ? Il tenta de déglutir mais sa gorge était sèche et il ne put que tousser bruyamment. C'est tellement *bête*, se dit-il ; cela ne rime à rien. Il vit ses mains se nouer. Sans trop savoir pourquoi, il pensa à la bannière accrochée en travers la Grand-rue.

La voiture avait maintenant abordé la montée finale vers la maison. M. Ketchum sentit son souffle devenir plus court. *Je ne veux pas y aller*, entendit-il une voix dire au fond de lui-même. Il éprouva soudain le désir de se précipiter hors de la voiture et de s'enfuir. Ses muscles se bandèrent avec insistance.

Il ferma les yeux. Pour l'amour du ciel, *arrête !* se hurla-t-il à lui-même. N'était l'interprétation déformée qu'il prêtait aux événements, il ne se passait rien d'anormal. Il vivait dans les temps modernes. Les choses avaient une explication, et les gens des raisons d'agir comme ils le faisaient. Les habitants de Zachry avaient eux aussi leurs raisons : les gens des villes inspiraient la méfiance à leur esprit borné. C'était leur façon, à eux, de se venger sans que la société y trouve à redire. Ça tenait debout. Après tout.

La voiture s'arrêta. Le chef ouvrit la portière de son côté et descendit.

L'agent tendit le bras et ouvrit l'autre portière pour M. Ketchum. Le gros homme s'aperçut qu'un de ses pieds et une de ses jambes étaient engourdis. Il dut s'agripper à la portière pour ne pas tomber. Il tapa de son pied sur le sol.

- Tout engourdi, dit-il.

Aucun des hommes ne répondit. M. Ketchum jeta un coup d'œil furtif à la maison ; avait-il vu une draperie vert sombre se remettre en place ? Il sursauta bruyamment comme on lui touchait le bras ; le chef lui désignait la maison du geste. Les trois hommes se dirigèrent vers elle.

- Je, euh... n'ai pas beaucoup d'argent liquide sur moi, je le crains, dit-il. J'espère qu'un traveller's chèque fera l'affaire.

- Oui, dit le chef.

Ils gravirent les marches du porche, s'arrêtèrent devant la porte. L'agent fit tourner une grosse poignée en cuivre et M. Ketchum entendit le son fêlé d'une sonnette à l'intérieur. Debout, il regarda à travers les rideaux de la porte. Il discernait la forme squelettique d'un portemanteau. Il fit passer son poids d'un pied sur l'autre et le plancher craqua sous lui. L'agent sonna une seconde fois.

- Peut-être qu'il est... trop malade ? suggéra M. Ketchum faiblement.

Aucun des deux hommes ne lui accorda un regard. M. Ketchum sentit ses muscles se bander. Il jeta un coup d'œil derrière lui par-dessus son épaule. Arriveraient-ils à le rattraper s'il s'enfuyait en courant à perdre haleine ?

Son regard dégoûté se reporta de l'autre côté. Tu paies ta contredanse et tu t'en vas, s'expliqua-t-il patiemment à lui-même. Voilà tout ; tu la paies et tu t'en vas.

Une masse sombre se déplaçait à l'intérieur de la maison. M. Ketchum leva les yeux, en sursautant malgré lui. Une femme de grande taille s'approchait de la porte. La porte s'ouvrit. La femme était mince, et portait une robe noire qui lui descendait jusqu'aux chevilles ; une broche blanche de forme ovale lui barrait la poitrine. Son visage était bronzé, sillonné de rides filiformes. M. Ketchum ôta son chapeau d'un geste machinal.

- Entrez, dit la femme.

M. Ketchum pénétra dans le hall...

- Vous pouvez laisser votre chapeau là, dit la femme en lui désignant du doigt le portemanteau qui ressemblait à un arbre ravagé par les flammes. M. Ketchum accrocha son chapeau à une des patères. Ce faisant, son regard fut attiré par un grand tableau, près du pilastre. Il s'apprêtait à parler, mais la femme dit :

- Par ici.

Ils traversèrent le hall. M. Ketchum regarda longuement le tableau en passant devant lui.

- Qui est cette personne debout près de Zachry ? demanda-t-il.

- Sa femme, répondit le chef.

- Mais elle...

La voix de M. Ketchum s'interrompit soudain quand il l'entendit se muer en un gémissment. Choqué, il le noya en toussotant. Il avait honte de lui. Pourtant... la femme de Zachry ?

- Attendez ici, dit la femme en ouvrant une porte.

Le gros homme entra. Il se tourna pour dire quelque chose au chef. Juste à temps pour voir la porte se refermer.

- Eh, dites donc... fit-il en se dirigeant vers la porte. Il posa la main sur le bouton, qui refusa de tourner. M. Ketchum fronça les sourcils. Il voulut ignorer les énormes battements de son cœur.

- Hé ! Qu'est-ce qui se passe ?

Les murs lui renvoyèrent l'écho de sa voix, d'une gaieté affectée. M. Ketchum se retourna et inspecta la pièce. Elle était vide. C'était une pièce carrée et vide.

Il revint vers la porte, remuant rapidement les lèvres, comme à la recherche du mot juste.

- Bon, dit-il avec brusquerie, c'est très...

Il tourna d'un geste sec le bouton de la porte.

- Oui, c'est une bien bonne blague.

Pardieu, il était fou de rage.

- J'ai encaissé tout ce que je...

Le bruit le fit se retourner, les dents prêtes à mordre. Il n'y avait rien. La pièce était toujours vide. Il regarda tout autour de lui, pris de vertige. Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Un bruit sourd, comme de l'eau qui coule.

- Hé ! dit-il automatiquement en se tournant vers la porte. Hé ! hurla-t-il. Ça suffit comme ça ! Pour qui vous prenez-vous ?

Il se retourna, vacillant. Le bruit augmentait d'intensité. M. Ketchum se passa la main sur le front. Il était couvert de sueur. Il faisait chaud là-dedans.

- Okay, okay, dit-il, c'est une bonne blague mais...

Avant qu'il ait pu poursuivre, sa voix s'était muée en une sorte de sanglot déchirant. M. Ketchum vacilla un peu. Il regarda la pièce. Il se tourna brusquement et retomba contre la porte. Sa main avait effleuré le mur. Il l'en retira rapidement.

Le mur était chaud.

- *Quoi ?* fit-il, incrédule.

Mais c'est impossible. C'était une plaisanterie. C'était leur idée démente d'une plaisanterie. C'était un jeu auquel ils se livraient. Le jeu s'appelait : Flanque-la-Frousse-au-Type-de-la-Ville.

- Okay ! hurla-t-il. *Okay !* C'est drôle. C'est très drôle. Maintenant, laissez-moi sortir d'ici, ou il va y avoir des ennuis !

Il tambourina contre la porte. Soudain, il se mit à y flanquer des coups de pied. La pièce devenait de plus en plus chaude. Elle était presque aussi chaude qu'un...

M. Ketchum resta pétrifié. Sa bouche s'ouvrit toute grande. Ces questions qu'on lui avait posées. La façon dont les vêtements flottaient sur chacun de ceux qu'il avait rencontrés. Le repas substantiel qu'on lui avait servi. Les rues désertes. Le teint basané des hommes, de la femme, comme celui des sauvages. La façon qu'ils avaient tous de le regarder. Et la femme du tableau, l'épouse de Noé Zachry... *une indigène dont les dents étaient taillées en pointe*. La bannière !

BARBECUE CE SOIR.

M. Ketchum poussa un hurlement. De ses pieds, de ses poings, il cogna contre la porte. Il lança sur elle la lourde masse de son corps, hurlant aux gens de l'autre côté :

- Laissez-moi sortir ! *Laissez-moi sortir* ! LAISSEZ... MOI... SORTIR !!

Le pire, c'était qu'il ne parvenait pas à croire que cela lui arrivait pour de bon.

PLUS VRAI QUE NATURE

(To The Manner Born)

par MARY BRAUND

Il savait qu'il était beaucoup trop en avance, et fut à demi surpris de trouver le portier dans sa guérite, juste au-dessus de la porte ouverte de l'entrée des artistes.

L'homme leva le nez de l'*Evening News*, clignant des yeux à travers la lumière et la fumée de sa cigarette. Il se leva de sa chaise pour l'observer par-dessus le comptoir. « Y'a personne encore », dit-il d'un ton légèrement revêche, puis il porta la main à son front comme pour le saluer.

« Oh, c'est M. Masters, n'est-ce pas ? Vous êtes un peu en avance, monsieur. »

Il s'accouda au rebord du comptoir et lui adressa un clin d'œil entendu.

« Alors, c'est le vieux trac de la première ? »

Richard se força à sourire. « Sans doute... » fit-il avant de constater que sa voix était plus haute que d'habitude, et carrément enrouée. Il s'éclaircit précipitamment la gorge. « *MAINTENANT, GARDE TON CALME.* »

Il réalisa que c'était la première personne à qui il parlait depuis plusieurs heures, depuis le matin, quand on l'avait renvoyé chez lui après un dernier raccord d'une ou deux scènes.

« Rentrez chez vous, maintenant, avait dit Joe Taylor, le producteur. Rentrez chez vous et oubliez tout de cette foutue pièce jusqu'à ce soir. »

Richard était rentré chez lui, mais n'avait pas oublié la pièce. Il s'était allongé sur son lit, contemplant le plafond, répétant encore et encore son texte, et s'étonnait de la veine qu'il avait eue d'obtenir ce rôle, priant pour qu'il ne rate pas sa chance. La tension nerveuse étant finalement devenue trop intense, il s'était réfugié au théâtre, arrivant des heures à l'avance.

Richard dévisagea le portier, essayant de se rappeler son nom. Briggs, c'était ça. Au moins, il avait pu s'en souvenir. Mais son texte, son texte ?

Il s'éclaircit à nouveau la voix.

« Je me suis dit que je pourrais me changer tranquillement, avant qu'il y ait trop de monde. Ça m'aide à me concentrer, vous comprenez. »

Briggs hocha la tête.

« Si je peux me permettre de vous donner un conseil, - et des nouveaux, j'en ai vu défiler ! - j'irais en face à l'*Unicorn* et je boirais quelque chose de corsé. Juste une goutte, hein, remarquez bien. »

Il tourna la tête vers la pendule.

« Mais je crois bien qu'il est même trop tôt pour que ce soit ouvert. Écoutez, j'irai chercher le garçon de scène pour qu'il vous apporte une tasse de thé dès qu'il sera là. Il ne devrait plus tarder maintenant.

- Merci, dit Richard, mais je ne bois pas de thé. Vous ne pourriez pas me faire un café, plutôt ?

- Vous ne buvez pas de thé ? (Son étonnement était mal dissimulé.) Ah oui, c'est vrai, dit-il, pointant un doigt taché de nicotine en direction de Richard. Vous êtes américain, c'est ça ? Vous n'avez pas l'accent, je dois dire. »

Richard sourit, sachant que c'était un compliment.

« Ils me l'ont fait cracher, à la RADA. »

Paul, en diction, l'avait pris en main.

« Une pointe d'Albert Finney, de nos jours, ça passera, et tu pourras t'en sortir avec un accent gallois ou irlandais ; mais si tu as l'accent yankee du sud, ils ne t'engageront jamais. »

Richard n'avait pas essayé d'expliquer que sudiste et yankee étaient des contradictions, et que, de toute façon, il n'était ni l'un ni l'autre. Il était simplement reconnaissant à Paul pour la correction de ses voyelles et la disparition des sonorités nasales de sa voix, dont il ne s'était pas rendu compte lorsqu'il était au cours d'art dramatique de sa ville.

Richard donna une tape amicale à Briggs, et s'en alla le long du couloir étroit et glacé qui menait aux loges. Non, il ne regrettait pas

de s'être débarrassé de son passé américain. Aux États-Unis, quand le professeur d'art dramatique de l'université, un Anglais doux et triste, lui avait suggéré d'essayer de se faire engager à la Royal Academy of Dramatic Arts de Londres, Richard Masters avait sauté sur l'occasion. Il avait toujours voulu aller en Angleterre... L'Angleterre du XVIII^e siècle - le bel esprit, l'élégance, et la beauté - c'était ce dont il avait rêvé dans l'univers monotone du Midwest.

Aujourd'hui, il était là, dans ce théâtre du XVIII^e siècle, le plus vieux d'Angleterre, où Edmund Keane et tant d'autres grands avaient joué. Le meilleur répertoire de toute l'Angleterre, et lui, Richard Masters, jouait le rôle de Joseph Surface dans *l'École de la médisance*. Un premier rôle, pas moins, dans une comédie de mœurs du XVIII^e siècle. Il eut soudain envie de rire très fort avec délices.

Ses nausées étaient passées, ainsi qu'il l'avait espéré, et maintenant il lui tardait de se changer et de se débarrasser de sa peau d'homme du XX^e siècle.

Trente minutes plus tard, il se regardait dans la glace avec satisfaction. Les vêtements lui allaient à la perfection, c'était indubitable. Une culotte et des bas de soie beige, un gilet vert pâle brodé de fils d'or, une redingote de velours vert foncé avec des boutons dorés, et une chemise à jabot ornée de manchettes en dentelles. Une courte perruque poudrée recouvrait ses cheveux blonds, et les talons de ses chaussures à boucles le rendaient plus grand que son mètre quatre-vingts.

Le miroir étincelant lui renvoyait une image éblouissante, et ce n'était plus Richard Masters qui se tenait là, mais Joseph Surface, le fourbe au visage d'ange de Sheridan.

Il s'arrêta un instant, absorbé par son autre personnalité, le visage blafard sans maquillage dans le miroir trop lumineux ; puis d'un mouvement brusque, il prit son chapeau et sa canne à pommeau doré, et sortit de la loge pour se plonger dans l'obscurité du couloir.

Tout était éteint dans le théâtre et sur la scène, mais il trouva facilement son chemin, des coulisses au plateau. Le rideau de velours était levé, et il se tenait dans la chambre de Lady Sneerwell, regardant au-delà de la rampe et de la fosse d'orchestre, les rangées de fauteuils de velours rouge, les chérubins dorés et les tentures drapées. Ses yeux montèrent vers les lustres éteints et le plafond invisible. Il restait immobile, et le théâtre était silencieux. Une fièvre étrange et suffocante le prit à la gorge, et il en eut le souffle coupé.

Puis, alors qu'il regardait, les lumières se mirent à clignoter, le long des murs et derrière les loges, se firent vacillantes, miroitantes, comme la lueur d'une chandelle. Les lustres de cristal s'allumèrent, puis se morcelèrent en un millier d'éclats scintillants ; la lointaine rumeur des voix s'amplifia, gronda, jusqu'à ce que le bruit envahisse la salle et la scène, éclatant dans tous les tons : rires, bribes de conversation, tintement des bouteilles et des verres, bruits de pas. Une sorte d'incandescence emplît la salle, un rougeoiement de soies et de satins, d'épaules douces et dénudées, de perruques poudrées, de boucles d'argent et de manches d'épées, d'une centaine d'éventails frémissants.

Richard était ébloui, stupéfié.

Les voix devinrent plus distinctes. Quelqu'un l'appelait. Son regard balaya la foule et s'arrêta sur une petite silhouette sombre à l'orchestre, un gamin sans chapeau, au teint pâle, avec de grands yeux et une bouche ronde comme un O. « Euh », disait-il, « Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? »

- Je suis Joseph Surface. »

Le brouhaha du public se fit plus lointain, les lumières s'éteignirent, les hommes et les femmes s'évanouirent, à travers les murs, au-delà de la fosse d'orchestre, à l'extérieur des loges.

« Je suis Joseph Surface », répéta-t-il à haute voix dans le silence du théâtre vide. Il se retrouva nez à nez avec le garçon de scène, tous deux seuls dans le noir ; seules quelques appliques illuminaient l'immensité. Sa gorge était sèche, et sa voix enrouée.

« Je m'appelle Richard Masters. Ce soir je joue Surface.

- Ça alors, Monsieur, vous avez failli me faire mourir de peur », dit le jeune garçon. « J'ai cru que vous étiez un fantôme, je vous le jure ! Vous ne devriez pas rester là comme ça dans le noir, avec votre costume et tout. »

Richard avait du mal à fixer son attention.

« Je suis désolé », dit-il. « Je ne voulais pas te faire peur. Je... J'essayai simplement de me concentrer. »

Le gamin continuait de le dévisager.

« C'est vous l'Américain qui voulait du café ? »

Richard saisit sa canne, dont le pommeau doré était chaud dans sa

main brûlante.

« Oui, c'est moi, et je le boirais bien volontiers, ce café.

- Je vous l'apporte tout de suite dans votre loge. J'en ai pour une minute. »

Richard retourna d'un pas mal assuré à sa loge exiguë. L'atmosphère de cet endroit lui pesait réellement. Il se sentait mal à l'aise, étrangement las, comme s'il avait fait un long voyage. Quand le café arriva, il le but en deux gorgées. C'était le meilleur café anglais en poudre. Cela ne le sortit en rien de sa torpeur. Il avait une irrésistible envie de dormir. S'allongeant sur le divan dur et trop court, il s'endormit profondément dès qu'il ferma les yeux.

Le *Playhouse* n'était pas conçu pour que chaque acteur ait sa loge particulière, et Richard fut réveillé par l'arrivée bruyante de Simon Montaignu, qui jouait ce soir Charles Surface dans *l'École de la médisance*.

« Quoi, tu dors déjà ! » s'écria Simon, alors qu'il ouvrait la porte toute grande. « Vous, les Ricains, vous prenez vraiment trop au pied de la lettre le dicton " Tôt couché, tôt levé »

La porte claqua derrière lui.

« Quand je jouais cette pièce à Broadway, la salle entière s'endormait à neuf heures. Penses-tu que ce soit pour ça qu'on ait arrêté au bout de dix jours ? »

Simon ébouriffa ses cheveux noirs et s'écarta du miroir.

« Je dois me refaire une beauté et paraître au moins vingt ans de moins avant de me montrer à mes admiratrices. »

Ses yeux clairs s'écartèrent de son image et il regarda dans la glace Richard qui luttait pour se redresser.

« Tu n'as pas l'air tellement en forme, toi non plus. Tu ferais bien de te maquiller un peu si tu tiens à avoir bonne mine. »

Simon entreprit de se déshabiller. Cravate, chemise et pantalon se retrouvèrent en tas autour de la chaise.

« T'es bien silencieux, Ricain. Tu as le trac, hein ? Ça n'a rien d'étonnant, à vrai dire, vu la façon dont tu te ronges les sangs. Mais tu seras très bien, t'en fais pas. Tu sembles jailli tout droit d'une gravure

d'époque. Cela fait deux mois que tu es sorti de la RADA, tu es loin de ta campagne, et tu portes ce costume comme si tu n'avais jamais mis que cela. Il faudra que tu me joues Pinter, un jour. »

Son bavardage passait au-dessus de la tête de Richard. Il aimait bien Simon, qui avait été un bon copain dès son arrivée au *Playhouse*. Il l'avait aidé à trouver une chambre dans un quartier résidentiel, sur les hauteurs de la ville, guidé dans les pubs du coin, mis au courant des tendances politiques de la compagnie, et félicité quand Richard avait obtenu le rôle de Joseph Surface. Richard savait que Simon était amusé de la façon dont lui, le Ricain, s'était entiché d'histoire anglaise, mais en réalité, Simon n'avait fait que stimuler sa curiosité. Il l'avait emmené chez des antiquaires et des libraires dans des coins éloignés, lui avait fait connaître le *Georgian Museum*, qui était caché dans une petite rue tranquille de la ville. Richard soupçonnait même Simon d'avoir intercédé en sa faveur afin qu'il obtienne le rôle, n'étant pas sans influence auprès des autres, en tant que membre de longue date de la compagnie.

Mais, pour l'instant, il ne pouvait écouter ce que disait son ami. Son esprit était ailleurs, détaché; il s'assit presque machinalement devant la glace, et attacha un mouchoir autour de son cou pour se maquiller. Il perçut, et pourtant n'entendit pas, la voix du gamin dans le couloir qui frappait aux portes : « En scène, Messieurs-Dames, premier appel. »

Son détachement se prolongea alors que Simon continuait son bavardage, après le deuxième appel ; alors que Simon l'avait agrippé par le bras et le conduisait dans les coulisses ; durant l'hymne national et le lever de rideau ; et même pendant les premières minutes de la pièce. Puis ce fut à lui, il avança sur scène et tout d'un coup le monde redevint réel, les couleurs vives et distinctes, et les gens tridimensionnels.

« *Chère Lady Sneerwell, comment vous portez-vous aujourd'hui ? Monsieur Snake, Serviteur.* »

Il remporta un grand succès. Ce fut l'avis de tout le monde. Au dernier rappel, Simon lui donna une bourrade. « T'as été génial, Ricain. Plus vrai que nature, pas moins. Tu es bon pour le *National Theater*, maintenant ! »

Alors qu'il saluait avec Molly White, qui jouait Lady Sneerwell, les applaudissements montèrent et les enveloppèrent de vagues rassurantes.

« Il n'y en a que pour toi Richard chéri », murmura-t-elle, tandis qu'ils se saluaient l'un l'autre. « Tu as été merveilleux, vraiment merveilleux. »

Elle lui fit un sourire éblouissant tout en s'inclinant vers le sol. Richard eut le vertige.

Alors qu'ils s'en retournaient vers les loges, Joe Taylor, le producteur, lui donna une tape sur l'épaule avec la brochure.

« Super, mon vieux Dicky, super ! J'avais des doutes quant à un Américain dans le rôle, mais tout sonnait juste. Pas la moindre trace d'accent. Comment avez-vous fait ? »

Il ne savait pas comment il avait fait. Tout avait été si facile ; il n'avait fait aucun effort. Le texte lui était venu comme s'il l'avait dit toute sa vie ; chaque pas, chaque mouvement, avait été tout naturel. Plus vrai que nature, comme Simon l'avait dit.

Il régnait une joyeuse agitation dans les coulisses. Des gens plus ou moins débraillés s'y promenaient. On sortit de la bière, et on s'installa dans les loges, où ils discutèrent théâtre tandis que Molly White lui mordillait l'oreille.

Petit à petit, son excitation retomba. Molly White n'était plus aussi séduisante avec sa minijupe et ses cheveux qui lui tombaient sur le visage. Quand le bruit fut à son comble, et Simon dans un coin en train de peloter Mme Candour, Richard s'esquiva et se retrouva à nouveau dans l'étroit couloir. Il avait les idées légèrement embrumées, sans doute à cause de la bière et de la fumée des cigarettes. Briggs était encore dans sa guérite, près de l'entrée des artistes ; les aiguilles de l'horloge indiquaient maintenant minuit.

« Alors, ils sont encore là ? demanda Briggs, tournant la tête en direction des loges. C'est généralement comme ça le premier soir, j'ai toujours du mal à les faire partir. »

Il s'appuya contre la porte, mâchouillant une allumette.

« Vous rentrez chez vous, monsieur Masters ? Premier arrivé, premier reparti, hein ? Alors, comment ça s'est passé ce soir ? »

Richard fit un effort pour s'arrêter lui parler.

« Avez-vous vu la pièce ? » demanda-t-il, se rendant compte qu'il avait envie d'entendre d'autres compliments.

« Moi ? Non, Dieu me bénisse ! Depuis vingt ans que je travaille au *Playhouse*, je n'ai pas encore vu une seule représentation ; il faut que j'attende la parution des journaux du matin pour voir comment ça s'est passé. La première chose que je ferai quand je serai en retraite, c'est de prendre un abonnement. Bon, eh bien bonsoir. »

Il fit un salut un peu moqueur à Richard qui s'en allait.

« Je parie que vous ne serez pas là aussi tôt, demain soir. Le trac se sera un peu calmé. »

Richard passa une nuit très agitée. Le texte de la pièce ne cessait de lui revenir, sa première entrée en scène, les rires, les applaudissements, l'éclat des projecteurs. Alors qu'il se tournait et se retournait, le théâtre lui paraissait bien plus réel que son petit lit étroit. Même lorsqu'il se redressa pour allumer, inondant de clarté la petite chambre impersonnelle, ses pensées divagantes ne purent s'arracher à l'univers de Sheridan. Il sombra finalement dans un profond sommeil, alors que le jour naissant éclairait les coins de sa fenêtre.

Il n'alla en ville que vers onze heures, et acheta un journal pour lire les critiques tout en buvant un café. Le bistro était calme et tranquille. À part lui, il y avait trois dames coiffées de chapeaux à fleurs, qui s'attaquaient sans aucun scrupule à des gâteaux à la crème. Elles bavardaient entre elles, et ne lui accordèrent pas un second regard. Il tourna les pages jusqu'à la rubrique spectacles.

M. Richard Masters, lut-il, apporte au rôle de Joseph Surface un panache et un naturel rarement vus dans les pièces de cette époque. J'ai cru comprendre que M. Masters était américain. Or jamais encore je n'avais vu un comédien de son âge et de son expérience évoquer le XVIII^e siècle avec autant de talent.

Très élogieux. Richard replia le journal, saisit sa tasse et se tourna vers les trois dames en pensant qu'elles auraient dû savoir qu'un jeune comédien plein d'avenir se trouvait à leurs côtés.

Elles n'étaient plus là.

Il y avait un nuage de fumée dans la pièce ; à la table de ces dames, trois hommes étaient assis. Ils parlaient et riaient bruyamment, des cartes dans les mains, une carafe de vin sur la table, une pile de pièces étincelant sur le bois sombre. L'un des hommes, avec une queue de cheval, se balançait sur sa chaise et riait en rejetant la tête en arrière. Ses pieds, chaussés de souliers à boucles, cognaient sur le sol. Le bruit ne venait pas uniquement de cet endroit-là. Richard tourna la tête

avec raideur. Il y avait d'autres hommes dans la pièce, avec de grands chapeaux, des redingotes de soie, des culottes de daim et de dentelles ; certains avaient des épées qui tintaient à leur côté, d'autres fumaient de longues pipes de terre. L'endroit semblait vibrer de force virile.

Une jeune fille un peu grassouillette dans sa robe décolletée évoluait parmi eux, un bras levé pour porter un plateau, des boucles flottant autour de son front et de ses oreilles, elle se déhanchait pour éviter les mains baladeuses. Elle avait le teint clair, les yeux brillants. Son regard rencontra celui de Richard, et ses joues se creusèrent de deux fossettes.

« Encore un peu de café ? »

Elle lui sourit et il remarqua qu'elle avait une mouche sur le haut de sa joue.

Richard restait comme pétrifié, elle demanda de nouveau : « Encore un peu de café ? » et se pencha si bas vers lui qu'il suffoqua sous l'assaut de son parfum entêtant.

Il se retrouva dans le café désert et silencieux, où il y avait cette fille en minijupe avec un grain de beauté sur la joue qui lui proposait du café, et trois dames anglaises très comme il faut parlant à mi-voix à une table voisine.

Il reprit une tasse de café, puis deux autres encore. La jeune fille lui demanda : « Vous m'avez regardée d'un drôle d'air. Il y avait quelque chose qui n'allait pas ? »

« Non, tout allait bien, vraiment bien, mais, euh, sauriez-vous par hasard de quand date cet établissement ? » demanda-t-il tout en payant.

Elle eut une moue.

« Oh, il existe depuis toujours - Il paraît que c'était un "salon de café", comme on disait, du temps où les hommes portaient des perruques, et ce genre de trucs, enfin vous voyez. »

Après cela, la journée fut très embrouillée. Finalement, Richard déjeuna assez tard dans un *Wimpy* c'était ce qui se rapprochait le plus du *fast-food* américain. Au milieu des chromes et de l'inox, il se sentit à l'abri du passé. Soudain, et sans qu'il s'y attende, il eut la nostalgie de son pays. Il se demanda si ses copains allaient toujours au *drive-in* de chez Al, sur la route là où ils se réunissaient par les chaudes nuits d'été qui étaient si rares ici. Là-bas, ils passaient des soirées entières à

rire et à parler des filles, tout en buvant d'innombrables Cocas. Ça remontait à si longtemps... C'était un autre monde ; un autre siècle...

Il finit par rentrer chez lui, et s'allongea sur son lit, contemplant le plafond, jusqu'à ce que, le crépuscule s'étendant sur la ville, sa solitude et le désordre de ses pensées le ramènent inexorablement au théâtre.

Briggs l'accueillit à la porte de l'entrée des artistes. « Quoi, déjà là, monsieur Masters ? Enfin, ça vous passera vite, croyez-moi. Encore que ça vous ait plutôt réussi hier soir. »

Il agita l'*Evening News* sous le nez de Richard.

« Il paraît que vous étiez excellent dans le rôle. Continuez. J'aime être fier de mes jeunes acteurs. »

Il lui fit un clin d'œil accompagné d'un large sourire. « Continuez, hein », lança-t-il tandis que Richard s'éloignait.

Une impulsion poussa le jeune homme à enfiler de nouveau son costume ; une fois protégé par la soie et le velours, ses doutes et le désordre de ses pensées se dissipèrent. Pourtant, il ne parvenait pas à se sentir en repos. Il lui fallait retourner sur scène. Allait-il y retrouver le charme maléfique de la veille ?

Une fois de plus, il se tenait immobile et silencieux dans le décor du XVIII^e siècle, contemplant la salle vide. Il n'eut pas longtemps à attendre.

Bientôt les lumières fantomatiques se mirent à clignoter, les silhouettes surnaturelles peuplèrent la salle, le bruit des voix lointaines s'amplifia, gronda, jusqu'à ce que lui, Joseph Surface, devînt le point de mire d'un millier d'yeux et des applaudissements d'un millier de mains. Il sourit et salua, tenant son chapeau d'une main, sa canne de l'autre, sa tête poudrée touchant presque son genou habillé de soie.

Les applaudissements crûrent, puis diminuèrent pour n'être plus qu'un seul, et il entendit une voix railleuse lui dire « Bravo, monsieur Masters, bravo », puis il vit le garçon de scène, qui arrivait de la fosse d'orchestre. « Vous ne m'avez pas fait peur, ce soir. Dès que je suis entré, j'ai su que c'était vous qui étiez là-haut. Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Masters ? Vous vous entraînez pour devenir chevalier ? »

Richard sortit de scène avec toute la dignité possible. De retour dans

sa loge, il enleva soigneusement sa redingote de velours et sa perruque, s'allongea sur le divan où il dormit une fois de plus d'un sommeil profond et sans rêve.

Simon ouvrit violemment la porte.

« Eh bien, tu as réussi, mon pote. Ça y est, les Ricains ont encore frappé. Tes admirateurs font la queue à l'entrée des artistes pour avoir ton autographe. Ils m'ont carrément hué parce que ce n'était pas toi. »

Il agita quelques coupures de presse sous le nez de Richard.

« Tiens, regarde, j'ai commencé ton *press-book*. »

D'un geste précieux, Simon épingla les coupures de presse au tableau entre les deux miroirs.

« Il va falloir que tu les envoies chez toi. Ils vont être vraiment fiers de toi à Mastersville, aux États-Unis. »

Richard lutta pour revenir à la réalité, et il eut, une fois de plus, l'impression de voir ceux qui l'entouraient comme peints sur les murs, jusqu'à ce que vienne le moment de son entrée en scène. Dès qu'il prononça les mots devenus familiers : « *Chère Lady Sneerwell, comment vous portez-vous aujourd'hui ?* » le monde se remit en place. Il était Joseph Surface, et remporta un nouveau triomphe.

Alors qu'il saluait, il se prit à espérer furtivement que le public du XX^e siècle disparaisse ; pendant un instant, les lumières se mirent à clignoter, un léger rougeoiement irisé commença d'emplir la salle, et s'évanouit avant de prendre consistance. Le rideau retomba pour la dernière fois après le cinquième rappel et Richard se retrouva assez déprimé. Tandis qu'il se démaquillait, le jeune homme appréhendait de se retrouver trop tôt dans sa petite chambre, à y chercher le sommeil.

Ce fut Simon qui le sauva.

« Je constate que tu as le coup de cafard du second soir » déclara-t-il tout en déboutonnant sa chemise à jabot. « Que dirais-tu d'un petit tour à l'*Unicorn* ? Le patron peut se montrer très attentionné en ce genre de circonstances. De plus, il offre habituellement un verre aux membres de la troupe. » Il enfila son pantalon.

« On a bonne réputation, et on lui donne toujours des places. »

Richard ne répondait que par monosyllabes et se sentait très déprimé

tandis qu'ils s'en allaient au pub d'en face. L'*Unicorn* avait été autrefois une taverne en bordure des docks ; il en conservait encore l'odeur, bien que l'eau eût été depuis longtemps détournée à plusieurs centaines de mètres. Là où les navires étaient autrefois amarrés, il y avait maintenant une rue bordée d'entrepôts et de bureaux de courtiers.

Le patron, accueillit Simon avec enthousiasme et offrit effectivement une tournée. Il irait voir la pièce le lendemain même, leur annonça-t-il. Il avait lu les excellentes critiques qui concernaient M. Masters.

« C'est un plaisir de vous accueillir à l'*Unicorn*, Monsieur », dit-il, levant son verre pour porter un toast.

Richard prit un whisky. C'était bon, bien que les deux glaçons eussent fondu trop vite. Les Anglais semblaient curieusement incapables de mettre suffisamment de glaçons pour qu'une boisson fût correcte. Il prit cependant un deuxième whisky et commença à se sentir mieux. Il jugea qu'il était temps de parler à Simon des visions qui le hantaient.

« Simon, commença-t-il, j'ai eu la plus surnaturelle des...

- Une minute, mon vieux, il faut que j'aille aux toilettes. Je reviens tout de suite. »

Tandis qu'il faisait tourner le liquide ambré dans son verre, tout en attendant Simon, Richard se douta de ce qui allait se passer. Les longues jambes nues des filles en minijupe, les vestons de tweed et les cravates, les rangées étincelantes de bouteilles, les manettes rouges des pompes de bière, tout se mit à miroiter, puis s'évanouit. Des silhouettes floues et quelque peu menaçantes commencèrent à s'immiscer dans les méandres de son esprit. Il attendait, son verre à la main, qu'elles l'envahissent et deviennent humaines, mais elles étaient plus lointaines qu'à l'ordinaire. Puis l'une d'elles se détacha, vêtue de couleurs vives, et c'était

Charles Surface, élégant dans un manteau de velours rouge, qui riait en se dirigeant vers lui.

« Charles !

- Qu'est-ce que tu racontes, *CHARLES* ? »

Le jeune homme, Simon, en pull rouge et pantalon gris, était en train de se moquer de lui.

« Voyons, Richard, mon vieux, tu penses beaucoup trop à cette fichue

pièce ! Qu'est-ce que tu allais me dire ? » ajouta-t-il en prenant son verre de bière.

Richard considéra les yeux bleus, le visage serein de son camarade.

« Oh, rien. Laisse tomber. »

Il ne pouvait pas en parler à Simon, il ne pouvait en parler à personne, sauf à lui-même.

Pendant le restant de la semaine, Richard évita d'aller trop tôt au théâtre. Il se levait tard, déjeunait au *Wimpy*, et passait ses après-midi au cinéma. Il fit en sorte d'arriver au théâtre juste à temps pour se changer et se maquiller, quand l'endroit était déjà animé de la présence du reste de la troupe, des habilleuses et des machinistes.

Les fantômes rôdaient toujours, mais il parvenait à les laisser au passé où ils appartenaient.

Puis, le dimanche, il gâcha tout en acceptant l'invitation de Simon, qui lui proposa d'aller rendre visite à ses parents à Bath. Ils se promenèrent dans les rues du XVIII^e siècle, qui avaient été construites en arcs de cercles symétriques, et burent du thé dans les pavillons où naguère on prenait les eaux.

Dès lors, c'en fut fait. Richard renonça à lutter et s'abandonna à ses revenants. Il devint un fantôme du XX^e siècle en plein XVIII^e siècle, constatant qu'il pouvait évoquer le passé à volonté, dans les librairies anciennes, les jardins, et surtout au *Georgian Museum*. Le gardien l'accueillait comme un vieil ami quand il venait y flâner l'après-midi, et le laissait généralement en extase dans les chambres et les salons, qu'il peuplait de femmes froufrouantes dans leur robe de soie, de gentilshommes s'inclinant devant elles. Les rues s'animaient de voitures à chevaux, et Richard avait la vision fugitive et provocante d'une foule animée qui s'évanouissait dès qu'il s'en approchait. Il y avait une barrière qu'il ne pouvait franchir : aucun de ces personnages ne lui parlerait jamais, et il découvrit bientôt qu'une voix du XX^e siècle les faisait disparaître. Ils ne se manifestaient pas non plus quand il n'était point seul ; aussi Richard se mit-il à éviter la compagnie des autres, essayant de se plonger de plus en plus dans ce monde magnifique.

La pièce se joua pendant deux semaines encore. Chaque soir, Richard arrivait au théâtre vers cinq heures et demi. Il avait essayé d'arriver plus tôt, mais Briggs n'était pas là et la porte de l'entrée des artistes lui était obstinément fermée. Briggs le connaissait bien maintenant ; il lui

souriait avec indulgence et lui faisait signe dans l'obscurité des coulisses lorsque Richard était en scène, face au public extasié.

Son Joseph Surface s'améliorait à chaque représentation. Il devenait chaque soir plus raffiné, plus élégant, plus authentique. Le public et le reste de la troupe l'applaudissaient avec ravissement. On l'acclamait comme le jeune acteur le plus prometteur que le théâtre eût connu depuis une génération.

Seul, Simon ne se joignait pas à ces éloges. Parfois, il captait dans la glace le regard de Richard, et décelait une expression tourmentée dans ses yeux clairs.

« Tu vis bien à l'écart depuis quelque temps », remarqua finalement Simon. « Tu as changé, Richard. Tu t'es trouvé une chouette nana ? »

Pendant un instant Richard hésita, ayant quand même envie d'en parler à Simon, puis il se dit que son camarade ne comprendrait pas. Il ne pouvait supporter l'idée de paraître ridicule. Il sourit et hocha négativement la tête.

« Eh bien, peut-être que tu devrais », dit Simon. « Une jolie fille te changerait un peu de tes préoccupations. Que dirais-tu de Molly ? Elle est mignonne, et elle est amoureuse de toi. J'ai vu ça dans ses yeux.

- Oh, Molly. » Richard repoussa la suggestion. « Elle est... Elle est trop moderne.

Simon haussa les sourcils.

« Tu la préfères en Lady Sneerwell, hein ? Eh bien écoute, le monde où nous vivons est meilleur que du temps de Sheridan. Ce n'était pas uniquement ce qui est décrit dans la pièce, tu sais. »

Durant les deux dernières représentations, Richard Masters joua entièrement pour son propre public. Ils étaient venus pour lui, occupant le parterre et les loges, le balcon et la galerie, ainsi qu'ils l'avaient fait chaque soir avant le lever de rideau ; ils l'acclamaient et l'applaudissaient, plus exubérants, plus enthousiastes que n'importe quel public du XX^e siècle. Richard était inspiré. Il était une star, qui envahissait la scène de sa présence, l'illuminait, et laissait un vide derrière lui dès qu'il en sortait.

Quand le rideau retomba une ultime fois, le soir de la dernière, il se tint sur la scène poussiéreuse, hébété et refusant d'y croire. C'était fini. Il se sentit très las.

Tout le monde riait et le félicitait. Simon lui donna une grande tape dans le dos et lui cria :

« Alors, quel effet ça fait d'en avoir fini avec cette époque ? Que dirais-tu de t'attaquer maintenant à du Pinter ? »

Le sang cognait aux tempes de Richard. Pendant un moment, il eut l'impression que ses genoux se dérobaient sous lui. Il s'appuya lourdement sur sa canne, et regarda fixement Simon. Tout allait-il disparaître avec le dernier bruissement du rideau ? Serait-il un jour capable de jouer dans une pièce contemporaine ?

« Une fête, une fête ! » Plusieurs personnes de la troupe l'entraînèrent hors du plateau. « Il faut faire une petite fête ! Allez, tous à l'*Unicorn*. Que tout le monde se change. Allons, dépêchons-nous. Un toast pour Richard ! »

Il s'assit dans sa loge, tremblant, complètement vidé. Il avait envie de poser sa tête sur la table pour pleurer. Son monde enchanteur était-il à jamais disparu ? Tout cela était-il terminé ?

Simon feignit de ne pas remarquer le visage et les mains tremblantes de Richard. Il continua son bavardage, et tandis que Richard se dépouillait à regret de sa redingote et de son gilet de soie, il lui lança ses vêtements.

« Allez, magne-toi, mon vieux. Tout le monde t'attend. C'est un grand jour pour toi. »

Dès qu'il eut enlevé le costume de Joseph Surface, Richard commença à se sentir plus normal. Il y arriverait ; un jour il repenserait à tout cela, et rirait de lui-même. C'en était assez de ces bêtises. La vie était là, on était au XX^e siècle, et il devait vivre avec son temps. Ou du moins essayait-il de s'en convaincre.

La troupe le poussa en direction de l'*Unicorn*.

« Ce soir, le pot est en ton honneur ! » hurla Simon. « À ta santé ! »

Le cidre au tonneau était la spécialité de la maison. Il était doux et âpre, très savoureux, enivrant. Deux pintes de ce cidre, avalées presque d'un trait, et le vernis britannique de Richard commença de le quitter. Il pouvait déceler les intonations nasillardes qui se glissaient à nouveau dans ses paroles, mais il ne chercha pas à y remédier. Il se mit à rire de lui-même, d'un rire bruyant, cynique, et quand Molly White s'appuya contre lui, il la serra très fort, tout en laissant échapper un hoquet assez peu discret. Les cheveux de Molly lui

chatouillèrent le nez, et il frotta son visage contre sa tête en fermant les yeux.

Il y eut un moment où Richard Masters oscilla entre le passé et le présent, puis, sans crier gare, le passé fondit sur lui.

« Prenez garde, mon bon seigneur. Ce genre de taverne de bas étage n'est pas faite pour des gens de votre qualité. »

La voix, rauque et chevrotante, venait de derrière lui. Richard ouvrit paresseusement les yeux, et vit dans le coin, un tas de haillons animé par deux bras décharnés, que surmontait un visage ravagé et cadavérique. La bouche, complètement édentée, se fendit en une parodie de sourire. Assailli par son haleine fétide, Richard tenta de s'éloigner, mais le poids de la jeune fille appuyée contre lui l'en empêcha.

« Eh, mon bon seigneur, je ne suis qu'un pauvre mendiant. Je ne vous ferai pas de mal. »

Une main chercha à l'atteindre, n'y parvint pas.

« Mais regardez autour de vous mon bon seigneur. Il y en a beaucoup ici qui aimeraient vous voir roué de coups, détroussé, et gisant dans le caniveau. »

La main décharnée eut un geste expressif.

Richard était terrifié, et pourtant il lui répugnait de détourner les yeux de cette épave humaine. L'auberge était un tableau de Hogarth qui avait pris vie. Des maquerelles et de vieilles sorcières, des marins aux cheveux poisseux ivres et titubants, des épouvantails en guenilles immondes, des enfants hâves et décharnés en pleurs, un gamin couvert de suie toussant et crachant dans un chiffon sale. Une odeur rance de corps malpropres et de gin bon marché se répandait dans la taverne enfumée et mal éclairée ; des cris et des jurons emplissaient l'air épais. Richard avait la nausée. Ce n'était pas l'univers qu'il était arrivé à si bien connaître.

« Regardez là-bas, mon bon seigneur. Ce sont les bandits dont vous devez vous méfier. »

Le doigt aux ongles sales désigna deux hommes au comptoir, richement vêtus de drap noir, une barbe épaisse couvrant leur visage mince, un bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, qui se tournèrent vers Richard d'un air avide et menaçant.

« Et ces femmes, murmura la voix rauque à l'oreille de Richard, toutes des catins, je vous le garantis. Celle-là, à côté de vous, monsieur. Que ferait un gentleman tel que vous avec une pareille créature ? »

L'espace d'un instant, Richard se raidit et se figea, puis soudain il saisit la fille par les épaules et lui fit faire volte-face. Il resta bouche bée d'horreur. Elle était plus sorcière que femme. Un visage horriblement fardé, grêlé par les cicatrices de variole, aux yeux chassieux et rougis par l'alcool, aux lèvres molles et pendantes.

Il la repoussa en la maudissant. Il vit les deux hommes en noir s'éloigner du bar, et pivota pour se frayer un chemin à travers la foule puante. Des mains tentèrent de l'arrêter, mais il s'en arracha frénétiquement. Il lui fallait sortir de cet endroit sordide. Il gratta désespérément à la porte, puis courut le long du couloir sombre qui menait à la sortie.

Il entendait des cris et le martèlement de pas derrière lui. Aveuglé par l'affolement, il se rua vers la porte, ne regardant ni à gauche ni à droite. Il ne vit ni n'entendit le roulement du carrosse et des chevaux, et ne se rendit compte qu'au tout dernier moment du souffle chaud des bêtes et de leurs sabots, qui vinrent s'écraser sur son crâne. Une roue le heurta et l'envoya dans le caniveau, où il demeura sans plus bouger.

Simon et Molly arrivèrent une ou deux secondes après, courant derrière lui dans le couloir. Ils n'avaient pas réagi tout de suite, lorsqu'il s'était écarté de Molly avec cette expression d'horreur sur son visage. Ils atteignirent la porte juste à temps pour voir Richard courir droit sous les roues avant de l'autobus ; ils eurent l'atroce vision de son corps, projeté en l'air, allant s'écraser sur le trottoir en face du théâtre. Le bus dérapa bruyamment puis s'immobilisa au bas de la rue.

Briggs se précipita hors de sa guérite.

« Je l'ai vu, cria-t-il, je l'ai vu ! Le conducteur n'a pas eu la possibilité de l'éviter. Oh, mais c'est M. Masters ! »

Ils s'agenouillèrent près du corps. Molly sanglotait, et Simon, le visage crispé par le chagrin, étreignait la main encore chaude de Richard. Avec douceur, il arrangea sa chemise déchirée. Alors qu'il réajustait le vêtement, sa main s'immobilisa : « Regardez donc ! » Il écarquillait les yeux sans y croire. « Regardez donc ! »

Là, sur la chemise blanche, noires et saisissantes, parfaitement distinctes sous les lumières du théâtre, on voyait ce qui était

indubitablement des traces laissées par des sabots de chevaux.

Briggs, qui était resté sur le trottoir, dit à haute voix presque sans en avoir conscience :

« Le bus arrivait de là-bas, là où il y avait autrefois la gare des diligences. »

UN INVESTISSEMENT BIEN RÉFLÉCHI

(A Sound Investment)

par JAMES M. ULLMAN

Alors que Joey passait, la femme sortit la tête d'une voiture garée là et dit :

- Salut Marco !

Surpris, Joey se retourna. C'était un garçon mince, aux épaules osseuses, vêtu d'un pantalon de travail et d'une chemise de sport.

- Vous êtes bien le fils Marco, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, Joey Marco ?

- C'est moi, oui acquiesça-t-il en se rapprochant.

La femme, une petite brune, avait des yeux aux paupières lourdes, une bouche épaisse et un menton légèrement fuyant. Elle était vêtue d'une robe d'été courte et légère.

- Seriez-vous intéressé par un job à mi-temps ? demanda-t-elle. Peinard et bien payé ?

- Ça dépend, répondit-il prudemment.

- Eh bien, montez, ordonna-t-elle. Je ne veux pas en discuter dans la rue.

Elle ajouta :

- Je m'appelle Hélène.

Joey prit place dans la voiture. Alors qu'elle posait son pied sur l'accélérateur et tournait la clé de contact, sa jupe se retroussa et Joey loucha sur ses jambes.

- Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle. C'est la première fois que vous voyez une femme ?

- Je m'excuse, dit-il en souriant, mais vous ne pouvez pas reprocher à un mec d'admirer ça. Comment se fait-il que vous me connaissiez !

- J'ai mené ma petite enquête, répondit-elle brièvement, et elle

s'engouffra dans la circulation avec une maîtrise surprenante.

Joey n'avait jamais vu une femme conduire aussi bien. Elle avait le compas dans l'œil et se faufilait sans hésitation là où Joey n'aurait jamais cru cela possible.

- Vous conduisez bien, remarqua-t-il.

- C'est ma spécialité, répondit-elle les yeux fixés sur la route. J'ai entendu dire que la vôtre était la course à pied jusqu'à ce qu'un hold-up foireux vous envoie à l'ombre.

- C'est vrai. J'étais un fonceur. Le champion de la ville.

- Quel âge avez-vous maintenant ?

- Vingt-deux ans.

- Vous croyez que vous pouvez encore courir ?

- Bien sûr.

- Nous verrons.

La voiture prit un virage sur les chapeaux de roue, puis s'engagea sur un boulevard qui coupait à travers les jardins de la ville.

- J'ai l'impression que vous êtes cinglée, dit Joey avec détachement. Pourquoi ne pas me déposer ici !

- Parce que je crois que vous allez accepter ma proposition. Oh, je sais de quoi je parle. Vous sortez de taule, vous ne pouvez pas trouver de travail fixe, alors vous vous faites de l'argent de poche, une heure par-ci par-là, à porter des colis ou à distribuer des prospectus. Et peut-être bien que le soir vous braquez quelques ivrognes ou cambriolez une épicerie.

- Eh, attendez...

- Vous ne croyiez tout de même pas que j'allais vous proposer un travail honnête ? Si c'est ça, je vous reconduis chez vous.

Joey se tut.

En silence, elle roula jusqu'à une partie de la ville qu'il ne connaissait pas, se gara dans la rue commerçante d'un quartier résidentiel mais décrépi, puis l'emmena dans un magasin d'occasions tout poussiéreux.

Sur une enseigne, on lisait « MEUBLES KRUEGER ». Il n'y avait pas un client en vue. Joey comprit pourquoi en regardant le bric-à-brac qui encombraient la boutique.

Hélène traversa le magasin et ouvrit une porte qui devait conduire aux pièces de derrière.

- Ho, Carl ! appela-t-elle à tue-tête.

- J'arrive, répondit une voix d'homme, sur le même ton.

Hélène alla tranquillement s'asseoir sur une vieille chaise.

- Mettez-vous à l'aise, dit-elle.

Elle croisa les jambes et alluma une cigarette. Joey ne pouvait la quitter des yeux, mais cela ne paraissait nullement la déranger. Un homme arriva par-derrière en boitant et s'appuyant sur une canne. Joey estima qu'il devait avoir dans les quarante-cinq ans. Il était roux, de taille moyenne et avait des épaules larges, une poitrine robuste, une taille très mince, le nez cassé, un menton carré et son regard, protégé par des lunettes à monture d'acier, était vif et assuré.

- Voici mon mari, Carl Krueger, dit Hélène.

- Et vous devez être Joey Marco, dit Krueger. Vous pouvez toujours courir ?

Joey acquiesça.

- Très bien. (Krueger agita sa canne.) Asseyez-vous, Joey. Je ne crois pas que nous serons dérangés par un client.

Joey s'assit sur le canapé, fixant avec méfiance Krueger qui s'avança en boitant et s'assit à côté de lui.

- J'ai entendu parler de vous, expliqua l'homme, par un ami qui vous a observé pendant un match de baseball en prison. Il disait que vous étiez le gars le plus rapide qu'il eût jamais vu. Et c'est ce dont j'ai besoin, un jeune gars rapide.

- Venez-en au fait, dit Joey avec nervosité.

- J'y arrive. Vous connaissez le truc du hold-up par téléphone ?

- Le système à travers la vitrine ?

- C'est ça. Le soir, on appelle l'employée d'un magasin possédant une

grande vitrine sur rue. On dit alors à cette personne qu'un fusil longue portée, planqué dans un coin sombre, est braqué droit sur elle et qu'au moindre faux mouvement, elle est morte. On lui ordonne de prendre l'argent de la caisse enregistreuse ; de le mettre dans un sac, et de le jeter par la porte. L'employée obéit, généralement, bien que tout ça soit du bluff.

- C'est pour ça que vous voulez un coureur ? Pour récupérer le sac ?

- C'est ça.

Joey haussa les épaules.

- J'sais pas si ça en vaut la peine... Combien pouvez-vous tirer d'une petite vieille qui tient la caisse d'une boutique minable ? Cinq à six cents dollars, peut-être. Pour que ça paye, il faudrait faire le coup tous les soirs, et, dans ce cas, la ville entière serait sur ses gardes.

- Exact, dit Krueger, mais j'ai l'intention d'essayer seulement les gros coups. Choisir un boulot où le bénéfice éventuel est élevé ; choisir une victime assez naïve pour tomber dans le panneau ; n'agir qu'à coup sûr tous les quelques mois, et encore.

- Et où trouverez-vous des boulots comme ça ? Ils ne poussent pas sur les arbres.

Krueger grimaça un sourire.

- J'ai des contacts qui, moyennant un pourcentage se chargent de les trouver. Je passerai les coups de fil. Vous ramasserez l'argent et Hélène conduira la voiture dans laquelle vous vous échapperez. Il n'y a pratiquement aucun risque. Si la victime nous passe l'argent, c'est gagné. Dans le cas contraire, Hélène et vous aurez disparu dans la nature bien avant que les flics n'arrivent.

- Si la victime ne marche pas, remarqua Joey, il n'y a pas de lot de consolation.

Krueger acquiesça.

- Je ne m'attends pas à ramasser des millions. Ça ne marchera pas à tous les coups. Mais je suis un professionnel. J'ai passé la moitié de ma vie en prison à goupiller ça, alors, pour moi, c'est du sérieux. Voici mon offre. Je vous garde en réserve. Je vous enverrai quarante dollars par la poste chaque semaine. Ça devrait suffire pour payer votre loyer, et, avec ce que vous gagnez de votre côté, ça devrait vous permettre de vous en sortir dans les périodes creuses. Vous devrez gagner votre

vie honnêtement, car vous aurez besoin d'une couverture. C'est pour ça que j'ai acheté ce magasin. J'ai appris la restauration de meubles et la menuiserie dans les ateliers de la prison, comme ça, si les flics viennent faire un tour, ils verront une affaire honnête.

- Quel est mon pourcentage sur un coup ?

- Vingt-cinq pour cent.

- Ce n'est pas énorme.

- Ça l'est, en tenant compte que je vous paierai deux mille dollars par an juste pour être disponible les quelques fois où j'aurai besoin de vous, et en considérant qu'Hélène aussi a droit à sa part. Personne n'est capable de conduire une voiture aussi bien qu'elle.

Joey secoua la tête.

- C'est le truc le plus con dont j'aie jamais entendu parler.

- En vieillissant, dit Krueger, vous entendrez parler de trucs encore plus cons. Vous avez de la chance. Vous avez une occasion de voir comment travaillent les professionnels avant qu'on vous mette à l'ombre pour si longtemps que vos connaissances ne vous serviront plus à rien. Au fait, quand on réussira un bon coup, je vous conseille de mettre votre fric en sécurité. Ne le dépensez pas bêtement. Constituez-vous un petit magot. Comme cela si vous vous faites arrêter, vous pourrez au moins vous offrir un bon avocat.

- Écoutez, papa, vous pouvez m'expliquer comment réussir un coup, mais je fais ce que je veux de mon oreille. Soit dit entre nous, quand ça marchera, j'ai l'intention de fêter ça en grande pompe. O.K. ?

Krueger sourit.

- O.K., vous êtes libre.

* * *

Chacun des trois vendredis suivants, Joey reçut par la poste quarante dollars en liquide. C'était assez pour lui permettre de se débrouiller en travaillant un minimum.

Puis, un lundi, un message anonyme lui donna rendez-vous à neuf heures le lendemain matin à l'angle nord-est de Clay et Jackson.

Hélène vint le chercher à neuf heures précises. Ça allait être une

journée torride, la température atteignant déjà trente-cinq degrés. La jeune femme portait un chemisier très ajusté et un pantalon rose épousant ses formes.

Après quelques minutes de route Joey remarqua :

- Ce n'est pas du tout le chemin du magasin de meubles.
- Nous n'y allons pas.

Hélène ne daigna pas donner d'explications supplémentaires. Joey s'enfonça dans son siège, alluma une cigarette, et se mit à l'observer.

- Vous ne m'en voudrez pas, dit-il au bout d'un moment, si je vous fais une remarque ? Vous êtes une très belle femme. Une très belle *JEUNE* femme, même si vous avez quelques années de plus que moi. Bien que ces années n'aient aucune importance.

L'expression de son visage resta indéchiffrable, mais Hélène ébaucha un sourire :

- Alors ?
- Votre mari, Carl, est un peu âgé pour vous, non ?
- Ne le sous-estimez pas. C'est vraiment un type doué.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire.

- Je sais ce que vous vouliez dire. Vous, les mêmes, vous êtes tous les mêmes. (Mais elle parlait sans violence.) Écoutez, Joey, vous avez l'air sympa, bien plus que la plupart des gens avec qui Carl fait généralement des affaires. Si je commence à vous aimer un peu, il ne faut pas que ça vous monte à la tête. Carl est toujours mon mari.

- C'est important ?
- Je viens de vous le dire, répéta Hélène, il est intelligent, et il arrive toujours un moment où ce genre de choses compte dans la vie d'une femme. Carl gagne beaucoup d'argent. Il emploie des tas de gens, avec des spécialités diverses. Il y a, par exemple, un type qui s'appelle Harry, lequel peut pratiquement grimper aux murs. Et Floyd... bon, peu importe ce que fait Floyd.

- Comment avez-vous rencontré Carl ?
- Mon père et lui étaient compagnons de cellule. Quand mon père mourut il n'y avait que nous deux à son enterrement. J'ai eu une

enfance plutôt dure et quand Carl sortit, il promit de prendre soin de moi pour le reste de ma vie.

Hélène bifurqua plusieurs fois et vint finalement se garer devant un petit bazar.

Carl Krueger vint à leur rencontre, ouvrit la porte arrière et s'écroula sur la banquette. Il en vint droit à l'essentiel.

- Hélène vous a amené ici pour que vous puissiez voir notre objectif en plein jour.

- On se fait le bazar ?

- Non. Le supermarché en face.

Joey se retourna. C'était un magasin privé, relativement important, mais pas autant que ceux qui faisaient partie des grandes chaînes.

Krueger continua :

- Le bureau du comptable est à droite, loin des caisses. Le vendredi soir le comptable a beaucoup d'argent car il encaisse les chèques de paye. Le comptable habituel vient de quitter son boulot. Son remplaçant est une petite vieille du genre nerveux, une certaine Mme Walters, tout à fait le genre à tomber dans le panneau du coup de téléphone. Le magasin ferme à neuf heures ; donc à huit heures et demi, vendredi, Joey, vous irez dans la cabine téléphonique au coin du drugstore. De là, vous pouvez voir pratiquement tout l'intérieur du magasin. Dès que Mme Walters est seule, appelez-moi au numéro que je vous indiquerai et qui est celui d'une cabine à des kilomètres d'ici. Vous laissez le téléphone sonner six fois, puis vous raccrochez. S'il y a des gens à côté de la caissière, n'appelez pas. Si je n'ai pas eu de vos nouvelles à neuf heures moins dix, nous annulons tout jusqu'à la semaine prochaine.

- Et après que je vous aurai appelé six fois ?

- Je téléphonerai à la caissière. Je lui dirai que je suis en train de l'observer par la fenêtre des bureaux d'en face ; que j'ai un complice qui est tireur d'élite, avec un fusil longue distance pointé droit sur elle et qu'elle va se faire descendre si elle ne suit pas mes instructions. Elle devra remplir de billets un sac à provisions. Puis porter le sac dehors, le poser par terre, retourner dans son bureau et rester le dos tourné à la rue pendant cinq minutes.

- Et pendant qu'elle fait tout ça, où suis-je supposé être ?

- Vous quitterez le drugstore, descendrez tranquillement en direction du supermarché, et resterez devant la vitrine. Vous ne quitterez pas Mme Walters des yeux, ne fût-ce qu'une seconde et si elle me raccroche au nez ou commence à appeler au secours, continuez à marcher jusqu'au prochain croisement et tournez à droite. Hélène sera dans une voiture garée à mi-hauteur dans cette rue. Mais si Mme Walters sort l'argent, vous le ramassez et vous vous éloignez. Ne courez pas à moins que ce soit vraiment nécessaire. Moins vous vous ferez remarquer, mieux ça vaudra.

- Je pense avoir compris.

- Bon. Maintenant descendez et vous pouvez passer le reste de la matinée à vous familiariser avec le quartier. Hélène va me ramener au magasin de meubles et sera de retour ici à midi. Quand elle arrivera, montrez-lui tous les endroits d'où vous pourriez surgir au cas où le chemin prévu serait barré. Explorez chaque petite impasse, chaque barrière de jardin, n'importe quel chemin qui puisse servir d'issue de secours. Je ne vous verrai plus jusqu'à ce que ce job soit terminé d'une façon ou d'une autre vendredi soir.

Hélène revint chercher Joey comme prévu. Krueger menait bien sa petite affaire. Ils firent le tour du pâté de maisons et Joey montra tous les chemins possibles en cas d'ennui, puis Hélène dit :

- J'ai compris ; bon, maintenant, je vous raccompagne.

- Pourquoi êtes-vous si pressée ?

- Vous aviez d'autres intentions ?

- Retournons au jardin public, proposa-t-il. Il fait chaud aujourd'hui. Nous pourrions nous asseoir à l'ombre, boire quelque chose de frais et manger des sandwiches en regardant passer les gens.

- Vous êtes sûr que c'est les gens que vous regarderez ?

- Vu la façon dont vous êtes habillée, je pense que vous savez ce que je regarderai, reconnut-il.

Elle rit.

- Vous êtes têtu, hein ?

Il y avait un marchand de vin en face et elle se gara devant.

- D'accord. Carl ne m'attend pas pour déjeuner et je n'ai pas pique-

niqué depuis une éternité. Allez chercher de la bière et je m'occupe de la bouffe.

Ils trouvèrent un coin tranquille au bord du lac où Joey étendit une des couvertures de la voiture. Hélène le fit parler de la prison. C'était facile de se confier à elle puisque son père et son mari avaient été tous les deux taulards et Joey parla pendant une heure, se vidant de toute la haine et l'amertume accumulées pendant si longtemps.

Quand il se tut, Hélène s'allongea et ferma les yeux.

- Joey, pourquoi faites-vous ce boulot avec Carl ? Vous espérez quoi ? Vous n'êtes pas Carl, vous êtes assez jeune pour refaire votre vie.

- Vous aussi.

- Il est trop tard pour moi. J'étais destinée à ce genre d'existence depuis longtemps, mais vous, vous pouvez toujours vous en sortir. Commencez à économiser maintenant, Joey, comme le suggérait Carl. Demandez-lui son avis sur les meilleurs placements, et quand votre magot sera suffisant, partez. Allez quelque part où personne ne vous connaît et achetez-vous un magasin ou une station-service, n'importe quoi. C'est ce que Floyd veut faire... d'après ce qu'il dit.

Joey se pencha et l'embrassa doucement, comme il convient à une première fois, et elle ne résista pas.

Il releva la tête. À présent, Hélène avait les yeux ouverts.

- Oubliez donc Carl, dit Joey, et Floyd, et toutes ces stupides idées d'économies. L'argent est notre meilleur ami ; il ne faut pas l'enfermer dans une banque mais le dépenser. Concentrons-nous plutôt sur vous et moi.

Il recommença à l'embrasser mais elle se dégagea et se remit rapidement debout.

- Désolée, Joey, mais, pour mille raisons, votre façon de penser ne nous conviendrait ni à l'un ni à l'autre.

- Ça reste à voir.

Il se leva en souriant. Elle serait à lui, il en était de plus en plus sûr.

Il pouvait sentir en elle un immense désir d'affection, même de celle qu'il avait à offrir. Ça devait être tellement triste de vivre avec un poisson froid comme Krueger.

- Comme vous disiez, je suis têtù.

* * *

Il pleuvait légèrement et les pavés brillaient. C'était bon. La pluie avait ralenti les affaires au supermarché. Avec juste quelques chèques en plus à encaisser, il y aurait pas mal d'argent dans le bureau de la comptable.

Il était vingt heures trente-deux, vendredi soir, quand Joey se glissa dans la cabine téléphonique et vit Mme Walters seule dans sa cage. Il était temps de frapper. Les deux vendeuses étaient occupées à encaisser des gros achats et le directeur avait disparu quelque part à l'arrière du magasin. Le cœur battant, Joey composa le numéro de la cabine où Krueger attendait. Il laissa sonner six fois et raccrocha. La pièce retomba dans la coupelle. Joey la glissa dans sa poche et sortit de la cabine. La femme, derrière le comptoir du bazar ne leva même pas la tête quand il passa. Il s'arrêta un instant sur le bord du trottoir. Mme Walters venait juste d'atteindre son téléphone et soudain, elle était comme tendue, s'appuyant d'une main au mur de son bureau.

Lentement, Joey traversa la rue. Mme Walters était bien du genre nerveux. Pendant un instant, il crut qu'elle allait craquer, mais elle se reprit, attrapa un sac à provisions et se mit à le bourrer d'argent, frénétiquement.

Joey se tenait à environ quinze mètres de la porte d'entrée du supermarché quand Mme Walters sortit de son bureau en trébuchant avec le sac et courut vers la porte qui s'ouvrit à toute volée quand elle franchit le rayon de contrôle automatique. Elle laissa tomber le sac sur le trottoir. Cependant, elle était tellement paniquée qu'elle revint droit vers la porte de sortie qui résista, vu qu'elle s'ouvrait uniquement vers l'extérieur. Elle se laissa tomber alors à genoux en gémissant.

Joey marcha rapidement vers le sac. Il vit du coin de l'œil un client dans le magasin pointer le doigt, quand un homme en veste blanche accourut. Joey laissa de côté toute prudence. Il ramassa le sac et fonça sur le trottoir, bousculant un piéton et en assommant presque un autre au passage. Il entendit un cri. Joey tourna au coin de la rue. Devant lui, les phares d'une voiture s'allumèrent brusquement et un moteur ronfla. La portière avant s'ouvrit à toute volée. Joey plongea à l'intérieur et claqua la porte. Hélène se jeta dans la circulation, accélérant tellement vite que Joey fut rejeté contre les coussins. La voiture prit trois ou quatre virages sur les chapeaux de roues avant de redescendre à une vitesse un peu plus légale.

- Ils ont vu la voiture, dit Hélène d'une voix ferme, mais ils n'ont pu la suivre.

Elle portait un pantalon foncé et un pull noir ; elle enleva la casquette d'homme qui lui couvrait la tête, libérant sa chevelure.

- À qui est cette voiture ? demanda Joey reprenant son souffle.

- Volée. Mais elle n'est pas encore sur la liste. De toute façon nous allons la changer bientôt, alors ramassez l'argent. Il en est tombé par terre quand vous êtes monté.

Joey se pencha pour ramasser les billets pendant qu'Hélène freinait devant un stop, puis s'engageait sur une bretelle d'autoroute.

- N'enlevez pas vos gants, l'avertit-elle. Les flics vont passer cette voiture au crible pour essayer d'y trouver des empreintes.

- Vous savez, dit Joey jubilant, je ne pensais vraiment pas que ça allait marcher.

- Carl peut être très convaincant. J'ai un peu de peine pour cette vieille dame.

- Ooooh ! Il y a beaucoup d'argent là-dedans.

- N'y touchez pas. Nous ne sommes pas encore à l'abri.

Sans l'écouter, Joey enfonça ses mains dans le sac.

- Il doit y avoir huit à dix mille. Peut-être plus. Je n'ai jamais vu autant d'argent ! Et deux ou trois mille sont à moi...

Deux kilomètres plus loin, ils quittèrent l'autoroute, longeant tout un dédale de petites rues, à côté d'une zone industrielle déserte où Hélène se gara.

Ils descendirent et coururent vers une autre voiture, Joey portant le sac.

- Où allons-nous maintenant ?

- Chercher Carl, dit Hélène, et partager le fric.

Ils retournèrent sur l'autoroute.

- Bon, ajouta-t-elle d'un air las, ça va maintenant. Cette voiture est complètement différente de celle dans laquelle nous nous sommes

enfuis, et, avec la casquette, dans l'obscurité, je ressemblais à un homme. Ils ne sont sûrement pas en train de chercher une femme au volant.

- Carl pense à tous les petits détails, n'est-ce pas ? Calcule tous les risques ?

- C'est sûr, mon garçon.

Joey s'étira en bâillant.

- Avec ma part, dit-il d'un ton traînant, je vais me tirer au Mexique et je vivrai comme un roi jusqu'à ce que je n'aie plus un sou. Je vais m'installer dans un petit hôtel snob et je m'offrirai tout ce que je veux.

- Carl m'avait bien dit que vous feriez une connerie comme ça.

- Vous voudriez toujours que j'investisse ? Comme Carl ? (Joey rit.) Ah ! Ça, c'est chouette ! Il a épousé une femme magnifique, mais il la fait vivre dans un trou infâme derrière un magasin de bric-à-brac, et renâcle sur chaque dollar qu'il lui donne. Ah, si vous étiez ma femme, Hélène...

- Je te l'ai déjà dit, gamin, je suis la femme de Carl et je lui dois beaucoup.

- Si vous étiez ma femme, continua Joey sans se décourager, je vous sortirais de cette misère et je vous emmènerais à Acapulco ou ailleurs. Vous le méritez. Je parie que Carl ne vous a pas laissé la moindre chance de vous éclater depuis des années.

- Il prévoit le futur.

- Le futur, des clous ! Vous pourriez ne pas avoir de futur. Vous pourriez vous faire tuer demain en traversant la rue, renverser pas une voiture. Carl n'a rien compris, Hélène. Il devrait vous installer dans un chouette appartement et vous acheter de belles fringues pendant que vous êtes encore assez jeune pour apprécier ces choses.

Elle ne répondit pas.

Joey décida que c'était le moment de tenter sa chance.

- Écoutez, pourquoi ne dites-vous pas à Carl que vous avez envie de prendre un peu de vacances tranquilles. Une semaine ou deux au Mexique pour vous reposer jusqu'à ce que la fièvre de ce job se soit calmée. Je ne lui dirai pas où je vais et nous pourrions nous retrouver

là-bas. Nous nous baladerions sur la plage et ferions les magasins toute la journée. Et, le soir...

- Fermez-la, interrompit Hélène. Pas un mot de plus. Je ne veux plus en entendre parler.

- D'accord.

Joey haussa les épaules. Il s'attendait à des protestations, mais la véhémence de la réponse d'Hélène le surprit. Il l'agaçait vraiment.

- Mais réfléchissez. Je ne partirai pas avant une semaine.

Au bout d'un instant, ils quittèrent l'autoroute et s'engagèrent à travers un bidonville. Finalement, Hélène se gara devant un pâté d'immeubles vides, évacués pour faire la place à un nouveau projet de développement urbain. À environ trente mètres devant eux, une ombre bougea sous un porche.

- C'est Carl, dit Hélène. Il ne voulait pas être vu au magasin ce soir. Allez l'aider, sa jambe le faisait souffrir cet après-midi.

Agacé par cette demande, Joey ouvrit la portière et sortit.

- Qu'a-t-il donc à cette sacrée jambe ?

- Coup de revolver, la dernière fois qu'il a été arrêté.

Renfrogné, Joey s'avança vers le porche. L'idée de toucher Krueger lui répugnait. Pauvre Hélène, en plus, elle devait jouer les infirmières !

Joey était à mi-chemin quand il comprit que la silhouette n'était pas celle de Carl. Cet homme était plus grand et il y avait quelque chose de différent dans la canne. Elle était coincée sous son bras, le bout ne touchant pas le sol.

L'homme s'avança dans la lumière. Il était plus jeune que Carl, ses traits, un mince masque de pierre, et le truc sous son bras était un fusil à canon court.

Hélène sortit la tête de la voiture et cria :

- C'est lui, Floyd.

Elle mit le contact ; les pneus hurlèrent dans le tournant.

D'instinct, Joey partit en courant.

Malgré la peur soudaine qui l'envahit et lui serrait les tripes, ses idées restèrent assez claires pour qu'il comprît que s'il atteignait l'entrée du passage le plus proche et fonçait dedans, il avait une chance de s'en sortir. Ses jambes partirent en un éclair et les semelles de caoutchouc de ses baskets martelèrent les pavés.

Sans se presser, Floyd prit appui sur un genou, dans la position du tireur professionnel. Il tira une seule fois. Joey mourut avant d'atteindre le trottoir.

* * *

Carl Krueger alluma un cigare et contempla l'argent étalé sur la table.

- Bonne pêche, Hélène. Plus de onze mille. Mais nous devons nous tenir tranquilles pour un bon moment. Surtout après la publicité que ce job va attirer.

- Combien, demanda Hélène, avons-nous net ?

Ils étaient de retour dans l'appartement derrière le magasin de meubles et Hélène se limait les ongles, assise sur une chaise. Carl remit l'argent dans le sac d'un revers de main, boita en direction d'un coffre ouvert et lança le sac dedans.

- Voyons, nos frais s'élèvent à environ deux mille cinq. Le salaire de Floyd pour son contrat sur Joey, les frais de location de deux voitures volées, dix pour cent au mec qui nous a enseigné le coup, plus ces trois versements de quarante dollars à Joey. Ça nous laisse un bénéfice de plus de huit mille cinq cents.

- Je me pose des questions au sujet de Joey, Carl. C'est la première fois que tu me fais faire quelque chose comme ça ; d'habitude tu me laisses en dehors. C'était un bon garçon. Je trouve que tu ne lui as pas donné beaucoup de chances.

- Il a eu toutes les chances, protesta Krueger. Je lui avais dit d'économiser son argent. Je lui ai même proposé de l'aider, pour essayer de le rendre raisonnable, mais il n'y avait rien à faire. Il aurait claqué tout son argent à faire la fête, les flics se seraient demandés d'où un ancien taulard sortait tant de fric, et toute notre affaire aurait été menacée. S'ils étaient parvenus à faire le rapprochement avec le coup du supermarché, ils l'auraient embarqué et convaincu de témoigner contre nous. En tout cas, ils l'auraient surveillé et auraient découvert qu'il travaillait pour moi, et ça aurait détruit la couverture de respectabilité que j'ai mis si longtemps à établir.

Carl traversa la pièce avec peine, alluma la télévision, et s'écroula sur une chaise.

- De toute façon, prends la chose comme ça. Se débarrasser de Joey était un investissement bien réfléchi. Si nous lui avions donné sa part de vingt-cinq pour cent, notre bénéfice net aurait été de moins de sept mille, et nous aurions dû continuer à le payer quarante dollars par semaine sans avoir besoin de lui avant l'année prochaine. Diable, nous pourrions toujours trouver un autre coureur.

- Tu dois avoir raison. Mais, quand même...

- Oublie Joey, conseilla Carl. Nous allons prendre nos huit mille cinq cents dollars et faire comme d'habitude ; une moitié en obligations et compte d'épargne, l'autre en actions.

- Combien vaut notre portefeuille maintenant ? demanda Hélène.

- Quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix mille. Le cours de certaines actions est un peu descendu le mois dernier, mais ça remontera.

- J'ai réfléchi.

Hélène alluma une cigarette.

- Et si on partait en voyage ? Au Mexique, par exemple. Des vacances nous feraient du bien. Ça fait cinq ans que ça dure, tous ces jobs. Je suis fatiguée.

Carl renifla, écoeuré.

- Tu raisones comme une môme. Je te croyais plus intelligente. Il faut traiter l'argent avec respect quand on en a. Il travaille pour toi.

- Ça fait si longtemps !

- La ferme !

Carl se renfrogna.

- Ah, au fait, j'ai promis à Floyd qu'on le paierait ce soir. Mets mille dollars dans une enveloppe que tu lui porteras, d'ac. ? C'est le tarif habituel pour un « contrat ».

- D'accord.

Hélène se leva.

- Je suis toujours sur les nerfs. J'ai besoin d'air frais.

Elle prit une enveloppe, mit deux mille dollars dedans au lieu de mille, et alluma les lumières du magasin en sortant. Quand elle téléphonerait à Carl plus tard et qu'il viendrait répondre, il ferait une cible parfaite. À travers la vitrine, Floyd le descendrait à coup sûr.

LE PASSÉ EST MORT

(The Dead Past)

par AL NUSSBAUM

Arrivé devant la tombe, Félix Kurtz s'assit à l'angle d'une dalle funéraire et lâcha une bordée de jurons. Ses quatre-vingt-cinq ans n'avaient certes pas diminué l'imagination débordante qu'il libérait à tout propos en un torrent d'injures blasphématoires. Mais l'imprécation n'eut aucun effet tonique sur ses jambes flageolantes et ne donna guère plus de souffle à ses poumons fatigués - deux outrages des ans qui motivaient précisément sa méchante humeur. Seul l'affaiblissement de ses propres forces avait le don de l'irriter plus encore que les défaillances et faiblesses d'autrui. Son esprit toujours actif et impatient était devenu tributaire d'un corps désormais incapable de répondre à ses exigences, et il n'aimait pas qu'on lui rappelle cette exaspérante disproportion.

Cinquante ans s'étaient écoulés depuis les funérailles. Un demi-siècle ! De tout ce temps, Kurtz n'avait plus mis les pieds au cimetière, mais il avait trouvé sans difficulté la pierre tombale, à présent dégradée par les intempéries et partiellement recouverte de mousse. Quand on a bâti son existence sur un énorme succès, suivi d'une longue série d'autres réussites, tout échec marque l'esprit d'une tache noire et indélébile. Rien ne peut le faire oublier. Dans l'esprit du vieux Kurtz, la cité industrielle de Kurtzville, fondée par son grand-père, demeurait indissociablement liée au souvenir ineffaçable d'un revers subi dix lustres auparavant, plutôt qu'aux énormes profits qu'il avait réalisés par des ventes massives de charbon durant les deux guerres mondiales.

Cela étant, il avait été ravi lorsque, vers les années quarante, une réduction considérable des bénéfices l'avait contraint à fermer le charbonnage et à transférer à Pittsburgh la direction de sa firme. Actuellement, Kurtzville ressemblait aux villes fantômes de l'Ouest, et le vieillard n'était revenu au cimetière qu'à seule fin de superviser le transfert des restes d'une citoyenne locale.

Bien sûr, il aurait pu charger de ce funèbre devoir l'un des vice-présidents de ses nombreuses corporations. Ou il aurait pu ne rien faire du tout. L'État lui-même eût fait déplacer la tombe en même

temps que toutes celles se trouvant sur le tracé de la future autoroute. Si l'illogisme de sa présence en ce lieu ne lui échappait guère, il ne le troublait pas non plus. Depuis bien longtemps, Kurtz ne se considérait plus comme un être rationnel. Il savait que ses actes et ses réactions avaient toujours été commandés par les diverses formes de l'émotion. C'était invariablement après coup, une fois la décision prise et le fait accompli, qu'il trouvait des raisons susceptibles de motiver, voire de justifier ses agissements. De même, en l'occurrence, la raison était absente de sa démarche ; il était venu là sans motivation raisonnable, mû uniquement par un obscur désir d'assister à l'opération.

Une benne équipée d'un treuil à forte chaîne franchit la grille rouillée du cimetière et brinquebala vers Kurtz sur le gravier de l'allée. Au moment où elle dépassait la limousine noire à l'arrêt, le chauffeur de Kurtz, qui patientait au volant, s'empressa de relever la vitre pour se protéger de la poussière que soulevait le passage de la benne. Celle-ci stoppa devant la tombe.

Trois fossoyeurs en descendirent. Tandis que deux d'entre eux s'occupaient de sortir du coffre les pics et les pelles nécessaires, le troisième s'approcha du client.

- Monsieur Kurtz ? s'enquit-il. Quelle tombe faut-il ouvrir ?

Kurtz la lui désigna d'un geste. Les deux autres travailleurs se portèrent à pied d'œuvre, où ils laissèrent choir leurs outils qui rendirent un cliquetis métallique. Le chef d'équipe se baissa près de la dalle et promena ses gros doigts sur la date gravée dans la pierre.

- Après aussi longtemps, il ne doit pas rester grand-chose, opina-t-il.

- Je suis sûr du contraire, répondit Kurtz. Le cercueil de fonte fut coulé dans une fonderie de ma cité. Il n'a pas fallu moins de six hommes pour le porter à vide.

- O.K., mais ça va prendre du temps, m'sieur. Si vous voulez bien remonter en voiture pour attendre un peu, je vous ferai signe dès qu'on aura installé le treuil et que nous serons prêt pour la manœuvre.

- Que cela ne vous prenne pas la journée entière... N'oubliez pas que je vous paie à l'heure, tous les trois, dit Kurtz avant de retourner à sa limousine. Et, se laissant aller à une rêverie morose, il évoqua un passé vieux de cinq décennies...

Ce jour-là, par la fenêtre de son cabinet d'où il avait vue sur l'entrée principale du complexe d'immeubles abritant la direction et les bureaux de la compagnie minière, Félix Kurtz aperçut Myron Shay qui, le geste nerveux, rajustait son nœud papillon en exposant l'objet de sa visite à un membre du personnel de surveillance. Exposé d'ailleurs superflu car, à Kurtzville, nul n'ignorait plus rien de l'artiste qui avait débarqué au milieu de l'agitation consécutive à la récente tragédie minière provoquée par un éboulement dans une galerie dont le boisage avait cédé. On savait qu'à l'origine Myron Shay était venu en tant que dessinateur envoyé par un journal de Washington. Mais on savait également que Félix Kurtz l'avait débauché de ce périodique sous le fallacieux prétexte de lui confier l'exécution d'un portrait à l'huile ; celui de sa sœur Emily. Ruse grâce à laquelle Kurtz avait désamorcé une mauvaise presse qui eût peut-être incité les pouvoirs publics à lui imposer l'application d'onéreuses mesures de sécurité dans la mine.

Quelques minutes plus tard un employé qui, par déférence, tenait sa visière verte à la main, vint annoncer au patron que Myron Shay faisait antichambre au rez-de-chaussée. Kurtz répondit que le visiteur pouvait monter le voir immédiatement. Quel que fût le motif de cette visite, Kurtz loua l'heureux hasard qui lui envoyait Shay au moment où lui-même allait le convoquer.

Myron Shay avait environ vingt-cinq ans, soit dix de moins que Félix Kurtz, et les deux hommes différaient du tout au tout. Kurtz était de haute taille et, bâti en force, il marquait une préférence pour les complets sombres, ce qui était justifié par les multiples descentes dans la mine. Shay, plus petit et de nature délicate, s'habillait plutôt comme un dandy : brun clair, bleu ciel et jaune éclatant ; il portait des guêtres à boutons d'ivoires. Kurtz avait la crinière aile de corbeau, le sourcil charbonneux, et il effilait au cosmétique les pointes de sa noire moustache en crocs, tandis que Shay partageait symétriquement sa blonde chevelure en portant la raie au milieu, et son visage de chérubin semblait n'avoir aucunement besoin du rasoir.

- Je vous croyais un artiste accompli, grinça Kurtz en prenant aussitôt l'offensive. Je m'étais laissé dire que vous travailliez efficacement avec toutes les matières.

Cela ressemblait fort à une comparution. Shay, non invité à s'asseoir devant le bureau d'acajou, se balançait d'un pied sur l'autre.

- C'est exact, monsieur, répondit-il. Je me sers, en effet, des matières les plus diverses : la glaise, la pierre, les couleurs à l'huile, le fusain...

- Vous est-il habituel de mettre tout un mois pour peindre un portrait qui, à ce stade, se révèle à peine ressemblant ?

- C'est-à-dire, monsieur, que je...

- Aucune importance ! trancha Kurtz qui, d'un geste irrité, balaya l'air de sa main pour réduire « l'accusé » au silence. Je ne suis disposé à rétribuer vos services que s'ils me donnent entière satisfaction d'ici la fin de la semaine.

Le dessinateur de presse ne représentait plus une menace directe pour le magnat de l'industrie, mais ce dernier tenait à ce que Shay s'en aille avant qu'un élément nouveau ne vînt modifier la situation.

- Oh, je n'avais pas l'intention de vous réclamer quoi que ce fût, dit Myron Shay.

Kurtz fronça les sourcils :

- Où voulez-vous en venir ?

Shay agita nerveusement les mains, tel un homme contraint à parler alors qu'il use habituellement d'autres modes d'expression.

- Votre sœur et moi... Emily et moi, nous nous aimons. Je désire l'épouser. Je... Je suis venu demander votre consentement à notre union.

Kurtz éclata d'un rire féroce, puis se leva pour contourner son bureau.

- Quoi ! *Vous* désirez prendre *ma* sœur pour épouse ?

- Oui, monsieur. Je l'aime et...

- Pour ses beaux yeux, naturellement. Le grand amour, hein ? Et vous vous figurez être le premier à me jouer cette comédie pour la seule raison que sa dulcinée est la sœur de Félix Kurtz ? Eh bien, que je sois donc le premier à vous informer qu'Emily est mineure et que sa fortune personnelle équivaut à zéro. Car n'allez pas imaginer, du seul fait que je vous paie pour faire son portrait, que je la vois parée de charmes qu'elle n'a point.

- Mais monsieur ! Tout au contraire, Emily a beaucoup d'attraits. De plus, elle est d'un naturel chaleureux et sensible...

- Trêve de verbiage ! Je ne veux pas voir ma sœur lier son sort à celui d'un opportuniste de troisième zone. Cela dit, peut-être vous attendez-vous à une offre d'argent assez persuasive pour vous amener à rompre

cette idylle...? Auquel cas, vous feriez erreur. J'ai la mainmise sur le patelin et sur tout ce qu'il englobe. À Kurtzville, rien ne se fait à mon insu ni sans mon agrément.

D'un geste prompt il agrippa les poignets du peintre, un dans chacune de ses mains puissantes.

- Vous faites planer une menace sur un membre de ma famille. J'agirai de même envers vous. Numérotez vos abattis pendant que vous êtes encore entier... Sans relâcher l'empoignade, Kurtz leva les bras jusqu'à ce que les longs doigts fuselés du peintre viennent ballotter mollement sous le nez de leur propriétaire.

- Je vous donne quinze minutes pour aller prendre vos cliques et vos claques à la mansarde qui vous sert d'atelier, les enfourner dans le coffre de votre bagnole et quitter la ville. Sinon, je réduirai en bouillie vos doigts de mauviette !

Et pour que l'avertissement fût bien senti, Kurtz fit pivoter le jeune homme et l'envoya valser hors de la pièce dont il avait pris tout juste le temps d'ouvrir la porte à la volée. Le visage blême, Shay retraversa un grand bureau parmi les chuchotements des employés. Il quitta le siège de la compagnie sans un seul regard en arrière.

Kurtz fit signe à un employé :

- Appelez Miss Kurtz au téléphone. Priez-la de descendre immédiatement dans mon bureau.

L'homme revint peu après :

- Elle n'est pas là, monsieur Kurtz. La bonne dit que Miss Kurtz est sortie pour sa séance de pose à l'atelier du peintre qui exécute son portrait.

Kurtz attrapa d'un geste rageur son chapeau accroché à une patère et partit à fond de train.

- À plus tard ! lança-t-il par-dessus l'épaule, et il dévala l'escalier en sautant les marches deux à deux. Il fit une courte halte devant la grille d'enceinte afin de se faire escorter par deux agents appartenant au service d'ordre de la compagnie. Dans sa conduite intérieure, il prit place à côté du chauffeur tandis que les deux gorilles s'asseyaient à l'arrière.

Lorsqu'ils débouchèrent dans la rue où le peintre avait son atelier, Shay et Emily s'en allaient justement à bord d'une petite voiture

découverte. Shay ne jeta qu'un bref coup d'œil en arrière, et son véhicule prit aussitôt de la vitesse.

- Rattrapez-les ! Il faut leur couper la route ! hurla Kurtz à l'adresse du chauffeur.

L'homme pressa l'accélérateur jusqu'au plancher, mais la grosse conduite intérieure se révéla incapable de gagner du terrain sur la petite auto. Pendant que les deux véhicules fonçaient l'un derrière l'autre, Kurtz martelait du poing le tableau de bord en vociférant :

- Arrêtez-les ! Mais arrêtez-les donc !

Dominant le vacarme des moteurs lancés à plein régime, deux détonations éclatèrent presque coup sur coup. Kurtz se retourna, stupéfait, vers celui de ses hommes qui, penché latéralement, avait passé à l'extérieur de la limousine un bras armé d'un pistolet. En avant d'eux la petite voiture fit une embardée, ralentit, puis s'immobilisa en travers de la route.

D'un coup de frein brutal, le chauffeur de Kurtz parvint à stopper de justesse. Aussitôt débarqués, les quatre hommes se ruèrent à l'assaut de la voiture ouverte. Ils découvrirent Myron Shay berçant Emily dans ses bras, cependant qu'une tache vermeille s'élargissait sur la robe de la jeune fille.

* * *

Un peu plus tard, à l'hôpital de la compagnie minière, le Dr Moreau sortait d'une chambre individuelle dont il referma doucement la porte derrière lui. Le pli soucieux qui lui barrait le front se confondait avec les rides sillonnant son visage buriné par les ans. D'un même mouvement Kurtz et Shay le rejoignirent, mais le médecin riva son regard sur le plus jeune des deux hommes ; et ce fut à lui seul qu'il adressa la parole, comme s'il négligeait délibérément la présence de l'autre. Ils échangèrent rapidement quelques mots en français, puis le vieux médecin donna une tape paternelle sur l'épaule de Shay et ce dernier se dirigea vers la porte de la chambre.

Kurtz fit un pas pour le suivre, mais le docteur s'interposa.

- Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il en anglais.

Kurtz s'humecta les lèvres.

- Un accident... un malentendu regrettable. Emily était enlevée par

ce... par cet artiste ! J'essayais de les rattraper, et l'un de mes agents a cru que nous poursuivions un criminel.

- Je suppose que l'accident devait arriver au jeune Shay... si je m'en rapporte au sort des autres prétendants à la main de votre sœur, lança le Dr Moreau d'un ton sec.

Kurtz, qui se remettait de sa surprise, n'aimait point à recevoir une leçon d'un homme qui lui était fort inférieur dans la hiérarchie sociale.

- Dites donc, vieil ivrogne, épargnez-moi les sermons. Je vous ai honoré de ma clientèle alors que la plupart des gens vous tournent le dos.

Il omit de préciser qu'il rémunérait le médecin à un taux d'honoraires fort inférieur à celui pratiqué par ses confrères.

- Vous n'avez, en cette ville, que deux fonctions : soigner les malades et délivrer des permis d'inhumer. Un point c'est tout. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

- Compris, monsieur, répondit humblement le docteur, mais ses yeux rétrécis jetaient des éclairs.

- Voilà qui est mieux. Je vois que nous nous entendons parfaitement. À propos de Shay, comment se fait-il que vous soyez, apparemment, les meilleurs amis du monde ? C'est un étranger, lui aussi ?

- Il a fait des études à Paris et parle français, expliqua Moreau. Nous avons lié connaissance lors de son arrivée ici et nous nous sommes découvert certaines affinités.

Kurtz considéra ostensiblement le nez rougeaud du médecin.

- Des affinités ? Lesquelles, par exemple ?... Un faible pour le gin et le whisky ?

- Une passion pour le jeu d'échecs ainsi que le goût de la conversation culturelle, dit le médecin. Et la langue française convient par excellence pour s'entretenir des arts et lettres.

Kurtz agita impérieusement l'index sous le nez de Moreau.

- Ah ! Oui ? Voyons maintenant si votre anglais est assez convenable pour parler médecine. Comment se porte ma sœur ? Dans combien de temps pourra-t-elle sortir de l'hôpital ?

- Le projectile a traversé le dossier du siège avant d'atteindre la passagère. Aussi n'a-t-il pas pénétré profondément dans les chairs. Selon toute apparence il n'a touché aucun organe vital, mais la blessée a perdu beaucoup de sang.

» Par conséquent, il vaudrait mieux la considérer comme intransportable avant une huitaine de jours au moins. Il lui faut le repos complet et une tranquillité absolue. Ensuite, et sauf complication toujours possible...

Sa main ouverte, la paume tournée vers le haut, il eut un geste évasif et pourtant explicite.

Kurtz prit une minute de réflexion.

- Très bien, docteur. Mais je vous recommande l'abstinence.

Le médecin se cabra :

- Je ne bois jamais lorsque j'ai un patient à soigner.

- Que je ne vous y prenne pas ! dit Kurtz avant d'enfiler le couloir vers la sortie.

* * *

Les jours suivants ne furent pas gais pour Félix Kurtz. De toute évidence, la nouvelle de l'accident survenu à Emily avait fait le tour de la ville. Maintenant, tout le monde savait que pour la première fois de son règne « le tyran de Kurtzville » était tenu en échec : le peintre, bravant la menace, ne s'était pas enfui. Lorsqu'il arrivait à Kurtz de se retourner inopinément, il surprenait des sourires ou des regards moqueurs sur son passage. D'autre part, chaque fois qu'il paraissait à l'improviste sur les lieux de travail dans son entreprise le silence se faisait instantanément parmi les groupes de mineurs.

Ce maître détesté n'avait jamais ignoré la haine que lui vouaient les membres de son personnel. Par contre, il fut grandement surpris en découvrant que la mésaventure de sa sœur l'avait mis dans une situation si grotesque qu'elle le ridiculisait aux yeux de tous.

Et, quoiqu'il en eût, Félix Kurtz se trouvait, jusqu'à nouvel ordre, dans l'impossibilité de réagir. Emily était encore trop mal pour rentrer à la maison, et Myron Shay logeait pratiquement à l'hôpital afin d'être auprès de sa bien-aimée. L'inflexible chaperon se voyait donc contraint de différer toute nouvelle tentative pour briser le roman

d'amour, et cela jusqu'au rétablissement complet de la jeune fille. Mais alors, ruminait-il dans sa rancune, on verrait de quel côté seraient les rieurs ! En attendant il prenait son humiliation en patience, aidé en cela par les regards craintifs que les amoureux lui jetaient à la dérobée lors de sa visite quotidienne à l'hôpital.

Mais l'inattendu vint déjouer ses plans. Dix jours après l'accident, Kurtz fut réveillé de grand matin par un coup de téléphone l'appelant d'urgence à l'hôpital où le Dr Moreau lui fit part du décès d'Emily, survenu la nuit même. Mis en présence du corps, Kurtz leva un coin du drap mortuaire et regarda en silence la forme immobile ; puis, sans aucune émotion apparente, il chargea le docteur de prendre des dispositions pour l'inhumation.

Myron Shay quitta la ville sans même avoir assisté aux obsèques, montrant par là que Félix Kurtz ne s'était point trompé sur son compte...

* * *

- Monsieur Kurtz ! Monsieur Kurtz ! Ces cris réveillèrent le vieillard que le chauffeur secouait par le bras.

- On est prêt à hisser le cercueil !

- Cessez donc de hurler comme un fou. Je me reposais tout simplement la vue en gardant les yeux fermés.

Kurtz descendit de voiture et alla rejoindre les fossoyeurs devant la tombe à présent ouverte.

Ils avaient rangé leur véhicule à côté et arrimé au moyen d'une lourde chaîne le cercueil qu'il fallait hisser jusqu'au plancher de la benne. Deux hommes se tenaient prêts à mettre le treuil en action pendant que le troisième se chargerait de guider la charge.

- Eh bien, qu'attendez-vous ? Allez-y. Le temps c'est de l'argent, vous savez. Et faites attention... C'est lourd.

- Sûrement pas aussi lourd qu'à l'enterrement, rétorqua le chef d'équipe. La rouille a fait de tels ravages que l'épaisseur du métal doit être réduite à celle d'une boîte de conserve.

L'homme leva la main ; aussitôt le treuil se mit en branle. Le cercueil rongé par la rouille s'éleva lentement hors de la tombe et vint se balancer au bout de la chaîne pendant que, le bras tendu depuis le

bord du trou, le chef d'équipe le maintenait en position favorable...

Soudain, d'un côté de l'excavation, le sol céda sous l'une des roues arrière qui pesait à cet endroit. Le véhicule déséquilibré s'inclina dans le même sens, ce qui eut pour effet d'envoyer le lourd cercueil métallique au sol après avoir heurté violemment une pierre tombale.

Les hommes du camion, cramponnés aux manivelles de l'engin de levage, demeurèrent bouche bée. Kurtz fit quelques pas dans cette direction afin de voir la chose de près... Sur une soixantaine de centimètres, une section du couvercle avait volé en éclats, révélant la tête et le buste d'une jeune femme vêtue d'une robe à col montant et manches longues suivant une mode vieille d'un demi-siècle. Une oreille venait d'être endommagée par un éclat du couvercle. Le vieux Félix Kurtz la toucha de ses doigts tremblants... Tout comme les traits délicats du mannequin, l'oreille de cire avait été modelée avec amour par les mains d'un artiste.

FEELING

(The Tin Ear)

par RON GOULART

C'était un mauvais jour avec un brouillard glauque et une température de 27 degrés dès le matin. John Easy jeta sa veste de sport derrière son bureau et se gratta l'épaule, là où était attaché son holster. Par la fenêtre, il pouvait voir les palmiers se balancer, les voitures de sport scintiller. Il s'arc-bouta et claqua des doigts en regardant sa secrétaire :

- Quelles nouvelles d'Ad ?

Il était plus de dix heures et son associé ne l'avait pas encore appelé ce jour-là.

- Il est toujours à San Amaro, je crois, répondit Naida Sim tout en s'éventant avec un dossier. Il travaille sur l'affaire Shubert.

Easy se renfrogna et boucla son holster.

- Ce bon dieu de machin ! pesta-t-il. Je pensais que vous et Faber alliez faire installer un système antivol ?

- Non, au lieu de ça, nous vous avons acheté une machine à écrire électrique.

Easy essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son front et s'accroupit.

Répondues partout sur le tapis gris s'étaient des liasses de dossiers, de lettres, d'enveloppes, de bobines de Scotch.

- Je me demande ce qu'ils ont pris ?

- Quelque chose de très important, je pense, répliqua Naida.

C'était une jolie blonde, élancée, à la peau piquée de taches de rousseur. Ses cheveux n'étaient pas bouclés ce jour-là.

Easy se mit à renifler.

- Qu'est-ce que ça sent ?

- Le roussi. Un autre feu dans la vallée.

- Pourquoi ai-je quitté la puce de San Francisco pour venir à Los Angeles ? grogna Easy.

- Peut-être parce qu'ils vous ont agrafé après l'histoire du pot-de-vin, dit Naida en s'agenouillant à côté de lui.

Déboutonnant son col, Easy enchaîna :

- Bon, remettons tout ça en place et essayons de voir qui a volé quoi.

Le téléphone sonna et Naida se précipita pour répondre.

- Faber et Easy, Agence de détectives privés.

Avec un clin d'œil, Naida ajouta :

- Il est là, je pense.

Et elle chuchota à Easy :

- C'est le lieutenant Disney, de la police de San Amaro.

Easy saisit le combiné du téléphone, moite de sueur.

- Oui, allô ?

- Lieutenant Bryan K. Disney. Nous avons trouvé votre associé.

- Vous l'avez trouvé où et comment ? demanda Easy aspirant avec violence une bouffée d'air.

- Mort. Sans doute descendu par deux balles de 38, dans un endroit au bout de la plage appelé la Baie de la Retraite.

- Qu'est-ce que c'est, ce bled ?

- Une nouvelle station balnéaire pour le troisième âge, en construction, pas encore terminée. Personne n'y habite. Un ouvrier a trouvé le corps, voici environ deux heures, étendu les bras en croix sur un court de badminton.

- Bon dieu, dit Easy en grimaçant.

- Il travaillait sur quoi ?

Easy répondit :

- Rien. Il prenait quelques jours de repos, des vacances. Il adorait se bronzer au soleil.

Naida s'était mise à pleurer.

- Ad est blessé, c'est ça ?

- Il est mort, lui dit Easy avant de demander dans l'appareil : Voulez-vous me voir ? Je suis à votre disposition Lieutenant Disney.

- Oui, vous pouvez passer aujourd'hui quand vous voudrez. Tout ce que vous m'apprendrez nous sera utile : vos ennemis, vos affaires... Enfin tout ça.

- Ad a mené une vie irréprochable, lui assura Easy. Mais je vais y réfléchir.

- Mon bureau est en face de la statue équestre du général Grant. À bientôt.

Easy reposa le combiné avec précaution et s'essuya la paume des mains.

- Eh bien ! s'exclama-t-il, en s'asseyant dans son fauteuil à pivot.

- Pourquoi ne leur avez-vous pas dit que Faber surveillait Mme Shubert depuis une semaine et demie ?

- Je n'en sais rien. J'ai l'habitude de ne rien confier à la police. De toute façon il y a des choses que je veux vérifier moi-même.

Et il reboucla son holster.

- Peut-être avait-il découvert quelque chose d'important ? suggéra la secrétaire.

- J'en doute, dit Easy. La plupart du temps, il manquait de « feeling » et s'il avait appris quelque chose d'important, il n'en aurait probablement pas eu conscience.

- C'était votre associé.

- Ça ne veut pas dire qu'il ait été particulièrement efficace. De toute façon nous aurions probablement rompu notre association dans quelques mois.

Naida s'essuya les yeux.

- Savoir que quelqu'un que je connais a été assassiné... Je ne peux pas vous dire ce que ça me fait !

Le regard de Easy se perdit dans la lumière du matin.

- Je pars pour San Amaro. Mettez en ordre le bureau et faites-moi savoir ce qu'il y manque.

- Pensez-vous que ce cambriolage puisse avoir un lien avec la mort de M. Faber ?

- Peut-être, dit Easy en enfilant son veston. Si les rapports que Ad a rédigés sur l'affaire Shubert ont disparu, alors oui, peut-être.

- Dois-je fermer le bureau ?

- Pourquoi ?

- Je pense que nous devrions prendre deuil pendant un jour au moins.

- Non, Ad n'avait pas de famille. Ce qui signifie que nous devons nous occuper de l'enterrement. Aussi pas question de perdre un jour. Un client peut venir à tout moment.

- J'ai l'impression que le sentiment ne vous étouffe pas.

- Non, confirma Easy en sortant dans la chaleur du matin.

Le bureau du lotissement se dressait en bordure d'une longue plage. L'après-midi à San Amaro était presque doux. Easy se campa dans l'encadrement de la porte ouverte et demanda :

- Monsieur Majors ?

D'un côté il y avait une vieille et grosse secrétaire teinte en blond rosé, de l'autre, à un bureau plus éloigné, un jeune homme blond et maigre d'environ une quarantaine d'années, qui se leva à demi en disant : Oui ?

Le téléphone se mit à sonner et la secrétaire répondit :

- Mac Qarrie vous demande, monsieur Majors.

- Je le rappellerai plus tard, répliqua Majors en s'avancant vers Easy immobile.

- Voulez-vous entrer ?

- Là-déhors, ce sera aussi bien, dit Easy. Il s'agit de ce que nous pourrions appeler une affaire délicate.

Majors portait un pull-over sur un pantalon de tweed et avait le visage joliment hâlé.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

- John Easy. Jusqu'à aujourd'hui ma boîte s'appelait Faber et Easy.

- Vous vendez quelque chose, monsieur Easy ?

- Oui, quelque chose comme de la protection et de la sécurité, ça dépend. Mais pour le moment j'essaie de découvrir qui a tué mon associé.

Majors esquissa une moue souriante.

- Curieux préambule.

- J'irai droit au but, répliqua Easy. Vous êtes bien Norm Majors, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, et alors ?

- Durant ces trois derniers mois, d'après ce que j'ai pu savoir par les rapports et les bandes magnétiques que mon associé m'a communiqués, vous avez eu une liaison avec Mme Nita Shubert. Nous sommes sur cette affaire depuis deux semaines. Ad Faber s'était rendu ici à la demande de notre client, M. Shubert.

Bouche bée, Majors regarda Easy, puis recula et se laissa tomber sur un banc rustique adossé à la petite maison.

- Je ne savais pas.

- Qu'est-ce que vous ne saviez pas ?

- Que nous étions surveillés. Des bandes magnétiques, avez-vous dit ? C'est illégal n'est-ce pas ?

- Tout comme l'adultère. Je ne suis pas venu ici pour discuter éthique, Majors. Je voulais vous voir.

- Pourquoi ?

- Pour vous demander si vous avez tué Ad Faber.

Majors toussa.

- Non Easy, non. Absolument pas.
- L'avez-vous jamais vu ? Le connaissiez-vous ?
- Non.
- Vous étiez avec Mme Shubert hier ?
- Non. Non, pas hier. Nita m'avait dit qu'elle ne pouvait se rendre libre.

Le poing contre la joue, Majors réfléchit.

- Attendez. Votre associé doit être le type qu'on a découvert dans la Baie de la Retraite ? Un ami à moi est chargé de ce lotissement et m'a appelé.
- Oui, c'est bien ça, dit Easy. J'y suis allé en voiture il y a un moment ; ça n'est pas très loin de la maison du bord de mer que loue Mme Shubert pour vos rencontres.

Majors se redressa.

- Shubert est au courant de notre liaison ?
- Depuis une semaine.
- Et que vouliez-vous dire par « protection » ?
- La police n'a pas encore connaissance de ces informations. Vous devriez en faire part à Nita Shubert.
- S'agit-il d'un chantage ? questionna Majors.

Easy haussa les épaules et regagna sa voiture.

* * *

Easy appela sa secrétaire de la cabine publique d'un drugstore situé près de la grande place de San Amaro. Quelques secondes après qu'il fut entré dans la cabine, un groupe de jeunes chanteurs apparut sur la place. Ils chantaient les courses de surf et déjà l'endroit s'emplissait d'une foule composée de jeunes à la chevelure décolorée par le soleil, revenant de l'école.

- D'où téléphonez-vous ? demanda Naida.
- Un bistrot. Quoi de neuf chez vous ?

- Avez-vous vu le lieutenant Disney ?

- Je suis en route pour y aller.

Toutes les guitares étaient branchées sur des amplificateurs.

- Qu'est-ce qui manque ? questionna Easy.

- Rien, j'ai tout vérifié. Mais que je vous dise...

- De nouveaux clients ?

- Un homme vous a téléphoné deux fois, qui n'a pas voulu donner son nom... Mais que je vous dise...

- Bon, quoi donc ?

- Hier, en fin de journée, un dernier rapport a été posté de San Amaro par M. Faber.

- Alors, donnez-m'en la substance.

- Bon, je vais essayer... Pas de bande magnétique cette fois-ci. Il dit que Mme Shubert a rencontré quelqu'un qu'elle avait perdu de vue depuis un certain temps. Il n'a pu saisir le nom de l'homme, mais il l'a entendu proposer de l'argent, beaucoup d'argent. Et il voulait que Mme Shubert parte avec lui. Mais elle a refusé.

- Parte avec lui ?

Easy avait l'impression que la cabine téléphonique s'était mise à tanguer doucement.

- Pour le Mexique, oui.

- Ce nouveau type est-il venu aussi à la maison de la plage où elle avait l'habitude de retrouver Majors ?

- Oui, répondit Naida. Que se passe-t-il donc, où vous êtes ? Une réunion politique ?

- Non, c'est un groupe musical. Combien fait-il à Los Angeles ?

- 32 degrés, dit la secrétaire. Allez-vous voir le lieutenant Disney ?

- Oui, dit Easy et il raccrocha.

Il se fraya un passage à travers la foule compacte d'adolescents. Jusqu'à présent trente-quatre ans ne lui avait pas semblé un âge

canonique. Mais soudain il sentait le poids des années.

Le lieutenant Disney était presque trop petit pour être flic. Il fumait des cigarettes grosses comme des cigares, et, même à l'intérieur, gardait son chapeau, une chose en toile presque sans bords. Les murs de son bureau humide étaient tout tapissés par ce qui avait l'air d'être de vieilles affiches arborant les photos d'hommes recherchés par la police. Le policier n'apprit pas grand-chose à Easy et Easy ne lui révéla rien. Leur entrevue dura vingt-cinq minutes.

* * *

Kevin Shubert, le client d'Easy, gagnait de l'argent d'une façon qui lui permettait de rester à la maison durant la journée. Il parlait à côté d'une piscine vitrée. Les terrains entourant cette grande maison sans étage étaient suffisamment vastes pour que l'ensemble pût être considéré comme un domaine.

- Je suis en parfaite santé, annonça Shubert.

Il était grand, la cinquantaine et ce qui lui restait de cheveux était coupé en brosse.

- Pourtant, avec tous les soucis que me cause Nita...

- Peut-être risquez-vous d'avoir une attaque, fit remarquer Easy.

- Le meurtre de votre associé a-t-il un lien avec Nita et son amant ? demanda Shubert.

Easy était assis très inconfortablement sur une vieille chaise de toile.

- Probablement.

- La police est-elle au courant de vos rapports ?

- Pas par moi, en tout cas. Mais ils peuvent en avoir vent. Depuis combien de temps êtes-vous marié, m'avez-vous dit ?

- Environ deux ans, c'est mon deuxième mariage, mais le premier pour Nita.

- Où l'avez-vous rencontrée ?

- À San Francisco. La ville que vous hantiez naguère.

- Il y a quelque chose que j'essaie de me rappeler... Quelque chose se

rapportant à des photos de Mme Shubert que vous m'avez montrées. Comment s'appelait-elle à ce moment-là ?

- Halpern. Nita Halpern.

- Il y a eu un scandale financier, non ?

Les lèvres pâles de Shubert étaient sèches. Il les humecta avec sa langue.

- Elle était secrétaire d'un directeur de banque, un nommé Robert L. Brazil, qui a disparu en même temps que trois cent mille dollars. Vous avez peut-être vu les photos de Nita dans la presse, mais elle n'a jamais été impliquée dans cette affaire. C'était il y a trois ans.

- Je me demande... Votre femme est-elle là ?

- Oui, pour une fois ! Dans son atelier... Elle peint un peu.

- J'aimerais lui parler.

- Écoutez, Easy, dit Shubert en se levant. Je préférerais que ma femme reste en dehors de tout ça. Combien pour que vous continuiez à garder le silence ?

- Vous nous avez déjà payés, répliqua Easy et je voudrais voir Mme Shubert seule.

- C'est bien ce que je supposais.

En grand sur la toile, une boîte de céréales était reproduite avec une précision photographique. Nita Shubert était brune, élancée, vêtue d'un pull-over jaune avachi et d'un pantalon assorti. De légères pattes d'oie au coin des yeux faisaient qu'on lui donnait dans les trente-cinq ans.

- Vous avez tout gâché, monsieur Easy, dit-elle en posant un pinceau légèrement trempé dans du blanc. Vous et votre défunt associé. Je ne pense même pas que vous ayez eu le droit d'écouter aux portes, comme vous semblez l'avoir fait.

- Quand vous êtes-vous aperçue pour la première fois que vous faisiez l'objet d'une surveillance ?

- Kevin m'en a fait part lorsqu'on a appris la mort de votre associé.

- Ad, dit Easy... Mon associé s'appelait Ad Faber. Il était connu pour être parfois un peu lourd. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il s'est trahi

hier... jour où vous n'êtes pas allée rejoindre Majors dans votre maison au bord de mer.

La femme ne répondit pas. Elle pressait doucement sur la palette des tubes de peinture de différentes couleurs.

- Ad manquait de flair, continua Easy. Mais il lui arrivait quand même d'en avoir de temps à autre... et je pense que, hier, il a dû entendre quelque chose qui lui a mis la puce à l'oreille.

- Hier, quoi que vous puissiez penser, j'étais avec Norm Majors, répliqua Nita.

- Ad a dû retourner à votre maison au bord de mer la nuit dernière, après qu'il m'a eu expédié son dernier rapport. Quelqu'un l'a repéré et s'est inquiété de cette présence.

- Oui ?

- Probablement votre ex-patron, dit Easy, Robert L. Brazil.

Elle secoua la tête.

- Il a disparu depuis trois ans.

- Je tiens à préciser une chose, continua Easy, je n'ai rien raconté à la police. Donc, personne n'a besoin d'être au courant en ce qui concerne Brazil.

- Je vous répète qu'il a disparu depuis trois ans.

- S'il veut rester oublié, termina posément Easy, une petite somme de l'ordre de vingt mille dollars pourrait l'y aider.

Nita Shubert se retourna vers lui, tandis qu'il poursuivait :

- J'ai remarqué un motel à proximité de votre maison du bord de mer, le *Mermaid Terrace*. J'y serai toute la nuit, si quelqu'un désire me parler...

Puis regardant attentivement le tableau il ajouta :

- Vous avez mal orthographié « céréales ».

Easy eut un hochement de tête expressif et s'en fut.

Easy reçut le coup de téléphone peu après neuf heures. Une voix d'homme voilée et assourdie lui demanda de se rendre près de la baraque des surveillants de plage, dans une demi-heure.

La nuit était chaude et sombre. Le poste des surveillants s'élevait sur la plage déserte et silencieuse, près d'un bar fermé. Easy arriva un avance, mais quelqu'un était déjà assis dans le fauteuil de surveillance. Les vagues miroitaient sous la lune, en venant expirer sans bruit sur le sable.

- Brazil ? appela Easy, en levant les yeux vers la porte de surveillance.

Le parasol réglementaire masquait le haut du corps. L'homme avait les mains enfoncées dans les poches de son veston foncé.

- J'ignorais que nous étions surveillés et écoutés, dit-il d'une voix rauque. J'ai vraiment pas choisi le bon moment pour sortir de l'ombre.

- Vous vous êtes heurté à mon associé.

- J'avais prévu de passer la nuit dans la maison du bord de mer. Il est arrivé et s'est mis à fouiner un peu partout, sans guère prendre de précautions. Puis il m'a carrément proposé de se taire moyennant finance. Il se doutait bien que je ne tenais pas à cc qu'on me sache en Californie.

- Vous l'avez descendu, hein ?

- Oui, dit Brazil.

- Puis vous vous êtes rendu en voiture à Los Angeles pour voir s'il n'avait pas communiqué quelque chose au bureau.

- Prudent de nature, je n'aime pas dépenser inutilement l'argent.

- C'est bien l'impression que j'avais, dit Easy.

D'un bond, il saisit les jambes de l'homme et le fit tomber de son perchoir.

Brazil roula sur le sable, mais brandit un revolver.

Se jetant de côté, Easy sortit le sien.

La balle tirée par Brazil alla transpercer le parasol. Easy tira aussitôt par deux fois. Brazil voulut se lever, mais retomba et mourut le nez dans le sable.

Easy rangea son arme. Il ne savait toujours pas à quoi ressemblait son adversaire.

* * *

Sa secrétaire annonça : « Thé glacé », et posa un sous-verre en papier sur son bureau. La pièce était maintenant nettoyée, en ordre, et la clarté du soleil qui y pénétrait n'était pas trop éblouissante. Easy but le thé et se renversa dans son fauteuil.

- Vous n'aviez pas réellement l'intention de faire chanter quelqu'un, n'est-ce pas ? demanda Naida.

- Vous croyez ?

- Non, vous vous êtes simplement offert comme appât, pour, je suppose, amener quelqu'un à se découvrir.

- Allez donc me chercher un sandwich en face. Mais pas au poulet, hein !

- Finalement vous êtes un sentimental, dit la fille. Vous ne le montriez pas, mais vous teniez à M. Faber et vous avez voulu le venger.

- Et ne vous laissez pas refiler ces gros cornichons sans goût qu'ils collent dans leurs sandwiches.

- Je pense que, au fond, vous n'êtes pas du tout un mauvais type, dit Naida en quittant la pièce.

Easy soupira et ferma les yeux.

SUICIDE À L'AMÉRICAINE

(Scheme For Destruction)

par PAULINE C. SMITH

- Mettons-nous bien d'accord, dit Cliff Condon. Cet homme vous embauchait, tous les samedis soirs, pour que vous l'écrasiez. C'est bien ça ?

La bouche du prisonnier se tordit, son cou serré par le col de chemise se contracta et il hocha la tête.

- Ouais. C'est ça. Il se couchait sur la route. Je faisais marche arrière, puis je lui passais dessus... sur lui et son appareil photo, ajouta-t-il.

Appuyé contre les barreaux de la cellule, Condon observait George Phifer qui, assis au bord de son lit de camp, passait les paumes de ses mains sur son complet de gabardine marron, maintenant bien défraîchi. Ses yeux trahissaient l'effolement... de petits yeux bruns sans éclat, que l'inquiétude faisait loucher.

- Et puis, un soir, vous avez raté votre coup.

- J'ai fait comme d'habitude, mais il m'avait amené une autre voiture, un nouveau modèle surbaissé. C'est pas passé.

Pensif, Condon se suçait l'intérieur de la joue.

- Reprenons au début, proposa-t-il en consultant la copie dactylographiée de la déposition, qu'il tenait à la main. Vous l'avez rencontré dans un bar. C'est bien ça ?

- Ouais. Là-bas dans la vallée. C'est juste en face de l'équipe de montage de décors avec laquelle je travaille. Tous les soirs, quand j'ai terminé, je passe prendre un verre. Un jour, ce type s'est amené.

- Maury Temple. C'est comme cela qu'il s'appelle ?

- Il ne me l'avait jamais dit. Du moins, je crois pas. Quand les flics m'ont dit comment il s'appelait, j'ai eu l'impression d'avoir déjà entendu ce nom, alors peut-être qu'il me l'avait dit, après tout.

- Il n'était pas nécessaire qu'il se présente dans les formes pour le

genre de proposition qu'il voulait vous faire.

- Il ne m'a rien proposé au début. On s'est vu deux ou trois fois avant qu'il me donne le coup d'envoi.

- Il vous a demandé, comme ça, tout de go, de lui passer dessus... ?

Phifer fit courir doucement ses doigts le long d'une cicatrice qui s'étendait de sa mâchoire à son front.

- Il m'a raconté des histoires au sujet d'angles de prises de vue et de machins comme ça. Puis il a dit qu'il voulait un cliché d'une voiture écrasant quelqu'un. Et je me suis retrouvé en train de lui passer dessus.

Condon fronça les sourcils, en étudiant le prisonnier.

- Vous n'avez pas pensé que c'était une drôle de chose à faire ?

Phifer haussa les épaules.

- Il voulait la photo. C'était son argent.

Il leva les yeux.

- Chaque samedi, il m'a refilé vingt-cinq dollars... et payé à dîner... et des pots.

- Des pots ?

- Ben oui. Sauf la première fois, on commençait par aller boire le coup au *Sunset Strip*, avant de monter jusqu'à la route de Mulholland. Ce... Machin, il ne buvait pas. Il se contentait de parler et de me regarder lamper.

- Ah bon ? Et de quoi parlait-il ?

Le rire de Phifer ressemblait au jappement d'un chiot excité.

- De moi et de mes nanas. Je lui fournissais régulièrement un Rapport Kinsey.

- Hmmm.

Condon fit passer son poids d'un pied sur l'autre et s'installa dans une position plus confortable.

- Je pense que c'était un impuissant qui se donnait des sensations en m'écoutant raconter ce qu'il était incapable de faire.

La large face couturée de Phifer exprima la peine qu'il se donnait pour formuler clairement son idée.

- Comme de lire un bouquin cochon, trancha-t-il.

Condon resta imperturbable.

- C'est possible.

- Eh bien, voilà.

Phifer desserra son col et se leva.

- Vous me croyez ? Ce type, du service du District Attorney, il m'a pas cru.

- C'était le shérif adjoint. Je sais qu'il ne vous a pas cru. Moi, je suis un enquêteur. Je dois recueillir le plus de faits possibles pour que le District Attorney puisse présenter l'affaire au jury.

- Eh bien, j'ai pas tué ce type. C'est lui qui l'a cherché.

- Je vous crois, dit Condon. Je pense aussi qu'il l'a cherché.

Il fit un signe au gardien, et en attendant. qu'il lui ouvre la porte, il regarda Phifer.

Le visage du prisonnier exprimait l'indignation du juste.

- Pourquoi a-t-il fallu que ce soit sur moi que ça tombe ! Il y avait d'autres types au bar. Il aurait pu s'adresser à eux.

En sortant dans le couloir, Condon lança sans se retourner :

- Peut-être vous avait-il choisi avant que vous entriez dans le bar. Peut-être vous avait-il choisi depuis longtemps.

* * *

Le soleil de Los Angeles brillait au travers du voile de *smog*. Condon se dirigea en soupirant vers une cabine téléphonique. Il demanda à parler au District Attorney.

- Dites-lui que c'est Condon.

Pendant qu'il attendait, il parcourut des yeux l'exemplaire de la déposition du prisonnier qu'il tenait à la main. C'était Maury Temple qui l'intéressait. Ce Phifer était un personnage banal... un costaud se

laissant envahir par la graisse, dont les désirs étaient élémentaires et les méthodes directes ; chacune de ses actions pouvait se réduire à une équation simple.

Condon se pencha pour répondre au téléphone.

- Oui, je viens de lui parler et il n'a pas changé un mot à son histoire. (Il écouta un moment.) Mais oui, je pense qu'il dit la vérité. Ma théorie, c'est que, premièrement, il n'a pas assez d'idées originales pour monter un conte aussi invraisemblable... et que, deuxièmement, il faut avoir ce genre d'esprit, totalement dépourvu d'imagination, pour accepter une telle transaction.

* * *

Maury Temple avait habité avec sa mère dans un ancien quartier de la ville. Lorsque Condon eut trouvé la maison, monté les marches du perron et tiré la sonnette, il se retourna pour regarder sa voiture qu'il avait garée juste devant. Le châssis ne dépassait que de peu le bord du trottoir. Assez de place, estima Condon, entre le pavé et la voiture pour un homme couché sur le dos, s'il était mince et si ses os ne saillaient pas trop.

Assez de place pour cette femme, pensa-t-il lorsque la porte s'ouvrit. Elle était aussi grande que lui et anguleuse.

- Oui ? demanda-t-elle.

- Madame Temple ?

Elle hocha la tête.

Après qu'il eut expliqué qu'il était envoyé par l'Attorney pour enquêter sur la mort de son fils, elle l'invita à entrer et la suivre à travers un vestibule sombre, jusque dans un salon au tapis d'un rouge soutenu. ,

- Il est évident, affirma-t-elle catégoriquement, que mon fils n'aurait jamais noué de relations avec ce genre d'homme. C'est absolument certain.

Ses dents, qui avançaient, se refermèrent sur cette affirmation comme si elle coupait une aiguillée de fil.

- Votre fils était opérateur de prises de vues ?

- Pour les studios de la *World Wide*. Ils font des courts métrages et des

films exclusivement éducatifs.

Ses yeux gris étaient froids lorsqu'elle ajouta.

- Mais il n'aurait certainement pas fait quelque chose d'aussi dangereux et stupide que se coucher au milieu de la rue pour photographier une voiture lui passant dessus. On a ouvert son appareil et examiné la pellicule. Il n'a jamais pris de photo de ce genre. Cet homme ment.

Condon jeta un coup d'œil autour de lui, et vit un dessus de cheminée en marbre, des lampes à globe de porcelaine, et enfin un portrait posé sur une table.

- C'est votre fils ?

La question n'était qu'une entrée en matière car le visage photographié était une copie de celui de la femme, comme s'il avait été fait à l'aquarelle sur un papier humide et que ses traits anguleux se soient dilués.

- Il vivait avec vous ?

- Bien sûr. Nous étions très proches. Il me laissait rarement seule, même pour une soirée.

- Et le samedi soir où l'on a trouvé son corps ?

- Il était retourné au studio pour son travail. Cela a dû se passer pendant qu'il rentrait à la maison.

Condon se frotta la mâchoire.

- Bon, alors...

Toujours debout, il fourra ses mains dans ses poches, à demi tourné vers elle.

- On m'a dit qu'il avait une grosse assurance et qu'il avait pris récemment une police supplémentaire.

Mme Temple se raidit.

- Une si grosse assurance que la compagnie mène aussi une enquête pour savoir si sa mort n'aurait pas été une manière détournée de se suicider.

- Ils se trompent.

Mme Temple le regarda, un sourire figé sur les lèvres.

- Se donner la mort, c'est la dernière chose à laquelle mon fils aurait pensé.

Elle étendit ses mains bien soignées, en les écartant avec élégance.

- Mon fils désapprouvait le suicide.

Elle replaça ses mains jointes sur ses genoux.

- Ah bon.

- Il disait que c'était un acte définitif, à courte vue, n'offrant aucune possibilité de remise en cause.

Condon fit la moue.

- Il formulait beaucoup de déclarations de ce genre ?

- C'était un sujet qui l'intéressait. Il soutenait que, à moins de pouvoir construire à partir du suicide même, et selon un plan bien établi se détruire est pur gaspillage.

Condon taquina pensivement sa lèvre.

- C'est un concept intéressant. Alors votre fils pensait que le suicide devait être le commencement d'un plan menant à une conclusion inévitable ?

- Mon fils avait un esprit bien équilibré.

Mme Temple se leva et défroissa sa robe. Condon se dirigea vers le vestibule. Il se retourna pour la regarder.

- Il n'était pas déprimé ?

Le visage de Mme Temple se fit franchement interrogatif.

- Votre fils. Est-ce que quelque chose le tracassait ?

Elle regarda froidement Condon.

- Qu'est-ce qui aurait pu le tracasser ? Il aimait son travail. Il avait un foyer agréable. Il n'avait pas besoin d'une autre femme... C'est vraiment simple... poursuivit-elle. Cet homme, qui est en état d'arrestation, a écrasé mon fils sur cette route isolée. Il a volé la voiture et tué mon garçon.

Condon descendit les marches du perron, les yeux fixés sur les hauteurs de Verdugo. Il resta là un moment, à regarder le garage, au bout de l'allée puis il alla en pousser les portes. S'appuyant d'une main sur le pare-chocs de la voiture garée là, il se pencha pour regarder en dessous. Il y avait à peu près autant d'espace entre le châssis et le sol, que sous sa propre voiture. Assez pour laisser passer un homme couché s'il ne remontait pas une épaule ou un genou. L'automobile neuve qui avait causé l'accider» avait été saisie. Elle devait être plus basse d'au moins cinq centimètres, Condon en était sûr.

Il referma les portes derrière lui, descendit l'allée et se glissa derrière son volant.

Le brouillard s'était dissipé dans la vallée et les rayons du soleil se glissaient obliquement sous le pare-soleil jusque dans les yeux de Condon. Il roula jusqu'à San Fernando Road et se gara près d'un drugstore. Il entra, s'enferma dans la cabine téléphonique et composa le numéro du District Attorney.

- Bon, dit-il, je suis à Burbank, je sors de chez la mère de Temple.

Il écouta un moment.

- Elle m'a fourni plus d'informations qu'elle ne le pensait. Temple jouait à la roulette russe... roulette russe, répéta-t-il, r-u-s... voilà, vous aviez bien entendu. Je vais vous expliquer. C'est un jeu où vous mettez une vraie balle dans le barillet d'un revolver à six coups. Vous faites tourner le cylindre et vous placez le canon de l'arme sur votre tempe. Vous avez une chance sur six de vous tuer. Bon. La balle du revolver, c'était Phifer. Lorsque Temple a fait tourner le barillet, le premier samedi, et que cela n'a pas marché, il a réduit ses chances le samedi d'après en imbibant le conducteur d'alcool... oui, c'est ce que je dis. Mais ça n'a pas marché non plus. Aussi, le dernier samedi, en se procurant une voiture surbaissée, il a fait en sorte que la balle soit tirée.

Condon écouta, en tapant du pied, les paroles qui se déversaient dans son oreille.

- Parce que, répondit-il, j'ai eu un aperçu de la philosophie de Temple. Maintenant si je découvre en quoi consistait son plan, je comprendrai pourquoi il a fait cela.

Condon raccrocha.

La *World Wide* était un petit studio spécialisé, situé aux abords de

Burbank, au milieu d'un terrain dégagé, entre un terrain de camping et une usine de métallisation. Il était enclos d'un mur de briques, assez élevé.

Condon se présenta au portier.

- Je voudrais parler à quelqu'un ayant travaillé avec Maury Temple. Quelqu'un qui le connaissait bien.

- Personne ne le connaissait bien, monsieur.

Le portier entra dans une cabine téléphonique en stuc, fit un appel puis en sortit.

- Allez au bureau onze, dit-il. Il y a là une personne qui pourra répondre à quelques questions.

Il lui fit signe de suivre la rue du studio.

Condon avait pénétré dans les studios de la *Warner* comme dans ceux de l'*Universal*, et, chaque fois, il avait eu l'impression de traverser une ville européenne en folie, alors que cet endroit ressemblait plutôt à une université collet monté. Il passa devant un certain nombre de bureaux silencieux et un plateau où l'on filmait deux hommes de l'espace sur le point de partir, avant d'arriver au numéro onze.

Un homme l'attendait sur le seuil.

- Salut, dit-il. Je m'appelle Kalis. Vous enquêtez au sujet de Maury Temple ?

Condon hochla la tête. Tout en entrant dans le bureau et s'asseyant, il jeta un coup d'œil circulaire sur les étagères pleines de films dans des boîtes. Il y avait aussi un bureau avec une machine à écrire et une table de travail.

Son hôte se percha sur un coin du bureau.

- C'est une drôle d'histoire, ce qui est arrivé à Maury Temple, dit-il. Qu'est-ce que ça donne ? C'est un accident... un délit de fuite, ou quoi ?

Condon haussa les épaules.

- Vu d'où Phifer se tient, c'est un accident. Vu d'où Temple est couché, c'était prémédité.

Kalis fronça les sourcils dans son effort pour comprendre.

- Mais il n'y a pas eu délit de fuite, expliqua Condon. Phifer a amené la voiture au poste de police tout de suite après... Agressif et sûr de lui, il se demandait comment diable il s'était fourré dans un pétrin pareil. Il pensait que les flics allaient le congratuler et le renvoyer chez lui avec une médaille, pour le récompenser de sa franchise. Mais son histoire était trop dingue et il avait laissé Temple couché sur la route, le crâne défoncé. On ne peut pas raconter des histoires dingues, et abandonner des cadavres à l'endroit où on les a écrasés... aussi l'ont-ils mis sous les verrous.

- Mais...

- Écoutez.

Condon se pencha en avant, les mains sur les genoux.

- Si vous n'y comprenez rien, sachez que vous n'êtes pas le seul. La police non plus, ni la compagnie d'assurance... Que savez-vous sur Temple ?

- Eh bien, dit Kalis avec hésitation, pas grand-chose.

Il eut un geste vague englobant la pièce.

- C'était son lieu d'élection. J'en ai hérité.

Condon montra les boîtes de films.

- Y a-t-il là des photos d'une automobile en train d'écraser un homme ?

Une vague lueur de compréhension éclaira les yeux de Kalis, puis disparut pour faire place à la perplexité. Il secoua la tête.

- Non. Pourquoi ?

- Temple a dit que cela l'intéressait de prendre une photo de ce genre. Il voulait un cliché de la voiture au moment où elle passait sur quelqu'un.

La petite lueur reparut et, cette fois, demeura.

- Si nous avions eu besoin de quelque chose de ce genre, nous aurions creusé une fosse ici, sur le terrain, d'où l'on aurait pu filmer, ou nous aurions construit une rampe sur laquelle la voiture aurait roulé...

- Oui, opina Condon, c'est bien ce que je pensais.

- Alors, c'est ça que Maury essayait de faire ? Prendre la photo d'une voiture lui passant dessus ?

- Du moins, c'est ce qu'il a dit.

- Mais il n'avait aucune chance de s'en tirer. (Kalis plissa un œil en réfléchissant.) Ou très peu.

- Avec sa nouvelle voiture, il n'en avait aucune. La dernière, qu'il venait d'acheter.

La bouche de Kalis s'ouvrit toute grande.

- Nous l'avions blagué au sujet de cette bagnole de sport. Le tape-à-l'œil, c'était pas son genre, et nous lui avons demandé si c'était pour draguer les belles nénétes. Mais Maury ne savait pas rigoler. On n'avait essayé qu'une seule fois... quand il en pinçait pour Elsie...

Lentement, Condon se redressa :

- Elsie, qui est-ce ?

- Elsie Peters. (Kalis eut un sifflement expressif.)

On a raison de dire qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort. C'était bien son cas !

Les deux acteurs en combinaisons spatiales passèrent devant la porte ouverte. Ils sourirent derrière leurs casques vitrés et levèrent leurs bras matelassés pour saluer.

- Elle travaillait ici, au service du personnel. Une gentille gamine, si on les aime sages et bien débarbouillées. C'était le cas de Maury. C'était la première fois que je le voyais perdre les pédales devant une femme.

Condon contempla son interlocuteur et tenta de corriger l'image qu'il s'était faite de Maury Temple. Sans succès.

- Maury Temple en pinçait pour elle comme un fou... Non. (Kalis rectifia sa déclaration.) Comme un poisson mort, comme un poisson froid et mort. Ce type, c'était rien que du protoplasme. Mais, à sa manière, il était amoureux d'Elsie, et le monteur de décor a tout fichu en l'air.

Condon aspira une grande bouffée d'air frais.

- Le monteur de décor ? demanda-t-il.

- Ouais. Nous l'avions engagé pour déplacer et remonter une structure, sur le terrain. C'est Elsie qui l'a embauché et je suppose qu'elle s'est enflammée dès la première seconde de leur rencontre.

Kalis balança la jambe en regardant le soleil se refléter sur son soulier.

- Vous savez comment ça se passe entre les filles toutes simples et les mecs costauds ? Plus elles sont simples, plus elles sont séduites par les imbéciles musclés. Elle lui tâta des yeux les biceps... elle avait l'air d'une institutrice qui se retrouve avec, pour élève, un homme après n'avoir eu autour d'elle que des gosses de sept ans.

Ce souvenir fit sourire faiblement Kalis.

- Comment s'appelait ce monteur de décor ?

Kalis haussa les épaules.

- On ne les appelle pas par leur nom. Ils viennent, ils font leur travail et ils s'en vont. Ce doit être sur le livre de comptes.

Condon hocha la tête.

- À quoi ressemblait-il ?

- À un gorille. Avec une cicatrice qui lui balafrait la figure.

Condon se détendit.

- Il n'est resté que quelques jours. C'était suffisant pour qu'Elsie et lui aient envie de la même chose, mais leurs points de vue étaient différents. Elle ne savait pas, bien sûr, qu'il n'en était pas à son coup d'essai et que, pour lui, toutes les prises étaient valables, sauf les étreintes légitimes.

Lentement, Condon secoua la tête.

- Maury a souffert de la situation. Il faut croire que son amour était joliment brûlant sous sa carapace de glace... ou c'était peut-être de l'orgueil. (Le front de Kalis se plissa.) Ou quelque chose d'autre. Je ne sais pas. C'était un type compliqué. Mais tout ce qu'il a fait de visible, ç'a été de l'abandonner au monteur et de coller sa photo dans le tiroir de son bureau.

- Celui-là ? demanda Condon.

Kalis hocha la tête.

- J'ai rangé toutes ses affaires quand on a su ce qui lui était arrivé.

Condon se leva.

- Je peux les voir ?

- Bien sûr.

Kalis sauta du bureau et en fit le tour pour ouvrir un tiroir. Il en sortit un calepin, deux clefs, des crayons et une petite photo encadrée.

- Nous avons mis ses affaires professionnelles dans un coffre qui ferme à clef.

Condon prit la photo sépia et contempla l'inhibition faite femme. Le visage de la jeune fille était anguleux et irradiait une force, une passion, une possessivité, occultées par sa jeunesse et le refoulement. Sa lèvre supérieure était courte, ses dents avançaient. La photo trembla dans la main de Condon lorsqu'il découvrit combien elle ressemblait à Mme Temple.

- Pas étonnant que Maury Temple soit tombé amoureux d'elle, dit-il à mi-voix.

Kalis, penché sur son épaule, rit avec gêne.

- Moi, je n'ai jamais pu la voir en peinture. Ce n'était pas mon type de femme.

- Que lui est-il arrivé ?

- Elle s'est suicidée.

Lentement, Condon posa la photo sur le bureau. _

- On en est sûr ?

- Tout à fait sûr. Comme je vous l'ai dit, pour le monteur, c'était une passade. À ses yeux à elle, c'était pour la vie.

- Bon...

Condon regarda de nouveau la photo puis marcha dans la pièce, les mains derrière le dos. Il parcourut du regard les boîtes de films, empilées comme des roues sur les étagères, puis se retourna, l'air absent.

- Pas étonnant, dit-il en parlant surtout pour lui-même, que Temple

parlât souvent du suicide.

Kalis parut perplexe et réfléchit un moment.

- Je ne l'ai jamais entendu en parler.

Condon attendit un moment avant de poser les yeux sur son interlocuteur.

- Pas à vous, dit-il avec impatience. Pourquoi en aurait-il parlé avec vous ? C'est à sa mère qu'il en parlait. Et, ce faisant, il s'adressait à la jeune fille.

Kalis recula d'un pas en se grattant la tête.

- Et le monteur de décor ? A-t-il rencontré Temple pendant qu'il était là ?

- Il n'y avait pas de raison. L'un était opérateur de prises de vues... l'autre machiniste.

- Alors Temple aurait pu connaître le machiniste de vue et savoir où le joindre, mais le machiniste n'aurait pas reconnu Temple. Ça colle ?

- Euh, oui...

Le visage de Kalis exprima un soupçon. Puis, pour se rassurer, il fit rouler, d'un air maussade, les crayons de Maury Temple d'un bout à l'autre du bureau.

Condon remonta son veston sur ses épaules. Il écouta un orchestre qui s'accordait, à l'autre extrémité des studios. Il regarda une ombre se profiler sur le seuil, dans la lumière du couchant.

- Vous m'avez bien aidé, dit-il à Kalis, Vous m'avez beaucoup aidé.

Kalis arrêta le crayon sous ses doigts et leva les yeux, étonné.

- Vous voulez dire que le District Attorney va trouver sa pâture dans ce que je vous ai raconté ?

- Pas exactement, non. Je doute qu'un jury croie ce que je vais dire au District Attorney, et je doute même que lui y prête foi... Mais moi, oui, et c'est mon boulot de découvrir la vérité. Écoutez, dit-il brusquement, voulez-vous me rendre un service ?

- Ben, ouais. C'est quoi ?

Kalis se fit prudemment attentif.

- Pourriez-vous aller au service du personnel et me trouver le nom de ce monteur de décor ?

- Bien sûr. Je vais y aller tout de suite. Ça va prendre quelques minutes. Il faudra chercher dans les livres.

- Prenez votre temps. Je vais utiliser votre téléphone pendant que vous êtes parti.

- D'accord. Dites simplement à la standardiste que vous voulez une ligne extérieure.

- Entendu.

Tout en regardant Kalis franchir le seuil d'un bond, Condon décrocha le téléphone, parla à la standardiste, puis s'assit en attendant que la ligne soit libre. Alors, il composa le numéro.

Pendant que ça sonnait, il formula mentalement son explication et secoua la tête. Le District Attorney n'allait pas l'apprécier. Il voulait qu'une enquête aboutisse à quelque chose de noir comme le péché ou de blanc comme l'innocence...

- Condon à l'appareil, dit-il.

Les hommes de l'espace passèrent devant la porte, cette fois en pantalons et en vestes écossaises. Sans leur casque spatial, ils avaient l'air comme tout le monde et aussi insignifiants que le reste du monde.

- J'ai conclu l'enquête, dit Condon dans le récepteur, mais le résultat ne va pas vous plaire.

Il s'enfonça dans le fauteuil pivotant.

- Premièrement, je soutiens dans ma déclaration que Phifer dit la vérité. Deuxièmement, j'avais raison en supposant que Temple jouait à la roulette russe... et troisièmement (Il prit une profonde respiration.), je sais maintenant pourquoi il a fait cela... Quoi ?

Il écouta attentivement, en fronçant les sourcils.

- Vous êtes sur une mauvaise piste. Écoutez. Sa mort, c'est pour être tombé amoureux... l'assurance, c'est pour avoir osé penser à se marier avec une jeune fille qui ressemblait à sa mère, mais n'atteignait pas à la perfection de l'image qu'il se faisait de sa mère... Non, je ne répéterai pas ma phrase. J'arrive et je vais tout vous expliquer... avec

des photos à l'appui.

Il jeta un coup d'œil au portrait posé sur le bureau.

- Oh, lui ?

Il réfléchit un instant.

- Nous ne pouvons pas l'en tirer. Ça va tourner juste comme prévu. En définitive, c'est pour le suicide d'Elsie Peters et non pour le meurtre de Maury Temple qu'il va payer.

Condon raccrocha sur ces mots qui suivirent leur bonhomme de chemin le long du fil.

Il resta assis, à attendre que Kalis rapporte du service du personnel le nom de Phifer.

MEURTRES SUR MESURE

(Pattern Of Guilt)

par HELEN NIELSEN

Keith Briscoe n'avait jamais haï personne. Son caractère discipliné, son esprit alerte, ses qualités de travailleur avaient fait de lui un excellent reporter de faits divers ; et, depuis qu'il était revenu d'Europe quelque quatorze ans auparavant, il s'était considérablement amélioré. Son enthousiasme l'aidait, un enthousiasme qui, à certains moments, confinait à la passion et donnait un brio particulier à ses articles. Mais il n'avait jamais éprouvé de haine. La haine, à ses yeux, était un cancer de l'esprit, une faiblesse de la vue. La haine était un acide qui rongerait l'âme. Keith Briscoe se rendait parfaitement compte de tout cela mais peu à peu il se rendait compte également de quelque chose d'autre. Quoi qu'il fit et quelque effort qu'il tentât, il devait se rendre à l'évidence : il haïssait sa femme. Et cette évidence était claire et nette.

* * *

C'était une affaire dont était chargé le Brigadier Gonzales : une affaire de cambriolage et de meurtre. Violet Hammerman, âgée de 38 ans, vivait seule dans un appartement de North Curson. Elle travaillait comme secrétaire dans une usine du lundi au vendredi, jouait au bridge avec des amis le samedi soir, faisait partie du Comité de la Paroisse le dimanche matin et mourut dans son lit le dimanche soir (ou, pour être exact, le lundi matin, puisqu'il était 2 heures après minuit lorsque le crime eut lieu), tuée par une balle de calibre 45 qui lui avait transpercé le cœur et avait été tirée à bout portant. Le Brigadier Gonzales était un homme précis et, lorsque Keith Briscoe arriva sur les lieux du crime à la vitesse d'un cheval au galop (il avait été prévenu par un message reçu sur son poste à ondes courtes), tous ces faits et bien d'autres encore avaient déjà été établis. Le Brigadier Gonzales attendait les photographes de l'identité judiciaire pour terminer sa tâche et faire transporter le corps à l'institut médico-légal.

Violet Hammerman n'était pas jolie à voir. Un cadavre est rarement séduisant.

- Jugez vous-même, dit Gonzales, c'est une histoire très simple. Pas de

lutte, pas d'attaque : les draps ne sont même pas en désordre. Les voisins l'ont entendue crier et le coup de revolver a suivi immédiatement. Elle aurait presque pu continuer à dormir.

Elle était endormie à présent. Rien ne la troublerait désormais. Briscoe jeta un coup d'œil vers le tiroir du bureau qui était encore à demi-ouvert. Un bas de nylon se balançait tristement sur l'un des côtés. Il le toucha distraitement et puis, sans même effleurer le meuble, l'enfonça dans le tiroir.

- Des empreintes digitales ? demanda-t-il.

- Non, répondit Gonzales. Le tueur devait porter des gants mais, par contre, il a laissé les empreintes de ses pieds devant la fenêtre, à l'extérieur.

Il n'y avait qu'une fenêtre dans la petite chambre à coucher. C'était un appartement situé au premier étage dans l'une de ces anciennes maisons résidentielles qui avaient été transformées en petits immeubles de rapport mais avaient conservé un sous-sol peu profond et un rez-de-chaussée relativement élevé. Violet Hammerman n'avait sans doute pas eu peur de dormir avec son unique fenêtre ouverte derrière ses stores métalliques verrouillés, mais elle avait eu tort. Le store avait été coupé très proprement du bas jusqu'à la fermeture centrale et maintenant il pendait comme un rideau empesé et oscillait vers l'extérieur, sous la pression de la main de Keith Briscoe.

- Voici la porte d'entrée et de sortie.

- Vous avez raison, fit Gonzales. Mais la sortie a été précipitée. Il a dû sauter de la fenêtre avec élan et il a atterri sur l'allée de ciment. C'est quand il est entré qu'il a laissé des empreintes. Collins, éclairez avec votre torche l'espace situé sous la fenêtre.

Collins était l'homme en uniforme, chargé de garder l'importante découverte. Il obéit à Collins et projeta un rayon lumineux sur l'étroite bande de terre qui séparait la maison de l'allée. C'était une plate-bande de six mètres de large mais quelqu'un avait dû en retourner la terre pour y faire des plantations car on voyait distinctement l'empreinte de deux pieds sur le sol fraîchement remué.

- Nous avons de la chance, expliqua Gonzales. Le propriétaire a bêché ce petit coin de terre hier matin. Il y a planté des pétunias, qui sont tout froissés. C'est dommage. Certains ne fleuriront jamais maintenant.

Quelques-uns, en effet, avaient été piétinés mais, entre les feuilles flétries, apparaissaient les deux semelles comme une signature anonyme. Briscoe repoussa le store et regarda un peu plus loin.

- Il doit y avoir près de deux mètres d'ici jusqu'au sol, remarqua-t-il.

- Un mètre quatre-vingt, précisa Gonzales.

- Les empreintes ne sont pas très profondes.

- Non... Il n'y a pas de marque de talon. Si vous étiez près de Collins, en bas, vous verriez ce que j'ai vu quelques minutes avant votre arrivée. Ces empreintes ont été faites avec des chaussures à semelles de caoutchouc, celle qu'on appelle des « sneakers ». En y regardant de plus près, on aperçoit vaguement le quadrillé du caoutchouc et on se rend compte que les semelles étaient assez usées. Mais comme d'habitude, Briscoe vous êtes en train de réfléchir. Cette terre est molle. Il nous faut mesurer le degré d'humidification pour pouvoir nous rendre compte du poids de l'homme qui a laissé des empreintes de cette profondeur. À première vue, je dirais qu'il s'agissait d'un type grand et mince.

- Jeune ? questionna Briscoe.

- Pourquoi pas ? Comme je l'ai dit à ma femme lorsqu'elle est revenue à la maison après avoir fait son marché, il n'y a rien d'étonnant à ce que tant de gosses fassent des bêtises. Ils rentrent chez eux après l'école et trouvent leur mère vêtue d'un sac fermé dans le bas par une ceinture. Ça suffit pour que n'importe qui ait envie de retourner illico dans la rue !

Keith Briscoe passa sa tête par la fenêtre et, de sa main, tâta la partie coupée du store. C'était du beau travail. On avait dû se servir de la lame aiguisée d'un couteau de poche. Gonzales pouvait avoir raison en ce qui concernait l'âge de l'assassin : c'était probablement un homme jeune.

- Vous parlez comme un vrai détective, dit-il.

- Dieu merci, rétorqua Gonzales en souriant. Peut-être qu'un de ces jours, je serai moi aussi un reporter à la page. Sait-on jamais !

Ni l'un ni l'autre n'était sarcastique. Gonzales et Briscoe étaient amis depuis assez longtemps pour pouvoir s'injurier avec estime et amitié. Gonzales avait l'œil vif et l'esprit acéré. Il avait aussi de l'imagination, ce qui est au policier ce que le mortier est au maçon.

- Nous avons trouvé un sac, en feutre noir dans l'allée près de la bordure, ajouta-t-il. Les gens de l'immeuble l'ont reconnu comme ayant appartenu à la défunte. Il ne contient pas d'argent, sauf quelques pièces dans le porte-monnaie, mais voilà ce que nous avons découvert sur le bureau...

Gonzales tenait dans sa main un petit morceau de papier bleu. C'était une fiche de paye. Après les déductions d'usage, Violet Hammerman avait reçu un chèque de 61 dollars 56.

- Le vendredi est le jour de la paye, continua Gonzales. C'est le propriétaire qui me l'a dit. Il le sait parce qu'il a dû attendre plusieurs fois pour le paiement de son loyer. Violet Hammerman n'avait pas le temps d'aller à la banque le vendredi mais elle encaissait son chèque le samedi.

Gonzales avait à présent dans sa main un autre morceau de papier. Un long morceau de papier étroit provenant d'une caisse enregistreuse.

- Elle a acheté pour 14 dollars 82 de marchandises à l'épicerie.

Il avait un peu trop l'air d'un détective. Briscoe lui rendit le papier bleu et arbora une expression pleine de scepticisme. Il était à peine 2 heures et demie. Gonzales travaillait vite mais les magasins n'ouvraient pas avant 9 heures. Le brigadier devina les pensées de son interlocuteur avant que celui-ci les exprime :

- Ce sont des suppositions, bien sûr, dit-il rapidement, mais ces suppositions ont une base solide. 61 dollars 56 moins 14 dollars 82 ça fait 46 dollars 74. En admettant qu'elle ait dépensé quelques dollars ailleurs et déposé un billet dans sa tirelire, il apparaît clairement que le meurtrier de Violet Hammerman s'est enfui avec l'énorme somme de 40 dollars ou, 45 dollars au plus.

- Une mort bon marché, remarqua Briscoe.

- Oui, une mort très bon marché et un meurtrier sans envergure, un amateur, dirais-je même.

Gonzales s'arrêta le temps de jeter un nouveau regard sur le morceau de papier bleu, mais il n'était plus tout à fait bleu. Une tache rouge était apparue dans le coin.

- Qu'avez-vous fait ? Vous vous êtes coupé la main avec ce store ? demanda-t-il.

Briscoe ne comprit pas tout de suite, mais regarda sa main et vit

qu'elle saignait.

- Allez chercher du mercurochrome dans la salle de bains, lui dit Gonzales. La blessure pourrait s'infecter avec ce store rouillé.

- Ce n'est rien, fit Briscoe. Je passerai ma main sous l'eau quand je rentrerai à la maison.

- Non, vous allez la laver tout de suite, ordonna Gonzales. La salle de bains est de l'autre côté du bureau.

Parfois Gonzales se montrait aussi maniaque qu'une vieille fille et il était plus simple de lui céder que de discuter avec lui. Maintenant, l'identité judiciaire avait fini de prendre les photos et Briscoe, en passant près du lit de Violet Hammerman, rabattit le drap sur son visage. Une pauvre mort et une pauvre façon d'attendre l'ambulance. Violet Hammerman avait vécu une existence simple et modeste mais son article nécrologique ferait du bruit s'il amenait Gonzales à continuer de parler. Bien sûr, la pauvre Violet Hammerman n'aurait peut-être pas été très satisfaite de tout ce bruit fait autour de sa mort mais à présent elle appartenait au public.

- Un pauvre meurtrier amateur, dit Briscoe, en gardant sa main sous le robinet, mais qui portait des gants, des chaussures à semelles de caoutchouc et un revolver.

Gonzales, appuyé contre le chambranle de la salle de bains, mordit à l'appât.

- Un revolver avec lequel il a tiré trop tôt. Voici mon opinion, Briscoe. Il existe un schéma pour chaque meurtre, quelque chose qui nous révèle le point faible de chaque criminel, car s'il n'avait pas un point faible, il ne serait pas un criminel. Il faut une intelligence, enfin... une certaine sorte d'intelligence pour préparer un cambriolage, mais il faut de l'audace pour le réussir. Ce tueur manque d'audace. Il a suffi que la victime pousse un cri dans son lit pour qu'il tire à bout portant. Un professionnel ne risquerait pas la chambre à gaz pour quarante malheureux dollars. Ne vous servez donc pas de ce petit essuie-mains rouge. La teinture rouge n'est pas bonne pour les blessures.

Même quand il pensait à autre chose, Gonzales remarquait les plus petits détails. Briscoe remit l'essuie-mains sur le séchoir. Quelle stupide petite serviette ornée d'un caniche brodé au milieu ! Elle paraissait déplacée dans la modeste salle de bains de Violet Hammerman. C'était le genre d'objet qu'Elaine achèterait. Elaine. Il pensa à elle et referma si brusquement le robinet que les tuyaux en

tremblèrent.

- Un tueur qui manquait d'audace mais assez acharné cependant pour pénétrer avec effraction dans une maison, récapitula Briscoe, tandis qu'il s'efforçait de laisser Elaine de côté. Un meurtre pour quarante dollars.

Et alors, comme il avait trouvé ce qu'il cherchait, il put regarder Gonzales en face sans craindre de lui montrer un visage en colère :

- Ça m'a l'air d'un petit drogué, suggéra-t-il.

Gonzales hocha tristement la tête.

- C'est ce à quoi je pensais dit-il, et c'est ce qui m'inquiète. Combien de came a-t-il pu s'offrir avec un si pauvre butin ? La seule chose que je souhaite, c'est que le meurtre de Violet Hammerman ne soit pas le premier d'une série.

Entre autres défauts, le Brigadier Gonzales était pessimiste et Keith Briscoe se sentait incapable de le reconforter : il avait assez d'ennuis lui-même !

* * *

Le tribunal du Juge Kermit Lacy n'avait pas changé en quatre ans. Le drapeau était placé au même endroit ; les meubles avaient toujours besoin d'être revernis : les chaises étaient toujours aussi dures. Peut-être les fenêtres avaient-elles été lavées mais il n'y paraissait plus. Les tribunaux peuvent être parfois des arènes ardentes où des avocats combatifs luttent pour la vie et la mort de leurs clients ; mais ce tribunal n'avait rien de passionnant ni d'ardent car c'était le tribunal où venaient mourir les vieilles amours fatiguées.

Les morts ne devraient jamais être exhumés. C'est ce que pensa Keith Briscoe quand il vit Faye assise à la table de son avocat. Faye avait changé en quatre ans. Elle avait l'air à la fois plus jeune et plus mûre, ou mieux équilibrée plus exactement. Elle portait un tailleur gris tendre et un chapeau élégant sans être ridicule. Faye n'avait jamais rien qui parût ridicule et c'était justement ce qui était ennuyeux avec elle : elle avait toujours cette distinction un peu surannée de la Nouvelle-Angleterre. Elle leva la tête et l'aperçut. Et quand leurs regards se rencontrèrent, il y eut une sorte de temps d'arrêt comme si une ombre avait voilé celui de Faye, puis elle sourit. Keith se dirigea vers la table.

Il ne savait que faire exactement. Est-ce l'usage de serrer la main de son ex-femme, à la manière des joueurs de tennis après une partie âprement disputée ? Il garda son bras le long de son corps.

- Tu as bonne mine, Faye, très bonne mine en vérité.

Des mots maladroits, comme s'il apprenait à parler.

- Merci, répondit-elle. Tu as bonne mine, toi aussi, Keith. Tu as maigri.

Keith allait répondre : « Je ne mange plus à la maison », mais il s'arrêta. En plus, il savait n'avoir pas bonne mine. Et ce n'était pas seulement à cause de cette nuit de veille due à la mort de Violet Hammerman, qui avait quitté tragiquement notre vallée de larmes, mais parce qu'il se sentait épuisé comme un homme qui a constamment la gueule de bois.

- Je travaille, dit-il.

- Et comment va Elaine ?

Il fallait que cette question fût posée. Keith chercha en vain une nuance d'émotion dans la voix de Faye. Il n'y en avait pas. Elaine était la lame de couteau qui les avait séparés voici longtemps. Les vieilles blessures parviennent à guérir.

- Elaine va bien, dit-il et il comprit ne pouvoir hésiter davantage.

L'huissier venait de pénétrer dans la salle d'audience. Dans quelques instants, le juge arriverait à son tour et il ne resterait plus de temps pour parler.

- Faye... commença-t-il, j'aimerais que tu reconsidères la question. Nous avons un très bon arrangement en ce moment. Si tu emmènes les garçons dans l'Est, je ne les reverrai plus jamais.

- Mais ce n'est pas vrai, objecta Faye. Ils pourront toujours passer leurs vacances avec toi.

- Les vacances ! Quelques semaines dans toute une année... ce n'est pas comme chaque fin de semaine.

- Chaque fin de semaine, Keith ?

La voix de Faye était douce mais son regard gardait sa fermeté habituelle.

- Pendant quatre ans, tu aurais pu voir les enfants tous les week-ends,

combien de fois en as-tu profité ?

- Tous les week-ends où cela m'était possible ! Tu connais mon travail.

Faye le connaissait. Le demi-sourire qui s'ébaucha sur ses lèvres était triste. À présent qu'il la regardait véritablement, Keith s'apercevait de sa tristesse. Elle était seule. Elle élevait ses deux fils avec pour tout compagnon le chèque de la pension alimentaire. Elle venait demander au Tribunal la permission d'emmener leurs deux fils dans l'Est, sans doute pour les mettre au collège ; mais Keith comprit soudain la véritable raison de cette requête. De vieux amis étaient installés là-bas, des amis capables d'effacer de pénibles souvenirs. Qui sait, peut-être y avait-il même un ancien flirt ?

Keith ressentit une peine aiguë qu'il ne s'expliqua point.

- Je vais lutter contre toi, Faye, dit-il. Je le regrette mis je te préviens que je vais faire l'impossible pour t'empêcher d'avoir gain de cause.

Il était près de huit heures ce soir-là quand Keith regagna son appartement. Personne, excepté Gus, le basset d'Elaine, ne vint l'accueillir à la porte. Gus lui montra les crocs, comme à l'accoutumée, et tourna autour de lui pour mordre ses chevilles tandis qu'il traversait la salle de séjour sombre pour parvenir jusqu'à la tache de lumière qui se reflétait dans l'entrée. Au seuil de la chambre à coucher d'Elaine, il s'arrêta et écouta la musique provenant de l'électrophone placé au chevet de sa femme. C'était une musique typiquement sud-américaine avec un rythme lancinant. Il continua d'écouter jusqu'à ce qu'elle sortît de la salle de bains, vêtue d'une robe extrêmement décolletée. Keith ne connaissait rien à la couture, mais il se rendit compte immédiatement que ce n'était pas une toilette destinée à passer une tranquille soirée au coin du feu. Il se rendit compte également que c'était une robe très chère. Il en aurait le prix le premier du mois.

Elle leva la tête et le vit sur le seuil.

- Oh ! fit-elle, je ne t'avais pas entendu rentrer.

Keith ne répondit pas immédiatement. Il restait immobile, occupé à la considérer intérieurement et extérieurement. L'extérieur était encore séduisant.

Même à travers la pièce, il ressentait l'attraction de son corps.

- Cela t'est-il jamais arrivé de m'entendre rentrer ? demanda-t-il.

Elaine se retourna et prit une boucle d'oreille sur sa coiffeuse. Elle

leva les bras pour la fixer.

- Tu sors ? demanda-t-il de nouveau.

- C'est l'anniversaire de Thelma, expliqua-t-elle.

- Je croyais que c'était la semaine dernière l'anniversaire de Thelma.

Son ton la fit sursauter.

- Bon, fit-elle, qu'est-ce qui ne va pas ? As-tu bu de nouveau trop de martinis ?

- Je suis majeur, dit Keith.

Il traversa la chambre. Ce n'était pas seulement sa beauté mais aussi son parfum de femme qui le troublait.

- Je pensais que, pour un soir, tu pourrais bien rester à la maison.

- Pourquoi ? Pour que je sois seule dans l'obscurité à regarder la télévision ? Ce maudit appartement...

- Ce maudit appartement, l'interrompit Keith, me coûte 175 dollars par mois. Si l'on tient compte de certaines autres dépenses que je dois supporter, il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois obligé d'empiéter un peu sur mon temps libre pour parvenir à « mettre du beurre dans nos épinards ». Sinon tu ne pourrais pas t'habiller d'une façon aussi provocante pour l'anniversaire de Thelma.

Elaine prit l'autre boucle d'oreille et la fixa. On aurait dit qu'il n'avait pas parlé, qu'il ne lui avait fait aucun reproche. Et puis l'expression de son visage dans le miroir se fit rusée. Elle le regarda et, dans ses yeux, s'alluma une lueur de dédain.

- Comment ça s'est passé au tribunal ? demanda-t-elle.

- Nous avons obtenu un renvoi, répondit-il.

- Un renvoi ? Pourquoi ? Pour que ta souffrance se prolonge ?

- Je veux mes enfants !

- C'est Faye que tu veux ! Pourquoi n'as-tu pas l'honnêteté de l'admettre ? Tu as toujours voulu Faye. Tu ne m'as épousée que parce que tu me désirais. C'est là ton grand point faible, Keith. Tu as les yeux plus gros que le cœur !

- Je veux divorcer, dit Keith.

Il n'avait pas eu l'intention de dire cela. Du moins pas encore, et pas de cette façon. Mais les mots ayant été prononcés, ils se dressèrent entre eux comme un mur, et la réponse d'Elaine ne fit que renforcer cette barrière.

- Va au diable ! dit-elle tranquillement.

Ce fut cette nuit que Keith Briscoe quitta son appartement.

De toute façon il avait passé la plupart de ses nuits dans une chambre meublée ; une chambre minuscule avec une salle de bains, un réchaud pour sa cafetière et un bureau pour sa machine à écrire. Et, sur sa table de chevet, un poste récepteur à ondes courtes, le reliant à la police et au journal. La machine à écrire dérangeait Elaine la nuit. Or c'était le moment où Keith travaillait le plus, le moment où il transformait les faits divers en histoires pour les magazines policiers. Et cet argent supplémentaire, il en avait besoin pour ses deux garçons qui allaient avoir l'âge d'entrer au collège.

Mais la nuit où il s'installa dans la pièce pour y demeurer, Keith ne travailla pas. Il demeura assis, immobile, regardant fixement le calendrier sur son bureau et essayant de mettre de l'ordre dans son esprit. Il avait obtenu un renvoi d'une semaine. Une semaine avant de retourner devant le tribunal présidé par le juge Lacy, pour y revoir Faye devant lui, calme, fière et solitaire. Elaine était une femme stupide, mais même les plus idiots ont parfois de la jugeote. C'était Faye qu'il voulait, Faye, ses enfants, et tout ce qu'il avait abandonné. Elaine, c'était pour lui un mauvais rêve, une tempête émotive dans laquelle il avait été entraîné malgré lui. Et maintenant, la tempête apaisée, il essayait de rentrer chez lui en se frayant un chemin à travers les débris. Mais une semaine, ce n'est pas très long. Peut-être son avocat pourrait-il trouver un biais et obtenir un nouveau délai. En vérité il ne restait plus que six jours jusqu'au prochain lundi...

Pendant la nuit du dimanche, à minuit et demi, son poste de radio le fit sortir du lit.

Dorothy MacGannon avait un visage gai même dans la mort. Elle avait certainement dû beaucoup sourire dans sa vie. Le moment de terreur passé, les muscles de son visage s'étaient détendus et avaient repris leur position normale. On aurait pu croire qu'elle dormait, en rêvant agréablement, s'il n'y avait pas eu un filet sombre qui dégouttait de la couverture.

Elle était seule dans sa chambre, si l'on considère que le Brigadier Gonzales et ses hommes ne comptaient pas. Célibataire d'une trentaine d'années, elle avait toujours vécu seule. L'appartement était petit : une salle de séjour, une cuisine et une chambre à coucher. C'était au deuxième étage sur la cour, un des huit studios de l'immeuble. Un escalier de service à ciel ouvert s'arrêtait à quelques dizaines de centimètres de la fenêtre dont le store métallique avait été coupé en trois endroits. Les morceaux se balançaient dans la nuit. Il avait fallu une certaine agilité pour se tenir en équilibre sur la balustrade et entailler le store. Il en avait fallu encore davantage pour s'enfuir en enjambant la balustrade, après avoir tiré le coup de feu mortel.

- Notre gars devient téméraire, constata Gonzales. Il manie le revolver avec nervosité, mais il est téméraire.

- Vous croyez que c'est le même qui a assassiné Violet Hammerman la semaine dernière ? demanda Keith.

Personne n'avait encore parlé de Violet Hammerman. Elle ne constituait plus qu'un fait divers de la semaine précédente, dont seuls se souvenaient ses proches parents. Mais le store entaillé et la mort rapide avaient un étrange air de famille. Habitué à faire ces rapprochements, Gonzales était déjà au travail.

- Le laboratoire de la police nous assure que c'est un calibre 45 qui a tué la femme Hammerman, répondit-il. Lorsque nous connaîtrons la balle qui se trouve dans la blessure de celle-ci, je vous donnerai une réponse définitive. Malheureusement, il n'y a pas de plate-bande autour de cette maison, pas d'empreinte de pied, mais la manière d'entrer est la même. C'est une façon très curieuse de couper le store, vous savez. Cela prend beaucoup plus longtemps. »

- Mais garantit une meilleure sortie, dit Keith.

- C'est vrai, et ce visiteur s'en va toujours précipitamment.

Gonzales s'approcha du lit en fronçant les sourcils.

- Je me demande s'il ne les tue pas tout simplement pour le plaisir, murmura-t-il. Personne cette nuit n'a entendu de cri. Ils ont entendu le coup de revolver, mais pas de cri. Toutefois, si cinq téléviseurs, sur les huit que la maison possède, marchaient à plein tube, ce n'est pas étonnant qu'on n'ait rien entendu.

- A-t-il trouvé ce qu'il cherchait ? s'informa Keith.

Gonzales le regarda, sourcils toujours froncés. Puis il lui fit signe de le

suivre.

Ils traversèrent la petite chambre à coucher et entrèrent dans la salle de séjour. Ils se dirigèrent vers la droite pour pénétrer dans la kitchenette, dont un des murs était mitoyen avec la chambre à coucher. L'autre mur formait placard et une de ses portes était restée ouverte. Sur le côté de l'évier, renversé comme si on l'avait ouvert en toute hâte, il y avait un sucrier vide. Il ne contenait ni sucre ni quoi que ce fût.

- De quoi cela a-t-il l'air ? demanda Gonzales.

- Il semble que Dorothy MacGannon gardait son argent dans un sucrier, dit Keith.

- Exactement. Elle travaillait comme secrétaire juridique. Elle avait été payée vendredi et, le soir même, elle avait remboursé au gérant dix dollars qu'il lui avait prêtés au commencement de la semaine. Il affirme avoir vu dans son sac des billets représentant à peu près de cinquante à soixante dollars. Nous avons trouvé le sac dans un tiroir du secrétaire de la chambre à coucher mais il ne contenait plus que cinq dollars et un peu de monnaie.

- L'assassin ne les a pas vus.

- L'assassin ne les a même pas cherchés. Le tiroir était coincé et il grinçait à réveiller les morts, ou presque. Il est évident qu'il ne s'est pas occupé de ce secrétaire. Et ce détail est intéressant parce que lors du précédent assassinat, la semaine dernière, c'était le seul meuble qu'il avait fouillé. Par contre, cette fois il s'est dirigé tout droit vers la cuisine, a ouvert une porte du placard et maintenant tout s'est envolé !

Ces paroles du Brigadier Gonzales expliquaient les rides qui s'étaient formées sur son front. Cela signifiait qu'une autre ligne se dessinait sur le schéma du meurtre commis par un assassin inconnu.

- Peut-être était-il un ami de cette femme, dit Keith. Quelqu'un qui venait la voir dans son appartement et savait où elle gardait son argent. Peut-être même son amant. Elle était célibataire.

- La femme Hammerman était aussi célibataire, constata Gonzales, et elle n'avait pas d'amant. Nous avons interrogé le propriétaire et il a été formel. Mais vous avez raison, elle était célibataire. Elles étaient toutes les deux célibataires, et elles ont été tuées toutes les deux pendant la nuit de dimanche. Nous commençons à voir plus clair, n'est-ce pas ? Deux meurtres, les victimes sont deux femmes, qui

vivaient seules et qui ont été tuées l'une et l'autre pendant une fin de semaine, après avoir touché leur salaire le vendredi. Voulez-vous parier avec moi que c'est une balle de 45 qu'on trouvera dans le cadavre ?

- Je ne parie pas, dit Keith. Et son épicier ? A-t-elle fait des achats d'épicerie ?

- Des achats ? Quels achats ?

- Est-ce que miss MacGannon avait fait des achats chez l'épicier ? Miss Hammerman en avait fait. Pour autant que je me rappelle, elle avait dépensé environ 14 dollars.

Gonzales eut l'air intéressé. Il regarda derrière lui, dans la salle de séjour qu'on voyait très bien de la cuisine.

- Votre esprit travaille encore, Briscoe, dit-il. Un livreur... mais attendez. Miss Hammerman avait payé toutes ses emplettes dans le magasin. Pourtant, il est possible qu'il s'agisse d'un livreur. Un garçon grand, et dégingandé. Le laboratoire nous a dit que l'homme ne pesait pas plus de soixante-quinze kilos. Ça vaut la peine de faire des recherches de ce côté-là. Je n'aime pas la perspective d'un nouveau meurtre chaque fin de semaine.

* * *

Dorothy MacGannon rendit un grand service à Keith en se faisant tuer de cette façon. C'était un bon prétexte pour l'empêcher de comparaître devant le tribunal. Et, automatiquement, il obtint un nouveau renvoi.

De la sorte, il avait une semaine de plus pour essayer de convaincre Faye.

Il la vit descendre les marches du tribunal. Elle était contrariée qu'il ne se fût pas présenté au jour fixé, car elle pensait qu'il l'avait fait exprès. Et, à vrai dire, Keith n'était pas certain qu'elle n'eût pas raison.

- Peut-être pourrions-nous aller prendre un verre quelque part, ainsi je t'expliquerai ce qui s'est passé, proposa-t-il.

- Je regrette. Keith, j'ai déjà perdu assez de temps comme ça.

- Ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas venu. J'étais sur une histoire très importante... Regarde... »

Il déplia la dernière édition du journal et la lui tendit. Elle hésita.

- Prenons quelque chose ensemble, pour prouver que tu ne m'en veux pas, insista Keith.

Elle finit par y consentir sans aucune chaleur néanmoins mais Keith eut l'impression d'avoir remporté une grande victoire. Il la conduisit dans un petit bar, près de l'immeuble du journal, où elle avait l'habitude de le rencontrer au bon vieux temps, lorsque leur mariage et le monde étaient encore jeunes. Faye avait toujours été un peu sentimentale. Ils allèrent s'installer à leur ancienne place, dans le fond de la salle et il commanda un scotch sans eau et un Pink Lady pour elle, pensant ainsi lui montrer qu'il n'avait rien oublié.

- Pour moi ce sera un martini-vodka, corrigea Faye.

- Tu as changé de cocktail, remarqua Keith.

- Il y a des tas de choses dont j'ai changé, Keith.

C'était vrai. À présent qu'ils étaient seuls, il s'en apercevait. Ce ne serait pas facile. Faye prit une cigarette dans son sac. Il fouilla dans sa poche pour en tirer un briquet, et puis, essaya de lire ses sentiments en regardant ses yeux, qui brillaient au-dessus de la flamme.

- J'ai changé, moi aussi, lui confia-t-il. Je travaille la nuit maintenant, Faye. Je suis aussi laborieux qu'une abeille. J'écris un peu pour moi et je crois qu'un de ces jours je me mettrai à ce roman dont je t'ai parlé autrefois.

- C'est très bien, répondit Faye. Je suis ravie de ce que tu me dis.

Puis, après un temps d'arrêt.

- Que pense Elaine de ça ?

Keith referma brutalement son briquet, mais ne le rempocha point, le faisant passer d'une main dans l'autre.

- Elaine et moi n'habitons plus ensemble, dit-il. J'ai déménagé la semaine dernière.

Il attendit sa réaction, mais Faye savait très bien cacher ses sentiments, pareille à l'iceberg, dont on n'aperçoit qu'une faible partie au-dessus des vagues. S'il avait compris cela quatre années auparavant, il n'aurait pas été là en ce moment, assis devant elle, comme un écolier timide attendant le résultat de sa composition.

- Je suis navrée pour toi, Keith, dit-elle.

- Pas moi. Cette séparation était à prévoir depuis fort longtemps. Dès le début, il s'est agi d'une erreur, et je me demande comment j'ai pu être aveugle à ce point.

Il n'en dit pas davantage. Ils avaient bu un verre ensemble et il n'avait pas le droit de s'insinuer dans l'intimité de Faye qui appartenait à cette catégorie d'êtres capables de s'en aller s'il avait insisté davantage. En tout cas, il lui avait dit les choses les plus importantes, et elle aurait le loisir d'y réfléchir pendant toute une semaine.

Ce fut seulement quand il eut regagné sa chambre meublée, que Keith se rendit compte qu'il jouait un jeu dangereux. Il essayait de reprendre Faye, sans savoir comment se débarrasser d'Elaine. Il s'assit à son bureau pour travailler. Il tenta d'oublier ses problèmes personnels pour se concentrer sur ceux du Brigadier Gonzales. Cette affaire policière commençait à le fasciner. Qui était donc ce tueur qui opérait de pareille façon ? Un drogué à demi fou, certes, mais possédant suffisamment d'astuce pour établir un plan bien déterminé. À présent il comprenait ce que voulait dire Gonzales le jour où il avait parlé du schéma d'un meurtre. S'il était possible de se mettre à la place du tueur... Certainement celui-ci avait rendu visite à l'appartement de Dorothy MacGannon avant le meurtre. Il n'y a que très peu de gens qui gardent leur argent dans des sucriers. Elaine laissait de l'argent partout, éparpillé dans une douzaine de sacs, au milieu de la chambre à coucher. Le « tueur-acrobate », comme Keith l'avait baptisé dans son dernier article, pourrait s'en donner à cœur joie s'il découpait un store dans l'appartement d'Elaine.

Mais comment aurait-il été au courant ? Keith se mit à penser de nouveau à Elaine ; il ne pouvait s'en empêcher. Il l'imaginait seule dans son appartement. Que faisait-elle toute la journée ? Elle n'allait jamais au marché ; elle téléphonait pour passer ses commandes d'épicerie. Mais elle ne payait jamais les factures, se contentant de donner un pourboire au livreur. Et la note, avec de nombreuses autres, arrivait le premier du mois. Il y avait d'autres livraisons : le teinturier, les boissons... et quoi encore ? Et alors il se souvint, que dans les premiers jours de leur mariage, avant l'époque où Elaine avait pris l'habitude de sortir pour s'amuser, elle avait adoré toutes les bricoles que vendent les démarcheurs qui font du porte-à-porte. Bientôt cette pensée s'imposa à lui.

Une bricole. Il fallait que ce soit quelque chose de facile à vendre. Si on lui avait fermé la porte au nez, le tueur n'aurait jamais pu entrer dans les appartements. Il lui fallait quelques minutes au moins pour étudier toutes les possibilités ; savoir si la femme habitait seule,

observer où elle prenait son argent lorsqu'elle payait. Peut-être avait-il un truc, peut-être vendait-il avec des bons-primés. Il y avait d'autres façons d'approcher les gens, des moyens qu'il aurait pu emprunter ; offrir des articles confectionnés par les aveugles, par les paralysés ou par les retardés mentaux, des choses qu'une femme achèterait, qu'elle en ait besoin ou non.

Le lendemain, Keith parla à Gonzales de son idée. Ils se rendirent ensemble à l'appartement de miss MacGannon. Ils examinèrent les tiroirs du buffet de cuisine mais n'y trouvèrent que des articles courants, depuis le tire-bouchon jusqu'au fouet-batteur. Malheureusement, aucun n'était neuf. Gonzales ouvrit le placard à balais.

- Parfois les démarcheurs vendent des produits de beauté, dit Keith, je vais regarder dans la salle de bains.

En passant par la petite chambre à coucher, il entra dans la salle de bains. Il n'y avait pas de baignoire, seulement un bac à douche et un lavabo. Il ouvrit un des tiroirs qui se trouvait sous le lavabo et appela Gonzales. Celui-ci le trouva avec une petite serviette dans la main : elle était de couleur verte, à peu près vert chartreuse, et d'un côté il y avait une broderie noire représentant un petit caniche.

- Vous vous en souvenez ? demanda Keith.

Gonzales s'en souvenait fort bien puisqu'il ne fallait pas utiliser une serviette rouge pour soigner une blessure ouverte.

Leur enquête se poursuivait dans chaque appartement de l'immeuble où l'on put trouver quelques locataires. Puis ils allèrent dans l'appartement de Curzon Street et interrogèrent les personnes présentes. Enfin, ils retrouvèrent le fil. Dans les deux immeubles, le samedi avant le meurtre, un locataire au moins se rappelait avoir vu un démarcheur avec sa mallette à la main qui parcourait la maison. Une des voisines de miss Hammerman, une femme âgée qui habitait avec son mari retraité, s'était même entretenue avec ce démarcheur pendant qu'il faisait sa tournée.

- Il vendait des petites serviettes et autres babioles, leur expliqua-t-elle. C'était joli et bon marché. J'ai acheté deux serviettes pour 25 cents chacune. J'en aurais acheté davantage mais notre retraite est assez minime.

Pouvait-elle décrire le démarcheur ? Oui. C'était un jeune homme de haute taille, dégingandé, presque un adolescent.

- Il n'était pas très commerçant, ajouta-t-elle. Je me demande s'il voulait vraiment vendre quelque chose. C'est moi qui lui ai demandé de s'arrêter sinon il n'aurait pas pris la peine de me proposer sa marchandise.

Il avait dû passer ainsi devant toutes les portes sauf deux ; celles de Violet Hammerman et de Dorothy MacGannon. En examinant les boîtes à lettres, ils découvrirent l'explication : tous les autres appartements dans chaque immeuble étaient occupés par deux ou plusieurs locataires. Le « tueur-acrobate » se limitait aux femmes seules.

- C'est formidable, conclut Gonzales. Dans ce quartier, on trouve la plus grande concentration de célibataires de la ville. Nous n'avons qu'à aviser toutes les femmes vivant seules de ne pas acheter des petites serviettes aux colporteurs qui font du porte-à-porte.

- Les démarcheurs n'ont pas de patente ? demanda Keith.

- Les démarcheurs accrédités en possèdent une, dit Gonzales, mais ce qui est plus important, c'est que ces marchandises sont fabriquées quelque part. Il y a un numéro de référence sur chaque pièce. Ne parlez pas de ce détail pendant quelques jours, Briscoe, et vous en aurez l'exclusivité. Entre-temps, nous allons effectuer des recherches pour retrouver la trace d'un démarcheur grand et maigre qui se promène avec une mallette.

- Ou sans mallette, suggéra Keith. Je ne crois pas que cet homme ait pénétré dans ces immeubles à l'aveuglette. Je pense qu'il avait choisi ses victimes, suppose qu'il les avait surveillées, qu'il avait étudié l'emplacement des appartements et bien établi son plan à l'avance. Il est probablement en train de projeter son expédition de dimanche prochain. Il a sa place réservée en première page. Que voulez-vous, Gonzales, chacun met son orgueil où il le peut.

Gonzales ne discuta point.

- Vous avez vraiment réfléchi bien à fond au problème, dit-il.

- Oui, répondit Keith, c'est exact.

Et il n'avait pas fini d'y réfléchir.

Keith décida d'aller faire des achats et, en quittant Gonzales, il entra dans un des plus grands magasins du quartier. Au rayon de blanc, en se promenant parmi les étalages, ayant bien soin d'éviter les vendeuses, il trouva ce qu'il cherchait. Des petites serviettes assorties

de plusieurs couleurs, avec un petit caniche brodé en noir sur une face.

- Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

Derrière lui, une voix le rappela à la réalité.

- Non, merci, je regardais seulement, dit-il.

Il s'éloigna rapidement. Il réfléchissait trop : il avait besoin de prendre l'air.

Ce soir-là, il rendit visite à Elaine. Il avait encore sa clé et s'en servit pour entrer. Personne ne vint à sa rencontre, pas même Gus.

- Il est chez le vétérinaire, expliqua Elaine. Il a attrapé froid et on le garde en observation pendant une semaine.

Elle était dans la chambre à coucher en train de se faire les ongles. Assise sur son lit, le dos appuyé contre les Oreillers, elle le regardait à peine tout en lui parlant.

- Je croyais que tu ne reviendrais plus, dit-elle.

- Je n'en ai pas l'intention, répondit-il. Je suis venu ce soir uniquement pour que nous parlions.

- Parler ? De quoi veux-tu que nous parlions ?

- Du divorce.

La main qui tenait le polissoir hésita un instant.

- Nous avons parlé de cela la semaine dernière, dit Elaine.

Il attendit quelques secondes : elle semblait ignorer sa présence. Il aurait pu aussi bien être un meuble qu'elle se disposait à donner au camion de l'Armée du Salut. Il passa près du lit et se dirigea vers la fenêtre. Le tapis d'Elaine était épais ; même avec un stéthoscope on n'aurait pu entendre le bruit des pas de Keith. Il s'arrêta près de la fenêtre et tira les rideaux soyeux. C'était une fenêtre à guillotine, dont les deux moitiés étaient séparées pour laisser entrer l'air nocturne. L'appartement était au second étage. Juste en dessous, les rayons de la lune blanchissaient le toit plat du garage et tombaient sur la courbe de l'échelle d'incendie qui descendait sur le côté. La fenêtre elle-même se trouvait à peine à un mètre cinquante au-dessus du toit.

- Tu devrais garder cette fenêtre fermée, dit-il. C'est dangereux de la

tenir ouverte.

Ce changement de conversation obligea Elaine à lever ses yeux vers lui, et abandonner la contemplation de ses ongles.

- Que veux-tu dire ?

- Tu ne lis donc pas les journaux ?

- Oh ! Cette histoire sordide !

- Il ne faut pas en rire. Deux femmes sont mortes.

Alors, elle le fixa intensément, se rendant compte qu'il ne s'agissait pas d'une simple conversation : elle venait de comprendre.

- Arrête-toi de souhaiter si ardemment ma mort, dit-elle. Tu en as presque l'eau à la bouche...

- Ne sois pas stupide, Elaine.

- Je ne suis pas stupide, et je n'ai pas l'intention de me laisser effrayer par toi afin de te rendre ta liberté. Pour qui me prends-tu ? Pour une femme de remplacement, qu'on peut utiliser pendant un certain temps et qu'on quitte un beau jour pour retourner à son coin de feu et ses pantoufles ? Eh bien, tu te trompes ! Je ne le suis pas. Je te l'ai déjà dit. Il ne faut pas avoir les yeux plus gros que le cœur. Tu m'as quittée, ce n'est pas moi qui t'ai renvoyé. Essaie un peu de divorcer et tu verras ce que ça te coûtera...

* * *

Ce fut deux jours plus tard que le Brigadier Gonzales demanda à Keith de venir le voir à son bureau. L'affaire avait pris un de ces tournants imprévus qui peuvent signifier tout ou rien. Il avait reçu un coup de téléphone d'un habitant de West Hollywood. Une femme avait déclaré avoir vu un rôdeur devant les fenêtres de sa chambre. Gonzales, en ce moment, se méfiait diablement des fenêtres de chambres à coucher, et lorsqu'il apprit que la femme vivait toute seule, travaillait cinq jours par semaine et passait les samedis et dimanches chez elle, ce qui d'ordinaire aurait été considéré comme une plainte sans importance, éveilla suffisamment ses soupçons pour justifier une convocation. Fidèle à sa parole, il réservait l'exclusivité de l'histoire à Keith, à condition qu'elle tînt debout, ce qui était le cas.

Netty Swanson était une femme robuste, entre deux âges, qui avait des

opinions bien arrêtées.

- Je n'aime pas les voyeurs, déclara-t-elle. Si on veut savoir comment je vis, on n'a qu'à venir chez moi et m'interroger. J'exècre les voyeurs. C'est pourquoi j'ai appelé la police lorsque j'ai vu ce type devant ma fenêtre.

- Pouvez-vous décrire cet homme, miss Swanson ? demanda Gonzales.

- Bien sûr. Il était grand comme une perche, et il aurait été plus grand encore s'il s'était tenu bien droit. Il était jeune aussi. Je n'ai pas vraiment vu son visage, mais ses mouvements étaient ceux d'un homme jeune. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont une drôle de façon de marcher. Et leur visage, mon Dieu ! Ils ont des yeux de veau, comme s'ils essayaient constamment de retrouver le chemin de l'étable.

- Miss Swanson, l'interrompt Gonzales, avez-vous les nerfs solides ?

Certaines personnes sont fortes en gueule mais se recroquevillent au moindre danger. Netty Swanson avait l'échine en acier. Elle écouta attentivement le Brigadier Gonzales lui expliquer la situation et une lueur s'alluma dans ses yeux. Il lui dit que le rôdeur pourrait revenir. Il pourrait apparaître devant le seuil de sa porte un samedi, portant une mallette contenant des bricoles à vendre. Autoriserait-elle un inspecteur de la police à monter la garde avec elle dans son appartement et lui mettre la main au collet ?

- C'est inutile, dit-elle, j'ai un fusil dans mon placard dont je me servais pour chasser des serpents à sonnette dans l'Oklahoma quand j'étais gosse. Je suis assez grande pour tenir tête à ce rôdeur.

- Mais ce n'est pas un vulgaire rôdeur, protesta Gonzales. Si c'est l'homme que nous croyons, il a déjà tué deux femmes.

Elle accusa le coup sans sourciller. Elle n'était pas aveugle et elle savait lire. Ses yeux s'avivèrent, lorsqu'elle comprit de qui il s'agissait.

- Alors, c'est le « tueur-acrobate ». Ça, c'est quelque chose ! Dans ce cas, je crois qu'il vaut mieux que je m'en remette à vous, Brigadier. Mais j'ai mon fusil, si vous avez besoin d'une autre arme.

* * *

Samedi.

Keith était assis à côté de Gonzales dans un cabriolet étroit avec une

immatriculation fictive, arrêté en face de la maison où habitait Netty Swanson. C'était un vieil immeuble de deux étages, flanqué à droite d'une construction immense et à gauche d'une haie mal entretenue, qui délimitait le passage des piétons. La haie avait au moins un mètre cinquante de haut et du cabriolet on apercevait seulement l'entrée de ce passage, et celle de l'immeuble. À l'intérieur de la maison, un des hommes de Gonzales montait la garde depuis neuf heures, et maintenant, il en était presque onze.

Keith transpirait à grosses gouttes. Il ouvrit la portière de son côté pour laisser pénétrer un peu de fraîcheur dans la voiture. Gonzales l'observa d'un œil curieux.

- Vous êtes plus nerveux que moi, remarqua-t-il. Pourtant mes nerfs sont toujours à vif dans des cas pareils. Vous travaillez trop sur cette affaire, Briscoe.

- Je travaille toujours trop, répondit Keith. Et c'est ce qui me plaît.

- Vous travaillez aussi la nuit ?

- Oui.

- Vous avez tort. Nous vieillissons et il arrive un moment où il faut prendre les choses plus à loisir.

Gonzales rejeta son chapeau sur sa nuque et étendit ses jambes devant lui pour repousser le siège.

- Du moins c'est ce qu'on me dit, ajouta-t-il. Mais quand on a cinq gosses à nourrir, on est bien obligé de turbiner. Vous avez des enfants vous aussi, n'est-ce pas ?

Keith ne répondit pas.

Il chercha une cigarette dans sa poche mais le paquet était vide. Au coin de la rue, tout de suite après le passage, il repéra un tabac. Au tabac il trouverait des cigarettes et personne ne lui poserait de questions auxquelles il ne voulait pas répondre.

- Je vais chercher des cigarettes. Dites à notre ami de ne pas proposer ses serviettes avant mon retour.

Le tabac se trouvait du même côté de la rue que l'immeuble qu'ils surveillaient. Par curiosité, il traversa et passa juste devant la porte d'entrée : elle était ouverte et il n'y avait personne dans le hall. Il continua et arriva au tabac. Après avoir acheté les cigarettes, il revint

sur ses pas, sans se dépêcher car il n'avait aucune hâte de se retrouver dans le cabriolet où l'on étouffait. Gonzales avait raison : il était énervé. Ses mains tremblaient en ouvrant le paquet de cigarettes. Il s'arrêta devant le passage pour allumer sa cigarette ; soudain, il la laissa tomber et l'oublia.

Quelques minutes avant, le passage était désert, mais à présent, un coupé gris stationnait tout contre la haie, à environ sept mètres de la rue. Il regarda autour de lui : il n'y avait personne sur le trottoir mais de l'autre côté, Gonzales venait de sortir de la conduite intérieure ; il marchait vite et se dirigeait vers la porte de l'immeuble, l'air préoccupé. Il n'aperçut même pas Keith. Tout était pour le mieux. Keith alla droit au coupé. C'était une vieille Chevrolet portant le numéro KIJ 770. Il en fit le tour et, s'approchant de la portière, chercha le nom du propriétaire sur le tableau de bord. La plaque était à peine visible mais la portière n'était pas fermée à clé. En l'ouvrant, Keith vit quelque chose qui était tombé sur le plancher de la voiture, et à moitié enfoui sous le siège. C'était quelque chose de bleu, sali à force d'avoir été piétiné et portant d'un côté une broderie représentant un caniche noir.

Il laissa retomber la serviette sur le plancher et s'approcha de la plaque portant le nom du propriétaire : George Kawalik, 1376 1/4 North Third Street.

Keith possédait tous les atouts en main. Gonzales ignorait la présence du coupé, il n'avait pu le voir de l'endroit où il se trouvait. Il recula avec l'intention d'aller rejoindre Gonzales. C'est alors qu'il entendit le coup de feu. Peut-être poussa-t-on un cri à l'intérieur de l'immeuble. Il ne put jamais en être sûr, parce que tout s'était passé très vite. Il venait de dépasser le coin de la haie quand soudain, les arbustes s'écartèrent et une tête - blonde - avec des cheveux en brosse, un visage tourmenté, grimaçant de peur, suivi d'un corps, courbé en deux, sortait du feuillage. Le garçon chut presque à l'intérieur du coupé. La portière claqua et la tête apparut au-dessus du volant. Keith n'eut pas le temps de réagir. Il se trouvait à cinq mètres environ de la voiture et se retourna à l'instant où le coupé faisait un bond en avant. Il eut juste le temps de se garer pour éviter d'être écrasé. La retraite de Keith fut coupée par une masse humaine à laquelle il se heurta : c'était Gonzales.

- C'était lui dans le coupé ? L'avez-vous vu ?

Le coupé disparaissait derrière le tournant, tel une tache grise à l'horizon.

- Avez-vous la voiture ? Avez-vous noté le numéro ?

Gonzales avait toutes les raisons de crier. Un tueur venait de filer entre ses doigts. L'auteur de deux meurtres s'enfuyait.

- Cette idiote de femme et son fusil pour serpents à sonnettes !

Keith retrouva sa respiration.

- Elle a tiré ? demanda-t-il.

- Non. Mais elle avait son fusil à la main quand elle a ouvert la porte. Clancy, qui était à l'intérieur, n'a pu la retenir à temps. Le type l'a vue et s'est précipité vers la porte de service. Clancy a tiré. Avez-vous vu le numéro d'immatriculation de la voiture ?

Keith n'hésita pas.

- Non, dit-il, je ne l'ai pas vu, je n'ai pas eu le temps.

* * *

Qui aurait pu dire à quel moment la décision fut prise ? Une occasion s'était présentée, une réponse avait été fournie, mais ce n'était pas à ce moment que la décision avait été prise. Au moment même où Keith avait parlé, il avait compris que depuis longtemps son cerveau élaborait ce plan. À présent, la trame en était tissée. Il ne lui restait plus qu'à suivre le fil.

Il y avait un meurtrier nommé George Kawalik qui tuait en suivant un schéma bien déterminé. Il trouvait un appartement où vivait une femme seule. Il surveillait l'appartement, repérait la fenêtre de la chambre à coucher, attendait jusqu'au samedi, parce que ce jour-là la femme serait probablement chez elle et alors, il se lançait dans son expédition, sous le prétexte de vendre des jolies serviettes. Le dimanche soir était son « jour de collecte ». Il venait, il volait, et il tuait. Un véritable meurtre sur mesure.

Il y avait un autre homme, nommé Keith Briscoe, qui avait commis une faute. Il n'aimait pas se rappeler pourquoi et comment il l'avait commise, mais ce dont il était sûr, c'était qu'il fallait trouver un moyen d'en sortir. Il n'était plus jeune. Ses tempes grisonnaient et il commençait à sentir en lui des limites. Il n'était pas juste qu'il dût payer pendant le reste de son existence les conséquences d'un flirt qui était allé un peu trop loin. Il lui semblait encore plus injuste que ses fils n'aient pas de père et que Faye soit une femme seule, obligée de

corser ses cocktails et de chercher ailleurs l'amour qu'il souhaitait lui donner.

Après avoir quitté Gonzales, Keith eut le temps de penser à tout cela. Seul dans sa chambre meublée, il détailla tous les faits de façon logique et mathématique. Il arriva à une équation simple : Keith + Faye = Foyer et Bonheur ; Keith - Elaine = Faye. L'égalité de la deuxième partie de l'équation n'était pas certaine mais c'était au moins un risque à courir, tandis que Keith + Elaine ne donnait rien du tout.

Il mesurait les dangers d'un meurtre. Un jour, George Kawalik serait pris. Désormais, il était devenu autre chose que l'empreinte d'un pas sur la terre molle, une ombre sans visage, dont la taille était assez élevée pour lui permettre d'entailler un store, la maigreur et l'agilité suffisantes pour pénétrer facilement dans une chambre. À présent, il possédait un visage et un corps ; on connaissait sa façon d'opérer, et, ce qui était plus important encore, on avait repéré sa voiture, Gonzales n'avait que vaguement aperçu le coupé gris mais ses yeux avaient l'habitude de remarquer les moindres détails. Gonzales travaillait avec une équipe. Or, Keith connaissait la valeur des forces organisées. Le coupé serait retrouvé. Cela pourrait prendre des jours ou des semaines, mais on le retrouverait. Entre-temps, George Kawalik tuerait encore. C'était inévitable. La force qui le poussait à assassiner, que ce fût une aberration mentale ou le besoin désespéré de se procurer de l'argent pour acheter de la drogue, l'obligerait à continuer.

Et le dimanche soir, il tuerait de nouveau.

Samedi soir, dès qu'il fit nuit, Keith partit en expédition. L'adresse de Kawalik n'était pas facile à trouver dans l'obscurité ; cela n'eût pas été facile non plus dans la journée. C'était un faubourg misérable, populeux, tout prêt à recevoir les démolisseurs. Des vieilles maisons en bois, dont les cours étaient encombrées de bicoques insalubres, à la limite de ce que pouvait permettre le Service de l'Hygiène. Au fond de la cour, il trouva la mesure de Kawalik. Il n'y avait pas de lumière et les stores étaient baissés. Il aurait voulu essayer la porte mais il y avait trop de risques. Kawalik ayant la détente facile, il contourna silencieusement la baraque : tous les stores étaient baissés, mais une fenêtre était ouverte. Il s'approcha et eut l'impression d'entendre la respiration de quelqu'un à l'intérieur. Il continua sa quête. La porte de derrière avait une serrure ancienne que n'importe quelle fausse clé aurait pu ouvrir. Il tâta le trousseau de clés qu'il avait dans sa poche mais décida d'attendre. Il s'éloigna de la baraque en direction des

garages qui n'étaient qu'une rangée de boxes ouverts donnant sur un étroit passage. Le coupé gris s'y trouvait.

Kawalik avait regagné sa tanière. Réaction normale après sa fuite précipitée. Tant mieux. Keith n'était pas encore prêt à s'en occuper ; il voulait simplement savoir où le dénicher en cas de besoin. Il retrouva son chemin jusqu'à la rue à travers le dédale de bicoques en ayant le sentiment que le regard d'un tueur fou le poursuivait à travers les fenêtres fermées. Il avait presque atteint le trottoir lorsqu'une voix l'appela dans l'obscurité et il s'arrêta.

- Vous cherchez quelqu'un, monsieur ?

Une voix d'homme. Keith se retourna lentement, puis sa respiration reprit son rythme normal. Un vieillard était debout sur le pas de la porte de l'appartement principal. Il avait l'œil méfiant et l'attitude du propriétaire soucieux de ses biens.

- C'était probablement une mauvaise adresse, répondit-il.

- Quelle adresse cherchez vous ?

- Je cherche quelque chose à louer. Un ami m'avait raconté qu'un des logements était libre par ici.

- Non, il n'y a rien à louer répondit le vieillard.

- On m'avait parlé d'un appartement dont les stores sont toujours baissés.

- Il est loué. La personne qui l'occupe travaille la nuit.

Keith rentra chez lui. Le vieillard avait eu l'air soupçonneux mais Keith était satisfait.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire avant de retourner chez Kawalik. Dans la matinée, Keith appela Elaine. Il était près de midi, mais la voix de sa femme était ensommeillée. Les nuits d'Elaine se prolongeaient de façon très inhabituelle. Il avait minutieusement préparé son histoire. Il lui dit qu'il travaillerait tard ce soir-là, mais qu'il avait besoin de la voir. C'était très important.

- Minuit, ça t'irait ?

Elaine protesta. Thelma donnait une réception.

- Elle fête encore son anniversaire ? ironisa-t-il.

Elaine protesta de nouveau. Que lui voulait-il donc qui ne pût attendre ? Sa liberté, se borna-t-il à dire.

- Tu sais ce que je t'ai répondu l'autre jour, lui lança-t-elle.

- Oui : que ça me coûterait cher. Eh bien, peut-être pourrions-nous arriver à un arrangement. Tu n'as rien contre l'argent en espèces, n'est-ce pas ?

Elle tomba dans le piège. Elle serait chez elle à minuit.

Il surveilla l'appartement depuis la rue. À minuit, toutes les lumières étaient allumées. À une heure les lumières du devant s'éteignirent et il contourna l'immeuble. À une heure et demie les lumières de la chambre à coucher s'éteignirent. Elaine pensant avoir veillé pour rien s'était décidée à aller se coucher. Ce fut là sa plus grande erreur.

Vingt minutes plus tard, Keith pénétra dans l'appartement de Kawalik en utilisant la porte de derrière. L'endroit était sombre. Pendant quelques secondes Keith eut peur que Kawalik eût plus d'audace qu'il ne l'avait imaginé et fût allé rendre visite à quelque autre victime. Mais la peur disparut quand il atteignit la chambre à coucher. Un faible rayon de lune pénétrait à travers le volet, soulignant un long corps couché sur le lit. Keith avait son revolver. Il alluma sa lampe-torche. C'était Kawalik, mais il ne bougea pas. Keith s'approcha davantage. Les yeux de Kawalik étaient fermés et il respirait bruyamment. L'un des bras du garçon dépassait du drap. Keith avait deviné juste. La pliure du coude était tatouée par des traces de piqûres et la dernière injection avait dû être importante. Kawalik ne se réveillerait pas avant plusieurs heures.

Keith avait plus de chance qu'il n'avait osé l'espérer. Il éclaira la pièce avec sa lampe, mais n'osa allumer l'électricité par crainte d'éveiller l'attention du propriétaire aux yeux d'aigle. Il trouva tout ce qu'il cherchait : le calibre 45 de Kawalik dans le tiroir de la commode, une paire de chaussures en toile avec des semelles en caoutchouc dans le placard, des gants, et une mallette pleine de serviettes de couleur. Keith fouilla la mallette jusqu'à ce qu'il découvrit une serviette rose. Une serviette d'un rose très vif. Voilà qui conviendrait à Elaine.

Dans la salle de bains, il dénicha le couteau de poche parmi d'autres objets intéressants : une aiguille hypodermique, une cuillère, ayant servi à réchauffer du liquide, les restes d'une vieille chemise déchiquetée en morceaux. L'un des morceaux était taché de sang. Sans doute Kawalik avait-il raté la veine en se piquant. Un autre morceau, également taché de sang, se balançait au bord du lavabo. Keith

dirigeait le faisceau lumineux vers le sol lorsque soudain il éteignit. Il ne reprit sa respiration que lorsqu'il fut sûr que c'était un chat qu'il avait entendu. Puis il s'en alla sans allumer la lampe, en refermant la porte derrière lui.

Une demi-heure plus tard, Keith s'introduisait dans la chambre d'Elaine par la fenêtre. Il avait peur et haletait. Une douzaine de fois il s'était imaginé qu'elle l'entendait scier le store, ce qui aurait tout gâté. Mais les autres locataires de l'immeuble avaient l'habitude de recevoir des amis bruyants ou de mettre la télévision à plein volume jusqu'à des heures tardives. Cette nuit- là né faisait pas exception, aussi Elaine dormait-elle avec des boules de cire dans les oreilles et son masque noir sur les yeux. Il n'avait vraiment pas besoin des chaussures de Kawalik à semelles de caoutchouc pour marcher sur le tapis très épais, mais il lui fallait la signature de Kawalik - la serviette rose vif - dans l'armoire à linge de la salle de bains. Dans la lingerie, il trouva deux sacs à main posés sur une des tables. Il prit l'argent qu'ils contenaient, en fourrant- le plus petit, un sac de soirée, dans sa poche pour le laisser tomber plus tard dans l'allée, vers l'entrée de la maison. Ensuite, il s'approcha du lit, se pencha sur Elaine et souleva son masque noir. Elle s'éveilla en sursaut mais ne cria pas. Elaine avait du courage - suffisamment pour regarder en silence la silhouette près du lit jusqu'à ce qu'elle l'eût reconnue.

- Oh ! C'est toi... fit-elle.

Mais alors elle vit l'arme dans sa main. Et au même moment Keith tira.

* * *

C'était facile, très facile de tuer. Le temps de regagner sa voiture sans aucune difficulté suffit à Keith pour éprouver une sorte d'exaltation délirante. Ses nerfs avaient été beaucoup plus crispés qu'il ne l'avait imaginé ; maintenant, ils se détendaient à la façon d'un ressort. Il savait à présent ce que Kawalik ressentait lorsque la drogue commençait à faire son effet : sauvage, libre et planant sur l'univers. Elaine était morte et il n'y avait rien qui pût l'accuser. Les voisins bruyants n'avaient pas entendu le coup de feu, le sac de soirée se trouvait au pied de l'escalier de service près du garage, la serviette rose était dans l'armoire à linge et la balle que la police trouverait dans le corps d'Elaine correspondrait exactement à celles des deux autres crimes. Le plus drôle, c'est que lorsqu'on arrêterait Kawalik, il ne pourrait même pas se souvenir s'il l'avait tuée ou non. Il ne restait plus qu'à porter l'arme, les gants, les chaussures et l'argent, dans le

logement de Kawalik. Après quoi, les événements suivraient leur cours inévitable.

L'inévitable s'appelait Gonzales. Quand Keith vit la voiture de police arrêtée devant le logement de Kawalik il était trop tard pour reculer. Il avait ralenti pour se garer et Gonzales l'avait reconnu.

- Vous avez donc reçu mon message ? lui cria le policier.

Keith coupa le contact. Il ignorait totalement de quelle façon Gonzales avait obtenu si rapidement l'adresse de Kawalik, mais ne dit rien. Dans certains cas, le silence est d'or.

- J'ai demandé au standard de vous appeler lorsque j'étais déjà sur le point de partir. Ç'aurait été une honte que vous n'assistiez pas à la fin de cette aventure.

- Le « tueur-acrobate » ? demanda Keith, tandis que son cerveau fonctionnait à toute allure.

- On le tient. J'avoue, Briscoe, que j'ai été conduit par mon ange gardien. Encore un coup de chance. Avec tout ce qu'il a lu dans les journaux, le propriétaire est devenu méfiant. Il s'est plaint qu'un type rôdait la nuit dernière dans ces parages et il a ajouté que, ce soir, il avait de nouveau entendu quelqu'un. C'est pourquoi il a appelé la police. Les gars n'ont pas trouvé de rôdeur, mais dans le garage, ils ont découvert quelque chose de beaucoup plus intéressant...

Le cerveau de Keith essayait de devancer les paroles de Gonzales. Il ne planait plus sur l'univers, mais il était encore libre. Il fallait qu'ils trouvent le revolver. Il pouvait les aider, surtout dans l'obscurité.

- ... Un vieux coupé, continuait Gonzales, comme celui qu'on leur avait demandé de trouver. Ils l'ont examiné de plus près. La banquette avant était pleine de sang.

Il pouvait les aider dans l'obscurité pour trouver le revolver, les gants et les chaussures à semelles en caoutchouc... Soudain, le cerveau de Keith s'embrouilla : il venait d'être frappé par un mot prononcé par Gonzales.

- Du sang ? répéta-t-il en écho.

Du sang, comme on en avait trouvé sur un morceau de toile déchirée dans la salle de bains. Du sang, comme celui dont les draps du lit d'Elaine étaient imbibés et les mains de Keith souillées.

D'un signe de tête, Gonzales confirma.

- J'ai l'impression que Clancy est meilleur tireur qu'on ne le croyait. Le « tueur-acrobate » ne pourra pas grimper ce soir, Briscoe, ni un autre soir. Il est chez lui maintenant, drogué jusqu'à la moelle, et ne sait même pas que nous l'avons trouvé. C'est un bon moyen de supprimer la douleur lorsqu'une balle vous a emporté un morceau de jambe.

Keith n'avait pas réellement du sang sur les mains, mais il détenait un revolver. Lorsque le poids de l'arme lui devint insupportable, il la tendit à Gonzales. Gonzales s'y retrouverait, il démêlerait l'écheveau... Il y avait une trame, un schéma. Elaine avait eu raison : il avait des points faibles et un homme qui a des points faibles ne doit pas jouer avec un revolver.

QUI VA MOURIR ?

(Where The Finger Points)

par JACK RITCHIE

Nous eûmes à supporter la lecture du testament, puis James Watson en plaça l'original sur la table, devant lui.

- Votre oncle chérissait sa maison. En demandant à ses neveux d'y passer une année, il espérait que peut-être l'un d'eux déciderait d'y résider d'une façon permanente et maintiendrait le domaine dans son état actuel.

Orville Crawford fronça les sourcils.

- Nous trois dans cette maison pendant un an ? Impossible.

Freddie acquiesça.

- Nous nous détestons. Oncle Benthany le savait fort bien. Nous nous entretuerons probablement avant que l'année ne soit finie.

- Néanmoins, dit Watson, le testament stipule que vous devez tous vivre dans cette maison pendant un an. Si l'un de vous manque à la condition de résidence, à la fin de l'année son héritage sera partagé également entre les survivants... Il se corrigea vivement. ... entre ceux qui seront restés.

Il y avait un autre codicille intéressant, et Watson jugea bon de le répéter.

- Et, bien entendu, si aucun de vous ne remplit la condition de résidence... pour une raison ou pour une autre... le domaine en son entier reviendra à Amantha Desfontaines.

Naturellement, à ce moment, nous regardâmes une nouvelle fois Amantha.

Elle était brune, d'une taille plus grande que la moyenne et, tandis que nous la fixions, son visage resta impassible. Elle avait été la gouvernante de mon oncle pendant les quatre mois précédant sa mort. Il était difficile de deviner son âge mais, à mon avis, la trentaine devait être une supposition proche de la vérité. Il me sembla détecter

l'ombre d'un sourire dans ses yeux d'un noir profond.

Je me tournai vers Watson.

- Si je comprends bien, après la mort de mon oncle une autopsie a été effectuée ?

L'acquiescement vint de mauvaise grâce.

- Oui.

- Dans une paroisse aussi isolée et relativement arriérée que celle-ci, est-il habituel de pratiquer une autopsie en cas de mort naturelle ?

Il eut un bref regard en direction d'Amantha puis baissa les yeux.

- Non. Mais votre oncle avait laissé des instructions pour que, lorsqu'il mourrait, il y eût une autopsie.

- Et le résultat de cette autopsie ?

- Mort *naturelle*, dit fermement Watson. *Absolument* naturelle. Le coroner, un *excellent* médecin, est affirmatif.

Je regardai Amantha. Oui, un sourire caché.

Freddie, Orville et moi sommes des parents très éloignés, et notre seul lien était Oncle Benthany. Nous ne sommes ni frères ni même cousins germains, et seul Orville porte le nom de Crawford.

Sa maigre chevelure est en train de s'éclaircir, et il est président d'une firme de La Nouvelle-Orléans, spécialisée dans le recouvrement des créances litigieuses. Il trouve une jouissance méchante dans son travail et, durant son apprentissage, il a nombre de fois été mordu par des chiens.

Freddie Meredith porte des vestes de sport, des nœuds papillons, et il est professeur de dessin dans un pensionnat de jeunes filles. Peu de gens savent que ses deux épouses ont été accidentellement électrocutées dans leur baignoire.

J'ai récemment atteint la quarantaine, bien que mes nouvelles connaissances me croient plus âgé. Ma façon de vivre, peut-être. Un petit héritage, qui me vient de mon père, m'évite de devoir travailler et me permet des loisirs pour le développement de mon intelligence. J'admets être quelque peu égoïste, mais c'est simplement le résultat d'une comparaison objective. Je ne suis nullement fier de moi.

Orville polit ses lunettes à monture d'écaille.

- Je ne vois pas comment m'absenter de la firme pendant un an.

Freddie émit une objection semblable.

- Comment pourrais-je obtenir un congé d'un an ? Je serais probablement renvoyé. De plus, l'une de mes élèves semble très sensible à...

Il soupira.

Mais c'étaient des protestations de pure forme et je ne pris pas la peine de compléter la trilogie. Pour un tiers de trois millions de dollars, on peut mettre de côté son travail, son éventuelle prochaine épouse, et même sa liberté.

Je m'adressai à Amantha.

- Edgerton et moi occuperons l'appartement de l'aile est, au deuxième étage.

Lorsqu'elle s'en fut allée prendre des mesures en conséquence, Freddie se tourna avec indignation vers Watson.

- Pourquoi Oncle Benthany l'a-t-il couchée, elle, sur son testament ? Après tout, elle n'a passé ici que quatre mois. Vous ne pensez pas qu'ils étaient...

- Je l'ignore, dit Watson.

Et moi je ne le pensais pas. D'après ce que je savais de lui, Oncle Benthany aurait été capable de n'importe quoi. Mais j'avais l'impression qu'Amantha ne se serait pas pliée à un tel arrangement.

- Qui est exactement Amantha Desfountaines ? s'informa Orville.

Watson remit ses papiers dans l'enveloppe bulle, en renoua les attaches, et contempla son œuvre. Finalement, il s'éclaircit la gorge.

- C'est une meurtrière en liberté conditionnelle.

Watson continua d'expliquer.

- Il semble que Mme Desfountaines - elle a jugé bon de garder le nom de l'époux qu'elle a assassiné - se soit mariée à l'âge de dix-sept ans. M. Desfountaines était considérablement plus âgé qu'elle... la cinquantaine, je crois. Il est mort trois mois après le mariage. Sa

famille a insisté pour qu'on pratique une autopsie et on a finalement découvert qu'il avait été empoisonné. Durant son interrogatoire. Mme Desfontaines a reconnu avoir administré la dose mortelle.

Watson prit son chapeau.

- Elle a passé quatorze ans en prison et, il y a huit mois, a été mise en liberté conditionnelle.

Orville restait incrédule.

- Oncle Benthany l'a *engagée* ? Ne savait-il pas ce qu'elle était ?

- Eh bien... Si. En fait, j'ai l'impression qu'il... eh... cherchait quelqu'un comme elle. Pour ainsi dire.

Je félicitai Oncle Benthany et son petit esprit actif. Où qu'il fût et s'il s'y était acclimaté, il devait sans aucun doute être en train de ricaner.

Oncle Benthany nous détestait, peut-être sans autre raison que celle d'être assez riche et assez malveillant pour détester tout le monde. Si cela lui avait plu, et s'il s'était douté de leur existence, il aurait pu laisser sa fortune à des œuvres. Mais de tels testaments sont faits pour être cassés ; aussi, m'apparut-il qu'Oncle Benthany s'était incliné devant l'inévitable, mais avait choisi de l'arranger à sa guise.

Freddie était pâle.

- Voulez-vous dire que nous devons *manger* ici ? Avec *cette* femme nous *faisant la cuisine* ?

Watson parla d'un ton apaisant.

- Mme Desfontaines ne fait pas vraiment la cuisine. Il y a des domestiques pour cela. Elle supervise seulement et veille à la bonne marche de la maison. De toute façon, s'il y avait quelque... circonstance imprévue... j'insisterais évidemment pour qu'il y eût autopsie.

- Je vais la congédier immédiatement, annonça Orville.

Watson sourit.

- Vous ne le pouvez pas. Le testament stipule qu'elle doit rester ici, comme gouvernante, pendant toute l'année, sinon vous serez tous déshérités.

Après son départ, je montai à mon appartement. Amantha supervisait

deux servantes dans un nettoyage de dernière minute.

Je lui dis :

- Je vous signale que je préfère prendre mon petit déjeuner dans ma chambre. Edgerton descendra chaque matin le chercher.

- Je peux vous le faire monter.

- Merci. Mais seul Edgerton sait préparer le café à mon goût et, de toute façon, il descendra.

Nous nous dévisageâmes très ouvertement.

Elle eut un léger sourire.

- Edgerton goûte-t-il votre nourriture avant vous ?

Elle était difficile à décrire. Disons un peu trop belle.

Elle semblait être une femme de tête en même temps qu'une belle femme. Un mélange plutôt rare.

- Sauf pour la préparation du café, dis-je, je laisserai le petit déjeuner à votre discrétion - avec les restrictions suivantes. S'il y a du bacon ou du jambon, je préfère un jus de tomate. Autrement, du jus d'orange fera très bien l'affaire. En aucun cas, je n'accepterai de poisson au premier repas de la journée.

Au dîner, ce soir-là, j'allais porter à la bouche ma première cuillerée de gumbo de poulet lorsqu'Orville m'arrêta.

- Un instant, Charles.

- Oui ?

Je remarquai que ni Orville ni Freddie ne semblaient avoir la moindre intention de manger.

Orville fit un geste par-dessus la table.

- Comment pouvons-nous être sûrs que tout ceci est... *sans danger* ?

Je regardai ma cuillère.

- J'ai du mal à croire qu'Amantha nous empoisonnerait le premier soir.

Orville n'était pas aussi optimiste.

- Je me le demande. Je soupçonne fortement la plupart des meurtrières d'être un peu folles. Freddie et moi en avons discuté et sommes arrivés à une solution. Une mesure de sécurité.

À ce moment, Amantha entra dans la pièce pour surveiller le service.

- J'espère que tout est à votre goût ?

Orville sourit.

- Nous étions justement sur le point de vous envoyer chercher. Nous avons quelque chose d'important à discuter.

- Oui ?

Orville choisit ses mots.

- Madame Desfontaines, ne pensez-vous pas que cent cinquante mille dollars d'assurés valent mieux que de grandes espérances ?

- Orville veut dire, expliqua Freddie, pourquoi chacun de nous - Orville, Charles et moi, ne vous donnerions-nous pas cinquante mille dollars à la fin de l'année ?

Orville se frotta les mains.

- Après tout, vous avez été pour Oncle Benthany une gouvernante loyale, fidèle, pendant... eh... pendant *quatre mois entiers* et nous pensons que vous devriez recevoir un petit gage de notre gratitude.

Amantha eut un léger sourire.

Orville continua.

- Madame Desfontaines, regardons les choses en face. Si chacun de nous... ou seulement *l'un* de nous... survit à l'année, vous ne recevrez rien de l'héritage d'Oncle Benthany. Pas un penny. Nous ne croyons pas que cela soit juste. »

Les yeux d'Amantha riaient.

Orville approuva avec empressement.

- Les cent cinquante mille dollars sont à vous. Sans restriction ni condition.

- Avec tout cet argent qui vous attend, dit joyeusement Freddie, vous ne serez pas tentée de... risquer la chaise électrique... par une action

irréfléchie.

Amantha sourit.

- Monsieur Crawford, vous me donnerez cinquante mille dollars ?

- Vous pouvez en être certaine, dit Orville.

Elle se tourna vers Freddie.

- Et vous ?

- Bien sûr. Moi non plus, je ne veux pas être empoisonné.

C'est alors qu'elle me regarda.

- Non, dis-je. Et maintenant, s'il n'y a pas d'objection, je vais manger.

Freddie fronça les sourcils.

- Très bien, Charles. Tu peux courir ta chance. Mais n'espère aucune sympathie de ma part, ni de celle d'Orville, lorsque tu seras étendu sur le tapis, haletant et te tordant de douleur.

Amantha était sur le point de sortir.

- Une seconde, lui dit Orville en montrant la table. Vous ne voulez pas... eh... remporter quelque chose à la cuisine ? Non ? Je veux dire... peut-être y a-t-il quelque chose... dans... la *salade* ?... qui peut ne pas nous réussir ?

- Tout est absolument inoffensif, monsieur.

Un grain d'inspiration surgit dans le cerveau de Freddie.

- Pourquoi ne mangeriez-vous pas tout simplement avec nous, madame Desfontaines ? À tous les repas. *Tout* ce que nous mangeons. Nous ne sommes pas snobs, n'est-ce pas, Charles ?

Les lèvres d'Amantha frémirent.

- Y voyez-vous quelque objection, monsieur Wicker ?

- Aucune, dis-je. Je vous en prie, joignez-vous à nous.

Et à dater de ce jour, Amantha dîna en notre compagnie.

Durant la semaine suivante, Orville, Freddie et moi emménageâmes dans la maison. Nous nous installâmes dans nos appartements

respectifs et nous nous préparâmes à y passer l'année, chacun à sa façon.

Un mois plus tard, un soir de pluie, Freddie qui méditait couché sur le divan, se leva brusquement.

- Savez-vous que cette région est tout simplement *infestée* de vaudous ?

Orville ricana.

- Un homme instruit ne croit pas à de pareilles bêtises- Il se hérissa sous la douceur de mon regard et dit à mon adresse :

- J'ai un diplôme de comptable.

Freddie s'assit.

- Si un *ouanga* pointe un doigt dans votre direction, vous mourrez au coucher du soleil.

Il pointa un doigt en direction d'Orville, qui s'agita, mal à l'aise.

- Il vient de m'apparaître que peut-être Amantha n'est pas la seule que je... que *nous* ayons à craindre.

Freddie contemplait son index.

- Que veux-tu dire ?

- L'un de nous peut ne pas se satisfaire de sa seule part d'héritage.

Freddie ne leva pas les yeux.

- Je me satisfais très bien d'un million de dollars.

Orville le regarda sans aménité.

- L'assassinat peut devenir une habitude.

Freddie sourit.

- Il s'est agi de deux accidents. Les pauvres chéries aimaient écouter de la musique tout en se baignant, et leur poste de radio est tombé dans la baignoire. (Il soupira.) Elles m'ont menti. Elles ne m'ont rien laissé. Absolument rien.

À la fin de l'après-midi du lendemain, Orville entra dans le salon, pâle et respirant bruyamment. Il alla au bar et d'une main tremblante, se versa un scotch. Après l'avoir bu d'un trait, il se tourna vers Freddie et

moi.

- Elle a pointé son doigt vers moi.

Je le regardai par-dessus mon magazine.

- Qui ? Amantha ?

- Non, une vieille, vieille femme. Je me promenais autour de la propriété lorsque je l'ai aperçue, sous les saules près de l'étang. Elle n'a pas dit *un seul mot*. Elle m'a regardé fixement et a *pointé un doigt*. Ce devait être une de ces satanées *ouangas*.

Freddie jeta un coup d'œil à la pendule au-dessus de la cheminée.

- Il reste environ une heure avant le coucher du soleil. As-tu une dernière volonté ?

- Lui as-tu parlé ? demandai-je.

Orville secoua la tête.

- Oh ! Non, Grand Dieu ! J'ai seulement couru... je me suis *éloigné*.

- C'est absolument indolore, déclara Freddie. Une façon agréable de s'en aller.

- Orville, dis-je, ainsi que le saurait toute personne connaissant le vaudou et ses semblables, ce qui a été fait peut être défait. Elle t'a probablement désigné du doigt pour une raison bien précise. Dix dollars, j'imagine. Pourquoi ne pas lui en offrir vingt pour briser la malédiction et peut-être vingt de plus pour te dire qui lui a donné cette idée ?

Orville se raccrocha à cette planche de salut.

- Tu penses que ça marcherait ?

- Certainement. Comment supposes-tu que les adeptes du vaudou gagnent la majeure partie de leurs revenus ?

Orville posa son verre.

- Quelqu'un de *cet* âge ne peut marcher très vite. Je la retrouverai.

Une demi-heure après le coucher du soleil, Orville rentra. Ses chaussures et ses jambes de pantalon étaient couvertes de boue, quant à son visage, c'était un festival de vert et de blanc.

- Je ne l'ai trouvée nulle part. Ses yeux avaient une expression égarée.
- Je suis condamné.
- Orville, dis-je patiemment, en ce moment tu es vivant, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

- Et le coucher du soleil est *passé*, n'est-ce pas ?

Orville cilla et additionna deux et deux.

- Grand Dieu, c'est vrai ! Le coucher du soleil est passé et je suis encore en vie !

Il essuya la sueur de son visage, puis ses lunettes et nous regarda d'un air suffisant.

- Je vous avais *bien dit* qu'un homme instruit est imperméable au vaudou.

Ce soir-là, je me retirai dans ma chambre à dix heures, avec un volume de Tennyson que j'avais pris dans la bibliothèque. Je ne l'avais pas relu depuis mes seize ans, époque où j'étais enclin à rêver.

À onze heures dix, quelque chose me fit sortir de son univers de châteaux blancs et de jeunes filles éthérées.

Ce n'était pas tout à fait un cri. C'était quelque chose de rauque et de pressant, qui semblait m'arriver par la fenêtre ouverte.

Je posai mon livre. Un croissant de lune derrière un panache de nuages donnait suffisamment de lumière pour blanchir la pelouse jusqu'à la lisière du bois, mais je ne vis rien.

Je regardai sous ma fenêtre. Un rectangle de lumière venait de celle située immédiatement au-dessous de la mienne et éclairait l'ombre portée de la maison. La chambre d'Orville.

Je regardai à nouveau la pelouse et les bois. S'était-il agi de quelque animal ?

Finalement, je haussai les épaules et chassai cette pensée. Mais je demeurai à la fenêtre. La soirée était merveilleuse et une brise au parfum de fleurs d'orangers murmurait dans la nuit.

Mon attention fut de nouveau attirée par un faisceau lumineux au-dessous de moi. Une silhouette, mais pas celle d'Orville. Puis les bras

de la silhouette se levèrent et tirèrent les rideaux.

Je revins m'asseoir et jetai Tennyson dans la corbeille à papiers. Je pris une bouteille dans une armoire. Samuel Johnson a dit de ne jamais boire à moins d'être heureux. Samuel Johnson était un idiot.

La pendule sonna. J'étais assis tenant mon second verre en proie à mon imagination lorsque j'entendis un bruit, faible et assourdi. Un coup de feu. Était-ce venu du premier étage ou du mien ?

Je fronçai les sourcils. Dans cette aile, j'étais le seul occupant du deuxième étage, Edgerton excepté. Au premier, se trouvait l'appartement d'Orville et, derrière, celui d'Amantha.

J'allai à la chambre d'Edgerton et écoutai. Endormi, il ronflait.

Au premier, je frappai doucement à la porte d'Orville et attendis trente secondes. Je frappai de nouveau et tournai la poignée.

Orville était étendu devant son lit, sur le tapis, le visage vers la porte. Un revolver se trouvait à quelques centimètres de sa main droite.

Je m'agenouillai près de lui. Il était bien mort. Il avait été touché au cœur, mais il y avait remarquablement peu de sang.

Je me levai et téléphonai à la police.

Un certain sergent Pouchet arriva avec des policiers en uniforme et ensuite divers fonctionnaires du corps médical, puis des techniciens qui se joignirent à eux. Nous fûmes interrogés jusqu'aux premières heures du jour, avant qu'on ne nous accordât quelque répit.

Pouchet revint à midi, ayant manifestement besoin de sommeil, mais déterminé à revoir nos dépositions.

- Monsieur Wicker, dit-il, d'après votre témoignage, vous avez entendu le coup de feu et êtes descendu ?

J'acquiesçai.

- Avez-vous remarqué quelque chose d'autre... ou entendu quoi que ce soit avant le coup de feu ?

- Non, dis-je. Rien du tout. Absolument rien.

Il se tourna vers Amantha.

- Et vous prétendez *ne pas* avoir entendu le coup de feu ? Votre

chambre est au même étage que celle de M. Crawford, n'est-ce pas ?

Elle était pâle.

- Je dormais. Je n'ai rien entendu.

- Ma fenêtre était ouverte, dis-je. Et j'étais éveillé.

Freddie interrompit.

- Va-t-il y avoir une autopsie ?

- Nous avons extrait la balle, dit Pouchet. Elle provient du revolver trouvé près du corps.

Ses yeux se posèrent sur chacun de nous.

- D'après les apparences, on pourrait croire à un suicide.

Freddie renifla avec dédain.

- Est-ce le cas ?

Pouchet eut un léger sourire.

- Pourquoi un homme sur le point d'hériter d'un million de dollars se suiciderait-il ?

Je suggérai un motif.

- Peut-être Orville était-il malade ?

Pouchet secoua la tête.

- Nous nous sommes mis en rapport avec son médecin. Orville Crawford était en excellente santé physique. Il avait subi il y a un mois, une visite médicale complète.

- Il était peut-être déprimé, dis-je. Ou effrayé. Après tout, un *ouanga* a pointé son doigt sur lui, hier soir. Lorsqu'un homme craint la mort, il essaye souvent de supprimer cette peur en se suicidant.

- Nous avons retrouvé l'*ouanga*, dit Pouchet. Tan tine Beljame. Elle est la seule dans les environs qui pratique encore le vaudou. Tantine est aux assurances sociales mais, de temps à autre, elle a besoin d'argent pour son tabac.

- Qui l'a payée ? demandai-je.

- Elle ne le sait pas. Elle a reçu par la poste une lettre non signée et vingt dollars. La lettre décrivait l'homme auquel elle devait jeter un sort et donnait son nom. Il me regarda pensivement.

- Mais Tantine Beljame ne voit plus très bien. Elle a attendu dehors pendant deux heures. L'humidité a pénétré ses os et elle a perdu patience. Finalement, elle a seulement attendu que *quelqu'un* sorte de la maison et elle a pointé le doigt en sa direction. Et puis elle est rentrée chez elle.

Pouchet sourit de nouveau.

- Elle s'est trompée d'homme. C'est à vous, monsieur Wicker, qu'elle devait jeter un sort.

Ce soir-là, je reçus la première poupée en caoutchouc... avec l'épingle enfoncée dans la tête.

Le matin suivant, au petit déjeuner, dans ma chambre, je m'assis et soupirai.

- Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda Edgerton.

- Mon pied, dis-je. J'ai une douleur très bizarre à la cheville droite.

- Puis-je suggérer un liniment ?

Il s'attarda après avoir versé la crème.

- Monsieur, si vous receviez ce million de dollars... ce million et demi maintenant... changeriez-vous votre genre de vie ?

- Pas sensiblement.

- Alors, vous n'avez pas *vraiment* besoin de l'argent, n'est-ce pas, monsieur ?

- Je suppose que non. Mais, néanmoins, on éprouve une certaine satisfaction à savoir qu'on le possède.

Après que j'eus fini mon petit déjeuner, Edgerton revint chercher le plateau.

- Edgerton, dis-je, le café était amer.

Il pâlit.

- Vous l'avez bu, monsieur ?

- Bien sûr que je l'ai bu.
- Mais, monsieur, supposez qu'il ait été *empoisonné* ?
- Balivernes, dis-je, mais j'étais un petit peu mal à l'aise. Vous l'avez préparé vous-même ce matin, n'est-ce pas ?
- Oui, monsieur. Il réfléchit un moment à la question puis son visage s'éclaira.
- Maintenant je me rappelle : je crains de l'avoir laissé attendre trop longtemps. La cuisinière et moi étions en pleine discussion.
- Quelle discussion a bien pu vous faire négliger mon café ?
- Nous parlions du vaudou, monsieur. La cuisinière y croit beaucoup.
- C'est sans aucun doute la raison pour laquelle elle est cuisinière et non impératrice.

Edgerton se dirigea avec le plateau vers la porte du hall que j'ouvris pour lui.

Un paquet rectangulaire se balançait comme un pendule à la poignée extérieure de la porte.

Edgerton fronça les sourcils.

- Qu'est-ce donc, monsieur ?

Je pris le paquet et arrachai la ficelle qui entourait la boîte en carton. Une seconde plus tard, je contemplais une poupée en caoutchouc, avec une épingle plantée dans le pied droit.

Le regard d'Edgerton alla de la poupée à mon pied.

- Un simple élancement de douleur de temps à autre, dis-je sèchement. Rien de plus.

Je regardai la poupée avec agressivité.

- Tout cela, ce sont des balivernes.
- Monsieur, ce ne sont pas des balivernes. Croyez-vous réellement que M. Crawford se soit suicidé ?

Je ne répondis pas.

- Pardonnez-moi de parler ainsi, dit Edgerton. Mais vous êtes idiot.

- Edgerton !

Il était embarrassé, mais résolu.

- N'est-ce pas de l'idiotie que risquer votre vie dans cette maison... avec un meurtrier ou une meurtrière... simplement pour hériter d'un million et demi de dollars dont vous n'avez pas réellement besoin ?

- Edgerton, je suis parfois d'un entêtement incroyable. Je préférerais être emporté d'ici dans un panier d'osier plutôt que de céder à des menaces.

Au début de l'après-midi, je fis une promenade dans la propriété. Près du croisement de la route carrossable et d'une route vicinale recouverte de graviers, je quittai mon chemin pour étudier un bouquet de fougères.

Mon attention fut ramenée vers la route carrossable quand Freddie y apparut et se dirigea vers la boîte à lettres de la propriété, placée en bordure de la route. Il glissa une enveloppe dans la boîte métallique et leva la flèche rouge. Puis il regarda autour de lui - plutôt furtivement, pensai-je - mais ne me vit pas.

Il reprit la route sinueuse et disparut.

Deux minutes plus tard, ma rêverie sur la nature spécifique des fougères fut de nouveau interrompue - cette fois quand Edgerton se faufila hors du bois et se dirigea vers la boîte à lettres.

Il y prit prestement l'enveloppe de Freddie et commença à insérer un canif sous la flèche.

Je surgis de ma cachette.

- Edgerton, que faites-vous ?

Il lâcha l'enveloppe et parut sur le point de s'enfuir, mais il me reconnut.

- Oh ! C'est *vous*, monsieur ?

Je ramassai l'enveloppe sur le sol.

- Edgerton, expliquez-vous.

Il s'humecta les lèvres.

- Eh bien... monsieur... J'ai pensé que si M. Meredith était l'individu

qui nous a envoyé les poupées, je pourrais peut-être le prendre sur le fait, pour ainsi dire en train de communiquer avec le pratiquant du vaudou, ou même commandant un nouveau stock de poupées en caoutchouc.

Je jetai un coup d'œil sur l'enveloppe. Elle était adressée au sergent Pouchet.

- Soupçonnez-vous le sergent Pouchet d'être le jeteur de sort de Freddie ?

Edgerton était mal à l'aise.

- J'ai souvent entendu dire que, sous le vernis fragile de la civilisation, dort le sombre monstre de la jungle ou quelque chose de ce genre. Je ne vois pas pourquoi les policiers feraient exception.

L'enveloppe n'était pas cachetée et j'en sortis la feuille de papier. Tapée à la machine, elle ne portait pas de signature.

Extraire la balle n'est pas suffisant. Pourquoi ne pratiquez-vous pas une autopsie complète ?

Edgerton avait lu par-dessus mon épaule.

- Qu'est-ce que M. Meredith veut dire par là ?

Je mis la feuille de papier et l'enveloppe dans ma poche. Edgerton parut surpris.

- Vous ne l'envoyez pas ?

- Non.

Le sergent Pouchet nous interrogea de nouveau ce jour-là, ainsi que le lendemain. De toute évidence il soupçonnait qu'Orville avait été assassiné, mais le prouver était une autre affaire.

Ce fut durant une autre promenade de fin d'après-midi que je rencontrai Amantha.

Je me mis à son pas pendant que nous revenions vers la maison. Après un échange de quelques phrases banales, je fus entraîné à dire :

- Il m'est revenu que vous aviez passé quelque temps en prison ?

Question stupide, mais très typique de ma part, je le crains. Pendant un instant je pensais qu'elle ne me ferait pas l'honneur de me

répondre.

Elle contempla d'abord les saules pleureurs devant lesquels nous passions, puis dit :

- Oui. J'avais avoué avoir tué mon mari.

- Pourquoi ?

- Pour son argent, bien sûr.

Je souris.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je demandais pourquoi vous aviez *avoué*. J'ai l'impression que vous êtes tout à fait capable de commettre un meurtre intelligent. Vous ne seriez sûrement pas prise, mais même si vous l'étiez, vous ne feriez certainement pas d'aveux spontanés.

Elle remonta le col de son manteau.

- Il commence à faire bien froid.

Je ne fus pas décontenancé.

- Pour satisfaire ma curiosité de mauvais aloi, dites- moi : *avez-vous* empoisonné votre mari ?

- Je vous ai dit très clairement que j'avais avoué.

- Ma chère Amantha, vous avez remarqué que j'ai précisément fait une distinction. Vous avez *avoué* le meurtre. Maintenant, je vous demande s'il y avait une quelconque vérité dans votre confession.

Elle ne parla plus avant que nous ayons atteint la porte située derrière la maison.

- Si je vous disais que je n'ai *pas* empoisonné mon mari, cela vous permettrait-il de boire votre jus d'orange avec un esprit plus tranquille ?

- C'est plus important que ça.

Ses yeux brillèrent soudain.

- J'ai passé quatorze belles années en prison. Ne pensez-vous pas que la vie me doit maintenant un meurtre ? Ou deux ? Ou trois ?

Elle sourit, ses dents me parurent très blanches dans la nuit.

- Et je suis assez intelligente pour obtenir cela, n'est-ce pas ?

Le matin suivant, en me levant de la table du petit déjeuner, je fis une grimace.

- Monsieur ? s'enquit Edgerton avec sollicitude.

- J'ai une douleur très bizarre dans la patella.

- Monsieur ?

- Dans la patella, répétais-je. Comme une sensation de brûlure.

Il ramassa les assiettes et les plaça sur le plateau.

- Puis-je faire quelque chose, monsieur ?

- Non. Ce n'est probablement rien. (J'allumai un cigare.) Je crois que je vais sortir faire un tour dans le jardin.

Je descendis, mais au lieu de sortir j'allai dans la bibliothèque.

Elle était déserte. Je m'assis dans un coin relativement sombre et attendis.

Cinq minutes plus tard, Edgerton entra et alla directement au rayon des dictionnaires. En hésitant, il commença à feuilleter les pages du gros volume.

- Patella, dis-je. P-a-t-e-l-l-a.

Edgerton se figea.

Je me levai et allai à lui.

- Disons, la rotule. Et pendant que nous y sommes, je peux aussi bien vous confier que je n'en souffre aucunement et qu'elle ne m'a jamais fait mal.

J'eus un rictus :

- Edgerton, il m'est soudain apparu que j'ai chaque fois reçu ces sacrées poupées après le fait, si nous pouvons employer cette expression. Je me suis plaint d'un mal de tête... hop !... dix minutes plus tard, il y avait une poupée à ma porte, la tête transpercée par une épingle.

Il ne pouvait pas me regarder en face.

- En y réfléchissant, après la réception de la deuxième poupée, j'ai préféré penser qu'il y avait peut-être un micro caché dans mon appartement. Lorsque je me plaignais d'une quelconque douleur, quelqu'un ayant entendu mes paroles quittait son poste d'écoute, poignardait immédiatement une poupée et me la livrait. Mais maintenant, je vois que c'était *vous*, Edgerton.

Il baissa la tête.

- Oui, monsieur.

- Et vous êtes également responsable de l'*ouanga* ?

- J'en ai peur, monsieur.

- Edgerton, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Il finit par rencontrer mon regard.

-- Monsieur, je craignais pour votre vie. Vous rendez-vous compte que nous avons une meurtrière, et probablement un meurtrier, dans la maison ?

- Continuez.

Sa main esquissa un geste désespéré !

- Monsieur, vous reconnaissez n'avoir pas *besoin* de cet héritage et pourtant vous vous entêtez stupidement à rester ici. Je ne crois pas que l'année s'achève sans que quelqu'un ne vous assassine.

Il soupira.

- J'ai compris que, ni par persuasion ni par raisonnement, il ne serait possible de vous effrayer suffisamment pour vous faire abandonner la partie et vous sauver. C'est pourquoi j'ai eu recours au surnaturel dans l'espoir d'arriver à mon but.

- Rien ne m'effraie dans le domaine du surnaturel.

- Je le comprends maintenant, monsieur, mais c'était mon seul espoir.

Edgerton paraissait tout contrit, et c'est pourquoi j'adoucis finalement mon regard.

- Très bien, votre mobile était louable, mais, à partir de maintenant, cessez et renoncez.

- Mais, monsieur, vous *êtes* en danger.
- Je suis très capable de me protéger moi-même.

Soudain, son visage s'éclaira.

- Monsieur, j'y pense, peut-être *êtes-vous* le meurtrier. »
- Edgerton !

Mais l'idée lui plaisait.

- Monsieur, si c'est *vous*, vous pouvez certainement me laisser partager votre secret. Je le garderai religieusement et mon esprit retrouvera le repos. De toute évidence, si vous êtes le meurtrier, il y a peu de chances pour que vous vous assassiniez vous-même. Je n'ai plus besoin de m'inquiéter. Monsieur, avez-vous tiré sur M. Crawford ?

- Edgerton, cela suffit !

Dans la soirée, je trouvai Amantha seule au salon. Je m'assis près d'elle pour lire mais posais presque immédiatement mon livre.

- Amantha, énonçai-je calmement, je sais que vous étiez dans la chambre d'Orville peu avant qu'il ne soit tué.

Ses yeux noirs m'étudièrent :

- Pourquoi ne l'avez-vous pas dit au sergent Pouchet ?
- Je ne l'ai pas jugé nécessaire.

Elle parut légèrement étonnée.

- Amantha, dis-je, *avez-vous* tiré sur Orville ?

Après un moment, la réponse vint :

- Oui.

Je la regardai et éprouvai une colère mêlée de déception.

- Vous n'aviez pas besoin de me le *dire*.
- Mais vous l'avez demandé.
- Je *sais*, néanmoins...
- Cela vous met-il dans une situation embarrassante ? Devrez-vous le

dire au sergent Pouchet ?

- Que le sergent Pouchet aille au diable !

Je me levai et me mis à marcher dans la pièce.

- Amantha, vous n'avez nullement besoin de continuer à exterminer les gens. Surtout pour de l'argent. Finalement, vous pouvez avoir toute ma... je veux dire, si vous le voulez vraiment...

Je me sentis incapable de continuer.

Elle sourit faiblement. _

- Mais vous ne vouliez même pas me donner ces pauvres cinquante mille dollars pour vous assurer que je ne vous empoisonnerais pas.

Je fis un geste de la main.

- Des millions pour me défendre, pas un *cent* comme rançon. Si vraiment *vous* voulez m'empoisonner, vous êtes libre... (Mon col me serrait.) Je préfère être empoisonné par vous, plutôt que par n'importe qui d'autre...

Je jetai par hasard un coup d'œil dans une glace. J'étais rouge comme une betterave. Un collégien, pensai-je rageusement.

- De toute façon, continuai-je, vous n'aviez pas besoin de tuer Orville.

- Mais je ne l'ai pas tué. J'ai seulement tiré sur lui.

J'attendis une explication.

- J'avais juste fini de fermer la maison pour la nuit, dit Amantha, et je regagnais ma chambre lorsque j'ai trouvé Orville Crawford étendu dans le hall - à moitié dehors - comme s'il avait essayé de trouver de l'aide, mais s'était écroulé, mort, avant d'y parvenir. J'étais sur le point d'appeler, mais alors...

Elle hésita.

- Oui ?

Amantha ferma les yeux pendant quelques secondes.

- Dans sa chambre un verre gisait sur le parquet. Sur la table, un flacon de whisky et lorsque je l'ai senti...

Elle m'implora.

- Ne comprenez-vous pas ? Il avait été *empoisonné*... et il y avait une *empoisonneuse*... une *meurtrière*... dans la maison. J'aurais sans aucun doute été la première suspecte et...

Ses yeux se remplirent de douleur.

- Quatorze ans en prison. Je ne pouvais envisager cela de nouveau. J'ai traîné M. Crawford jusqu'à sa chambre. J'ai tiré les rideaux et enlevé le flacon ainsi que le verre.

Elle respira profondément avant de continuer.

- Je suis allée au râtelier d'armes dans la salle de billard. Je suis revenue dans la chambre de M. Crawford avec un revolver. Je le lui ai mis dans la main... l'ai dirigé vers le cœur... et j'ai appuyé sur la détente.

Lentement, je hochai la tête.

- Oui. On le croirait mort d'une blessure par balle. Il n'y aurait pas d'autopsie complète. On extrairait la balle et ce serait tout.

Elle leva les yeux.

- Allez-vous raconter tout cela au sergent Pouchet ?

- Je ne vois pas pourquoi je lui dirais quoi que ce soit.

Je m'assis à côté d'elle.

- Il y a autre chose que je voudrais savoir. Si vous n'avez pas empoisonné votre mari, pourquoi avoir pris la faute sur vous ?

Elle détourna les yeux et, lorsqu'elle parla, sa voix était lasse.

- Mon père était sur le point de perdre tout ce qu'il avait. Il était submergé de dettes. C'est lui qui a manigancé le mariage... cet arrangement. Il espérait que mon mari lui prêterait l'argent dont il avait besoin.

- Et votre mari a refusé ?

- Mon mari s'est ri de lui. Il a dit avoir toujours su pourquoi je l'avais épousé et que maintenant la... plaisanterie se retournait contre nous.

Ses mains tremblaient.

- L'empoisonnement a été commis d'une façon très maladroite... et

mon père aurait été en prison...

J'étais incrédule.

- Votre père a empoisonné votre mari et vous avez pris la faute sur vous ? Quelle sorte de père laisserait...

Elle rougit légèrement.

- Il m'avait dit qu'il lui restait moins d'un an à vivre... et qu'il se suiciderait plutôt que d'aller en prison... Il m'a suppliée...

Ses doigts se crispèrent sur son mouchoir.

- Il m'avait assurée que, si je prenais la faute sur moi, cela signifierait seulement une année de prison. Lorsqu'il mourrait, il y aurait une lettre qui m'innocenterait.

- Mais lorsqu'il est mort, il n'y a pas eu de lettre ?

Elle se tourna vers moi presque avec fureur.

- Il n'est *pas* mort. Il vit toujours. J'ai découvert qu'il n'avait *jamais* été malade.

Des larmes apparurent dans ses yeux.

- Après les quelques premières années, il ne s'est même plus donné la peine de m'écrire.

Une enfant solitaire, une jeune fille solitaire, une femme solitaire. J'effleurai doucement ses tempes.

Edgerton entra dans la pièce.

- Aurez-vous besoin de quelque chose d'autre, ce soir, monsieur ?

Je me levai.

- Edgerton, Mme Desfontaines n'a pas tué Orville.

Ses yeux allèrent d'elle à moi.

- J'en suis heureux, monsieur.

- Edgerton, je n'ai pas non plus tué Orville.

- J'en suis heureux pour *vous deux*, monsieur.

Il était sur le point de sortir.

- Edgerton ?

- Oui, monsieur ?

- La pensée me vient que *vous* pourriez avoir tué Orville.

Il leva un sourcil.

- Moi, monsieur ?

- Oui, *vous*. Dans mon intérêt, naturellement. Vous êtes dévoué. Vous pouvez avoir décidé de me protéger en éliminant ceux qui me menaçaient.

- Non, monsieur, dit Edgerton. Je n'ai pas tué M. Crawford. À ce moment-là, je n'y ai même pas pensé.

Je me frottai pensivement l'oreille.

- Puisqu'aucun de nous trois n'a tué Orville, il ne reste qu'une seule personne.

- Oui, monsieur, dit Edgerton.

Je recommençai à faire les cent pas. Je pris une décision.

- Très bien, il faut que je tue Freddie.

- Monsieur..., fit Edgerton.

Je levai une main.

- Vous ne pourrez pas m'en dissuader. J'y suis résolu. Bien entendu, vous me garderez tous les deux le secret ?

- Monsieur, fit de nouveau Edgerton.

Je secouai la tête.

- Je ne pensé pas à ma propre sécurité. Mais si je mourais, Freddie serait certainement tenté de se débarrasser d'Amantha. Il se sentirait, sans aucun doute, menacé par sa présence et sa réputation. Je ne veux pas risquer cela.

- Charles, dit Amantha, c'est moi qui devrais m'occuper de M. Meredith. Je ne veux pas que vous alliez en prison.

- Monsieur et Madame... dit Edgerton.

À ce moment, nous parvint un cri provenant du second étage.

Je sursautai.

- C'est Freddie ! Je reconnais sa voix.

- Oui, monsieur, dit Edgerton. J'ai peur que sa radio ne soit tombée dans sa baignoire. Le pauvre homme a été électrocuté.

Mes yeux s'étrécirent.

- *Nous* sommes au premier étage et Freddie est au second. Comment savez-vous ce qui est arrivé ?

Edgerton restait impassible.

- Un simple supposition, monsieur. Je sais que son poste de radio se trouve sur un rayon peu stable, juste au-dessus de sa baignoire. Il *paraît solide* mais le moindre... euh... coup au mur et il tombera dans la baignoire.

J'examinai Edgerton, mais il n'avait rien perdu de sa belle innocence.

Que pourrai-je bien faire avec trois millions de dollars ? Je soupirai. Peut-être, tous trois ensemble, trouverions-nous une idée ?

UNE IDÉE LUMINEUSE

(Light Fingers)

par HENRY SLESAR

La tyrannie a au moins un avantage : elle rend ses victimes solidaires. Dans les bureaux de la Ganterie Stackpole, les dissensions internes étaient rares ; le personnel faisait résolument front commun contre Ralph Stackpole, le président-directeur général. Stackpole le savait, et il s'en moquait. En cinquante ans de vie et trente années de commerce des gants, il s'était forgé une règle d'or : en imposer aux autres *avant* qu'ils ne vous en imposent.

Elle avait plutôt bien commencé, cette matinée où Stackpole apprit qu'il y avait un voleur dans son entreprise. Il avait longé à pied les six pâtés de maisons séparant son appartement de son bureau, et la froidure de janvier avait coloré d'un rouge éclatant ses joues ridées, lui donnant un air presque bienveillant. Il s'était montré cordial avec sa femme, au petit déjeuner, et poli avec la secrétaire qui lui avait apporté le courrier. Blackburn lui-même, le chef de bureau dont les manières craintives ne manquaient jamais de l'irriter, eut droit à un sourire lorsqu'il entra dans le sanctuaire du directeur. Le sourire ne devait pas durer longtemps.

- Je n'y comprends rien, monsieur Stackpole, déclara Blackburn. L'usine nous a envoyé une douzaine de paires du modèle 205, celui que nous avions commandé, et je n'en trouve plus que onze...

- Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse ?

- Mais ce n'est pas la première fois, monsieur

Stackpole. Ces derniers temps, nous avons constaté des manques inexplicables. À croire que... - Il s'interrompt, l'espace d'un tic nerveux - ... que quelqu'un fait du chapardage.

Stackpole en eut le souffle coupé.

- Vous voulez dire qu'on me vole ? Dans mon propre bureau ?

- Ma foi, comme ces gants traînent un peu partout, n'importe qui pourrait en glisser une boîte dans la poche d'une veste ou dans une

serviette...

Tel Jupiter brandissant la foudre, le directeur se leva.

- On ne me prend pas impunément ce qui m'appartient, Blackburn, compris ? Personne ! J'exige que vous me trouviez cet escroc, et aujourd'hui même !

- Moi ? bredouilla Blackburn. Mais... comment ? Je ne saurais même point par où commencer !

- Savez-vous combien il manque de paires ?

- Environ six ou sept, je dirais...

- Oui, et si ça se trouve, c'est une douzaine ! Ou deux douzaines. Et comment savoir ce qu'il a pris d'autre ? Du papier à lettres... des trombones... mes cigares !

D'un geste brusque, il souleva le couvercle de son humidificateur.

- N'importe qui pourrait entrer ici et me chiper mes cigares !

- Si vous le désirez je peux rédiger un rap...

Stackpole émit un grondement exaspéré.

- Sortez ! Inutile de m'envoyer des rapports, je réglerai cette affaire moi-même.

Pour faire face à la situation, Stackpole eut recours aux grands moyens. Il convoqua un détective privé nommé Semple et lui soumit le problème. Semple, un petit homme trapu, habitué aux doléances des patrons accablés de soucis, écouta attentivement, puis s'enquit :

- Le préjudice est-il vraiment grave, monsieur Stackpole ? Apparemment, on ne vous a pas volé pour plus de dix ou quinze dollars de marchandises. Est-ce que je me trompe ?

- C'est une question de principe, rétorqua vertueusement Stackpole. Je n'admets pas qu'on me prenne ce qui m'appartient, Semple. Je l'admets encore moins de la part d'employés que je paie.

- Qui cela pourrait-il être, à votre avis ?

- N'importe qui, gronda Stackpole. Je leur trouve à tous un air sournois. C'est peut-être ma propre secrétaire. Ou un coursier. Ou ce bon à rien de Fred Cotter.

- Qui ça ?

- Cotter. Mon concepteur. Un jeune homme. Célibataire, avec une kyrielle de petites amies. Si ça se trouve, elles portent toutes mes gants. Cotter ne m'a jamais plu.

- Pourquoi le gardez-vous, alors ?

- Il connaît son affaire, répondit Stackpole avec amertume. Il est le meilleur dans sa partie quand il s'en donne la peine, mais il est absent la moitié du temps. Il prétend qu'il va « au studio », mais je ne suis pas dupe. Je ne serais pas surpris que ce soit lui le voleur.

- Ce jugement me paraît un peu rapide, déclara sagement Semple. Dans ce genre de situation, le mieux est de tendre un piège.

- Un piège ?

- J'ai utilisé cette méthode dans quelques-unes des plus grosses sociétés du pays ; elle est extrêmement efficace. Grâce à elle, on prend le coupable pratiquement la main dans le sac.

Il sourit et regarda avec convoitise le cigare de Stackpole.

- En quoi consiste-t-elle ?

- C'est vraiment très simple. Au moment que vous aurez choisi, j'apporterai une certaine quantité de poudre phosphorescente, très fine et particulièrement adhérente. Nous en saupoudrerons plusieurs boîtes de gants, que nous placerons bien en évidence aux quatre coins du bureau, à des endroits stratégiques. Dès que nous aurons constaté un vol parmi elles, nous mènerons notre enquête en toute confiance.

- Une enquête ?

- Oui. Vous comprenez, le voleur aura de la poudre phosphorescente sur les mains, mais il ne pourra pas la voir - à moins de se trouver dans le noir. Il ne pourra pas non plus la faire partir, quel que soit le produit qu'il utilise. Il sera marqué du sceau de sa culpabilité, comme s'il était tatoué.

- Je vois, ricana Stackpole. Il me suffira de réunir tout mon personnel dans une pièce obscure et de chercher des mains brillantes.

Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil pivotant. Ses yeux brillaient, eux aussi.

- C'est une idée sensationnelle, Semple. Quand passons-nous à l'action

?

- Ce soir même, si vous le désirez.

- Un instant.

Stackpole décrocha vivement son téléphone et appela le chef de bureau.

- Blackburn ? Tous les employés seront-ils au bureau demain ?

- Oui, monsieur.

- Aucun n'a prévu de s'absenter ? Ni Fred Cotter, ni personne ?

- Non, monsieur. Pour autant que je sache, tout le monde sera là.

- Parfait.

Stackpole raccrocha et adressa un grand sourire au détective.

- Prenez donc un cigare, dit-il.

* * *

Ce soir-là, une fois les bureaux désertés, Stackpole et son détective privé mirent leur plan à exécution. Le directeur émit des petits gloussements ravis en regardant Semple saupoudrer les boîtes de gants d'une poudre blanche quasi invisible. Il insista pour étendre le piège à son humidificateur à cigares, mais ce fut tout ce que Semple consentit à lui accorder. De retour chez lui, Stackpole expliqua la manœuvre à sa femme, toute surprise de le voir aussi exubérant.

Le lendemain, Stackpole n'avait pas de rendez-vous à l'extérieur ; il resta toute la journée enfermé dans son bureau privé, qu'il ne quitta que pour aller déjeuner. Il s'assura périodiquement auprès de Blackburn que tout le personnel était dans les environs. À part une secrétaire qu'on envoya faire une course, un magasinier qui partit se faire soigner un abcès dentaire et Fred Cotter qui passa deux heures « au studio », personne ne s'absenta.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, Stackpole éprouva une anxiété croissante. Et si le plan échouait ? Si jamais le voleur décidait d'être honnête ce jour-là ? Il était trop impatient pour soutenir un long siège : il voulait sa victime sur-le-champ. À quatre heures et demie, il comprit qu'il la tenait.

Blackburn téléphona.

- Monsieur Stackpole ? dit-il d'une voix étouffée. Je viens de recompter les boîtes d'échantillons rangées sur l'étagère, près de la comptabilité. Il en manque une.

Stackpole ôta vivement son cigare de sa bouche.

- Vous en êtes sûr ? Vous avez bien compté ?

- Plusieurs fois. Il y avait vingt-quatre boîtes et il n'en reste plus que vingt-trois.

Stackpole abattit son poing sur le bureau.

- Tout le monde est là ?

- Oui, monsieur. Il ne manquait que M. Cotter, et il est rentré depuis une demi-heure.

- Rassemblez tout le personnel dans la grande salle de conférences à cinq heures moins le quart précises. Présence exigée. Je veux des effectifs au grand complet !

- Bien, monsieur !

Stackpole ne tenait pas en place ; dans le cadre de ses affaires, aucun projet - aussi ingénieux et rentable qu'il fût - ne l'avait autant excité. À présent, il avait complètement oublié le rôle de Sempole dans l'histoire et considérait le plan comme son invention personnelle.

À cinq heures moins le quart, les employés entrèrent à la queue-leu-leu dans la salle de conférences dépourvue de fenêtres. Ils arboraient un air maussade : d'ordinaire, une réunion générale annonçait soit une engueulade, soit des vœux tièdes, à la fin de l'année, soit un compte rendu pessimiste sur les bénéfices de l'entreprise. Les secrétaires arrivèrent en pouffant, suivies de Fred Cotter, en bras de chemise, un sourire en coin sur les lèvres.

Stackpole prit place au bout de la table de conférence.

- Veuillez m'accorder toute votre attention, dit-il sèchement. - Les toussotements et les raclements de pieds cessèrent aussitôt. - Je vous ai convoqués afin de tenter une petite expérience. Je vous demande de rester chacun à votre place et de tendre les mains comme ceci.

Il joignit le geste à la parole : les paumes vers le haut, les doigts tendus.

Il y eut un murmure de curiosité, puis une certaine hésitation.

- Eh bien, qu'attendez-vous ?

Tout le monde présenta ses mains.

- Lumière, monsieur Blackburn, ordonna Stackpole.

Blackburn s'approcha de l'interrupteur et plongea la pièce dans l'obscurité. Une cascade de petits rires nerveux rompit le silence surpris.

- Monsieur Stackpole !

C'était la voix de Blackburn. Stackpole regarda dans sa direction. Il sentit alors monter dans sa poitrine une exaltation qui faillit faire sauter les boutons de sa chemise. Car là-bas, à l'autre bout de la salle, deux mains rayonnaient dans le noir.

- Lumière ! Lumière ! cria Stackpole.

Il se fraya un chemin à travers l'assistance et referma ses doigts sur le bras du coupable. Fred Cotter le regarda en clignant des yeux.

- Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

- C'était donc bien vous ! dit Stackpole, l'air extasié. Je le savais, j'en étais sûr ! Vous avez cru pouvoir vous en tirer... vous avez cru pouvoir m'escroquer...

- De quoi diable parlez-vous ?

- Consentirez-vous à me montrer le contenu de votre serviette, monsieur Cotter ?

- Hein ?

- Non, je ne vous crois pas stupide à ce point. Vous vous êtes déjà débarrassé des gants, n'est-ce pas ? Lors d'une de vos visites « au studio »...

Faisant volte-face, il s'adressa au chef de bureau :

- Blackburn, je vous demande de donner son chèque à M. Cotter dès ce soir. Sa démission prend effet immédiatement.

- Vous me renvoyez ?

Cotter implora du regard ses collègues, mais ceux-ci n'osèrent pas lui

montrer leur sympathie.

- Je ne pige pas, gémit-il.

- Vous m'avez volé ! Vous avez volé l'entreprise ! Allez-vous le nier ?

Cotter rougit.

- Bon, d'accord, j'ai pris une paire de gants de temps en temps. Je ne voyais rien de mal à ça...

- Non, naturellement. Eh bien ! Sachez, monsieur Cotter, qu'on ne me prend pas impunément ce qui m'appartient. Il est regrettable que vous ne l'ayez pas compris. Libérez votre bureau dès ce soir ; je ne veux pas vous voir ici demain matin.

Stackpole se tourna vers les autres employés et les foudroya du regard. Puis son visage s'adoucit.

- Bonsoir à tous, dit-il.

* * *

Stackpole passa le restant de la soirée dans son bureau, à rattraper le retard qu'il avait pris dans la journée. N'ayant plus le temps de rentrer dîner chez lui, il se rendit à son club et prit plaisir à son repas solitaire. Lorsqu'il arriva à son appartement, il était onze heures passées et sa femme s'apprêtait à se coucher.

- Tu as travaillé bien tard, ce soir, dit-elle en enfilant sa chemise de nuit. Comment s'est passée ta fameuse expérience ?

- À la perfection, gloussa Stackpole. Et tu sais qui était le voleur ? Ce bon à rien de Cotter !

- Cotter ? Ton concepteur ?

- Tout juste. Tu l'as rencontré au réveillon de Noël, le mois dernier. Celui qui sourit tout le temps. Mais ce soir, je lui ai effacé son sourire. Je lui ai montré qu'on ne me prend pas impunément ce qui m'appartient !

Avec un grognement satisfait, il se glissa sous les couvertures et éteignit la lampe de chevet. En roulant sur le côté, il vit l'empreinte lumineuse d'une main sur le dos nu de sa femme.

LE RING AUX CORDES DE VELOURS

(The Ring With The Velvet Ropes)

par EDWARD D. HOCH

La meilleure partie de ses vingt-sept ans, Jim Figg l'avait passée à se préparer pour cette nuit. Avant de devenir professionnel, il avait dû s'imposer dans une série rebutante de combats amateurs. Il avait ensuite réussi six knock-out d'affilée, assez pour attirer sur lui l'attention des professionnels les plus blasés. Dans des circonstances normales, il aurait dû, à vingt-cinq ans, affronter Anger pour le titre de champion mais retards et tracasseries sur les termes du contrat et le lieu de la rencontre, avaient fait traîner les choses pendant près de deux ans.

Dans l'intervalle, Big Dan Anger s'était facilement défait de trois poids lourds de moindre envergure et ce matin-là, au moment de la pesée, Jim vit tout de suite que le champion le considérait comme un tocard de plus. Les joueurs et les preneurs de paris de Las Vegas avaient, eux, plus de considération pour sa série de knock-out et ne le donnaient battu qu'à deux contre un.

Avant la rencontre, le vestiaire était encombré de « supporters » et d'amis de passage et Jim dut prêter l'oreille à une conversation qui n'en finissait plus. Finalement, son entraîneur les fit tous partir. Tous, excepté Connie Claus, le rédacteur sportif du principal journal du matin.

Connie était un petit homme aux cheveux blancs et au sourire perpétuel qui savait tout sur le sport et ne cessait jamais d'étaler son savoir. Comme sa rubrique paraissait simultanément dans vingt-deux journaux, la plupart des gens l'écoutaient poliment quand il parlait.

Assis à califourchon sur une chaise, Connie Claus récurait sa pipe. Il demanda :

- Peux-tu te faire le champion ?

- Je peux me le faire, répondit Jim.

- Tu es un bon boxeur, mon garçon. De plus, tu dois t'élever à la hauteur d'un grand nom. Jim Figg - le *premier* Jim Figg - fut le tout

premier champion poids lourd aux poings nus. Il détint le titre en Angleterre de 1719 à 1734.

- Je le sais, répondit Jim.

En fait, il l'avait appris un peu plus d'un an auparavant en lisant la rubrique du journaliste.

- Tu te rends compte ! C'était avant même que les règles de Broughton n'entrent en vigueur.

- Oui.

Jim pénétra dans la douche et y fit couler l'eau, ce qui eut pour effet d'étouffer momentanément les propos du chroniqueur.

Très bien, se dit-il. Dans deux heures ce serait fini. S'il gagnait le combat - et il savait qu'il le gagnerait - il serait le champion du monde dans la catégorie poids lourd. Pour cela, il pouvait se permettre d'écouter un peu plus longtemps le radotage de Connie Claus.

- Comment va ta petite amie ? interrogea celui-ci quand Jim émergea de la douche. Tu vas l'épouser ?

- Sue ? Je pourrais bien faire ma demande, si je gagne ce soir.

- Puis-je répéter cela dans ma rubrique ?

Jim lui adressa un large sourire.

- Attendez que le combat soit fini.

Pendant que l'entraîneur de Jim lui bandait les mains, le petit chroniqueur sportif demeura muet, puis, tirant sur sa pipe l'air pensif, il demanda :

- N'as-tu pas entendu parler d'un autre champion, Jim ? Quelqu'un *en plus* de Big Dan ?

- Que voulez-vous dire ?

- Je ne sais pas. C'est dingue, je suppose, mais on en entend des choses dans mon métier.

Jim grogna et fit jouer les muscles de son bras droit. Il se sentait bien.

- Si quelqu'un d'autre veut tenter le coup avec le titre...

- Tu ne comprends pas ce que je veux dire, Jim. Certains prétendent

que Big Dan n'est pas le champion, qu'il ne l'a jamais été.

Jim renâcla et tendit les mains pour qu'on lui enfile les gants.

- Qui, diable, alors ?

Il soutenait simplement la conversation. Son esprit était déjà sur le ring avec Anger.

- As-tu entendu prononcer le nom de Blanco ? Roderick Blanco ?

- N'y avait-il pas à Chicago, il y a quelques années un poids léger s'appelant Blanco ?

Connie Claus secoua la tête.

- C'est un autre.

- Eh bien, qui est-ce alors ?

Le chroniqueur haussa les épaules.

- Personne ne le sait. Si j'en savais plus sur le sujet, j'écrirais un article. Ce nom a été prononcé par un arbitre une nuit qu'il était soûl. Une fois dégrisé, il n's plus voulu dire un mot là-dessus. Mais on commence à jaser.

- Allons, dit Max, l'entraîneur. Assez bavardé pour le moment.

Connie se leva et agita la main.

- Je vais assister au match. Bonne chance... Champion.

- Merci, dit Jim en souriant avant de s'engager dans le sombre couloir qui conduisait à la salle.

Une grande clameur retentit, poussée par la foule invisible. Max lui posa une main sur l'épaule. Les soigneurs et d'autres personnes faisaient bouchon en s'arrêtant un moment à l'entrée de la salle. On y présentait d'anciens champions : Clay, Liston, Patterson, un autre encore, et chaque nom provoquait un nouveau rugissement de la foule.

Ce fut le tour de Figg. Il s'engagea fermement dans le passage qui menait au ring et la foule lui fit une ovation délirante. Big Dan n'avait jamais été un champion populaire et les gens étaient venus pour le voir perdre. Jim enjamba les cordes et la forte odeur de sueur des boxeurs précédents assaillit ses narines.

Big Dan arrivait toujours en retard sur le ring. Chants et trépignements avaient déjà commencé quand, s'avança à la vue de tous, la masse imposante de l'homme qui avait été champion du monde poids lourd pendant deux ans et demi. Il ressemblait plus à un lutteur qu'à un boxeur avec ses cheveux noirs coupés ras et ses yeux enfoncés qui, hors du ring, paraissaient constamment endormis.

L'arbitre parla rapidement aux deux hommes, débitant les règles que tous deux connaissaient par cœur. Puis, avec une soudaineté qui ne manquait jamais de surprendre Jim, le gong retentit et la foule se tut un moment, pour exploser de nouveau en un cri lorsque Big Dan balança son premier direct sur l'épaule de Jim.

Le combat se déroula bien pendant deux rounds. Jim tournait et dansait autour de son adversaire, marquant des points par quelques bons coups. Il estima avoir fait match nul au premier round et emporté probablement le second. Au début du troisième, le champion transpirait et Jim réussit à lui ouvrir une petite entaille au-dessus de l'œil. Il prit ensuite un coup du droit à la mâchoire qui le secoua et l'envoya chanceler contre les cordes tandis qu'Anger avançait pour le massacrer.

Les lumières se brouillèrent un instant et Jim glissa le long des cordes, attendant le coup qui l'achèverait. Puis, pour une raison quelconque, sa vision s'éclaircit. Il bloqua le gant droit de Big Dan et suivit par une « droite-gauche » de son cru. Pris par surprise, le champion recula en titubant et se mit à vaciller. Jim lui balança un autre coup qui l'expédia au tapis, puis recula dans un coin.

Big Dan Anger essaya de se lever au compte de sept mais ses jambes refusèrent d'obéir. L'arbitre le compta « out » sur les genoux et la foule fut prise de délire.

Jim Figg était champion du monde poids lourd.

De retour au vestiaire, les oreilles bourdonnantes des cris de ses admirateurs, Jim s'étendit sur la table de massage pendant que Max et les autres s'apprêtaient à s'occuper de lui. Il se sentait fatigué mais le sentiment de l'exploit accompli montait quelque peu en lui. Il l'avait fait pour Sue, pour Max, pour Connie Claus et pour tous les autres qui avaient cru en lui.

- Message pour toi, Champion, dit Max en lui passant une enveloppe de la porte.

- Encore quelqu'un qui me félicite.

Jim déchira l'enveloppe et fixa des yeux le message. *Vous êtes invité à rencontrer M. Roderick Blanco*, stipulait-il. *Une voiture viendra vous chercher demain soir.*

- Que diable est ceci ? dit Jim en le jetant de côté.

La porte du couloir s'ouvrit sous la pression de la foule et Big Dan Anger se précipita à l'intérieur, déjà en vêtements de ville. Il paraissait plus petit, dégonflé, vulnérable.

- C'était un bon combat, petit, murmura-t-il. Tu méritais de gagner.

- Merci, Dan.

- Puis-je filer par la porte de derrière ? Claus me court après pour obtenir une interview.

- Bien sûr. Vas-y.

Le regard de Jim se porta alors sur le message qu'il avait jeté et il se rappela les propos de Claus avant la rencontre.

- Dan, dis-moi quelque chose. Qui est Roderick Blanco ?

Le visage d'Anger parut se pétrifier. Il fixa un instant Jim avant de répondre.

- Tu le découvriras, petit. Tu le découvriras bien assez tôt.

* * *

Jim Figg dormit la plus grande partie du lendemain et quand il se réveilla, peu après midi, ce fut pour voir la rubrique sportive du journal appuyé contre le pied du lit.

FIGG TERRASSE ANGER POUR LE TITRE DE CHAMPION clamait la manchette. Il y avait aussi une photo d'une demi-page le montrant en train de balancer le coup final à la mâchoire de Big Dan. Jim sourit et se retourna dans le lit, se sentant bien. Il demanderait peut-être ce soir la main de Sue.

Il composa quelques numéros de téléphone, parla à bon nombre de reporters et commença dans l'après-midi à découvrir le prix de la célébrité soudaine. Un spectacle télévisé hebdomadaire voulait qu'il apparaisse sur le petit écran le dimanche soir suivant, un magazine d'informations désirait un portrait de lui, pour sa couverture. Brusquement, tout le monde lui demandait quelque chose.

Il décida de manger seul et d'aller ensuite chercher Sue. Ce fut sur le chemin menant chez elle que la conduite intérieure, noire et brillante, surgit, serrant sa voiture contre la bordure du trottoir. Il descendit aussitôt, les poings serrés, et fit face à deux hommes qu'il n'avait jamais vus auparavant. Ils étaient jeunes et bien bâtis mais il savait pouvoir se les faire tous les deux facilement.

- Vous avez besoin de quelques leçons de conduite, vous deux, leur dit-il.

- Nous avons la voiture de M. Blanco. Tu oubliais ton engagement envers lui.

Quelque chose - était-ce de la peur ? - courut le long de l'épine dorsale de Jim.

- Je ne connais pas de Blanco. J'ai un rendez-vous ?

- Sûr que tu en as un. Avec Roderick Blanco.

Jim fit un pas en avant. L'homme le plus proche de lui sortit un petit revolver de sa poche. Ils ne plaisantaient pas. Quoi que ce fût, c'était du sérieux.

* * *

Ils roulèrent un long moment, franchirent la limite de l'État et arrivèrent finalement dans une propriété entourée de murs, quelque part près de l'océan. Jim fut conduit dans un salon au plafond haut, où une jeune et belle femme attendait. Elle avait de longs cheveux noirs et portait une robe de soirée qui miroitait à la lumière.

- Bonsoir, monsieur Figg, dit-elle en détachant bien les mots mais avec une légère pointe d'accent. Je suis si heureuse que vous ayez pu vous joindre à nous.

- Je n'avais guère le choix. À quoi rime cette mise en scène ?

Elle ignore la question.

- Je suis Sandra Blanco. Mon mari nous rejoindra sous peu. Puis-je vous offrir un verre en attendant ?

- J'apprécierais un petit scotch.

Il la regarda marcher vers le buffet et se prit à admirer ses hanches sous la robe rouge très collante.

- J'espère que votre mari et vous connaissez la peine que l'on encourt pour un enlèvement.

- Oh, allons donc ! Le mot est bien trop fort ! Vous pourriez quitter cette maison tout de suite si vous le vouliez.

- Et m'en retourner aussi à pied jusqu'à la ville, je suppose. Quoiqu'il en soit, les gens vont assez vite remarquer mon absence. Je suis en quelque sorte, un sujet « d'actualité » ces jours-ci, vous savez ?

- J'ai vu le combat à la télévision, dit-elle en revenant avec la boisson. Vous êtes merveilleusement bâti.

- Je pourrais probablement en dire autant de vous. Vous ne buvez pas ?

Elle lui adressa un sourire.

- J'attendrai que mon mari vienne nous rejoindre. Vous savez, vous êtes très différent des autres ?

- Les autres ?

- Les autres boxeurs. Les autres champions. Vous semblez assez... cultivé.

- J'ai roulé ma bosse. En fait, j'ai commencé à boxer à l'université. Je n'ai jamais décroché de diplôme, cependant.

Le whisky était bon, Sandra Blanco tout à fait charmante, mais Figg commençait à s'impatisser.

- Où est au juste votre mari ? finit-il par demander ?

- Ici même, monsieur Figg, répondit une voix profonde, puissante derrière lui. Désolé pour le retard.

Jim se leva et fit face au nouvel arrivant. Roderick Blanco était un jeune homme d'une trentaine d'années, aux cheveux bruns. Il avait les épaules larges, la poitrine massive d'un boxeur et, pour la première fois, Jim se demanda s'il n'y avait pas un soupçon de vérité dans ce que Connie Claus avait laissé entendre.

- Peut-être pouvez-vous m'expliquer tout cela, dit-il en s'abstenant à dessein de serrer la main tendue.

- Vous n'avez pas reçu mon message après la rencontre ?

Blanco penchait un peu la tête sur le côté en parlant comme s'il écoutait quelque bruit lointain.

- Je l'ai reçu.

Blanco se tourna vers sa femme.

- Laisse-nous seuls, s'il te plaît, Sandra.

Elle quitta la pièce sans un mot, apparemment habituée à recevoir des ordres. Blanco la regarda partir, puis se retourna vers Jim.

- L'invitation que je vous ai adressée était une sorte de défi.

- Un défi ?

Roderick Blanco sourit faiblement.

- Je suis le champion du monde poids lourd. Le véritable champion.

- C'est dingue. En comptant la télévision, vingt millions de personnes m'ont probablement vu battre Anger la nuit dernière.

Le sourire ne se modifia pas.

- Pour votre gouverne, monsieur Figg, j'ai mis Big Dan Anger knock-out, trente-cinq secondes après la reprise du cinquième round. Ceci s'est produit il y a plus de deux ans. Pour être exact, il détenait le titre depuis quatre soirs.

- Vous espérez me faire croire cela ? Où le combat s'est-il déroulé ? Qui en a été le témoin ?

- Il s'est tenu dans cette maison, à la cave. L'arbitre était un professionnel - maintenant retiré - qui fut bien rétribué pour ses services. Je peux vous montrer son compte-rendu signé, si vous le désirez, ainsi qu'un document signé par Anger après la rencontre.

Les larges épaules remuèrent sous la veste de smoking.

- J'ai battu tous les champions poids lourd de ces dix dernières années.

Il y avait une note de fierté dans sa voix. Jim sut qu'il disait vrai.

- Mais *pourquoi* avoir gardé l'affaire secrète ? Pourquoi m'avoir enlevé sous la menace d'une arme ?

Roderick Blanco traversa la pièce dans le sens de la longueur, se retourna et revint sur ses pas. Une étrange lueur brillait dans ses yeux,

comme celle de l'enfant qui se rend à un match de football.

- Mon père était l'homme le plus riche de l'État, monsieur Figg et les fils de riches ne se lancent pas dans la boxe professionnelle. Quand je me suis risqué à disputer quelques matchs à l'université, il m'a presque mis à la porte.

Il inclina légèrement la tête sur le côté.

- Aujourd'hui encore, sa fortune est en fidéicommis jusqu'à ce que j'aie trente-cinq ans. Si jamais je fais de la boxe en professionnel avant d'avoir atteint cet âge, je perds tout !

- Fantastique !

- Mon père *était* un homme fantastique.

En cet instant, Blanco paraissait vraiment écouter une voix que lui seul pouvait entendre.

- Il est mort dans un asile. Il s'est tranché la gorge avec un os de poulet et a rendu l'âme avant que les surveillants n'arrivent. Mais assez parlé de ma vie. Il doit vous tarder de voir le ring.

- Je ne vais pas vous affronter, lui dit Jim, ne bougeant, pas de son siège.

- Bien sûr que si ! Demain soir ! Vous serez mon hôte jusque-là ! Vous pourrez vous entraîner demain avec un de mes serviteurs si vous le désirez, bien que vous soyez encore en forme, j'imagine, après le match d'hier.

- Et si je refuse ?

- Aucun des autres n'a jamais refusé.

- Je refuse.

L'homme aux cheveux bruns étendit les bras en un geste de résignation.

- Eh bien, dans ce cas, je serai obligé de vous garder ici jusqu'à ce que vous ayez changé d'avis.

- Vous avez l'intention de me retenir prisonnier ? Sous la menace d'une arme ?

- Mais il n'est pas nécessaire d'en arriver là ! Les autres étaient tous

désireux de boxer contre moi ! Et après, ils s'en retournaient à leur public, comme si de rien n'était.

Il adressa à Jim un sourire aussi dédaigneux que possible.

- Personne ne saura jamais que je vous ai battu.

- Et si je gagne ?

- Cela ne s'est jamais produit.

Jim demeura un moment silencieux, pesant le pour et le contre. C'était une sorte de défi et il n'avait jamais fui un combat. En outre, affronter l'homme lui paraissait le moyen le plus simple de recouvrer sa liberté.

- Très bien, décida-t-il. Je me battraï contre vous.

- Ah !

C'était presque un soupir.

- Mais je suis attendu en ville, ce soir. Il va falloir que je donne un coup de fil.

- Très bien, mais pas de blague, s'il vous plaît.

- Pas de blague.

Jim espérait que Connie Claus serait encore au journal, occupé à écrire sa chronique du matin. Il composa l'indicatif puis le numéro habituel. Blanco se tenait à côté de lui.

- Claus, s'il vous plaît, dit-il très vite dans le récepteur quand le standard répondit.

Après un moment de bourdonnement, Connie fut au bout du fil.

- Claus à l'appareil, fit-il sur un ton neutre, comme s'il était contrarié ou très occupé.

- C'est Jim Figg, Connie.

- Comment vas-tu, champion ?

- Écoutez, je ne pourrai pas être à notre rendez-vous, ce soir.

- Hein ?

- Voudriez-vous prévenir Max et Sue ?

- De quoi parles-tu ?

Jim jeta un regard rapide en direction de Blanco.

- Je compte passer deux jours au bord de la mer. Avec Blanche Neige.

La main de Roderick s'abattit, coupant la communication.

- C'était stupide, dit-il. Blanche pour Blanco. Je doute qu'il vous ait seulement compris.

- J'en doute aussi, admit Jim tristement.

- Ne tentez plus un truc de ce genre.

- J'avais seulement pensé que vous auriez besoin d'un type de la presse ici pour témoigner de la rencontre.

Blanco secoua la tête.

- Aucun membre de la presse.

- Et l'arbitre ?

- Le problème a été réglé. Un professionnel d'un certain âge et qui n'a plus d'activité sur les rings, recevra une forte somme d'argent pour arbitrer la rencontre.

- Et les spectateurs ?

- Seulement ma femme et mes domestiques. Comme je l'ai dit, c'est une affaire privée. Venez maintenant que je vous montre le ring.

Il conduisit Jim en bas d'un large escalier aboutissant à la cave, une salle dont la hauteur de plafond le surprit et brillamment éclairée par des néons suspendus. Au beau milieu de la salle un ring réglementaire flanqué d'une seule rangée de fauteuils de théâtre pour les spectateurs.

- Les cordes de ce ring sont noires, remarqua Jim.

- Ma seule concession au bon goût. Elles sont réglementaires mais recouvertes de velours.

- Je vois.

- Ça vous plaît ?

- Bien sûr. Au moins je n'aurai pas à craindre qu'un grand nombre de spectateurs me malmènent après.

- Il n'y a que peu de sièges, c'est certain, mais tous sont en bordure de ring.

- Ouais.

Roderick Blanco tendit la main.

- À demain soir, donc ? À huit heures ?

Jim la lui serra et le regarda s'éloigner rapidement vers l'escalier. Il se demanda où il allait passer la nuit, mais presque aussitôt un des serveurs fut près de lui.

- Pour votre chambre, c'est par ici, monsieur, si vous voulez bien m'accompagner.

- Certes.

Il aurait voulu savoir si l'homme était armé et s'il tirerait à la moindre tentative d'évasion de sa part. Il décida cependant de ne pas risquer l'expérience. Il allait rester et affronter Roderick Blanco, car il était certain de pouvoir le battre.

* * *

Le sommeil ne vint pas facilement dans ce lit auquel il n'était plus habitué. La tête au creux du moelleux oreiller, Jim cherchait à libérer son esprit, de toute pensée. Il commençait tout juste à s'assoupir quand ses muscles se tendirent au bruit léger de la porte qu'on ouvrait et refermait. Quelqu'un était entré dans sa chambre. Il pensa tout d'abord à Blanco ou à l'un de ses hommes mais, comme il se retournait pour bondir sur l'intrus, une voix douce murmura :

- Ne vous inquiétez pas. C'est Sandra Blanco.

Il s'assit sur le lit, l'entrevoyant vaguement dans l'obscurité.

- Rendez-vous toujours visite aux hommes dans leur chambre à minuit, madame Blanco ?

- Il fallait que je vous parle avant demain. Vous avez l'air différent des autres et je crois que vous pourriez le battre.

- Je *sais* que je peux le battre.

Il sentit le poids de son corps lorsqu'elle s'assit brusquement sur le bord du lit.

- C'est pourquoi il fallait que je vous parle. *Vous devez le laisser gagner.*
- Pour quelle raison ferais-je cela ? Uniquement pour qu'il puisse garder son stupide petit championnat secret ?
- Vous ne comprenez pas ! J'avais peur que vous refusiez. Mon mari est... complètement fou. Si vous gagnez ce combat demain soir, vous ne quitterez jamais cette maison vivant.
- Oh, allons donc !

Jim s'efforça de ricaner pour marquer son incrédulité, mais un frisson glacé lui parcourut l'échine.

- Non, je parle sérieusement. Les autres ont perdu mais conservé la vie parce que Roderick savait qu'ils ne raconteraient l'histoire à personne et admettraient par conséquent leur défaite. Par contre, si vous gagniez demain, il n'aurait rien pour s'assurer de votre silence. Et si vous en parliez aux journaux, non seulement il serait déshonoré mais il perdrait aussi l'argent qu'il doit hériter de son père.

- De là à commettre un meurtre !

- Ce ne serait pas la première fois. Il y a eu le vieil homme qui a arbitré le dernier combat, celui contre Anger. Pris de boisson, il parla suffisamment pour que des rumeurs courent en ville. Roderick l'a fait... écraser par une voiture.

- Vous n'êtes pas sérieuse !

- Mais je le suis pourtant. Si vous gagnez cette rencontre demain, il vous tuera.

Puis, aussi vite qu'elle était venue, Sandra Blanco se leva, marcha vers la porte, l'ouvrit et la referma derrière elle, le laissant seul avec l'écho de ses paroles.

* * *

Au matin, quand Jim descendit pour le petit déjeuner, il ne vit nulle part Roderick Blanco. Sandra déjeuna avec lui. Son visage ne laissait rien paraître de leur conversation de la nuit.

- Où est votre époux ? demanda-t-il en croquant un morceau de toast. Va-t-il se joindre à nous ?
- Vous ne le verrez pas avant ce soir. Il s'entraîne, afin de se mettre en

condition pour la rencontre.

- En un jour seulement ?
- C'est tout ce dont il a besoin.

Jim but son jus d'orange à petites gorgées en contemplant les lourds nuages d'automne qui dérivait au-dessus de la plage.

- Comment avez-vous fait la connaissance de Blanco ?

Elle lança un regard au serviteur qui rôdait à proximité avant de répondre.

- C'est une longue histoire et je ne vous embêterai pas avec elle. J'ai toujours recherché la sécurité et vous pouvez voir que je l'ai ici.

- Oui.
- Roderick est très bon pour moi, vraiment.

Elle abaissa les yeux sur son assiette.

- Qui sait ? Il est possible qu'il n'ait pas d'autre champion à affronter pendant des années. Après ce soir.

- Après ce soir, répéta Jim.
- Vous désirez vous entraîner avec un sparring partner ou faire quelque chose d'autre ?
- Je devrais aller « sentir » le ring.
- Je vais appeler un domestique pour qu'il s'occupe de vous. Il vous montrera le vestiaire.

Elle quitta la table et disparut dans les profondeurs de la vaste maison.

Resté seul, Jim contempla la mer par la fenêtre et se rendit soudain compte de l'in vraisemblance de la situation. Ici, au sous-sol d'une demeure en bordure de mer, il allait boxer contre le fils dingue d'un homme riche, pour le titre secret de champion du monde ! Et s'il gagnait, il serait tué !

Se levant de table, il se dirigea rapidement vers la porte d'entrée. Il l'ouvrit et descendit à pied le large chemin tournant qui aboutissait à la rue. Il était presque arrivé au portail entrebâillé quand une voix le héla.

- Un instant, monsieur Figg.

C'était l'un des hommes qui l'avaient amené là. Il avait de nouveau l'arme au poing.

- Vous ne pensiez quand même pas nous quitter, n'est-ce pas, monsieur Figg ?

* * *

Jim se résigna à passer le reste de la journée au sous-sol à faire du punching-ball et sauter à la corde. Il disputa deux rounds rapides sur le ring de velours contre un serviteur de Blanco, l'expédiant facilement quatre fois au tapis avant qu'il ne mette les pouces. Toute cette affaire semblait baigner dans une atmosphère irréelle, comme si, à tout moment, un metteur en scène invisible pouvait mettre fin à la pièce et tout annuler. Les serviteurs de Blanco eux-mêmes contribuaient à cette sensation d'irréalité qui se déplaçaient le visage fermé et à pas de loup dans les couloirs sans fin de la grande maison.

- Dînez-vous ? lui demanda Sandra Blanco, tard dans la journée.

- Je ne mange jamais avant une rencontre. Plus tard, peut-être.

Elle marqua un temps devant le ring et leva les yeux vers lui. Il crut qu'elle allait ajouter quelque chose, mais le moment passa et elle était partie.

À sept heures trente du soir, des serviteurs vinrent l'aider à achever les derniers préparatifs et, à huit heures précises, il entra sous escorte dans la grande pièce du sous-sol où se trouvait le ring aux cordes de velours. Sandra Blanco occupait un des fauteuils, les autres l'étant par les différents serviteurs. Ils étaient peut-être une vingtaine en tout, y compris les deux hommes qui l'avaient amené ici.

Figg se glissa entre les cordes et sentit son cœur battre plus fort. C'était cette vieille sensation glacée préalable au combat qu'il avait connue si souvent auparavant. Seulement cette fois, c'était un peu différent. Cette fois, il jouait sa vie.

La salle marqua un temps de silence, attendant... et d'un seul coup, Roderick apparut, s'avancant à grandes enjambées vers le ring. Tout en marchant, il balançait son peignoir à un soigneur. Le torse massif couvert de poils, il portait un short bleu sombre sur des cuisses fermes. À ce moment, il ressemblait à un champion.

Il fit signe à Jim et dit « notre arbitre » en désignant un petit homme qui commençait à se déplumer. Celui-ci les suivit sur le ring.

- Il s'appelle Walters. Il a arbitré deux rencontres de championnat dans les années quarante. Avant notre époque.

L'arbitre énonça rapidement les règles types de l'épreuve, en évitant de regarder les boxeurs, l'air mal assuré, comme s'il doutait quelque peu de son rôle dans cette affaire. Les deux hommes se séparèrent ensuite, retournèrent dans leur coin et y attendirent qu'un des serveurs, jouant le rôle de chronométreur, donne le coup de gong pour attaquer le premier round.

Blanco quitta rapidement son coin, ramassé, cherchant l'ouverture. Jim recula de quelques pas, en dansant, essayant d'imaginer le style de son adversaire. Il se rendait compte pour la première fois combien il lui était difficile de boxer contre quelqu'un qu'il n'avait jamais vu auparavant sur le ring. Ils en vinrent vite à se coller et l'arbitre dut les séparer. Jim envoya un coup en biais à l'épaule de Blanco mais le round se termina sans grand mal pour les deux hommes.

Au cours du second round, Jim commença à se sentir gêné par le silence. Il était habitué aux rugissements de la foule, à la sueur et aux réactions excitées des spectateurs à chaque coup donné. Ici, devant vingt spectateurs - tous apparemment du côté de Blanco - les clameurs étaient réduites à un murmure occasionnel et l'excitation tombée au niveau de celle que peut provoquer le spectacle sur grand écran d'un documentaire ennuyeux. C'était quasiment comme si la fin était connue et, peut-être, Pétait-elle pour ces spectateurs. Jim expédia une « droite » sèche à la mâchoire de Blanco dans les dernières secondes du round et entreprit de marteler son adversaire au troisième round. Mais Roderick Blanco avait une capacité étonnante « d'encaisser » sans paraître éprouvé. Ils échangèrent des coups pendant deux autres rounds et Jim avait péniblement conscience que jusque-là, le combat était assez égal.

Ce fut au milieu du sixième que Blanco lâcha la « grosse artillerie », sous forme d'une série de coups fulgurants qui firent chanceler Jim pour la première fois et, finalement, le mirent à genoux. Ses yeux cherchèrent Sandra Blanco à travers les cordes et il vit ses lèvres bouger pour lui dire de rester à terre. C'était le moment où il pouvait le faire. Qu'il demeure ainsi jusqu'à dix et personne ne le saurait jamais. Il serait quand même le champion, alors pourquoi ne pas laisser ce fou avoir son moment de gloire ?

Mais à « huit » il se releva prêt à « remettre ça » Blanco ne lui laissa

aucune chance et s'avança pour lui infliger une autre série de coups de poing. Cette fois, Jim s'étala de tout son long. Il se demandait tout juste où en était le compte quand il entendit le gong sonner la fin du round.

Au début du septième, Jim savait qu'il lui faudrait donner tout ce qu'il avait dans le ventre pour simplement tenir debout. Blanco n'était pas du toc, mais de la vraie graine de champion. Ils se « rentrèrent dedans » pendant les trois minutes sans avantage de part et d'autre, puis Jim regagna en titubant son tabouret.

- Combien de temps Anger a-t-il tenu ? demanda-t-il au soigneur ?

L'homme hésita un moment avant de répondre.

- Six rounds.

- Bon. J'en tiendrai huit de toute façon.

Au huitième round, la fin arriva vite. Blanco s'avança pour achever Jim, quelque peu déçu par son visage ensanglanté. Jim avait encore un punch en réserve, celui qu'il avait utilisé contre Anger, deux nuits auparavant. Blanco l'encaissa, recula contre les cordes de velours et revint. Jim vit tout de suite sa garde basse et ses yeux hébétés par la force du coup. Un, deux, trois autres et Roderick Blanco s'écroula au centre du ring, le visage contre la toile. L'arbitre l'eut compté « out » avant qu'il commençât même à remuer.

Jim Figg était toujours le champion du monde poids lourd.

* * *

Plus tard, après avoir ôté ses gants, pris sa douche et s'être habillé, Jim fit face à Blanco dans le living-room situé à l'étage supérieur. L'homme avait un morceau de sparadrap au-dessus de l'œil gauche, cependant que le droit était bleu et enflé. Il dévisagea Jim en disant avec calme :

- Vous êtes un bon boxeur.

- Merci. Vous avez été vous-même un rude adversaire. Plus dur qu'Anger, et de loin.

Il pouvait se permettre d'être généreux en paroles. Blanco portait sa robe de chambre et ses deux mains étaient profondément enfoncées dans les poches. Sandra se tenait près de lui, pâle d'appréhension.

- C'est la première fois de ma vie que je perds, dit l'homme aux cheveux bruns, presque tristement.

- Roderick...

- Du calme, Sandra, lui intima-t-il. Oui, la première fois, et je m'incline devant un boxeur d'une classe supérieure. Un véritable champion.

Jim fit un signe vague de la tête.

- Eh bien, maintenant ; je vais partir.

- Ça, dit Blanco lentement, je crains que non. Je ne puis vous permettre de quitter cette maison pour aller clamer votre victoire à la première page de tous les journaux. Non, non !

Sandra tenta de s'interposer entre eux mais Blanco l'écarta. Sa main droite jaillit, tenant une arme.

- Fuyez ! cria Sandra à Jim.

Mais les serviteurs bloquaient déjà la porte. Jim vit qu'il n'y avait pas d'issue. Il fixa l'arme et se demanda si tout allait finir ainsi.

- Vous me tueriez ?

- Je le dois, pour me protéger.

- Je n'en parlerai à personne.

- Pas même à votre ami Claus ?

Sandra tenta à nouveau de se précipiter en avant mais un des serviteurs l'empoigna et la tint d'une main ferme. L'arme de Blanco monta d'un ou deux centimètres. Jim lança un regard vers la fenêtre ouverte, se demandant s'il serait assez rapide pour plonger à travers, tout en sachant déjà que non.

- Très bien, dit-il. Tirez donc.

- Je suis désolé.

Le doigt de Blanco blanchit sur la détente.

- Juste une chose encore, lâcha Jim soudain, en parlant vite.

- Quoi donc ?

- Supposons que je vous accorde une revanche ?

Blanco hésita et son doigt se relâcha un tant soit peu.

- Quand ?

- Avant que je n'affronte aucun autre boxeur.

Silence. Roderick Blanco fit ensuite un léger signe de la tête.

- Très bien. Ai-je votre parole de gentleman ?

- Vous l'avez.

- Et vous ne raconterez rien aux journaux en attendant ?

- Rien.

Autre signe d'acquiescement.

- Parfait, mais si vous manquez à l'une de ces deux promesses, mes serviteurs vous tueront. En vous faisant beaucoup souffrir.

Jim s'inclina légèrement au moment où Blanco remit l'arme dans la poche.

- Alors à notre prochaine rencontre ? Sur le ring aux cordes de velours ?

Il se retourna et sortit de la maison.

* * *

Deux jours plus tard, Connie Claus rejoignit Jim à une petite table d'un bar du centre-ville. Il souriait comme un journaliste qui subodore un « scoop ».

- Tu as bonne mine, champion. Comment te sens- tu ?

- Au poil, Connie. Au poil.

- Tu as dit que tu voulais m'accorder une interview exclusive.

Le petit homme se pencha en avant, posant ses mains à plat sur la table.

- Tu vas me raconter où tu étais pendant deux jours ? Tu vas me parler de ce Roderick Blanco ?

Jim se contenta de lui sourire de l'autre côté de la table.

- Non, je vous annonce que Sue et moi allons enfin nous marier.
- Tu m'as fait venir ici uniquement pour cela !
- Pour cela, et aussi pour vous annoncer que je me retire du ring.
- *Quoi !*

Connie Claus le dévisageait, l'air incrédule.

- J'en avais toujours eu l'intention... Une fois marié. Je vais ouvrir un petit magasin de sports.
- Tu vas te retirer vaincu ?
- C'est déjà fait. J'ai notifié ma décision à la commission de la boxe, il y a une heure. Je ne suis plus le champion du monde poids lourd. Le titre est vacant.

Connie courut au téléphone et Jim sourit en faisant signe au garçon de lui apporter un autre verre.

* * *

Le téléphone le réveilla tôt le lendemain matin. Il se glissa hors du lit pour répondre, en songeant que ce devait être Sue ou peut-être même Max.

- Jim ? Sandra Blanco à l'appareil.
- Oh ? Salut.
- Roderick s'est tué, il y a deux heures. Il a appris que vous renonciez à la boxe en écoutant les dernières nouvelles du soir et il s'est suicidé quelques heures plus tard.
- J'en suis navré.
- Vous doutiez-vous qu'il le ferait ?
- Non, répondit-il sincèrement.
- Il s'est tué parce qu'il ne pourrait plus vous reprendre le titre. Même s'il vous avait forcé à vous battre encore, vous n'êtes plus le champion. Vous l'avez roulé.
- J'ai tenu parole.

- Oui, mais...

La voix était presque un sanglot.

- Je regrette qu'il soit mort. C'est tout ce que je puis dire, murmura Jim.

Puis, sans aucune raison, il demanda :

- Comment s'est-il tué ?

- En bas, au sous-sol. Il s'est pendu avec une des cordes de velours.

LE MEURTRE TANT ATTENDU

(The Time Before The Crime)

par CHARLOTTE EDWARDS

Un jour de juin, James J. MacClinton gara sa voiture vieille de deux ans dans le parking devant la poste. Il s'extirpa de derrière le volant et rajusta son veston au pied-de-poule discret. Irma se plaisait à dire qu'il était toujours impeccable, sauf lorsqu'il oubliait d'arranger son veston quand il s'asseyait au volant.

Traversant le trottoir, Clinton gravit les neuf larges marches donnant accès aux doubles portes du bureau de poste. Il en tint une ouverte pour laisser sortir une jeune femme encombrée d'un bébé, d'un panier et de plusieurs paquets. Tandis que la porte se refermait lentement, il tourna la tête pour regarder la jeune femme descendre le perron.

Parfois James J. MacClinton se disait qu'il ne s'habituerait jamais à la façon d'être des gens en Californie. Ainsi, par une matinée comme celle-ci, claire et ensoleillée sans que la chaleur se fît encore sentir, vous auriez pensé que les gens s'en allant faire des achats en ville auraient eu quelque souci de leur apparence. Pas de gaines ni de cravates, bien sûr, mais au moins des chaussures à talons ou une chemise sport dans laquelle on n'ait pas l'air d'avoir dormi.

La fille qu'il venait de croiser, par exemple. Des ballerines fatiguées aux pieds, un pantalon corsaire et la tête auréolée de rouleaux pour la mise en plis !

Irma n'était pas comme ça, Dieu merci ! Elle venait de l'Est et en avait les façons policées que n'avaient pas entamées ces huit années passées dans la chaleur et le je-m'en-foutisme de l'Ouest.

James J. MacClinton chercha dans le porte-clefs celle qui ouvrait sa boîte postale. Il était aise d'avoir une boîte postale même si, au début, Irma avait trouvé cela ridicule.

- Le facteur passe tous les matins, James, avait-elle dit en fronçant légèrement les sourcils et finissant de beurrer un toast. Je reconnais que c'est après que tu es parti pour la journée. Mais, dès ton retour, tu trouves le courrier sur ton bureau.

Il avait acquiescé et vidé sa tasse de café.

- Je sais, avait-il dit en s'essuyant les lèvres avec la serviette qu'Irma changeait chaque jour. C'est simplement que, avec une boîte postale, je serai informé du courrier avant d'arriver en ville.

Elle lui avait souri, avec cet air de dire qu'il serait toujours un grand enfant.

C'était comme si elle lui avait donné la permission. Ce qui, en un sens, était un peu le cas.

Il y avait toujours beaucoup de courrier pour Irma, car elle restait en correspondance avec toutes ses amies d'enfance et les quelques parents (pas très proches, Dieu merci) qui habitaient dans l'Est. Elle était aussi très ponctuelle en ce qui concernait les cartes d'anniversaire, de bonne fête et autres, ces choses qu'on n'envoie pas sans qu'on vous y réponde. Aussi, chaque matin lorsque James ouvrait la boîte postale, la majeure partie du courrier était-elle pour Irma. Il le triait et le remettait dans le casier. Irma avait sa clef et elle le prendrait lorsqu'elle viendrait faire le marché. Quelquefois, s'il n'avait aucun rendez-vous avant onze heures, James le lui rapportait à la maison et s'attardait même le temps d'écouter la lecture d'une lettre ou deux. Mais en général il le laissait sur place.

Les lettres que lui-même recevait se distinguaient d'ordinaire par le format allongé des enveloppes qui portaient en outre le liseré tricolore du courrier par avion. Celles « à fenêtre » contenaient les chèques remboursant ses frais de déplacement qu'on lui expédiait du Siège chaque vendredi, et deux fois par mois celui de son salaire auquel s'ajoutait le montant des commissions. Les autres étaient de grandes enveloppes de papier bulle, parfois assez épaisses.

Lorsqu'elles étaient épaisses, son cœur bondissait, car elles contenaient les doubles des ventes portées à son compte. Et les décacheter pour voir combien il toucherait le mois suivant, c'était toujours un peu Noël. Il lui arrivait même d'avoir parfois de bonnes surprises, avec des ventes en provenance de régions sur lesquelles il ne comptait pas, et il en était tout revigoré.

Il ne se l'expliquait pas bien lui-même, mais la boîte postale, le décompte des doubles dans la voiture et le fait d'encaisser personnellement des chèques lui donnaient un sentiment de liberté, de maturité. Un sentiment qu'il n'avait pas connu avant de louer ce petit casier métallique marqué d'un numéro impersonnel.

Irma n'ouvrait jamais le courrier adressé à son mari. Elle était trop bien élevée pour cela. Mais, tandis qu'il décachetait les enveloppes, elle avait une façon de papillonner autour de lui, afin de jeter un coup d'œil aux chiffres par-dessus son épaule, ce qui irritait parfois James.

Et puis, bien meilleure que lui en calcul mental, elle énonçait le total avant qu'il eût fini de griffonner les chiffres.

Or ce matin de juin, il n'y avait rien du Siège, absolument rien, alors que James attendait notamment des informations à propos du nouveau matériel qu'ils étaient sur le point de lancer. Il n'y avait pour lui que deux cartes postales et une longue enveloppe blanche. James s'en trouva quelque peu douché, et ce fut d'un pas moins élastique qu'il redescendit les neuf marches pour regagner sa voiture.

Il s'assit derrière le volant en ayant bien soin d'arranger son veston pour éviter qu'il se froissât, mit la clef de contact et dépouilla son maigre courrier.

Une publicité émanant du concessionnaire chez qui il avait acheté sa voiture et qui disposait actuellement de fins de série toutes neuves, à des prix extrêmement avantageux.

L'autre carte portait l'en-tête de son « chemisier- habilleur » et lui annonçait de grands soldes d'été. Voilà qui était intéressant. Un costume foncé, classique, et infroissable. Si Irma pensait qu'ils pouvaient se le permettre...

L'enveloppe, longue et blanche, avait quelque chose d'officiel. Il la soupesa, la retourna lentement. Une journée chargée l'attendait et il aurait dû se mettre en chemin, maintenant que la circulation sur l'autoroute était sûrement plus fluide.

Mais il tourna de nouveau l'enveloppe entre ses mains, savourant pleinement cet instant à l'insu de tous. Les passants sur le trottoir ne voyaient qu'un homme occupé à lire son courrier. Comment auraient-ils pu sentir la différence avec les autres jours ?

James se regarda dans le rétroviseur. Il avait un air grave, assuré, important, ce qui ne laissait jamais de le surprendre un peu. Cela tenait à la façon nette dont il coiffait ses cheveux, à son nez arrogant et à ses épais sourcils noirs.

Intérieurement, il ne se sentait ni arrogant ni assuré. Mais humble, au contraire, et toujours à deux doigts de présenter des excuses. Cela tenait sans doute à son enfance, puis à la façon dont il lui avait fallu

ensuite lutter dans l'existence. Peut-être également à ce qu'il avait fait la guerre comme simple soldat et non comme officier... ou à ce qu'il était alors déjà marié et trop âgé pour profiter des facilités d'études offertes aux anciens combattants. Quelle qu'en fût la raison, il se sentait immature et manquant d'assurance bien qu'il eût maintenant quarante ans.

Ou bien alors c'était à cause d'Irma, qui était toujours sûre de ce qu'il convenait de faire, comme il sied à une fille ayant étudié dans les meilleures écoles et joui de tous les comforts jusqu'à la mort accidentelle de ses parents.

James relut son nom dactylographié sur l'enveloppe :

*James J. MacClinton
1848 Sandarwood Place
Franklyn City, Californie*

Dans l'angle supérieur gauche, l'adresse de l'expéditeur

Cour suprême du Comté de Los Angeles.

Le cœur de James accéléra ses battements cependant que sa respiration se faisait soudain bruyante.

C'était une chose qui lui restait de son enfance. Pour tout ce qui relevait de la Justice, sa mère avait un tel respect, confinant presque à la peur, qu'elle lui avait mis ça dans le sang. Il n'avait même jamais eu une contravention, ce dont bien peu d'hommes de son âge pouvaient se vanter. Pareil dans l'armée : jamais un seul jour de salle de police tant il avait souci de ne pas enfreindre le règlement pour quoi que ce fût.

Ses doigts ne tremblaient pas lorsqu'il décacheta l'enveloppe, mais il ne le fit cependant point avec la netteté qui le caractérisait habituellement. Il se répétait que, n'ayant rien à se reprocher, il n'avait rien à redouter de la Justice.

Il déplia la lettre, l'étala sur le volant, puis se mit à la lire avec attention, se pénétrant de chaque mot.

Quand il atteignit la dernière phrase, James J. MacClinton exhala un long soupir comme s'il avait jusqu'alors retenu son souffle. Il replia soigneusement la missive, tourna la clef de contact, mit le moteur en marche et sortit du parking de la poste. Il ne dépassa pas la vitesse réglementaire avant d'avoir atteint l'autoroute, où il resta dans la file de droite, pour rouler vers la ville.

Le plan de sa journée, qui était si bien ordonné dans sa tête, se trouvait bouleversé tant les mots de la lettre continuaient de danser devant ses yeux.

Quand on y réfléchissait, à vrai dire, c'était plutôt curieux qu'il n'eût encore jamais été appelé à siéger dans un jury. En août ou peu après, disait la lettre.

Bien entendu, il pourrait s'arranger. On est défrayé pour être juré. Pas beaucoup sans doute, mais on touche quand même quelque chose. Or, dans un métier comme le sien, il pouvait mettre les bouchées doubles avant d'être appelé à siéger, et agir de même ensuite si besoin était. Ça ne posait donc pas de problème.

Ce serait peut-être un de ces procès qui s'éternisent et où les jurés sont enfermés pour la nuit dans un hôtel ou quelque chose comme ça...

Il imaginait la tête d'Irma en pareil cas. Elle qui n'aimait pas le voir rentrer tard, n'apprécierait pas du tout de le savoir jour et nuit en contact permanent avec des gens qu'elle ne connaissait pas, et au nombre desquels il y aurait sûrement des femmes.

Oui, les femmes prédominaient de plus en plus dans les jurys. Dès qu'on lisait quelque chose dans le journal à propos d'un nouveau procès, le jury comprenait toujours une moyenne de trois femmes pour un homme. Peut-être parce que les hommes, ayant des occupations ne leur permettant pas de s'absenter, demandaient à être dispensés de cette responsabilité.

James ne demanderait pas à être exempté. Pas pour tout l'or du monde. Ce serait vraiment sensationnel de siéger dans un tribunal, d'écouter les deux avocats, ainsi que l'huissier ou celui qui faisait prêter serment « Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ? »

Ça lui ferait une drôle d'impression quand il répondrait :

- Oui, je le jure.

Vous n'avez pas souvent l'occasion de prêter serment ou du moins de dire « Je le jure » en attachant à ces mots toute l'importance qu'ils requièrent. Quand on s'engage et qu'on jure de défendre son pays. Ou au moment du mariage, quand on jure amour, respect et fidélité à sa femme.

James se prit à rire de lui-même.

Qui diable jurait de dire la vérité ? Un témoin... ou le défendeur ? Mais il n'avait aucune idée de la façon dont on prêtait serment quand on faisait partie d'un jury. Il était question de juger sans prévention et sans haine... On vous demandait ce que vous pensiez de ceci ou de cela, si vous aviez lu dans les journaux ce qu'on disait de l'affaire et si vous risquiez ainsi d'en avoir une idée préconçue... Quelque chose comme ça.

Quand même, pensa James, ça ne serait pas rien que de se trouver ainsi dans l'enceinte d'un tribunal et de voir comment tout se passait. Qui sait, peut-être même serait-il choisi comme chef du jury ? Il siégerait à l'extrémité d'une longue table, maintiendrait l'ordre, et veillerait à ce que rien ne soit laissé dans l'ombre. Ça le changerait agréablement.

Tout en maintenant bien le volant d'une main, il ouvrit la boîte à gants et y prit son petit agenda. Il le feuilleta en faisant tourner les pages avec son pouce. Oui, c'était bien ça. Sorban était le premier client.

Il quitta l'autoroute et gagna le centre de la ville en respectant bien les limitations de vitesse et les stops. Il se gara devant la boutique, descendit de voiture, se retourna pour prendre sa serviette, vit la lettre et la fourra dans sa poche. Il ferma la portière à clef et se dirigea vers le magasin d'un pas alerte, dénotant une assurance toute nouvelle.

C'est quand même quelque chose que d'être Américain ! pensait-il. On vous choisit au hasard et l'on vous investit de pouvoirs qui vous permettent de juger votre semblable.

Il entra dans le magasin, eut un hochement de tête à l'adresse du plus proche vendeur et regarda M. Sorban qui venait à sa rencontre. « La première chose qu'il va faire, c'est m'engueuler parce que sa commande ne lui a pas encore été livrée. » Pour prévenir la chose, il lui demanda sans autre préambule :

- Dites-moi, monsieur Sorban, quelle impression cela fait-il d'être désigné pour faire partie d'un jury ? Cela vous est-il déjà arrivé ?

Petit homme tout rond, Sorban lui répondit :

- Vous me prenez pour un jobard ? Si vous vous démenez un peu, vous réussirez à vous faire dispenser.

- C'est que je ne suis pas tellement sûr d'en avoir envie, expliqua James. Il me semble que ça doit être... une expérience enrichissante,

non ?

Sorban sourit. Il avait un sourire assez curieux, pas spécialement plaisant.

- Je reconnais que vous avez peut-être raison, dit-il en grattant le commencement de calvitie qu'il avait au sommet du crâne. Tout dépend du procès, évidemment. S'il s'agit d'une affaire bien juteuse...

James se surprit à changer lui-même de sujet :

- Au sujet de votre commande... Elle va vous parvenir avec un peu de retard. Mais, croyez-moi, elle vaut la peine qu'on l'attende : ces nouveaux équipements sont sensationnels.

Sorban marqua un léger recul et battit des paupières à plusieurs reprises, comme hésitant sur l'attitude à prendre. Finalement, il dit du coin des lèvres :

- Bon, d'accord... Alors je vais m'armer de patience.

Lorsqu'il ressortit de chez son client, James J. MacClinton se sentit encore plus assuré qu'en y arrivant. Il demeura un moment assis dans sa voiture avant de se rendre chez le client suivant. Se souriant à lui-même, il hochait doucement la tête et était tout rose de contentement. Non seulement il avait prévenu les récriminations du vieux Sorban, mais il lui avait même décroché une commande de trois autres machines.

Pour la première fois de sa vie, James se sentait supérieur à n'importe lequel de ses clients, et il comprit que ça lui assurait un avantage.

Sortant l'enveloppe blanche de sa poche, il la plaça sur le tableau de bord afin de l'avoir constamment sous les yeux. Quelquefois, il suffit de pas grand-chose, pensait-il. Simplement d'un type qui ne se rend pas compte du privilège que c'est de siéger dans un jury ; aussitôt vous sentez que vous valez mieux que lui et ça vous permet d'en venir aisément à bout.

* * *

Frank Savrano s'éveilla et émit un grognement. Il ne voulait pas s'arracher au sommeil. Il avait mal à la tête, mal au dos, et une chaleur excessive régnait dans la chambre empuantie. Il entendait les gosses pleurnicher de l'autre côté de la mince cloison qui le séparait de la cuisine, et le flipflap des pantoufles de Pica se déplaçant dans le

minuscule appartement lui résonnait péniblement aux oreilles.

Chaleur, crasse... En été, c'était pire que jamais. Et le *vino* n'était d'aucun secours, parce qu'il fallait quand même toujours finir par rentrer à la maison. Pas moyen qu'on vous laisse dormir tranquillement dans la fraîcheur obscure du parc. Vous vous étendiez par terre avec volupté, prêt à oublier la chaleur, la saleté et le *vino* qui battait dans vos veines. Mais un flic survenait, comme s'il vous avait flairé de loin. Alors il vous fallait rentrer à la maison, où c'était pire que n'importe où. Et tout le temps ça recommençait.

Entendant grincer la porte de la chambre, il enfouit sa tête bouclée au creux de l'oreiller trempé de sueur.

- Frank, appela-t-elle doucement.

Les yeux clos, il l'imaginait sur le seuil de la pièce, s'appuyant au chambranle de la porte, aussi nerveuse et craintive que sa voix. Une mauvaise cuisinière, en pantalon corsaire, la tête hérissée de rouleaux.

- Tu es réveillé, Frank ?

Il grogna. Comme dans le parc, pas moyen qu'on vous foute la paix. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on le laisse seul, tranquille.

- Comment veux-tu que je ne sois pas réveillé ? aboya-t-il.

Ce n'est pas bon qu'une femme ait peur de son mari. Car ce qui l'effraie ne peut alors que croître et prendre de l'ampleur.

Et ce n'est pas facile d'être gentil avec une femme qui a peur de vous. Or plus vous la rabrouez, plus elle a peur, et plus ce quelque chose qui est en vous sous la crasse, la sueur, le *vino*, devient douloureux au point de vous faire hurler.

Il ouvrit ses yeux noirs, qui étaient brillants même en ce moment avec leur blanc injecté de sang ; des yeux éblouissants entre les longs cils fournis. Il regarda sa femme achever d'ouvrir la porte et s'avancer vers lui d'un pas hésitant. Comme si, en dépit de cet accueil, elle avait pensé que ç'aurait pu être pire.

- Hier, dans le courrier, il y avait une feuille, dit Pica. Un paquet en instance à la poste.

Il la regarda. Non, elle n'avait pas de rouleaux et elle était en robe. Une robe rouge et blanche avec une jupe ample. Bien coiffés, ses cheveux tombaient en masse sur la douceur de ses épaules bronzées.

- Et alors ?

Un sourire se risqua sur ses lèvres qu'elle avait courageusement avivées.

- Alors voilà ! fit-elle en virevoltant devant lui.

Il aurait pu lui dire ce qui lui venait alors aux lèvres. Tu es jolie, Pica. Trois gosses, bang, bang, bang, une sale petite maison, et cinq ans avec moi. Malgré tout ça, tu réussis à continuer d'être jolie, Pica.

Quand vous leur dites des choses comme ça, même si elles ont peur, elles fondent littéralement. Une femme comme Pica, se transforme alors comme sous un coup de baguette magique. Elle n'est plus que sourires, baisers et chansons, rendant la maison propre comme un sou neuf et réussissant même à cuisiner un peu mieux, comme au début, quand ils étaient jeunes mariés, avant qu'ils aient les gosses et que le garage se mette à licencier du personnel. Elle chantait, elle était heureuse, oubliant le *vino* et les méchancetés.

Puis... bang ! Tout revenait. De même qu'il fallait toujours finir par rentrer à la maison, la méchanceté et le *vino* revenaient. Personne ne savait - Frank Savrano moins que quiconque - si c'était la méchanceté qui ramenait le *vino* ou le contraire. Mais pour ce qui était de revenir, ça ne manquait jamais, pour aussi loin qu'il pût se souvenir.

Aussi, en définitive, le mieux, c'est peut-être encore de ne pas décolérer. Sinon Pica se sent redevenir heureuse, pense que tout a changé agréablement, et que les mauvais jours sont finis... Du coup, quand ça recommence, ça la fait encore plus souffrir.

- Et l'argent ? Où tu l'as eu ?

Il se dressait lentement sur le lit, s'efforçant de ne pas sentir les douleurs qui tenaillaient son front, assaillaient ses orbites par-derrrière.

- Qui t'a donné l'argent pour acheter cette robe ? Et pour quelle raison ?

Elle s'immobilisa, les mains le long de l'ample jupe, comme une petite fille d'un autre temps sur le point de faire la révérence.

Elle déglutit et il vit l'effort parcourir sa gorge, comme si elle avalait quelque chose de dur et de carré.

- Ça ne m'a rien coûté, dit-elle enfin. Le paquet à la poste. C'était de Maman. Pour mon anniversaire.

Frank se mit debout et Pica recula d'un petit pas. Ils restèrent ainsi à se regarder.

Alors il se rappela le mois de juin qui avait précédé leur mariage.

Le patron du garage l'avait à la bonne. Il aimait la façon dont Frank se précipitait servir les clients et, tout sourire, réussissait à leur faire prendre ceci ou cela en sus du plein. Frank n'avait pas son pareil pour se glisser sous les bagnoles afin de voir ce qui n'allait pas.

Oui, quel beau mois de juin ç'avait été ! À cette époque, il ne sentait jamais aucune colère monter en lui. La guerre de Corée était enfin terminée, et avec elle la faim, la souffrance, le froid, les tueries.

Ce mois de juin-là, il avait acheté une boîte de chocolats dont le couvercle s'ornait de roses, un parfum d'un vert très pâle dans une jolie bouteille, et une belle carte toute bordée de dentelle, sur laquelle il avait écrit : « À Pica, pour son dix-septième anniversaire, de la part de son ami, FRANK SAVRANO »

Il s'approcha brusquement de Pica, sentant revenir en lui ce juin d'après la Corée et d'avant leur mariage, le sentant revenir avec plus de force que la méchanceté ou n'importe quel *vino*.

Les yeux de Pica s'agrandirent cependant qu'elle pâlassait sous son hâle. L'ample jupe tourbillonna quand elle fit volte-face pour s'enfuir. La porte de derrière claqua et les gosses se mirent à pleurer.

Frank se laissa retomber sur le lit, plié en deux, les coudes sur les genoux. Ses poings s'enfoncèrent dans ses orbites et il se produisit alors une drôle de chose : ses poings furent mouillés de larmes.

Après un moment, il se remit debout et enfila son pantalon par-dessus son slip, serrant la ceinture autour de sa taille. Passant dans la salle de bains, il s'aspergea la figure d'eau froide. Puis il se rasa avec soin, se brossa les dents longuement, peigna ses rebelles boucles brunes jusqu'à ce qu'il eût réussi à les discipliner un peu.

Dans l'armoire, il y avait deux chemises fraîchement repassées. Pica ne savait pas cuisiner, mais elle repassait à la perfection. Il opta pour la verte avec l'empiècement marron et gagna ensuite la cuisine.

Il s'immobilisa un instant au centre de la pièce, se pénétrant de ce que l'on éprouvait à être bien rasé, bien peigné, avec une chemise toute propre.

Pica dit :

- Je te prépare ton petit déjeuner.

Disparue la robe rouge et blanche. Elle était de nouveau en pantalon corsaire et seule la somptueuse chevelure brune rappelait la jolie fille de tout à l'heure.

- Non, pas de petit déjeuner. Je sors.

« Elle va me demander où je vais. Elle essaye chaque fois de s'en empêcher, mais elle finit toujours par le faire. » Là pourtant elle s'en abstint, se bornant à esquisser un haussement d'épaules, le dos tourné.

- Tu... tu veux savoir où je vais ? s'entendit-il demander. Tu tiens à me surveiller ?

Elle interrompit ce qu'elle faisait, mais ne se retourna pas. Ses cheveux s'étalèrent en éventail quand elle secoua la tête.

Une petite graine de colère germa. Mais vraiment minuscule, parce qu'il avait une chemise toute propre et une idée en tête.

- Je vais aller voir le patron.

Ces paroles sonnèrent agréablement aux oreilles de Frank, emportant la petite graine.

Pica se retourna enfin. Dans ses yeux, Frank vit ce qu'il détestait plus que tout. La chose qui l'empêchait de lui dire qu'elle était jolie ou n'importe quoi de gentil.

L'espoir, le fol et terrible espoir, l'espoir dévorant.

Alors Frank se mit à gueuler, comme irrésistiblement poussé par tout ce qui éclatait en lui.

- Mais ne va pas te faire des idées ! Ne t'imaginer pas que ça risque d'aller mieux pour nous. Il m'a congédié, rappelle-toi. Il disait toujours « Savrano, mon garçon, tu es le meilleur mécanicien que j'aie jamais eu mais... mais...

Les mots que le patron lui avait alors jetés à la figure avaient été comme autant de tisons ardents.

Dix malheureux dollars. Un samedi soir qu'il était sans un et que les copains étaient passés par là. Dix dollars, alors qu'il y en avait quarante, soixante-dix, presque cent dans la caisse. Dix dollars seulement. Juste de quoi acheter une bouteille de *vino* et jouer un peu avec les copains. Il les remettrait le dimanche. Ou le lundi, au plus

tard.

- Personne n'a le droit de me parler comme il l'a fait ! hurla Frank dans la cuisine, face à Pica, blême et effrayée. Personne n'a le droit de traiter Frank Savrano de voleur !

Il n'eut conscience d'être sorti de la maison qu'en entendant la porte claquer derrière lui, tout comme il n'eut conscience d'avoir marché qu'en se trouvant à mi-chemin de l'angle où se dressait le grand garage, tout blanc et festonné de rouge, au contraire de la robe qu'il avait vue sur Pica. Le garage le plus prospère de la ville. Frank s'immobilisa si brusquement que quelqu'un se cogna dans lui. Il foudroya du regard l'homme qui le contournait en murmurant une excuse.

Aller trouver le patron ? Frank Savrano aller supplier le patron ? « Monsieur Michaels, je regrette ce que j'ai fait. Je vous promets de ne jamais plus recommencer. Oh ! Je vous en supplie, monsieur Michaels, laissez-moi revenir jouer dans votre cour ! »

Ah !

Il y a longtemps, longtemps, quand tu te disputais avec un autre gosse, qu'est-ce que tu faisais ? Tu lui demandais pardon pour pouvoir revenir jouer chez lui où la cour était plus grande ? Non ! Tu serrais les poings chaque fois que tu le rencontrais et tu crachais à ses pieds, pour lui flanquer la trouille.

À douze, quatorze, dix-huit et maintenant vingt-trois ans, Frank Savrano ne s'était jamais humilié devant personne. Vous entendez ? Personne. Vous entendez, monsieur Michaels ? Tu entends, Pica ? Anniversaire ou non, pas question de ramper aux pieds de qui que ce soit.

Traversant la rue en biais, Frank s'éloigna du garage. Il marcha longtemps. Finalement la chaleur s'apaisa et la brise venant de l'océan sécha la sueur qui trempait la chemise verte à empiècement marron.

Les rues étaient pleines de bars, de types accotés à des embrasures de portes ou en petits groupes au milieu du trottoir.

Frank entra dans un de ces bars et, s'approchant du comptoir, se commanda un whisky. Il vida le verre d'un trait, plaqua une pièce de vingt-cinq cents sur le marbre et s'en repartit lentement, rafraîchi, réconforté. Plus loin, à l'épicerie qui était au milieu du pâté d'immeubles, il acheta une bouteille de vin, qu'il enfonça dans la

poche de son pantalon.

Quand il atteignit le parc, il se mit à flâner, regardant avec un plaisant détachement les arbres, les gosses qui étaient encore à jouer, les familles qui pique-niquaient, un chien égaré qui cherchait son chemin en flairant.

Il connaissait un endroit tranquille loin des gens, au beau milieu des arbres. Là, l'herbe était fraîche parce qu'elle ne recevait jamais le soleil et, assis par terre, Frank s'appuyait avec volupté à un tronc d'arbre qui, en dépit de sa rugosité était doux à ses épaules. Là, on pouvait rester un long moment jusqu'à ce que vienne l'obscurité, grâce au whisky dont l'heureux effet persistait en vous.

Puis, le soir venu, c'était le vin qui, une lampée après l'autre, venait vous raviver le cœur et le sang.

Quand vous aviez vidé la bouteille, il était tard, car vous saviez la faire durer. Alors, vous vous étendiez de tout votre long et vous vous reposiez, en oubliant tout ce qui était crasse et chaleur.

Mais durant un moment seulement. Parce qu'il fallait toujours finir par rentrer à la maison, où tout était pire que n'importe où ailleurs. Et recommencer à leur faire peur, leur faire peur à tous.

* * *

James J. MacClinton se campa devant Irma.

- Comment me trouves-tu ? demanda-t-il.

Il avait posé la question comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais la réponse lui importait vraiment. Irma souffla sur un invisible grain de poussière qui marquait la table, lui jeta un coup d'œil de côté et hocha la tête.

- Très bien. Comme toujours. S'il suffisait d'avoir belle allure pour réussir, tout serait bien plus...

- Je dois aller là-bas, tu comprends, l'interrompit-il vivement. Il y a des papiers à remplir. Puis, m'a dit Sorban, ils vous donnent un badge.

Il eut un rire heureux et, se détournant de lui, Irma marcha vers la salle à manger.

- Où vas-tu ? questionna-t-il.

Elle avait le dos bien droit dans sa fraîche robe de cotonnade. Ses cheveux formaient un huit sur sa nuque. Irma avait vraiment de très beaux cheveux.

Une fois, au début de leur union, elle les avait laissés s'épandre librement autour de son visage et elle en avait été comme transformée. De voir tous ses cheveux soyeux couler ainsi sur les épaules d'Irma, cela avait fait quelque chose à James, quelque chose qui lui avait semblé tout à la fois merveilleux et effrayant.

Mais ça la faisait simplement paraître différente, sans la changer vraiment, bien sûr. Et elle avait paru dégoûtée de voir la réaction que cela provoquait en lui. Depuis lors, chaque soir, elle avait eu grand soin de natter sa chevelure.

- Je vais laver la vaisselle, dit-elle sans se retourner. Le fait que tu n'aies aucun plan pour ta matinée, ne doit pas influencer sur mon emploi du temps.

- Irma, dit-il presque au bord des larmes. Ce qui m'arrive...

Elle se retourna, en affectant un air d'incommensurable patience.

- Oh ! Pour l'amour du ciel, James !

Elle ne s'emportait pas. Jamais elle ne se mettait en colère. Elle lui parlait simplement comme elle l'eût fait à leur enfant, s'ils en avaient eu un, qui aurait mis sa patience à l'épreuve en exigeant d'elle plus qu'elle ne pouvait donner.

- Depuis une semaine, tu ne cesses de rabâcher chaque phrase, chaque mot de cette convocation. Qu'y a-t-il de tellement merveilleux d'être appelé à faire partie d'un jury ?

À quoi bon ? pensa-t-il. Irma n'en avait pas plus conscience que Sorban. Pourquoi vouloir essayer de leur faire comprendre ?

Ce sentiment de puissance qu'il éprouvait. Les images qui lui venaient à l'esprit durant la nuit. De lui-même comme chef du jury. Des avocats discutant, ergotant, accusant. Tout cela pour lui. Lui et les onze autres, bien sûr. Pour le juge, trônant là-haut en majesté. Mais n'empêche qu'il avait les mains liées, le juge. Liées par lui, James J. MacClinton ; par le sentiment qu'il aurait de tout ce qu'on exposait devant lui.

C'était presque comme s'il y était déjà.

La seule chose qu'il n'arrivait pas à imaginer, en dépit de tous ses

efforts, c'était le visage, la silhouette de l'homme que l'on jugeait. Il ne le voyait pas assis à côté de l'avocat. Il ne le voyait pas prêtant serment si on l'appelait à témoigner. Il ne le voyait pas baissant la tête ou, au contraire, la levant avec arrogance.

- Je m'en vais, Irma.

Il la suivit dans la cuisine, l'embrassa sur la joue.

- Je vais directement en ville afin de mettre les bouchées doubles. Peut-être même rentrerai-je un peu plus tard que d'habitude.

Irma fit couler de l'eau chaude dans la baignoire, y ajouta du détergent.

- J'espère bien que non, dit-elle en rassemblant les couverts. Ce soir, je fais du foie au bacon, et tu sais que ça ne supporte pas d'attendre.

Alors, tandis qu'il se tenait près d'elle, l'entendant dire cela d'une voix posée, James J. MacClinton fut assailli par une pensée qui le scandalisa.

Irma n'était pas quelqu'un de bien.

Elle qui avait reçu une si bonne éducation et fréquenté des écoles réputées... Il y avait là quelque chose confinant au sacrilège... Comme de dire que le ciel n'existait pas.

Dès la première fois qu'il l'avait rencontrée, pendant la Seconde Guerre mondiale, il l'avait placée comme sur un piédestal, la considérant avec révérence à cause de la façon dont elle s'habillait, se tenait, parlait, sachant toujours immédiatement ce qui convenait ou non... La façon dont elle dirigeait leur existence, régénait leur maison... Non, vraiment, il n'y avait personne de comparable à Irma.

Pénétré de cette constatation et pour effacer le sentiment de culpabilité qui en résultait, il prit Irma par les épaules, la fit pivoter et l'embrassa sur la bouche.

- Là ! dit-il d'un ton définitif.

Comme il sortait par la porte de derrière, la voix d'Irma le suivit par la fenêtre ouverte au-dessus de l'évier :

- Tu feras bien d'essuyer le rouge que tu as sur les lèvres. Sinon, tu la ficherais mal pour remplir tous ces importants papiers !

James fut surpris de voir qu'il y avait autant de monde. Une femme assise près de la porte prit la lettre qu'il lui tendait et lui remit des

formulaire en retour.

- Sur votre droite, dit-elle.

Suivant la direction indiquée, il arriva dans une grande salle où les tables étaient si rapprochées et les chaises si serrées qu'il eut l'impression de ne plus faire qu'un avec la grosse femme assise à sa gauche et l'homme qu'il avait à sa droite. Il faisait terriblement chaud et James se dit qu'on aurait dû ouvrir une fenêtre. Mais, comme il regardait vers la rue, il vit que toutes les fenêtres étaient ouvertes en grand, sans qu'on en éprouvât pour autant le moindre réconfort.

James porta son attention sur les papiers qu'on lui avait remis.

C'était plein de mots pas très clairs, qui voulaient presque tous dire la même chose, mais pas tout à fait quand même. James prit son temps pour les étudier avec beaucoup d'attention, ne se servant du crayon que lorsqu'il fut certain d'avoir tout bien compris.

Des gens allaient et venaient, se cognant dans sa chaise. Mais c'était comme lorsqu'il était à l'école et que, résolu à faire un bon devoir, il réussissait à s'abstraire de son environnement.

Quand ce fut terminé, il relut les formulaires avec soin. Tout lui parut bien. Rien à gommer, pas même une virgule. C'était l'œuvre d'un esprit ordonné, et il en fut fier.

Reculant sa chaise des quelques centimètres qui lui étaient octroyés, pour ce faire, il parvint à se faufiler le long de l'allée, jusqu'à la toute première table où siégeait une femme. Il lui remit ses feuilles en la gratifiant d'un sourire.

Elle parcourut rapidement les formulaires et James fut déçu qu'elle ne les lût pas avec attention. Mais elle releva la tête et lui sourit avec cordialité :

- C'est très bien, chuchota-t-elle en se penchant légèrement en avant.

Puis élevant la voix :

- Vous ne feriez rien, n'est-ce pas, pour chercher à renverser le gouvernement des États-Unis ?

James eut un léger recul :

- Grands dieux, non ! répondit-il, profondément choqué.

Elle hocha la tête :

- Non, bien sûr que non. Mais nous sommes tenus de poser la question, c'est tout.

Elle lui rendit ses papiers :

- M. Ford est à la table suivante. Vous n'avez qu'à attendre votre tour.

Il n'y avait que deux personnes avant lui. Deux femmes.

James J. MacClinton pensait que les femmes, lentement et insidieusement, étaient en train de dominer la nation tout entière. Et cette idée lui déplaisait. Comme il achevait ces réflexions, il s'aperçut que les deux femmes étaient parties et que M. Ford tendait une main vers lui.

En lui remettant les formulaires, James éprouva une soudaine inquiétude. Et si, après tout, il n'avait pas fait les réponses qui convenaient ?

Mais M. Ford parcourut les formulaires encore plus rapidement que sa collègue de l'autre table et se saisit d'un crayon rouge. Il s'en servit pour tracer un grand A sur la première feuille, un A qui semblait couvrir presque toute la page.

- Vous pouvez vous rendre disponible, je suppose ? s'enquit aimablement M. Ford. Nous avons besoin d'hommes comme vous.

- Ce sera pour moi un honneur et un plaisir, répondit James en se mettant presque au garde-à-vous.

M. Ford hocha de nouveau la tête avec satisfaction :

- Je vois que vous êtes représentant. Au cours d'un procès, vous trouverez matière à beaucoup d'études de caractères.

- Ce doit être une chose fascinante de découvrir comment fonctionne l'esprit d'un criminel, déclara doctement James.

- Oui... euh... oui, bien sûr, fit M. Ford d'un air absent et, contournant James, sa main se tendit vers les papiers du suivant.

James J. MacClinton s'en repartit aussi fier qu'un collégien qui vient de se voir décerner une bonne note.

Et ce jour-là, tout alla bien. Absolument tout. Les gens se montrèrent extrêmement coopératifs. À la poste, il y avait une lettre disant que le nouveau matériel était prêt pour l'expédition. Vraiment, cela faisait longtemps que James n'avait vécu une aussi bonne journée.

Il s'en retournait lentement de la poste vers son domicile, lorsqu'une pensée lui vint.

Pendant que je fais mon travail, se dit-il, que je remplis ces formulaires, rentre à la maison, me lève le matin ou me couche le soir, en attendant d'être appelé pour siéger dans un jury, quelque chose se produit parallèlement.

Dans ce pays, dans cette région, peut-être même dans cette ville, il est un autre homme qui, pour le moment, vaque normalement à ses affaires. Un homme peut-être droit, intègre et sobre. Mais avant que je reçoive ma convocation pour le jury, avant que je sois appelé à siéger, il aura commis le crime que j'aurai pour devoir de juger. Il ne peut pas l'avoir déjà commis, car ils mettent très longtemps à vous convoquer.

Peut-être l'idée d'un crime ne lui est-elle même pas encore venue à l'esprit. Peut-être n'a-t-il jamais rien fait de mal. Peut-être ne sait-il pas qu'il va voler, violer, ou tuer quelqu'un.

Un meurtre.

Y penser avait quelque chose d'excitant, car c'était tout à fait en dehors du cours ordinaire des réflexions de James J. MacClinton. Il se sentait tout remué. Comme lorsqu'il avait reçu la lettre de la Cour suprême de Justice. Mais d'une façon différente. Totalement différente.

Ce fut au point qu'il ne vit pas Irma avec les mêmes yeux.

Quand il rentra et qu'elle lui demanda :

- Alors, comment s'est passé le grand événement ?

Il répondit simplement, en souriant :

- Très bien, merci. Le foie au bacon est prêt ?

Ce soir-là, il lut le journal avec beaucoup d'attention, passant en revue tous les drames et les faits divers. Il semblait y en avoir vraiment beaucoup, même pour une ville de cette importance.

Le lendemain, au lieu de se contenter du régional, il décida d'acheter un quotidien de la ville même. Après avoir pris le courrier à la poste, il le lirait dans sa voiture.

Quand on est appelé à faire partie d'un jury, voire à en être le chef, il convient d'être informé de tous les aspects de la criminalité dans le

monde.

Il devait y avoir des livres sur ce sujet à la bibliothèque municipale. Oui, très certainement. Non seulement des livres de statistiques concernant le crime à travers le monde, mais aussi sur les mobiles, la façon dont sont commis les crimes et dont ils sont jugés.

Voilà qui pouvait constituer un très intéressant hobby. Cela lui permettrait de se faire une opinion plus exacte de l'homme qui ferait face aux douze jurés.

Et pendant qu'il déjeunait, rédigeait ses rapports, prenait sa douche, se brossait les dents, se mettait au lit, James J. MacClinton se demandait quelle sorte de crime l'homme inconnu se préparait à commettre.

* * *

Frank Savrano n'avait plus d'argent pour du *vino*. On était à la fin de juin et il était bien content de voir juin se terminer. C'était le pire des mois. En juillet, il faisait plus chaud, mais juin était quand même pire. En juin, il avait beau avoir du vin pour se saouler et un endroit bien tranquille pour s'étendre au plus profond du parc, c'était comme si un fantôme le hantait, le fantôme d'un souvenir « À Pica, pour son dix-septième anniversaire, de la part de son ami, FRANK SAVRANO ».

Alors, vive juillet, même sans vin, ni rien.

Ah ! Si, quelque chose quand même : trois jours de travail pour charger du bois en grume.

- Tiens !

Il rentra à la maison et jeta l'argent sur la table devant Pica.

- Voilà pour acheter des poivrons, des œufs, et du lait pour les gosses.

C'était mal d'avoir ainsi jeté l'argent sur la table. Mais Pica avait couru vers lui et l'avait embrassé, encore tout ruisselant de sueur après le labeur qu'il avait fourni sous le soleil brûlant. Comme elle l'aimait !

En juillet, il fit aussi une semaine d'intérim dans une station d'essence. Et pour les vingt kilomètres qui séparaient la maison de ce lieu de travail, il pratiquait l'auto-stop. Il y avait toujours des routiers sympas. Comme cela, il aurait davantage d'argent à jeter sur la table.

Le samedi soir de cette semaine de juillet, quel plaisir de rapporter

tout cet argent !

Pica avait fait une bonne pizza, d'après une recette qu'elle avait lue dans un journal. Autour de la table, les gosses se taquinaient en riant, cependant que Pica s'affairait d'un air important. Frank, lui, trônait sur sa chaise, sans la moindre colère en lui.

Puis on avait frappé à la porte.

Trois copains qui venaient le chercher pour jouer aux cartes dans l'arrière-boutique de Casetti.

D'un coup, le silence s'était fait dans la cuisine : Pica, les gosses et même le bébé. Frank se trouvait comme au cœur d'une tornade, là où tout est immobile.

- Tu viens ? demanda Pedro.

- T'as peur de ta bonne femme ? fit José en rigolant.

- Ou peut-être que t'as d'autres projets pour ce soir ? ajouta Dommy dont le regard en direction de Pica était aussi équivoque que le rire de José.

Frank se tenait immobile, mais c'était comme s'il sentait déjà les cartes glisser entre ses doigts et, mieux encore, le *vino* couler dans sa gorge sèche.

Il agita un bras en direction de Pica :

- L'argent.

Pica battit des paupières et ce fut comme si la lumière s'éteignait en eux.

- Frank, implora-t-elle d'une voix qui était à peine plus qu'un murmure. Frank, je t'en prie !

Alors, qu'éclate la colère contenue depuis tant de jours et de nuits ! La colère engendrée parole travail harassant sous le soleil ou suscitée par le patron de cette station d'essence qui ne savait pas se rendre compte combien Frank Savrano était habile avec ses mains pour tout ce qui concernait les voitures, et qui s'en foutait. Tout ce qu'il voulait, c'était un gars, n'importe qui, pour remplacer son employé habituel pendant que celui-ci était en vacances.

- L'argent ! hurla-t-il.

Oh ! Comme elle semblait familière à ses oreilles cette voix dure et criarde, cette voix de colère.

- Pourquoi penses-tu que j'ai trimé comme un âne durant toute la semaine ? Pour te regarder laver la vaisselle ? Pour entendre les gosses crier et pleurnicher ? Allez, l'argent.

Il poussa rudement Pica contre le buffet. Cela le remplît d'aise de montrer ainsi aux trois autres comme il était maître chez lui.

Il attendit derrière Pica qu'elle lui tende l'argent d'une main tremblante. Bien sûr, il aurait pu le prendre de lui-même. Mais cela calmait un peu sa colère que les autres voient ainsi comme sa femme lui obéissait.

Il eut un claquement de doigts :

- Allez, grouille !

Frank avait levé la main pour l'abattre sur l'épaule de Pica quand elle se retourna, afin de lui donner l'argent, si bien que la main la frappa au visage, dont la peau rougit aussitôt.

Pica, pensa Frank, Pica ! Arrête ce que je sens monter en moi ! Ne me laisse pas partir avec ces trois-là et l'argent !

Mais cela s'étrangla dans sa gorge, sans qu'il l'eût prononcé.

Il lui arracha l'argent, fit volte-face, traversa la cuisine en trois rapides enjambées et sortit avec les autres, telle une tornade. Il gagna aussi impétueusement la voiture de Dommy et s'installa sur la banquette arrière. Il entendit comme de très loin Dommy mettre le moteur en marche, ressentit la secousse du démarrage.

- Je crois que tu lui as donné une bonne leçon ! lui lança Dommy par-dessus l'épaule.

Assis à côté de Frank, José lui donna une bourrade amicale.

- Pas de risque qu'elle regarde un autre homme, celle-là ! Elle n'ose pas, car elle sait qu'il la tuerait ! Pour sûr !

- Ta gueule ! s'entendit hurler Frank. Ta gueule, ou il n'y aura pas qu'elle pour écopier ce soir !

Durant un instant, le silence régna dans la voiture. Le regard de Dommy rencontra celui de Frank dans le rétroviseur, cependant que José s'écartait vers la portière. Pedro étendit le bras sur le dossier de

la banquette avant et considéra Frank.

Que disaient-ils de lui quand ils étaient seuls ? Disaient-ils « Ce Frank, il est complètement dingue ! Vaut mieux pas s'y frotter » ? Sentaient-ils le germe de colère mûrir en lui ?

- O.K., mon gars, O.K., dit enfin Pedro d'une voix tranquille. On n'est pas là pour se disputer, mais pour aller faire une bonne partie de cartes chez Casetti.

- Bon... Ça va... grommela Frank d'un air rogue.

Dans l'arrière-salle de Casetti il faisait très chaud sous les ampoules nues, avec tous les hommes qui s'entassaient là.

Frank se fraya un chemin.

Tout au fond de lui, avec le visage de Pica, il y avait comme une petite flamme d'espoir. Oui, d'espoir. Avec tant d'argent et pas trop de *vino* peut-être ce soir arriverait-il à doubler son avoir... ou même le tripler. Il rentrerait à la maison et sortirait tous ces billets de ses poches. Comme ce prestidigitateur, une fois que Papa n'avait pas bu et l'avait emmené au cirque. Il tirait des pièces de partout : de sous ses bras, de ses manchettes, de son col !

La colère, lentement, se recroquevillait au fond de lui.

- *Vino* ! commanda Frank. Du *vino*, et qu'on joue !

Le premier verre de *vino* ne ressemblait à aucun autre. Sa fraîcheur faisait couler toute la brûlante journée passée à coltiner du bois. Elle détendait les muscles de Frank, décontractait sa gorge.

Les cartes aux couleurs éclatantes, les voix, la fumée, les rires ou les grognements. Et les heures passaient dans la rouge douceur du *vino* bu en compagnie des amis.

Après, Frank Savrano se retrouva marchant à pas lents dans une rue sombre. Derrière lui, très loin derrière lui, il savait que se trouvaient tout un tas d'autres rues aussi sombres qu'il avait longuement parcourues. Depuis quand ? Depuis qu'il avait perdu tout son argent. Parti l'argent de la semaine en auto-stop, de la voix désagréable du patron de la station-service. Et ses pas le menaient quelque part qui n'était pas le parc pour y dormir, ni la maison parce qu'il n'avait pas d'autre endroit où aller. Le rythme de ses pas scandait : « De l'argent... beau-coup d'ar-gent ! ».

Deux pâtés d'immeubles encore, et puis à gauche. Tout était tranquille, tout dormait. Mais à l'angle, la station-service de Michaels éclatait dans toute sa blancheur soulignée de rouge.

Tu la vois, Frank ? Elle t'attend.

Elle t'attend, mais pas comme d'habitude. Tous les matins de bonne heure, tu te rappelles ? D'abord, le carrelage à laver, puis tout à bien mettre en ordre, tout nickel.

- Bonjour, Frank, ne manquait jamais de dire M. Michaels. Depuis que tu es là, mon garçon, j'ai la plus belle station-service de toute la ville.

Mon garçon par-ci, mon garçon par-là. Ça faisait plaisir à entendre, ça vous donnait du cœur au ventre Comme lorsque Papa l'appelait dans les champs : « Frank ! À la soupe, mon garçon ! »

M. Michaels disait toujours :

- J'ai des projets pour toi, mon garçon. Avec des mains habiles comme les tiennes... Un jour, nous achèterons à côté et nous installerons une station à service complet, dont tu auras la direction, mon garçon. Qu'est-ce que tu dis de mon idée ?

En marchant au cœur de la nuit, vers ce havre d'où il avait été banni, Frank Savrano ne se rappelait plus ce qu'il avait répondu à M. Michaels. Ça semblait si loin à présent ce mois d'octobre.

Dix malheureux dollars. Non, mais vous vous rendez compte !

Sa main plongea dans sa poche, y sentit le couteau à cran d'arrêt. Comment était-il là, Frank n'en savait rien. Il se rappelait l'avoir vu sur la table, tout luisant ; à un moment donné, on l'avait poussé vers lui. En place d'argent, sans doute, à un moment où il gagnait.

C'est à présent que la colère doit monter en moi, comme dans la cuisine, comme avec Pica. Car j'ai maintenant le couteau dans ma main et, à chaque pas, je me rapproche de la station-service. Quel que soit le type de garde, M. Michaels ou un gars tout gonflé par les promesses que lui a faites M. Michaels, qu'il prenne garde !

Il s'immobilisa dans l'ombre avant d'approcher de l'angle des deux rues où rayonnait la station-service. Dans la petite cabine vitrée, une silhouette était assise devant le bureau, le menton sur la poitrine.

Les fumées du *vino* faisaient onduler la station, les pompes, la cabine vitrée, la silhouette assoupie, comme si tout cela était sous une eau

claire, doucement remuée.

Et Frank se sentit plus seul qu'au coin le plus reculé du parc obscur. Seul et, sans sa colère, comme désespéré. Il secoua la tête, afin de ranimer sa fureur éteinte.

Pica, dit-il tout au fond de lui-même, dans une demi-heure je serai à la maison. Je te réveillerai si tu dors.

Es-tu endormie ou ton cœur te fait-il trop mal pour que tu puisses dormir ?

Quand tu seras réveillée, nous partirons. Toi. Moi. Les gosses. Nous partirons vite avant qu'ils découvrent l'homme dans la cabine vitrée. Avant qu'ils se posent des questions. Avec cet argent, nous pourrions aller très loin très vite.

« Voleur ! » avait dit M. Michaels. Il m'a traité de voleur. Et en disant ça, il a fait de moi un voleur.

Frank passa d'un point d'ombre à un autre, contournant lentement la station-service par l'arrière. Il se glissa à l'intérieur de la salle de graissage. Il huma l'air, laissant ces odeurs familières d'essence, de graisse, d'huile répandue, emplir ses poumons. C'était drôle... ça lui faisait comme venir les larmes aux yeux.

Il prêta l'oreille, la tête penchée de côté, en attente. Et brusquement, avec une aveuglante clarté, il sut pourquoi sa colère s'était évaporée. Pourquoi il attendait. Et même la raison des pleurs.

C'était à cause de ce qu'il avait oublié durant l'été qui avait précédé son mariage. La chose apprise en Corée.

Il sut que c'était pour cette raison que la station- service l'accueillait au milieu de la nuit. Un accueil différent de celui qu'elle lui réservait le matin. Mais un accueil quand même.

Alors, comme par elle-même, la main s'enfonça dans la poche du pantalon, saisit le couteau, appuya sur le bouton, fit jaillir la lame acérée. C'est ainsi qu'il s'approcha du seuil de la cabine vitrée.

- Monsieur Michaels, appela-t-il doucement mais avec insistance. Monsieur Michaels.

La silhouette bougea, se tourna, les yeux toujours clos. Puis se redressa et M. Michaels le regarda.

Sa bouche s'ouvrit.

« Dis-le ! » implora silencieusement Frank. « Dis “ Voleur ! ” »

Il attendit le mot, le mot qui déclencherait tout un déferlement de joie sauvage.

M. Michaels paraissait surpris, mais pas effrayé. Il n'était pas assez malin pour avoir déjà compris.

- Frank Savrano, dit-il posément, que diable fais-tu là ?

* * *

Pendant tout le reste de juin et la majeure partie de juillet, James J. MacClinton se rendit très bien compte qu'il portait de plus en plus sur les nerfs d'Irma.

Il en était désolé quand il y pensait. Car c'était quelque chose de nouveau. Jusqu'alors, la voix d'Irma avait toujours dénoté la même patience comme si elle parlait à un enfant un peu trop éprouvant. Mais à compter du jour qui avait commencé par un grand A rouge tracé sur les formulaires, la patience s'était effritée.

Lorsque ses pensées n'étaient pas occupées par d'autres choses, James s'était demandé à quoi cela pouvait tenir. Puis, à la fin, il lui avait posé carrément la question.

- Est-ce que tu ne te sens pas bien, ma chérie ? lui demanda-t-il un soir particulièrement chaud, comme ils se préparaient à se coucher. Tu parais...

Debout devant la glace, elle nattait ses cheveux d'une main experte.

Il y avait là quelque chose de symbolique, pensa James. Les cheveux libres et épandus sur les épaules, c'est la femme qui s'abandonne. Mais lorsqu'elle les tire, les natte, les serre étroitement, c'est comme si elle dressait un rempart autour d'elle.

Quelle transformation s'est opérée en moi ! s'émerveilla-t-il. Voici pas tellement longtemps encore, jamais pareille idée ne me serait venue. Ce sont ces livres que j'ai lus, bien sûr. En s'intéressant à la psychologie criminelle, on découvre aussi tout un tas d'autres choses.

- Je parais quoi ?

Irma tenait un élastique entre ses dents, prête à l'entortiller à

l'extrémité de la natte. Là aussi, il y avait quelque chose de symbolique.

- Et pourquoi souris-tu comme ça ? ajouta-t-elle.

- Je pensais à quelque chose que j'ai lu. Et tu n'as pas répondu à ma question.

Elle eut un reniflement méprisant :

- Je vais parfaitement bien. C'est toi qui aurais besoin de consulter un médecin.

Il lissa le veston de son pyjama, dont le contact était plaisant sur sa peau. Mentalement et physiquement, depuis qu'il avait trouvé tous ces livres à la bibliothèque municipale, il était un tout autre homme, capable d'apprécier bien des petites choses qu'il ignorait auparavant, comme celle de se glisser entre des draps frais.

- Jamais de ma vie je ne me suis senti aussi bien, répondit-il.

Il bâilla longuement. La fraîcheur de la nuit, qui devenait perceptible après la chaleur de la journée, avait quelque chose de grisant.

C'était comme les couleurs, qui désormais lui paraissaient plus vives. Les voitures sur l'autoroute, les palmiers, les mobiliers chromés dans les bureaux, et même les pantalons corsaires des filles qui circulaient la tête auréolée par leurs rouleaux de mise en plis.

Mais, chose curieuse, pas Irma. Elle, au contraire, semblait pâlir, se ternir, y compris son rouge à lèvres.

Il tourna la tête pour la regarder se coucher. Elle n'avait pas la figure enduite de crème pour la nuit comme la plupart des femmes, pas plus qu'elle ne se maquillait beaucoup durant la journée. Avec ses nattes et son petit nez luisant, elle avait l'air d'une fillette bien savonnée. Une bonne, bonne petite fille. Il sourit de nouveau.

Sans le regarder, Irma dit :

- Ce n'était pas à ta santé physique que je pensais. De ce côté, tout va bien, car tu ne t'es certainement pas tué au travail durant ces six dernières semaines.

Il fut surpris de s'entendre lui rétorquer :

- Irma, tu aurais dû épouser un autre homme que moi.

Du coup, elle se retourna en rétrécissant les yeux.

- Que veux-tu dire par là ?

Il eut un haussement d'épaules :

- Exactement ce que je dis. Au fond, un mariage, c'est bien plus compliqué que ça ne paraît.

C'eût été l'occasion pour Irma d'y aller de sa larme. James ne l'avait jamais vue pleurer. À vrai dire, il ne l'avait jamais vue manifester une émotion quelconque.

- En réalité, dit Irma calmement, nous nous ressemblons beaucoup, toi et moi. Je m'en suis rendu compte presque immédiatement. Oh ! Bien sûr, tu n'as pas eu les avantages de... euh... l'éducation que j'ai reçue.

James J. MacClinton émit une sorte de gloussement :

- Je suis en train de les acquérir. Lentement mais sûrement.

De nouveau, Irma eut un reniflement, expressif mais qui demeurerait néanmoins distingué :

- Si tu veux parler de tous ces romans policiers...

Il se redressa dans le lit :

- Il ne s'agit pas de romans policiers.

- C'est ce que tu n'arrêtes pas de me répéter.

- Ce sont des livres qui ont été écrits à propos d'affaires célèbres...

Oui, et des livres très bien faits. On commençait à connaître l'homme dès son enfance, bien avant qu'il ait eu la moindre idée de ce qui allait lui arriver. En quelque sorte, on grandissait avec lui, vivant constamment en sa compagnie, si bien que l'on voyait l'idée germer en lui, croître dans son for intérieur, puis soudain se manifester avec impétuosité, comme une fleur mortelle s'épanouissant brusquement, engendrant la violence, le meurtre.

La voix d'Irma perdit sa douceur, comme James avait déjà eu l'occasion de le remarquer depuis quelque temps.

- Ça y est, te voilà encore reparti ! s'exclama-t-elle. C'est à cela que je faisais allusion. C'est devenu comme une obsession. Tu devrais en parler à un médecin.

Du coup, il comprit. Finalement, il n'avait pas besoin de demander à Irma pourquoi elle perdait patience avec lui. Il le savait. C'était une évidence psychologique.

Jusqu'à présent, il lui avait toujours donné le pas sur lui, laissé prendre toutes les décisions. Bref, il lui appartenait. Mais depuis qu'il effectuait ces recherches pour être à la hauteur de sa tâche de juré, Irma sentait qu'il lui échappait, qu'elle perdait son emprise sur lui. Oui, bon sang, c'était ça ! Elle était jalouse de lui quand il lui échappait par la pensée, qu'elle ne pouvait plus le contrôler.

C'était une découverte qu'il lui faudrait approfondir par la suite. Apparemment, étant d'un naturel humble, lequel avait été entretenu par sa mère et accru durant la guerre, il avait laissé à Irma le soin de penser pour lui.

D'où le ressentiment qu'elle éprouvait lorsqu'il s'affranchissait de sa tutelle.

- Tu disais que nous nous ressemblons beaucoup. En quoi, au juste ?

Le visage d'Irma reprit son expression habituelle :

- Eh bien, nous aimons suivre un plan, savoir exactement où nous en sommes. Quel est notre budget et combien nous avons à la banque. Les choses que nous devons faire ou non.

En l'écoutant, il vit cela très clairement. Oui, un plan, toujours le même : lever, petit déjeuner, la poste, la visite des clients, le retour à la maison, le dîner, la rédaction des rapports, la télé. De temps à autre, un dîner au restaurant. Très peu d'amis.

Sur ce dernier point, il se demanda à quoi cela tenait. Irma était pourtant très ponctuelle pour tout ce qui concernait les cartes de vœux ou d'anniversaires. Mais pour ce qui était d'inviter des gens qui vous auraient à leur tour rendu l'invitation, c'était autre chose.

- Plutôt morne, hein ? dit-il.

Elle en eut comme un hoquet. Eh bien, si elle pleurait ou s'emportait, ça les sortirait de la routine habituelle, tout comme il avait réussi à y échapper en se passionnant pour ces affaires criminelles.

- À vrai dire, tu es toi-même assez morne, tu sais, Irma.

Dans le lit, James J. MacClinton se sentit intérieurement tout secoué par son audace.

- Eh bien ça... Ça alors... fit Irma.

Puis s'interrompant, elle éteignit la lumière et lui tourna le dos.

Étendu près d'elle, il s'attendait à la sentir frémir un peu. Il avait toujours été très gentil avec Irma ; aussi la phrase qu'il venait de prononcer avait-elle dû lui causer un choc.

Il attendit, très content de lui. C'était même beaucoup mieux que lorsqu'il était reparti de chez Sorban, en éprouvant pour la première fois un sentiment de supériorité.

Si seulement il arrivait à faire pleurer Irma, cela lui apporterait la preuve que ce qu'il lui disait avait de l'importance pour elle. Ah ! Savoir qu'elle tenait suffisamment à lui pour pouvoir être blessée par quelque chose qu'il lui disait ! Ce serait vraiment la meilleure chose car, autrement, il lui faudrait essayer de trouver un autre moyen.

Comment appelait-on ça dans les livres de psychologie ? Ah ! Oui : compulsion. Lui, James J. MacClinton, appelé à siéger très bientôt comme juré, éprouvait une compulsion.

Il lui fallait absolument rompre la routine de leur existence. Il se devait d'amener Irma à comprendre qu'elle avait épousé un homme. Pas un enfant, ni un adolescent. Un homme capable de réflexion.

Parfaitement immobile, il était extrêmement attentif.

Un tout petit sanglot, peut-être ? Un léger tremblement des épaules ?

Ce serait tellement merveilleux ! Il se tournerait vers elle, sentirait les larmes sur ses joues, unirait sa bouche à la sienne. Et alors il arracherait ces satanés élastiques au bout de ces foutues nattes, dénouerait la splendide chevelure, et serrerait Irma contre son cœur.

Alors, il perçut un bruit et prêta l'oreille. Un léger ronflement s'échappait des lèvres entrouvertes d'Irma.

James se sentit trembler de la tête aux pieds et si fortement qu'il dut crisper les poings pour réussir à s'extraire de son côté du lit.

Il enfila sa robe de chambre ; nu-pieds, sans bruit, il gagna le palier, descendit dans le living-room. Il s'immobilisa un instant au milieu de la pièce ; le tremblement qui l'agitait lui rappelait la pneumonie qu'il avait eue à l'âge de dix ans. Il avait commencé par trembler comme ça, puis il avait eu une fièvre de cheval.

La poussée de fièvre se manifesta et, quand elle s'apaisa, il se sentit très faible, comme exténué.

Il alla s'asseoir dans le grand fauteuil, alluma la lampe voisine, étendit la main vers la petite table où s'entassaient les livres. Il les caressa du bout des doigts, commençant déjà à se sentir un peu mieux. Finalement, il en prit un et demeura un long moment à considérer le titre gravé en lettres blanches sur la couverture.

MARIS MEURTRIERS

La coïncidence l'amusa et il sourit enfin.

Dans un des autres livres se trouvant sur la table, il était parlé quelque part de « satisfaction vicairie », du désir réfréné de tuer ce que l'on aime.

Il se mit à lire et, insensiblement, l'apaisement se fit en lui.

À travers ce calme, à travers les mots que la page imprimée lui mettait dans la tête, une pensée familière revenait l'obséder. Peut-être quelque part y avait-il un homme comme ceux dont on parlait dans ces livres. Un homme prêt à commettre un meurtre. Cette nuit ? Demain ?

Très bientôt, sans aucun doute. Car lorsque ce sera fait, pensa James, je serai appelé à remplir mon devoir de juré, et c'est prévu.

Là aussi, c'était comme une sorte de routine. Une routine plus forte toutefois que celle régissant son foyer. Le moment venu, ils allaient se rencontrer cet homme et lui.

Il lut jusqu'à ce que ses yeux commencent à se fermer. Alors, il alla chercher dans le vestiaire le manteau afghan d'Irma et s'en servit comme couverture quand il s'installa confortablement sur le divan. Il éteignit la lumière et regarda à travers la fenêtre la nuit qui était légèrement moins sombre que l'intérieur de la pièce.

Une routine, oui, un plan tracé d'avance. Mais chose curieuse, en dépit de tous ses efforts, il n'arrivait pas à imaginer quel air pouvait avoir l'homme en question.

* * *

Frank Savrano courait, passant d'un point obscur à un autre. Il courait vers chez lui.

Tout le *vino* s'était évaporé de son corps. Il avait le souffle court et le

sang battait à ses oreilles. Un pâté d'immeubles après l'autre, il s'éloignait du rayonnement de la station-service, des pompes et de la silhouette dans la cabine vitrée.

Au-dessus de lui, le feuillage des arbres était parfaitement immobile. Pas le moindre souffle d'air dans cette ultime heure de la nuit qui précède l'aube et où tout semble suspendre son effort.

Il contourna sa maison, sa pauvre maison au toit si mince au-dessus de la tête de Pica, aux murs si minces pour protéger les enfants contre les assauts du monde.

Mais c'était fini. Maintenant, il y aurait un bon toit, des murs épais, de quoi manger pour tout le monde. À partir de maintenant, tout allait être différent avec de l'argent.

Sous sa main le bouton de la porte tourna aisément. Le battant refermé, la cuisine l'engloutit dans son obscurité profonde. Il s'immobilisa. L'appeler ? Appeler « Pica ! » dans le noir, pour qu'elle se lève et vienne à lui ?

Non. C'est lui qui irait vers elle. Sans bruit. Il s'agenouillerait près du lit et la toucherait doucement pour l'éveiller. Puis il lui dirait. Ils chuchoteraient afin de ne pas réveiller les enfants avant que ce ne soit nécessaire.

Le vieux linoléum craquait, comme essayant d'emprisonner ses pieds. Alors il les leva bien haut pour les reposer ensuite délicatement par terre. Les bras tendus devant lui, il chercha son chemin à travers la chambre. Ses doigts touchèrent le pied du lit et remontèrent vers le haut. Là, il s'agenouilla, débordant d'exaltation, et tendit la main vers la chaleur d'une épaule.

Mais pensant à l'argent, il recula vivement sa main.

Fouillant dans sa poche, il sentit les billets. Rassuré, il étendit de nouveau la main vers sa femme.

Ses doigts effleurèrent la vieille couverture, l'oreiller... Le lit était vide.

Se relevant d'un bond, il courut vers la porte pour actionner le commutateur. La lampe s'alluma au plafond. Le lit était vide. Endormie ou non, souriante ou en larmes, Pica n'était pas dans le lit, ni dans la chambre.

Traversant l'étroit corridor, il alla dans l'autre chambre où il alluma. Le lit des enfants était vide lui aussi. Là où il aurait dû voir trois têtes

aux boucles brunes, il n'y avait que la blanche étendue du traversin.

De toutes les choses qui avaient hurlé en lui, le torturant, celle-ci était de loin la plus douloureuse. C'était comme si un couteau à cran d'arrêt lui déchirait les entrailles, lui lacérait l'estomac, lui transperçait le cœur.

- Pica !

Il courait d'une pièce à l'autre en hurlant :

- Pica ! Pica ! Pica !

Pica n'était nulle part.

Debout sous le porche de guingois, il regarda le soleil se lever lentement sur le terrain vague. Le matin. Pica.

Enfin, il courut à la maison voisine, où il tambourina longuement contre la porte avant que quelqu'un se manifeste.

- Pica ! cria-t-il à l'homme en face de lui. Où est Pica ? Où sont les enfants ?

L'homme était plus grand que Frank, plus robuste, plus assuré aussi. Depuis des années qu'ils voisinaient, jamais encore il n'avait parlé à Frank.

- Votre femme a décampé, dit-il en souriant comme si c'était une chose heureuse. Elle est venue ici en sanglotant, le bébé dans ses bras, les autres cramponnés à sa jupe. Ma vieille... (Son gros pouce esquissa un mouvement vers l'intérieur de la maison.) ma vieille lui a donné dix dollars, une tasse de café, et a séché ses larmes.

- Où est-elle ? Où est-elle ? cria Frank.

L'homme parut l'écraser de sa masse et dit lentement :

- Espèce de pourri ! Salaud ! Tu ne vaux rien, mais pour te prouver quand même que tu es quelqu'un, tu t'en prends au seul être qui ne te méprisait pas. Tu me donnes envie de vomir !

Frank laissa ces paroles rouler par-dessus sa tête.

- Où est-elle ? répéta-t-il. Dites-moi où elle est. Il faut que je la retrouve, il faut absolument que je la retrouve !

L'homme le regarda comme s'il allait lui envoyer son poing dans la

figure. Un gros poing bien dur. Puis il laissa retomber son bras, soupira en haussant les épaules et secoua la tête.

- Qu'est-ce que ça y changera ? Elle a pris le car pour aller chez sa mère.

Ayant dit, il rentra dans la maison dont il claqua la porte et poussa le verrou.

Et la course éperdue reprit.

Le jour gagnait de plus en plus, virant du gris au bleu. Les arbres recommençaient à frémir sous l'effet de la brise.

Frank Savrano courait sur les trottoirs, sans plus chercher les ombres pour s'y cacher, car il n'y avait plus d'ombres. Il courait, courait le long des rues qui commençaient à s'éveiller. Il traversait les carrefours en oblique pour aller plus vite, sans se soucier si cela attirait les regards sur lui.

Ses pieds ne rythmaient plus qu'un mot, un nom, qui le poussait en avant, lui redonnant du souffle quand il n'en avait plus.

À la gare routière, il plongea la main dans sa poche, sortit les billets, en détacha un qu'il glissa sous la vitre du guichet, en nommant la ville où habitait la mère de Pica. Il se saisit du ticket et courut vers l'arrêt des cars.

Là, il s'appuya contre le mur de la gare, submergé par la fatigue. Il ignorait combien de temps s'écoulerait avant que le car se pointe au coin de la rue. Peu lui importait, du moment qu'il avait la certitude que le car finirait par venir.

Et après un moment, alors que sa respiration était redevenue normale bien que son cœur battît encore trop vite, son car arriva.

Cinquante kilomètres de bourgades et de campagne défilèrent devant ses yeux. Un flic aurait aussi bien pu venir s'asseoir à côté de lui, qu'il n'en aurait même pas eu conscience. Il aurait eu dix bouteilles de *vino* à portée de la main que ça lui aurait été égal.

Le car était comme un mille-pattes se tramant sur les pierres du chemin, comme une prison aux fenêtres bardées d'acier.

Une seule chose subsistait clairement dans sa tête ; le nom de la ville. Quand le chauffeur le cria, Frank s'arracha de sa place, descendit les deux marches, prit pied sur la route.

Alors il se remit à courir vers le chemin qu'il savait être de l'autre côté de la petite ville. Il courait, courait, courait.

La maison était vieille, mais nette d'aspect et elle se dressait en retrait du chemin. Une bonne petite maison d'où Pica était sortie pour se marier. Une maison bien propre, avec un bon lit, toujours de quoi manger sur la table, et des arbres tout autour. Une maison avec un rosaire et une Bible dans le living-room, un crucifix au-dessus du lit.

Lorsqu'il atteignit la porte, Frank s'y appuya un instant. De ses cheveux, la sueur coulait comme de chaudes gouttes de pluie. Quand il eut recouvré un peu son souffle, il frappa à la porte, mais sans forcer, gentiment.

La mère de Pica vint ouvrir presque aussitôt. Petite, brune, avec un nez retroussé et des yeux vifs, on eût dit sa fille en plus âgée. Elle le regarda en se tenant bien droite, mais sans manifester de frayeur. Elle n'avait jamais eu peur, ayant toujours eu un bon mari à ses côtés.

- Allez-vous-en, dit-elle d'un ton exprimant la haine et le dégoût. Allez-vous-en et ne revenez pas, ne revenez jamais plus. Sinon Papa, en dépit de son âge, va vous flanquer une correction avant que la police n'ait le temps d'arriver en réponse à mon coup de fil.

- Je vous en prie, implora Frank. Je vous en supplie, laissez-moi voir Pica.

Comme elle s'apprêtait à refermer la porte, il pesa contre elle, sans violence mais fortement.

- Vous lui avez fait suffisamment de mal comme ça. Vos enfants ont le droit d'avoir au moins une chance « de...

La porte la repoussa et Frank faillit tomber à l'intérieur de la pièce, une pièce propre et bien en ordre.

Et Pica était là. Debout au milieu de la pièce, toute blanche à l'exception de ses yeux et de ses cheveux. On l'eût dit peinte à l'encre sur du papier blanc.

- Pica ! s'écria-t-il en se précipitant vers elle, les bras tendus.

Pica recula, en levant une main devant son visage. Pour se protéger, détourner les coups, se garder de la méchanceté dont elle ne pouvait plus douter désormais.

- Pica ! cria de nouveau Frank.

Il l'entoura de ses bras et, d'un même mouvement, glissa à genoux devant elle, s'aplatissant jusqu'à blottir son visage contre les chevilles de sa femme.

- Ne me quitte pas ! sanglota-t-il. Ne t'en va pas. Je t'aime, Pica. Je t'aime !

Aucun bruit dans la pièce, si ce n'est un que Frank n'avait encore jamais entendu : celui d'un homme qui pleurait.

Lentement, doucement, dans un léger friselis que couvrit le bruit des sanglots, Pica se laissa glisser par terre près de lui. Lentement, doucement, ses bras se posèrent sur les épaules de son mari, ses mains se nouèrent derrière sa nuque, et elle l'attira contre elle.

Ils s'étreignirent en se balançant doucement. Comme de très loin, Frank s'entendit parler d'une voix entrecoupée. Il lui dit la chose qu'il avait à lui dire. La chose qu'il avait vécue durant la nuit.

- Je suis allé là-bas. À la station. J'ai guetté dans le noir. M. Michaels s'était endormi. Je l'ai appelé. Il s'est réveillé et m'a regardé. Dans ma main, Pica, dans ma main au fond de ma poche, il y avait un couteau à cran d'arrêt. Et dans mon cœur, dans mon âme, Pica, le désir de tuer, comme en Corée.

Elle relâcha son étreinte, puis la resserra de nouveau, tandis que reprenait le lent balancement.

- Il a ouvert les yeux et m'a regardé. Il a dit : « Frank Savrano, que diable fais-tu là ? ». Il s'est mis debout sans hésiter et sans avoir peur de moi. Et... et il m'a tendu la main, Pica. « Frank, mon garçon, je suis content de te voir. Je voulais trouver le courage d'aller chez toi. J'ai beaucoup pensé à toi, Frank, à tout le bon travail que tu avais fait ici. Tu en mettais un drôle de coup, et j'aimais la façon dont tu sifflais en travaillant. Alors, je me suis dit que je pouvais bien passer l'éponge sur une petite erreur. »

Les sanglots se mêlaient aux paroles, aux merveilleuses et incroyables paroles. Frank prit les mains de Pica, les plaqua contre sa poitrine, puis il leva la tête vers elle.

- Et cette nuit, alors que j'étais prêt à voler... peut-être même à tuer, M. Michaels m'a dit qu'il regrettait. Qu'il avait toujours su que j'étais un brave garçon. Et il a ajouté : « Demain, Frank, tu peux revenir chez moi. Nous allons bien travailler tous les deux. Et peut-être pourrions-nous avoir cet atelier de réparation plus vite que tu ne le penses. »

Voilà ce qu'il m'a dit, Pica.

Il marqua un temps, avant d'ajouter :

- Là-dessus, il m'a donné de l'argent pour me dépanner. J'ai vite couru à la maison. Et tu étais partie.

Frank secoua la tête. Des larmes roulèrent sur ses joues sans qu'il en eût conscience. Il voyait seulement celles qui coulaient sur les joues de Pica.

- Pica, murmura-t-il, si tu pouvais me pardonner encore une fois... Je te promets que jamais, jamais plus... jamais plus de ma vie je ne me mettrais en colère, je ne serais méchant avec toi. Je suis sincère, Pica. Je sens que désormais je saurai tenir ma promesse. Je te le jure devant Dieu !

Et Frank savait que c'était vrai, que jamais plus il ne recommencerait.

Alors sur le visage de Pica, ce fut comme l'aube pointant après la nuit. Il se mit à rayonner de douceur, puis prit un tel éclat que Frank ne put le supporter et blottit sa tête contre l'épaule de la jeune femme.

Sur le plancher bien propre de l'honnête maison de ses parents, Pica continua de le serrer contre elle, en le berçant tendrement, comme elle eût fait de leur bébé, puis elle se mit à chantonner doucement.

Dans un souffle, par crainte de rompre l'enchantement, la mère de Pica dit :

- Je vais faire du café.

En passant près des deux silhouettes agenouillées, elle effleura leurs têtes de sa main, et ce fut comme une bénédiction.

* * *

À un moment de la nuit, peut-être à cause de l'inconfort de sa couche, James J. MacClinton se réveilla en sursaut. Il demeura un moment immobile, conscient que l'aube devait être proche car il faisait très noir. Puis il s'assit d'un mouvement souple, sans s'appuyer sur quoi que ce soit. Il éprouvait une curieuse impression : comme s'il avait été malade et sentait qu'il allait mieux. Il la savoura pleinement en allant et venant dans la pièce obscure.

À présent, il était sûr que ça n'allait plus tarder. Quelques jours encore, au grand maximum, il allait recevoir la convocation pour

siéger dans le jury.

Il se trouverait avec beaucoup d'autres dans une grande pièce. Mais en voyant sa belle prestance, son air digne, la nouvelle assurance qui émanait de lui, on le sélectionnerait sûrement.

Ils lui poseraient les questions d'usage et il y répondrait d'un ton ferme et définitif. D'une voix montrant bien qu'il savait exactement en quoi consistait son devoir. Oui, ils ne pourraient faire autrement que le sélectionner.

De nouveau, l'excitation se mit à pétiller dans sa poitrine. Il alluma. S'approchant de la table où il y avait les livres, il les gratifia d'une petite tape, tout en esquissant un sourire heureux.

Il se mit en quête d'une cigarette. Il n'y en avait pas dans le petit coffret en cloisonné qu'Irma chérissait tant. Alors il ouvrit le tiroir du bureau, mais sans grand espoir car Irma désapprouvait qu'on fumât. Elle se plaignait des cendres que cela mettait partout, comme les femmes qui ont des enfants déplorent que leurs souliers boueux salissent le carrelage de la cuisine. À la réflexion, James se dit qu'Irma déplorait beaucoup de choses.

Il s'assit dans le petit fauteuil placé devant le bureau.

Y réfléchissant posément, il se dit que c'était vraiment une bonne chose qu'il ne s'en fût pas avisé plus tôt. Jusqu'à cet été, pendant des années, il s'était plié à toutes les volontés d'Irma, acceptant même qu'elle le considérât comme une sorte de plouc, de minus. Irma avait eu de la chance. Si elle avait épousé un autre homme, il l'aurait quittée depuis longtemps. Ou tuée.

James sourit. Il n'aurait pas dû lire « MARIS MEURTRIERS » juste avant de se coucher.

S'immobilisant, il considéra ses mains. De façon aussi soudaine qu'il avait éprouvé de l'entrain à son réveil, une dépression l'envahit, annihilant la belle humeur qui était la sienne depuis ces dernières semaines, la joie inexplicable qu'il avait eue à rabrouer Irma, la force qu'il avait sentie en lui.

Attirant un bloc vers lui, il se mit à griffonner :

« Il y a une raison pour tout. Donc, il y a aussi une raison pour ce brouillard de tristesse qui vient de s'abattre sur moi. Et cette raison, c'est...

Il s'arrêta, son regard se fixa sur la pointe du crayon. Et quand il repartit, ce fut presque comme de l'écriture automatique, les mots venaient en se bousculant, se chevauchant, et non soigneusement écrits comme d'ordinaire.

- ... c'est que, brusquement, je prends conscience de ce que ça signifie d'être libre, de se sentir un homme, de ce que ma vie aurait été si je ne m'étais pas marié avec Irma, si je n'avais pas épousé une femme qui ne dénoue pas plus son cœur que ses cheveux. »

Il regarda les mots qu'il venait d'écrire et qui exprimaient si parfaitement la tristesse qui était en lui.

À partir de maintenant, décida-t-il avec assurance, je suis maître chez moi. Jamais plus je ne laisserai Irma regarder par-dessus mon épaule et additionner les chiffres avant que je ne l'ait fait. Jamais plus je ne tolérerai qu'elle me parle sur ce ton de patience lassée. Désormais, j'agirai comme bon me semble.

Ces paroles sonnèrent bien dans son esprit, mais ne contribuèrent guère à dissiper son sentiment de dépression.

Et comme il avait écrit de façon quasi automatique, ses pensées l'amènèrent pareillement à la conclusion que ce serait beaucoup mieux s'il était vraiment libre.

Totalement libre.

Un petit appartement quelque part en ville, de façon qu'il n'ait plus à se compliquer l'existence avec les encombrements de l'autoroute. Et il n'aurait plus à s'inquiéter de n'être surtout pas en retard pour rentrer, parce qu'Irma aurait fait du foie. Ni à lui expliquer en détail où il était allé, parce qu'il avait un quart d'heure de retard.

Son dernier client visité, il pourrait dîner dans un petit restaurant tranquille, avec un livre devant lui. Il aurait même la faculté, si ça lui chantait, d'aller suivre des cours du soir. Ou bien d'aller au bowling, où il rencontrerait d'autres hommes et se ferait des amis.

Il pourrait inviter des gens à prendre un verre avant dîner. Irma désapprouvait aussi l'alcool. Et par la suite, lorsqu'il aurait pleinement goûté le plaisir de se sentir totalement libre, rien ne l'empêcherait de s'intéresser à d'autres femmes.

D'autres femmes.

Il en avait perdu l'habitude. C'était comme si Irma avait été

constamment avec lui, même lorsqu'il allait voir ses clients, toujours à regarder par-dessus son épaule, à lui dire « Non, ne fais pas ça ! » à le tirer par la manche, le retenir.

Quand avait-il regardé une autre femme pour la dernière fois, mis à part un vague coup d'œil comme à celle qu'il avait croisée en entrant à la poste ? Quand avait-il échangé quelques propos enjoués avec une autre femme ?

Il y avait longtemps, bien longtemps.

Alors, n'est-ce pas, James J. MacClinton, ce n'est pas assez d'être maître chez toi. Tu veux plus que ça.

Tu désires être le maître d'un espace libre, que tu meubleras à ton goût, où tu mettras les livres que tu aimes, écouteras les disques qui te plaisent, recevras les amis que tu voudras.

Et aussi, pour finir en beauté, où tu accueilleras les femmes répondant à ton humeur. Des femmes gaies, aux cheveux dénoués et non étroitement nattés avec un élastique pour les faire tenir en place.

Et tandis que ses idées affluaient dans sa tête, ses mains, de leur propre accord, continuaient à fureter dans les tiroirs en quête de cigarettes, sans arriver à en trouver.

Mais, d'un casier, elles extirpèrent deux enveloppes blanches, qu'elles déposèrent côte à côte sur l'acajou du bureau.

- Tiens ! semblèrent-elles dire à James. Regarde ce que nous avons trouvé !

Une des enveloppes arborait dans l'angle supérieur droit un timbre qui n'avait pas été oblitéré, à la différence de celui qui était sur l'autre enveloppe.

Il n'y avait aucune raison pour que son cœur se mît soudain à battre si fort. Aucune raison pour que ses oreilles s'emplissent d'un tel bruit. Car il n'avait pas encore posé son regard sur les adresses, n'est-ce pas ?

En dépit de quoi, il savait déjà que l'une était dactylographiée et l'autre rédigée à l'encre noire.

Il se força à lire d'abord l'adresse dactylographiée.

« James J. MacClinton, 1848 Sandarwood Place, Franklyn City, Californie. »

La disposition avait quelque chose de familier, de déjà-vu. Tandis que les battements de son cœur précipitaient leur tempo, il porta lentement son regard vers l'angle supérieur gauche.

« *Cour suprême du Comté de Los Angeles.* »

Quand Irma l'avait-elle prise ? En même temps que son propre courrier ? Après le dernier tri ?

- Je le savais, je le savais, je le savais ! s'entendit-il répéter.

Il ouvrit l'enveloppe déjà décachetée, remarquant que cela avait été fait très proprement, avec le petit coupe-papier d'ivoire qu'Irma ne manquait jamais d'utiliser à cet effet.

Il se pénétra de chaque mot, dont la substance l'emplissait de joie.

C'était bien la convocation, l'appel du clairon qu'il attendait. On lui demandait de se présenter le vendredi matin, autrement dit dans trois jours.

Mais en dépit de cela, sa dépression persista. Car il y avait une autre enveloppe. Avec un timbre non oblitéré. Et dont la suscription était de la main d'Irma.

Il prit la seconde enveloppe, mais hésita. Irma n'ouvrait jamais son courrier. Trop bien élevée pour cela. En retour, bien sûr, lui n'ouvrait jamais le courrier de sa femme. Il n'en éprouvait même pas l'envie. Mais, cette fois, c'était différent.

D'abord, l'adresse.

« *Cour suprême du Comté de Los Angeles.* » Comme l'encre était bien noire et comme Irma avait bien mis les accents, la barre du « t ».

Il ouvrit rageusement l'enveloppe, la déchirant presque en deux.

« *Mon mari* » avait écrit Irma « *est actuellement absent pour un long voyage d'affaires. En conséquence, il ne lui sera pas possible de remplir la fonction de juré pour laquelle vous le pressentiez. En outre, comme nous avons eu l'occasion d'en discuter ensemble, je suis certaine qu'il souhaiterait que je vous demande de le dispenser jusqu'à nouvel ordre d'un pareil devoir. En effet, son travail l'oblige à beaucoup voyager et sa santé laisse à désirer depuis quelque temps. Or s'il lui fallait interrompre son travail, cela serait très durement ressenti tant dans notre budget que dans notre existence quotidienne.* »

Après un long silence, James murmura, se parlant à lui-même :

- Elle n'aurait pas dû faire ça. Elle n'avait pas le droit de me faire ça.

Une lettre dans chaque main, il se mit lentement debout, puis gagna la cuisine. Là, sur le rebord de la fenêtre, au-dessus de l'évier, il y avait un paquet de cigarettes entamé.

James posa les lettres avec autant de précaution que s'il se fût agi de porcelaines fragiles, prit une cigarette et l'alluma. Il vit alors que ses mains tremblaient.

Il fit couler de l'eau dans la petite cafetière italienne, garnit de café le filtre à couvercle, le vissa à l'intérieur de la cafetière et posa celle-ci sur le rond du gaz qu'il alluma, puis régla.

Sa tête était comme vide et il ne ressentait rien. Tout en tirant sur sa cigarette, il écouta l'eau bouillante se transvaser d'une partie de la cafetière dans l'autre.

Quand ce fut presque terminé, il alla chercher une tasse et une soucoupe dans le buffet, qu'il posa sur la paillasse, à côté du réchaud à gaz. Il éteignit celui-ci, attendit un instant que le café se repose, puis le versa dans la tasse.

Il le but debout et se brûla la langue, mais n'en souffrit pas. C'était comme si sa langue, sa gorge, sa peau, son cœur, son corps et son esprit se trouvaient isolés de tout contact.

Lorsqu'il eut fini de boire le café, il traversa la cuisine afin de lire à nouveau les lettres. Lentement. Mot à mot.

Il secoua la tête, émit un soupir, puis monta dans la chambre à coucher.

Il n'alluma pas. L'aube commençait à filtrer à travers les rideaux et plongeait la pièce dans une pénombre légèrement lumineuse qui avait quelque chose d'irréel.

Irma n'avait pas bougé depuis qu'il l'avait quittée. Elle était toujours couchée sur le côté, ses nattes entortillées sur l'oreiller, un léger ronflement sortant de sa bouche entrouverte.

James se pencha par-dessus elle. Il prit l'oreiller sur lequel il n'avait pas dormi. Ses mains avaient cessé de trembler.

Lentement mais inexorablement, il abaissa l'oreiller vers la source du

ronflement. Puis il l'y plaqua en un geste brusque, l'y pressant de toutes ses forces pour prévenir toute lutte.

Lorsqu'il le leva de nouveau, après un moment dont il n'aurait su préciser la durée, le ronflement avait cessé. Pour toujours.

Jamais le monde n'avait paru aussi paisible.

Au sein de ce silence, James détacha les élastiques au bout des nattes, puis ses doigts s'activèrent dénouant les cheveux, leur restituant leur souplesse, leur soyeuse netteté, les épandant royalement sur l'oreiller.

- Quelle honte ! se plaignit-il à mi-voix. Quelle honte !

Une honte qui lui serrait la gorge et emplissait ses yeux de larmes.

Pivotant sur lui-même, James sortit de la chambre en refermant doucement la porte derrière lui, comme s'il craignait d'éveiller quelqu'un.

Dans le living-room, il réintégra son fauteuil près de la petite table chargée de livres. Le titre de celui qui se trouvait sur le dessus semblait le narguer.

Mercredi... Jeudi... Vendredi... Vendredi matin.

Alors ce fut comme un coup l'atteignant douloureusement au plexus.

Il ne pourrait pas siéger dans le jury. Plus maintenant. Plus jamais. Dans aucun jury.

Cachant son visage dans ses mains, il se mit à sangloter.

Au bout d'un très long moment, quand les sanglots commencèrent à s'atténuer, une autre pensée prit naissance dans son esprit.

Ç'allait être quelque chose à présent de dire « Je le jure ». On n'a pas souvent l'occasion de prêter serment en une pareille circonstance.

Un matin dans sa voiture, il y avait de cela une éternité maintenant, il s'était imaginé en un tel moment. Il s'était dit que ce serait vraiment sensationnel que d'être présent, d'écouter le juge et les deux avocats, puis l'huissier ou il ne savait quel préposé lui demandant : « Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité ? »

Il avait fait une constatation à ce moment-là... Qu'était-ce donc ? Rappelle-toi, rappelle-toi... Ah ! Oui, il s'était dit que ça n'était pas les jurés qui prêtaient ce serment mais...

Mais oui : le défenseur !

Une excitation s'empara de lui, d'abord froide, puis qui s'échauffa jusqu'à bouillir comme l'eau de la cafetière.

Il se rappela aussi avoir pensé qu'il y avait peut-être un homme comme dans le livre, qui était sur le point de commettre un meurtre. Le soir même ? Le lendemain ? Très vite, en tout cas. C'était inévitable, cela relevait d'une routine plus puissante que celle qui régentait cette maison.

Tellement plus puissante qu'il fallait d'abord que la routine de la maison vole en éclats.

James se dirigea d'un pas résolu vers le téléphone, prit le combiné, composa soigneusement le numéro d'appel.

Tandis qu'il écoutait retentir la sonnerie, il commençait à se faire une idée de l'accusé. Le centre, le cœur de la salle d'audience. La vibrante source d'où avait découlé tout le procès.

Brusquement, il se mit à rire, dans cette maison paisible où il n'y avait personne que lui-même.

À son oreille, une voix répondit avec une intonation métallique.

- Police, j'écoute.

James se tenait bien droit, l'air assuré, comme il sied à un homme ayant étudié la criminologie et la procédure policière.

- Passez-moi la Brigade criminelle, je vous prie, dit-il très distinctement.

Au-delà du téléphone, il y avait un miroir cerclé de cuivre qu'effleurait maintenant le jour naissant. Et le portrait y apparaissait dans tous ses détails.

James voyait l'accusé, assis à une table avec son défenseur. Levant la main pour prêter serment lorsqu'on l'appelait à témoigner lui-même. Gagnant avec assurance et dignité l'estrade des témoins. La tête non pas baissée, mais fièrement levée pour faire face à douze personnes.

Une nouvelle voix fit vibrer l'appareil :

- Brigade criminelle, je vous écoute.

James respira bien à fond.

- Ici James J. MacClinton, dit-il calmement. J'habite 1848 Sandarwood Place et j'ai à vous informer d'un meurtre.

Il leva la tête, la renversant légèrement en arrière pour faire saillir le menton, et se sourit dans le miroir, heureux de se reconnaître enfin.

- Cet homme et moi étions appelés à nous rencontrer le moment venu.

* * *

Le 16 octobre, on appela les jurés élus pour siéger au procès de James J. MacClinton, qui avait avoué être l'assassin de sa femme. Dans l'ordre alphabétique, ce jury comprenait :

ANDERSON Jane, CLEATER Mme Frances, HARGROVE John, KIMMEL Eric, LONG Mme Ellen, NORTON Paul, OLIVER Henry, OTIS Katherine, PARK Mme Dolly, REYNOLDS Eleanor, ROSTENHEIM Marin, SAVRANO Frank.

TABLE DES MATIÈRES

UN PROFESSIONNEL (A Professional)	ROBERT MCKAY
LA MORT EST MA COMPAGNE (Death Is A Lonely Lover)	ROBERT COLBY
ON NE BADINE PAS AVEC LA MORT (Just A Little Impractical Joke)	RICHARD STARK
DOCTEUR APOLLON (Doctor Apollo)	BRYCE WALTON
LES ENFANTS DE NOÉ (The Children Of Noah)	RICHARD MATHESON
PLUS VRAI QUE NATURE (To The Manner Born)	MARY BRAUND
UN INVESTISSEMENT BIEN RÉFLÉCHI (A Sound Investment)	JAMES M. ULLMAN
LE PASSÉ EST MORT (The Dead Past)	AL NUSSBAUM
FEELING (The Tin Ear)	RON GOULART
SUICIDE À L'AMÉRICAINNE (Scheme For Destruction)	PAULINE C. SMITH
MEURTRES SUR MESURE (Pattern Of Guilt)	HELEN NIELSEN
QUI VA MOURIR ? (Where The Finger Points)	JACK RITCHIE
UNE IDÉE LUMINEUSE (Light Fingers)	HENRY SLESAR
LE RING AUX CORDES DE VELOURS (The Ring With The Velvet Ropes)	EDWARD D. HOCH
LE MEURTRE TANT ATTENDU (The Time Before The Crime)	CHARLOTTE EDWARDS

QUATRIÈME DE COUVERTURE

J'aime l'ambiguïté, mais n'allez pas pour autant me juger équivoque. L'ambiguïté dont je veux parler est celle qui apparaît dans le titre du présent recueil, et que vous retrouverez dans son contenu.

Certaines histoires - par exemple, celles de Slesar ou de Ritchie - vous plongeront dans une inquiétude amusée quant à leur dénouement. Mais c'est d'une tout autre façon que vous paraîtront drôlement inquiétants Le ring aux cordes de velours, Docteur Apollon ou l'obsession qui habite le héros de La mort est ma compagne.

En tout cas, pour moi, une chose ne fait aucun doute : à la fin de chacune de ces nouvelles, vous serez drôlement surpris !